This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A121c

Vet. Fr. II B. 1495

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

OX1 3NA

A 1212

SYSTÈME
DE LA
NATURE.

SECONDE PARTIE.

SYSTÈME
DE LA
NATURE
OU
Des loix du monde Phyſique & du monde moral.

Par M. MIRABAUD,

Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe.

Nouvelle Edition à laquelle on a joint pluſieurs pièces des meilleurs Auteurs relatives aux mêmes objets.

Naturæ rerum vis atque majeſtas in omnibus momentis fide caret, ſi quis modo partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. HIST. NATUR. *Lib. VII.*

SECONDE PARTIE.

LONDRES, MDCCLXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 OCT 1982
OF OXFORD
LIBRARY

SISTÈME
DE LA
NATURE.

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des preuves de ſon exiſtence , de ſes attributs ; de la manière dont elle influe ſur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées ſur la Divinité.

SI LES hommes avaient le courage de remonter à la ſource des opinions gravées le plus profondément dans leur cerveau ; s'ils ſe rendoient un compte exact des raiſons qui les leur font reſpecter comme ſacrées ; s'ils examinoient de ſang froid les motifs de leurs eſpérances & de

leurs craintes, ils trouveroient que ſouvent les objets, ou les idées en poſſeſſion de les remuer le plus fortement, n'ont aucune réalité, & ne ſont que des mots vuides de ſens, des phantômes créés par l'ignorance & modifiés par une imagination malade. Leur eſprit travaille à la hâte & ſans ſuite au milieu du déſordre de ſes facultés intellectuelles, troublées par des paſſions qui les empêchent de raiſonner juſte ou de conſulter l'expérience dans leurs jugemens. Placez un être ſenſible dans une nature dont toutes les parties ſont en mouvement, il ſentira diverſement en raiſon des effets agréables ou déſagréables qu'il ſera forcé d'éprouver; en conſéquence il ſe trouvera heureux ou malheureux, & ſuivant les qualités des ſenſations qui s'exciteront en lui, il aimera ou craindra, il cherchera ou fuira les cauſes réelles ou ſuppoſées des effets qui s'opèrent dans ſa machine. Mais s'il eſt ignorant ou privé d'expérience, il ſe trompera ſur ces cauſes, il ne pourra remonter juſqu'à elles, il ne connoîtra ni leur énergie ni leur façon d'agir, & juſqu'à ce que des expériences réitérées aient fixé ſon jugement, il ſera dans le trouble & dans l'incertitude.

L'HOMME eſt un être qui n'apporte en naiſſant que l'aptitude à ſentir plus ou moins fortement, d'après ſa conformation individuelle; il ne connoît aucune des cauſes qui viennent agir ſur lui; peu-à-peu à force de les ſentir il découvre leurs différentes qualités, il apprend à les juger; il ſe familiariſe avec elles, il leur attache des idées d'après la manière dont il ſe trouve affecté, & ces idées ſont vraies ou fauſſes ſuivant que ſes organes ſont bien ou mal conſtitués & capables de faire des expériences ſûres & réitérées.

Les premiers inſtans de l'homme ſont marqués par des beſoins ; c'eſt-à-dire, pour conſerver ſon être, il faut néceſſairement le concours de pluſieurs cauſes analogues à lui, ſans leſquelles il ne pourroit ſe maintenir dans l'exiſtence qu'il a reçue ; ces beſoins dans un être ſenſible ſe manifeſtent par un déſordre, un affaiſſement, une langueur dans ſa machine qui lui donnent la conſcience d'une ſenſation pénible : ce dérangement ſubſiſte & augmente juſqu'à ce que la cauſe néceſſaire pour la faire ceſſer vienne rétablir l'ordre convenable à la machine humaine. Le beſoin eſt le premier des maux que l'homme éprouve ; cependant ce mal eſt néceſſaire au maintien de ſon être, qu'il ne ſeroit point averti de conſerver, ſi le déſordre de ſon corps ne l'obligeoit à y porter remède. Sans beſoins, nous ne ſerions que des machines inſenſibles, ſemblables aux végétaux, incapables comme eux de nous conſerver ou de prendre les moyens de perſévérer dans l'exiſtence que nous avons reçue. C'eſt à nos beſoins que ſont dûs nos paſſions, nos deſirs, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles ; ce ſont nos beſoins qui nous forcent à penſer, à vouloir, à agir ; c'eſt pour les ſatisfaire, ou pour mettre, fin aux ſenſations pénibles qu'ils nous cauſent que ſuivant notre ſenſibilité naturelle & l'énergie qui nous eſt propre, nous déployons les forces ſoit de notre corps ſoit de notre eſprit. Nos beſoins étant continuels, nous ſommes obligés de travailler ſans relâche à nous procurer les objets capables de les ſatisfaire ; en un mot c'eſt par ſes beſoins multipliés que l'énergie de l'homme eſt dans une action perpétuelle ; dès qu'il n'a plus de beſoins, il tombe dans l'inaction, dans l'apathie, dans l'en-

lui, dans une langueur incommode & nuiſible à ſon être, état qui dure juſqu'à ce que de nouveaux beſoins viennent le ranimer ou le réveiller de cette léthargie.

D'ou l'on voit que le *mal* eſt néceſſaire à l'homme ; ſans lui il ne pourroit ni connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni ſe procurer le bien-être ; il ne différeroit en rien des êtres inſenſibles & non organiſés, ſi le mal momentané, que nous nommons beſoin, ne le forçoit à mettre en jeu ſes facultés, à faire des expériences, à comparer & diſtinguer les objets qui lui peuvent nuire de ceux qui ſont favorables à ſon être. Enfin ſans le mal l'homme ne connoîtroit point le bien, il ſeroit continuellement expoſé à périr ; ſemblable à un enfant dépourvu d'expérience, à chaque pas il coureroit à ſa perte certaine, il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, il n'auroit point de volontés, de paſſions, de deſirs, il ne ſe révolteroit point contre les objets déſagréables, il ne pourroit les écarter de lui, il n'auroit point de motifs pour rien aimer ou rien craindre ; il ſeroit un automate inſenſible, il ne ſeroit plus un homme.

S'IL n'exiſtoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais ſongé à la divinité. Si la nature lui eût permis de ſatisfaire aiſément tous ſes beſoins renaiſſans ; ou de n'éprouver que des ſenſations agréables, ſes jours euſſent coulé dans une uniformité perpétuelle, & il n'auroit point eu de motifs pour rechercher les cauſes inconnues des choſes. Méditer eſt une peine ; l'homme toûjours content ne s'occuperoit qu'à ſatisfaire ſes beſoins, à jouir du préſent, à ſentir des objets qui l'avertiroient ſans ceſſe de ſon exiſtence

d'une façon qu'il aprouveroit néceſſairement. Rien n'alarmeroit ſon cœur, tout ſeroit conforme à ſon être, il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétudes pour l'avenir; ces mouvemens ne peuvent être que les ſuites de quelque ſenſation fâcheuſe qui l'auroit antérieurement affecté, ou qui, en troublant l'ordre de ſa machine, auroit interrompu le cours de ſon bonheur.

INDÉPENDAMMENT des beſoins qui ſe renouvellent à chaque inſtant dans l'homme & que ſouvent il ſe trouve dans l'impoſſibilité de ſatisfaire, tout homme a ſenti une foule de maux; il ſouffrit de la part de l'inclémence des ſaiſons, des diſettes, des contagions, des accidens, des maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme eſt craintif & défiant. L'expérience de la douleur nous alarme ſur toutes les cauſes inconnues, c'eſt-à-dire dont nous n'avons point encore éprouvé les effets; cette expérience fait que ſubitement, ou, ſi l'on veut, par inſtinct, nous nous mettons en garde contre tous les objets dont nous ignorons les ſuites pour nous-mêmes. Nos inquiétudes & nos craintes augmentent en raiſon de la grandeur du déſordre que ces objets produiſent en nous, de leur rareté, c'eſt-à-dire, de notre inexpérience ſur leur compte, de notre ſenſibilité naturelle, de la chaleur de notre imagination. Plus l'homme eſt ignorant ou dépourvu d'expérience, plus il eſt ſuſceptible d'effroi : la ſolitude, l'obſcurité des forêts, le ſilence & les ténèbres de la nuit, le ſifflement des vents, les bruits ſoudains & confus, ſont pour tout homme, qui n'eſt point accoutumé à ces choſes, des objets de terreurs; l'homme ignorant eſt un enfant que tout étonne & fait

trembler. Ses alarmes diſparoiſſent ou ſe calment à meſure que l'expérience l'a plus ou moins familiariſé avec les effets de la nature ; il ſe raſſure dès qu'il connoit, ou croit connoître, les cauſes qu'il voit agir, & dès qu'il ſçait les moyens d'éviter leurs effets. Mais s'il ne peut parvenir à démêler les cauſes qui le troublent ou qui le font ſouffrir, il ne ſçait à qui s'en prendre : ſes inquiétudes redoublent ; ſon imagination s'égare ; elle lui exagère ou lui peint dans le déſordre l'objet inconnu de ſa terreur ; elle le fait analogue à quelques-uns des êtres déjà connus, elle lui ſuggère des moyens, ſemblables à ceux qu'il emploie d'ordinaire pour détourner les effets & déſarmer la puiſſance de la cauſe cachée qui a fait naître ſes inquiétudes & ſes craintes. C'eſt ainſi que ſon ignorance & ſa foibleſſe le rendent ſuperſtitieux.

Peu d'hommes, même de nos jours, ont ſuffiſamment étudié la nature, ou ſe ſont mis au fait des cauſes phyſiques & des effets qu'elles doivent produire. Cette ignorance étoit, ſans doute, plus grande encore dans des tems plus reculés, où l'eſprit humain dans ſon enfance n'avoit pas fait les expériences & les progrès que nous voyons en lui. Des ſauvages diſperſés ne connurent qu'imparfaitement ou point du tout les voies de la nature ; la ſociété ſeule perfectionne les connoiſſances humaines ; il faut des efforts multipliés & combinés pour deviner la nature. Cela poſé, toutes les cauſes durent être des myſtères pour nos ſauvages ancêtres ; la nature entière fut une énigme pour eux ; tous ſes phénomènes durent être merveilleux & terribles pour des êtres dépourvus d'expérience ; tout ce qu'ils voyoient

dut leur paroître inuſité, étrange, contraire à l'ordre des choſes.

Ne ſoyons donc point ſurpris de voir les hommes trembler encore aujourd'hui à la vue des objets qui ont fait jadis trembler leurs pères. Les Eclypſes, les Cometes, les Météores furent autrefois des ſujets d'alarmes pour tous les peuples de la terre; ces effets, ſi naturels aux yeux de la ſaine philoſophie qui peu-à-peu en a démêlé les vraies cauſes, ſont encore en droit d'alarmer la partie la plus nombreuſe, & la moins inſtruite des nations modernes; le peuple, ainſi que ſes ignorans Ancêtres, trouve du merveilleux & du ſurnaturel dans tous les objets auxquels ſes yeux ne ſont point accoutumés, ou dans toutes les cauſes inconnues qui agiſſent avec une force dont il n'imagine pas que les agens connus puiſſent être capables. Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles, dans tous les effets frappans dont il ne peut ſe rendre compte; il nomme *ſurnaturelles* toutes les cauſes qui les produiſent, ce qui ſignifie ſimplement qu'il n'eſt point familiariſé avec elles, qu'il ne les connoît pas, ou que dans la nature il n'a point vû d'agens dont l'énergie fut capable de produire des effets auſſi rares que ceux dont ſes yeux ſont frappés.

Outre les phénomènes naturels & ordinaires dont les nations furent témoins ſans en deviner les cauſes, elles ont, dans des tems très éloignés de nous, éprouvé des calamités, ſoit générales ſoit particulières, qui durent les plonger dans la conſternation & dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales & les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événemens phyſiques, des déſaſtres, des ca-

taſtrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'eſprit de leurs ancêtres. Si l'hiſtoire ne nous apprenoit point ces grandes révolutions, nos yeux ne ſuffiroient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, & ſuivant le cours des choſes, ont dû être & ſeront encore ſucceſſivement & dans des tems différens, ébranlées, culbutées, altérées, inondées, embraſées? De vaſtes continens furent engloutis par les eaux; les mers ſorties de leurs limites ont uſurpé le domaine de la terre; retirées par la ſuite, ces eaux nous ont laiſſé des preuves frappantes de leur ſéjour par les coquilles, les dépouilles de poiſſons, les reſtes de corps marins que l'obſervateur attentif rencontre à chaque pas dans les contrées fertiles que nous habitons aujourd'hui. Les feux ſouterreins ſe ſont en différens lieux ouverts des ſoupiraux effrayans. En un mot les élémens déchaînés ſe ſont, à pluſieurs repriſes, diſputé l'empire de notre globe; celui-ci ne nous montre par-tout qu'un vaſte amas de débris & de ruines. Quelle dut être la frayeur de l'homme, qui dans tous les pays vit la nature entière armée contre lui, & menaçant de détruire ſa demeure! Quelles furent les inquiétudes des peuples pris au dépourvu, quand ils virent une nature ſi cruellement travaillée, un monde prêt à écroûler, une terre déchirée qui ſervit de tombeau à des villes, à des Provinces, à des nations entières! Quelles idées des mortels écraſés par la terreur durent-ils ſe former de la cauſe irréſiſtible qui produiſoit des effets ſi étendus! Ils ne purent, ſans doute, les attribuer à la nature; ils ne la ſoupçonnèrent point d'être auteur ou complice du déſordre qu'elle éprouvoit elle-même; ils ne virent pas que ces

révolutions & ces déſordres étoient des effets néceſſaires de ſes loix immuables, & contribuoient à l'ordre qui la fait ſubſiſter.

Ce fut dans ces circonſtances fatales que les nations, ne voyant point ſur la terre d'agens aſſez puiſſans pour opérer les effets qui la troubloient d'une façon ſi marquée, portèrent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes vers le ciel, où elles ſuppoſèrent que devoient réſider des agens inconnus dont l'inimitié détruiſoit ici bas leur félicité.

Ce fut dans le ſein de l'ignorance, des alarmes & des calamités que les hommes ont toûjours puiſé leurs premières notions ſur la divinité. D'où l'on voit qu'elles durent être où ſuſpectes ou fauſſes, & toûjours affligeantes. En effet ſur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du nord, dans les régions brûlantes du midi, ſous les zônes les plus tempérées, nous voyons que par-tout les peuples ont tremblé, & que c'eſt en conſéquence de leurs craintes & de leurs malheurs qu'ils ſe ſont fait des Dieux nationaux, ou qu'ils ont adopté ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agens ſi puiſſans fut toûjours aſſociée à celle de la terreur : leur nom rappella toûjours à l'homme ſes propres calamités ou celles de ſes pères ; nous tremblons aujourd'hui parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la Divinité réveille toûjours en nous des idées affligeantes : ſi nous remontions à la ſource de nos craintes actuelles, & des penſées lugubres qui s'élèvent dans notre eſprit toutes les fois que nous entendons prononcer ſon nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions & les déſaſtres qui ont dé-

truit une partie du genre-humain, & conſterné les malheureux échappés de la deſtruction de la terre; ceux-ci nous ont tranſmis juſqu'à ce jour leurs frayeurs & les idées noires qu'ils ſe ſont faites des cauſes ou des Dieux qui les avoient alarmés. (1)

Si les Dieux des nations furent enfantés dans le ſein des alarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puiſſance inconnue qu'il ſe fit pour lui-même. Faute de connoître les cauſes naturelles & leurs façons d'agir, lorſqu'il éprouve quelque infortune ou quelque ſenſation fâcheuſe, il ne ſçait à qui s'en pren-

---

(1) Un auteur Anglois a dit avec raiſon que le déluge univerſel a peut-être autant dérangé le monde moral que le monde phyſique, & que les cervelles humaines conſervent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus.

Voyez Philemon & Hydaſpe pag. 355.

Il eſt peu vraiſemblable que le déluge, dont parlent les livres ſaints des Juifs & des Chrétiens ait été univerſel, mais il y a tout lieu de croire que toutes les parties de la terre ont, en différens tems, éprouvé des déluges; c'eſt ce que nous prouve la tradition uniforme de tous les peuples du monde, & encore plus les veſtiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à peu ou moins de profondeur dans les couches de la terre : cependant il pourroit ſe faire qu'une comete, en venant heurter vivement notre globe eût produit une ſecouſſe aſſez forte pour ſubmerger à la fois les continens, ce qui a pu ſe faire ſans miracle.

dre. Les mouvemens qui malgré lui s'excitent au dedans de lui-même, ſes maladies, ſes peines, ſes paſſions, ſes inquiétudes, les altérations douloureuſes que ſa machine éprouve ſans en démêler les vraies ſources, enfin la mort, dont l'aſpect eſt ſi redoutable pour un être fortement attaché à la vie, ſont des effets qu'il regarde comme ſurnaturels, parce qu'ils ſont contraires à ſa nature actuelle; il les attribue donc à quelque cauſe puiſſante, qui, malgré tous ſes efforts, diſpoſe à chaque inſtant de lui. Son imagination déſeſpérée des maux qu'il trouve inévitables, lui crée ſur le champ quelque phantôme, ſous lequel la conſcience de ſa propre foibleſſe l'oblige de friſſonner. c'eſt alors que, glacé par la terreur, il médite triſtement ſur ſes peines, & cherche en tremblant les moyens de les écarter, en déſarmant le courroux de la chimère qui le pourſuit. Ce fut donc toûjours dans l'attelier de la triſteſſe que l'homme malheureux a façonné le phantôme dont il a fait ſon Dieu.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons que d'après ceux que nous ſommes à portée de connoître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté de l'intelligence, du deſſein, des projets, des paſſions, en un mot des qualités analogues aux ſiennes, à toute cauſe inconnue qu'il ſent agir ſur lui. Dès qu'une cauſe viſible ou ſuppoſée l'affecte d'une façon agréable ou favorable à ſon être, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui : il juge au contraire que toute cauſe qui lui fait éprouver des ſenſations fâcheuſes eſt mauvaiſe par ſa nature & dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vues, un plan, un ſyſtême de conduite à tout ce qui paroît

produire de ſoi-même des effets liés, agir avec ordre & ſuite, opérer conſtamment les mêmes ſenſations ſur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toûjours de lui-même & de ſa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté; il s'en approche avec confiance ou avec crainte, il les cherche, ou il les fuit quand il croit pouvoir ſe ſouſtraire à leur puiſſance. Bien-tôt il leur parle, il les invoque, il les prie de lui accorder leur aſſiſtance, ou de ceſſer de l'affliger; il tâche de les gagner par des ſoumiſſions, par des baſſeſſes, par des préſens, auxquels il ſe trouve lui-même ſenſible; enfin il exerce l'hoſpitalité à leur égard, il leur donne un azyle, il leur fait une demeure, & leur fournit les choſes qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très grand prix. Ces diſpoſitions ſervent à nous rendre compte de la formation de ces Dieux *tutélaires*, que chaque homme ſe fait dans les nations ſauvages & groſſières. Nous voyons que des hommes ſimples regardent comme les arbitres de leur ſort des animaux, des pierres, des ſubſtances informes & inanimées, des fétiches, qu'ils transforment en Divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des deſirs & des volontés.

Il eſt encore une diſpoſition qui ſervit à tromper l'homme ſauvage, & qui trompera tous ceux que la raiſon n'aura point déſabuſés des apparences, c'eſt le concours fortuit de certains effets avec des cauſes qui ne les ont point produits, ou la coexiſtence de ces effets avec de certaines cauſes qui n'ont avec eux aucunes liaiſons véritables. C'eſt ainſi que le ſauvage attribuera la bonté ou la volonté de lui faire du bien à quelque objet, ſoit

inanimé ſoit animé, tel qu'une pierre d'une certaine forme, une roche, une montagne, un arbre, un ſerpent, un animal, &c. ſi toutes les fois qu'il a rencontré ces objets, les circonſtances ont voulu qu'il eût un bon ſuccès à la chaſſe à la pêche, à la guerre, ou dans toute autre entrepriſe. Le même Sauvage, tout auſſi gratuitement, attachera l'idée de malice ou de méchanceté à un objet quelconque qu'il aura rencontré les jours où il éprouvera quelqu'accident fâcheux; incapable de raiſonner, il ne voit pas que ces effets divers ſont dus à des cauſes naturelles, à des circonſtances néceſſaires; il trouve plus court d'en faire honneur à des cauſes incapables d'influer ſur lui, ou de lui vouloir du bien & du mal; conſéquemment ſon ignorance & la pareſſe de ſon eſprit les *diviniſent*, c'eſt-à-dire leur prêtent de l'intelligence, des paſſions, des deſſeins, & leur ſuppoſent un pouvoir ſurnaturel. Le Sauvage n'eſt jamais qu'un enfant; celui-ci frappe l'objet qui lui déplaît, de même que le chien mord la pierre qui le bleſſe; ſans remonter à la main qui la lui jette.

Tel eſt encore dans l'homme ſans expérience le fondement de la foi qu'il a pour les préſages heureux ou malheureux; il les regarde comme des avertiſſemens donnés par ſes Dieux ridicules, à qui il attribue une ſagacité, une prévoyance, des facultés dont il eſt lui-même dépourvu. L'ignorance & le trouble font que l'homme croit une pierre, un reptile, un oiſeau beaucoup plus inſtruits que lui-même. Le peu d'obſervations que fit l'homme ignorant ne firent que le rendre plus ſuperſtitieux; il vit que certains oiſeaux annonçoient par leur vol, leurs cris, des changemens, du froid, du chaud, du beau tems, des orages;

il vit qu'en certains tems il ſortoit des vapeurs du fond de quelques cavernes ; il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire que ces êtres connoiſſoient l'avenir & jouiſſoient du don de prophétie.

Si peu-à-peu l'expérience & la réflexion parviennent à détromper l'homme de la puiſſance, de l'intelligence & des vertus qu'il avoit d'abord aſſignées à des objets inſenſibles ; il les ſuppoſe du moins mis en jeu par quelque cauſe ſecrete, par quelque agent inviſible, dont ils ſont les inſtrumens ; c'eſt alors à cet agent caché qu'il s'adreſſe ; il lui parle, il cherche à le gagner, il implore ſon aſſiſtance, il veut fléchir ſa colère ; & pour y réuſſir il emploie les mêmes moyens dont il ſe ſerviroit pour appaiſer ou gagner les êtres de ſon eſpèce.

Les ſociétés dans leur origine, ſe voyant ſouvent affligées & maltraitées par la nature, ſuppoſèrent aux élémens ou aux agens cachés qui les régloient, une volonté, des vues, des beſoins, des deſirs ſemblables à ceux de l'homme. De là les ſacrifices imaginés pour les nourrir, des libations pour les abbreuver, de la fumée & de l'encens pour repaître leur odorat. On crut que les élémens ou leurs moteurs irrités s'appaiſoient, comme l'homme irrité, par des prières, par des baſſeſſes, par des préſens. L'imagination travailla pour deviner quels pouvoient être les préſens & les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, & qui ne faiſoient point connoître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe ; on leur ſervit enſuite des viandes, on leur immola des agneaux, des geniſſes, des Taureaux. Comme on les vit preſque toûjours irrités contre

l'homme, on leur ſacrifia peu-à-peu des enfans ; des hommes. Enfin le délire de l'imagination, qui va toûjours en augmentant, fit que l'on crût que l'agent ſouverain qui préſide à la nature dédaignoit les offrandes empruntées de la terre & ne pouvoit être appaiſé que par le ſacrifice d'un Dieu. L'on préſuma qu'un être infini ne pouvoit être réconcilié avec la race humaine que par une victime infinie.

Les vieillards, comme ayant le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconciliation avec la puiſſance irritée. (2) Ceux-ci l'accompagnèrent de cérémonies, de rites, de précautions, de formules ; ils retracèrent à leurs concitoyens les notions tranſmiſes par les ancêtres, les obſervations faites par eux, les fables qu'ils en avoient reçues. C'eſt ainſi que s'établit le ſacerdoce ; c'eſt ainſi que ſe forma le culte ; c'eſt ainſi que

(2) Le mot Grec πρεσβυς, d'où vient le mot *Prêtre*, ſignifie vieillard. Les hommes ont toûjours été pénétrés de reſpect pour tout ce qui portoit le caractère de l'antiquité, ils lui ont toûjours aſſocié l'idée d'une ſageſſe & d'une expérience conſommée. C'eſt ſelon les apparences par une ſuite de ce préjugé que les hommes, lorſqu'ils ſont embarraſſés, prêfèrent communément l'autorité de l'antiquité & les déciſions de leurs ancêtres à celles du bon ſens & de la raiſon, c'eſt ce qu'on voit ſur-tout dans les matières qui touchent à la religion ; on s'imagine que l'antiquité tenoit la religion de la première main, & que c'eſt dans ſon enfance ou dans ſon berceau qu'on doit la trouver dans toute ſa ſageſſe & ſa pureté. Je laiſſe à penſer combien cette idée eſt fondée !

peu-à-peu il ſe fit un corps de doctrine, adopté dans chaque ſociété & tranſmis de race en race. En un mot, tels ſont les élémens informes & précaires dont on ſe ſervit par-tout pour compoſer la religion ; elle fut toûjours un ſyſtème de conduite inventé par l'imagination & par l'ignorance pour rendre favorables les puiſſances inconnues auxquelles on ſuppoſa la nature ſoumiſe : quelque Divinité iraſcible & placable lui ſervit toûjours de baſe, ce fut ſur cette notion puérile & abſurde que le ſacerdoce fonda ſes droits, ſes temples, ſes autels, ſes richeſſes, ſon autorité, ſes dogmes. En un mot c'eſt ſur ces fondemens groſſiers que portent tous les ſyſtèmes religieux du monde : inventés dans l'origine par des Sauvages, ils ont encore le pouvoir de régler le ſort des nations les plus civiliſées. Ces ſyſtèmes ſi ruineux dans leurs principes, ont été diverſement modifiés par l'eſprit humain, dont l'eſſence eſt de travailler ſans relâche ſur les objets inconnus auxquels il commence toûjours par attacher une très grande importance, & qu'il n'oſe enſuite jamais examiner de ſang froid.

TELLE fut la marche de l'imagination dans les idées ſucceſſives qu'elle ſe fit, ou qu'on lui donna ſur la Divinité. La première Théologie de l'homme lui fit d'abord craindre & adorer les élémens même, des objets matériels & groſſiers ; il rendit enſuite ſes hommages à des agens préſidans aux élémens, à des génies puiſſans, à des génies inférieurs, à des héros ou à des hommes doués de grandes qualités. A force de réfléchir il crut ſimplifier les choſes en ſoumettant la nature entière à un ſeul agent, à une intelligence ſouveraine, à un eſprit, à une ame univerſelle qui mettoit

mettoit cette nature & ſes parties en mouvement. En remontant de cauſes en cauſes, les mortels ont fini par ne rien voir, & c'eſt dans cette obſcurité qu'ils ont placé leur Dieu ; c'eſt dans cet abime ténébreux que leur imagination inquiéte travaille toujours à ſe fabriquer des chimeres, qui les affligeront juſqu'à ce que la connoiſſance de la nature les détrompe des phantômes qu'ils ont toûjours ſi vainement adorés.

Si nous voulons nous rendre compte de nos idées ſur la Divinité, nous ſerons obligés de convenir que par le mot *Dieu* les hommes n'ont jamais pu déſigner que la cauſe la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils voyoient : ils ne font uſage de ce mot que lorſque le jeu des cauſes naturelles & connues ceſſe d'etre viſible pour eux ; dès qu'ils perdent le fil de ces cauſes, ou dès que leur eſprit ne peut plus en ſuivre la chaine, ils tranchent la difficulté, & terminent leurs recherches en appellant *Dieu* la derniére des cauſes, c'eſt-à-dire, celle qui eſt au-delà de toutes les cauſes qu'ils connoiſſent ; ainſi ils ne font qu'aſſigner une dénomination vague à une cauſe ignorée, à laquelle leur pareſſe ou les bornes de leurs connoiſſances les forcent de s'arreter. Toutes les fois qu'on nous dit que Dieu eſt l'auteur de quelque phénomène, cela ſignifie qu'on ignore comment un tel phénomène a pu s'opérer par le ſecours des forces ou des cauſes que nous connoiſſons dans la nature. C'eſt ainſi que le commun des hommes, dont l'ignorance eſt le partage, attribue à la Divinité, non ſeulement les effets inuſités qui les frappent, mais encore les événemens les plus ſimples dont les cauſes ſont les plus faciles à connoître pour qui-

conque a pu les méditer. (3) En un mot, l'homme a toûjours reſpecté les cauſes inconnues des effets ſurprenans, que ſon ignorance l'empêchoit de démêler.

Il reſte donc à demander ſi nous pouvons nous flatter de connoître parfaitement les forces de la nature, les propriétés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent réſulter de leurs combinaiſons? Sçavons-nous pourquoi l'aimant attire le fer? Sommes-nous en état d'expliquer

---

(3) Il paroît que c'eſt faute de connoître les vraies cauſes des paſſions, des talens, de la verve poëtique, de l'ivreſſe, &c. que ces êtres ont été divinifés ſous les noms de *Cupidon*, *d'Apollon*, *d'Eſculape*, des *Furies*. La terreur & la fiévre ont eu pareillement des autels. En un mot, l'homme a cru devoir attribuer à quelque Divinité tous les effets dont il ne pouvoit ſe rendre compte. Voilà, ſans doute, pourquoi l'on a regardé les ſonges, les vapeurs hyſtériques, les vertiges comme des effets divins. Les Mahométans ont encore un grand reſpect pour les fous. Les Chrétiens regardent les extaſes comme des faveurs du ciel, ils appellent *viſions* ce que d'autres appelleroient folie, vertige, dérangement de cerveau. Les femmes hyſtériques & ſujettes aux vapeurs ſont les plus ſujettes aux extaſes & aux viſions. Les pénitens & les moines qui jeûnent, ſont les plus expoſés à recevoir les faveurs du Très-haut ou à réver creux. Les Germains, ſuivant Tacite, croyoient que les femmes avoient quelque choſe de Divin. Ce ſont des femmes qui chez les Sauvages les excitent à la guerre. Les Grecs ont eu leurs *Pythies*, leurs *Sibylles*, leurs *Prophéteſſes*.

les phénomènes de la lumière, de l'électricité, de l'élaſticité? Connoiſſons-nous le méchaniſme qui fait que la modification de notre cerveau que nous nommons volonté met nos bras en action? Pouvons-nous nous rendre compte comment notre œil voit, notre oreille entend, notre eſprit conçoit? Si nous ſommes incapables de nous rendre raiſon des phénomènes les plus journaliers que la nature nous préſente, de quel droit lui refuſeroit-on le pouvoir de produire par elle-même & ſans le ſecours d'un agent étranger plus inconnu qu'elle-même, d'autres effets incompréhenſibles pour nous? En ſerons-nous plus inſtruits, quand toutes les fois que nous verrons un effet dont nous ne pourrons point démêler la vraie cauſe, on nous dira que cet effet eſt produit par la puiſſance ou la volonté de Dieu, c'eſt-à-dire vient d'un agent que nous ne connoiſſons point, & dont juſqu'ici l'on n'a pu nous donner encore bien moins d'idées que de toutes les cauſes naturelles? Un ſon auquel nous ne pouvons attacher aucun ſens fixe, ſuffit-il donc pour éclaircir des problèmes? Le mot Dieu peut-il ſignifier autre choſe que la cauſe impénétrable des effets qui nous étonnent & que nous ne pouvons expliquer? Quand nous ſerons de bonne foi avec nous-mêmes, nous ſerons toûjours forcés de convenir que c'eſt uniquement l'ignorance où l'on fut des cauſes naturelles & des forces de la nature qui donna la naiſſance aux Dieux; c'eſt encore l'impoſſibilité où la plûpart des hommes ſe trouvent de ſe tirer de cette ignorance, de ſe faire des idées ſimples de la formation des choſes, de découvrir les vraies ſources des événemens qu'ils admirent ou qu'ils craignent, qui leur fait croire

que l'idée d'un Dieu eſt une idée néceſſaire, pour rendre compte de tous les phénomènes, aux vraies cauſes deſquels l'on ne peut pas remonter. Voilà pourquoi l'on regarde comme des inſenſés tous ceux qui ne voient pas la néceſſité d'admettre un agent inconnu ou une énergie ſecrete que, faute de connoître la nature, l'on plaça hors d'elle-même.

TOUS les phénomènes de la nature font naître néceſſairement dans les hommes des ſentimens divers. Les uns leur ſont favorables & les autres leur ſont nuiſibles; les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoiſſance; les autres excitent en eux le trouble, l'averſion, le déſeſpoir. D'après les ſenſations variées qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent les cauſes auxquelles ils attribuent les effets qui produiſent en eux ces différentes paſſions: ils proportionnent ces ſentimens à l'étendue des effets qu'ils reſſentent; leur admiration & leurs craintes augmentent à meſure que les phénomènes dont il ſont frappés ſont plus vaſtes, plus irréſiſtibles, plus incompréhenſibles, plus inuſités, plus intéreſſans pour eux. L'homme ſe fait néceſſairement le centre de la nature entière; il ne peut en effet juger des choſes que ſuivant qu'il en eſt lui même affecté; il ne peut aimer que ce qu'il trouve favorable à ſon être; il hait & craint néceſſairement tout ce qui le fait ſouffrir; enfin, comme on a vu, il appelle déſordre tout ce qui dérange ſa machine, & croit que tout eſt dans l'ordre dès qu'il n'éprouve rien qui ne convienne à ſa façon d'exiſter. Par une ſuite néceſſaire de ces idées, le genre-humain s'eſt perſuadé que la nature entière étoit faite pour lui ſeul; que

ce n'étoit que lui ſeul qu'elle avoit en vue dans ſes ouvrages, ou bien que les cauſes puiſſantes à qui cette nature étoit ſubordonnée n'avoient pour objet que l'homme dans tous les effets qu'elles opéroient dans l'univers.

S'IL y avoit ſur la terre d'autres êtres penſans que l'homme, ils tomberoient vraiſemblablement dans le même préjugé que lui; il eſt fondé ſur la prédilection que chaque individu s'accorde néceſſairement à lui-même; prédilection qui ſubſiſte juſqu'à ce que la réflexion & l'expérience l'aient rectifiée.

AINSI dès que l'homme eſt content, dès que tout eſt en ordre pour lui, il admire ou il aime la cauſe à la quelle il croit devoir ſon bien-être; dès qu'il eſt mécontent de ſa façon d'exiſter, il hait & craint la cauſe qu'il ſuppoſe avoir produit en lui ces effets affligeans. Mais le bien-être ſe confond avec notre exiſtence, il ceſſe de ſe faire ſentir lorſqu'il eſt habituel & continu; nous le jugeons alors inhérent à notre eſſence; nous en concluons que nous ſommes faits pour être toûjours heureux; nous trouvons naturel que tout concoure au maintien de notre être. Il n'en eſt pas de même quand nous éprouvons des façons d'être qui nous déplaiſent; l'homme qui ſouffre eſt tout étonné du changement qui ſe fait en lui; il le juge contre nature, parce qu'il eſt contre ſa propre nature; il s'imagine que les événemens qui le bleſſent ſont oppoſés à l'ordre des choſes; il croit que la nature eſt dérangée toutes les fois qu'elle ne lui procure point la façon de ſentir qui lui convient, & il conclut de ces ſuppoſitions que cette nature, ou que l'agent qui la meut, ſont irrités contre lui.

C'est ainſi que l'homme, preſque inſenſible au bien, ſent très vivement le mal; il croit l'un naturel, il croit l'autre contraire à la nature. Il ignore, ou il oublie, qu'il fait partie d'un tout, formé par l'aſſemblage de ſubſtances dont les unes ſont analogues & les autres contraires; que les êtres dont la nature eſt compoſée ſont doués de propriétés diverſes, en vertu deſquelles ils agiſſent diverſement ſur les corps qui ſe trouvent à portée d'éprouver leur action; il ne voit pas que ces êtres, dénués de bonté ou de malice, agiſſent ſuivant leurs eſſences & leurs propriétés, ſans pouvoir agir autrement qu'ils ne font. C'eſt donc faute de connoître ces choſes qu'il regarde l'auteur de la nature comme la cauſe des maux qu'il éprouve & qu'il le juge méchant, c'eſt-à-dire animé contre lui.

En un mot l'homme regarde le bien-être comme une dette de la nature, & les maux comme une injuſtice qu'elle lui fait; perſuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fit ſouffrir, ſi elle n'étoit mue par une force ennemie de ſon bonheur, qui eût des raiſons pour l'affliger & le punir. D'où l'on voit que le mal fut encore plus que le bien le motif des recherches que les hommes ont faites ſur la Divinité, des idées qu'ils s'en ſont formées, & de la conduite qu'ils ont tenue à ſon égard. L'admiration ſeule des œuvres de la nature, & la reconnaiſſance de ſes bienfaits n'euſſent jamais déterminé le genre-humain à remonter péniblement par la penſée à la ſource de ces choſes; familiariſés ſur le champ avec les effets favorables à notre être, nous ne nous donnons point les mêmes peines pour en chercher les cauſes que pour décou-

vrir celles qui nous inquiétent ou nous affligent. Ainſi en réfléchiſſant ſur la divinité ce fut toûjours ſur la cauſe de ſes maux que l'homme médita; ſes méditations furent toûjours vaines, parceque ſes maux, ainſi que ſes biens, ſont des effets également néceſſaires des cauſes naturelles, auxquelles ſon eſprit eût dû plutôt s'en tenir que d'inventer des cauſes fictives, dont jamais il ne put ſe faire que des idées fauſſes, vu qu'il les emprunta toûjours de ſa propre façon d'être & de ſentir. Obſtiné à ne voir que lui-même il ne connut jamais la nature univerſelle dont il ne fait qu'une foible partie.

Un peu de réflexion ſuffiroit néanmoins pour déſabuſer de ces idées. Tout nous prouve que le bien & le mal ſont en nous des façons d'être dépendantes des cauſes qui nous remuent & qu'un être ſenſible eſt forcé d'éprouver. Dans une nature compoſée d'êtres infiniment variés, il faut néceſſairement que le choc ou la rencontre de matières diſcordantes trouble l'ordre & la façon d'éxiſter des êtres qui n'ont point d'analogie avec elles; elle agit dans tout ce qu'elle fait d'après des loix certaines; les biens & les maux que nous éprouvons ſont des ſuites néceſſaires des qualités inhérentes aux êtres dans la ſphère d'actions deſquels nous nous trouvons. Notre naiſſance, que nous nommons un bienfait, eſt un effet auſſi néceſſaire que notre mort, que nous regardons comme une injuſtice du ſort; il eſt de la nature de tous les êtres analogues de s'unir pour former un tout; il eſt de la nature de tous les êtres compoſés de ſe détruire ou de ſe diſſoudre les uns plutôt & les autres plus tard. Tout être en ſe diſſolvant fait éclore des êtres nouveaux; ceux-ci ſe détrui-

ront à leur tour pour exécuter éternellement les loix immuables d'une nature qui n'exiſte que par les changemens continuels que ſubiſſent toutes ſes parties. Cette nature ne peut être regardée ni comme bonne ni comme méchante ; tout ce qui ſe fait en elle eſt néceſſaire Cette même matière ignée, qui eſt en nous le principe de la vie, devient ſouvent le principe de notre deſtruction, de l'incendie d'une ville, de l'exploſion d'un volcan. Cette eau qui circule dans nos fluides ſi néceſſaires à notre exiſtence actuelle, devenue trop abondante, nous ſuffoque, eſt la cauſe de ces inondations qui ſouvent viennent engloutir la terre & ſes habitans. Cet air ſans lequel nous ne pouvons reſpirer, eſt la cauſe des ces ouragans & de ces tempêtes qui rendent inutiles les travaux des mortels. Les élémens ſont forcés de ſe déchainer contre nous lorſqu'ils ſont combinés d'une certaine manière ; & leurs ſuites néceſſaires ſont ces ravages, ces contagions, ces famines, ces maladies, ces fléaux divers pour leſquels nous implorons à grands cris des puiſſances ſourdes à nos voix: elles n'exaucent jamais nos vœux que lorſque la néceſſité qui nous affligeoit a remis les choſes dans l'ordre que nous trouvons convenable à notre eſpèce ; ordre rélatif qui fut & qui ſera toûjours la meſure de tous nos jugemens.

Les hommes ne firent donc point des réflexions ſi ſimples ; ils ne virent point que tout dans la nature agiſſoit par des loix inaltérables ; ils regardèrent les biens qu'ils éprouvoient comme des faveurs, & leurs maux comme des ſignes de colère dans cette nature, qu'ils ſuppoſerent animée des mêmes paſſions qu'eux, ou du moins

gouvernée par quelque agent ſecret qui lui faiſoit exécuter ſes volontés favorables ou nuiſibles à l'eſpèce humaine. Ce fut à cet agent ſuppoſé qu'ils adreſſèrent leurs vœux : aſſez peu occupés de lui au ſein du bien-être, ils le remercièrent pourtant de ſes bienfaits, dans la crainte que leur ingratitude ne provoquât ſa fureur ; mais ils l'invoquèrent ſurtout avec ferveur dans leurs calamités, dans leurs maladies, dans les déſaſtres qui effrayoient leurs regards ; il lui demandèrent alors de changer en leur faveur l'eſſence & la façon d'agir des êtres ; chacun d'eux prétendit que pour faire ceſſer le moindre mal qui l'affligeoit, la chaine éternelle des choſes fût arrêtée ou briſée.

C'EST ſur des prétentions ſi ridicules que ſont fondées les priéres ferventes, que les mortels, preſque toûjours mécontens de leur ſort & jamais d'accord ſur leurs deſirs, adreſſent à la Divinité. Sans ceſſe à genoux devant la puiſſance imaginaire qu'ils jugent en droit de commander à la nature, ils la ſuppoſent aſſez forte pour en déranger le cours, pour la faire ſervir aux vues particulières & l'obliger à contenter les deſirs diſcordans des êtres de l'eſpèce humaine. Le malade expirant ſur ſon lit lui demande que les humeurs amaſſées dans ſon corps perdent ſur le champ les propriétés qui les rendent nuiſibles à ſon être, & que par un acte de ſa puiſſance ſon Dieu renouvelle ou crée de nouveau les reſſorts d'une machine uſée par des infirmités. Le cultivateur d'un terrein humide & bas ſe plaint à lui de l'abondance des pluies dont ſon champ eſt inondé, tandis que l'habitant d'une colline élevée le remercie de ſes faveurs, & ſol-

licite la continuation de ce qui fait le déſeſpoir de ſon voiſin. Enfin chaque homme veut un Dieu pour lui tout ſeul, & demande qu'en ſa faveur, ſuivant ſes fantaiſies momentanées & ſes beſoins changeans, l'eſſence invariable des choſes ſoit continuellement changée.

D'OU l'on voit que les hommes demandent à chaque inſtant des miracles. Ne ſoyons donc point ſurpris de leur crédulité, ou de la facilité avec laquelle ils adoptent les récits des œuvres merveilleuſes qu'on leur annonce comme des actes de la puiſſance & de la bienveillance de la Divinité, & comme des preuves de ſon empire ſur la nature entière, à laquelle, en la gagnant, ils ſe ſont promis de commander eux-mêmes (4); par une ſuite de ces idées cette nature s'eſt trouvée totalement dépouillée de tout pouvoir; elle ne fut plus regardée que comme un inſtrument paſſif, aveugle par lui-même, qui n'agiſſoit que ſuivant les ordres variables des agens tout puiſ-

---

(4) Les hommes ſe ſont bien apperçus que la nature étoit ſourde, ou n'interrompoit jamais ſa marche; en conſéquence ils l'ont, par intérêt, ſoumiſe à un agent intelligent, qu'ils ſuppoſèrent, par ſon analogie avec eux, plus diſpoſé à les écouter qu'une nature inſenſible qu'ils ne pouvoient arrêter. Il reſte donc à ſçavoir ſi l'intérêt de l'homme peut être regardé comme une preuve indubitable de l'exiſtence, d'un agent doué d'intelligence & ſi de ce que la choſe convient à l'homme, il peut conclure qu'elle eſt. Enfin il faudroit voir ſi réellement l'homme, à l'aide de cet agent, eſt jamais parvenu à changer la marche de la nature.

ſans auxquels on la crut ſurbordonnée. C'eſt ainſi que faute d'enviſager la nature ſous ſon vrai point de vue, on la méconnut entiérement, on la mépriſa, on la crut incapable de rien produire par elle-même, & l'on fit honneur de toutes ſes œuvres, ſoit avantageuſes, ſoit nuiſibles pour l'eſpèce humaine, à des puiſſances fictives, auxquelles l'homme prêta toûjours ſes propres dipoſitions en ne faiſaint qu'aggrandir leur pouvoir. En un mot, ce fut ſur les débris de la nature que les hommes élevèrent le coloſſe imaginaire de la Divinité.

Si l'ignorance de la nature donna la naiſſance aux Dieux, la connoiſſance de la nature eſt faite pour les détruire. A meſure que l'homme s'inſtruit, ſes forces & ſes reſſources augmentent avec ſes lumières; les ſciences, les arts conſervateurs, l'induſtrie lui fourniſſent des ſecours, l'expérience le raſſûre ou lui procure des moyens de réſiſter aux efforts de bien des cauſes qui ceſſent de l'alarmer dès qu'il les a connues. En un mot ſes terreurs ſe diſſipent dans la même proportion que ſon eſprit s'éclaire. L'homme inſtruit ceſſe d'être ſuperſtitieux.

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

La nature, les élémens furent, comme on vient de le voir, les premières Divinités des hommes; ils ont toûjours commencé par adorer des êtres matériels, & chaque individu, comme on a dit, & comme on peut le voir dans les nations ſauvages, ſe fait un Dieu particulier de tout objet phyſique qu'il ſuppoſe être la cauſe des événemens qui l'intéreſſent; jamais il ne va chercher hors de la nature viſible la ſource de ce qui lui arrive ou des phénomènes dont il eſt témoin; comme il ne voit par tout que des effets matériels, il les attribue à des cauſes du même genre; incapable dans ſa ſimplicité primitive de ces rêveries profondes & de ces ſpéculations ſubtiles, qui ſont les fruits du loiſir, il n'imagine point une cauſe diſtinguée des objets qui le frappent, ni d'une eſſence totalement différente de tout ce qu'il apperçoit.

L'Observation de la nature fut la première étude de ceux qui eurent le loiſir de méditer; ils ne pûrent s'empêcher d'être frappés des phénomènes du monde viſible. Le lever & le coucher des aſtres, le retour périodique des ſaiſons, les variations de l'air, la fertilité & la ſtérilité des champs, les avantages & les dommages cauſés par les eaux, les effets tantôt utiles tantôt & terribles du feu, furent des objets propres à les faire

penſer. Ils durent naturellement croire que des êtres qu'ils voyoient ſe mouvoir d'eux-mêmes agiſſoient par leur propre énergie; d'après leurs influences bonnes ou mauvaiſes ſur les habitans de la terre, ils leur ſuppoſèrent le pouvoir & la volonté de leur faire du bien ou de leur nuire. Ceux qui les premiers ſçurent prendre de l'aſcendant ſur des hommes ſauvages, groſſiers, diſperſés dans les bois, occupés de la chaſſe ou de la pêche, errans & vagabonds, peu attachés au ſol dont ils ne ſçavoient point encore tirer parti, furent toûjours des obſervateurs plus expérimentés, plus inſtruits des voies de la nature que les peuples, ou plûtôt que les individus épars, qu'ils trouvèrent ignorans & dénués d'expérience. Leurs connoiſſances ſupérieures les mirent à portée de leur faire du bien, de leur découvrir des inventions utiles, de s'attirer la confiance des malheureux à qui ils venoient tendre une main ſecourable; des ſauvages nuds, affamés, expoſés aux injures de l'air & aux attaques des bêtes, diſperſés dans des cavernes & des forêts, occupés du ſoin pénible de chaſſer ou de travailler ſans relâche pour ſe procurer une ſubſiſtance incertaine, n'avoient point eu le loiſir de faire des découvertes propres à faciliter leurs travaux: ces découvertes ſont toûjours les fruits de la ſociété; des êtres iſolés & ſéparés les uns des autres ne trouvent rien, & ſongent à peine à chercher. Le ſauvage eſt un être qui demeure dans une enfance perpétuelle, & qui n'en ſortiroit point, ſi l'on ne venoit le tirer de ſa miſère. Farouche d'abord, il s'apprivoiſe peu-à-peu avec ceux qui lui font du bien; une fois gagné par leurs bienfaits, il leur

donne ſa confiance, à la fin il va juſqu'à leur ſacrifier ſa liberté.

Ce fut communément du ſein des nations civiliſées que ſont ſortis tous les perſonnages qui ont apporté la ſociabilité, l'agriculure, les arts, les loix, les Dieux, les cultes & les opinions religieuſes à des familles ou hordes encore éparſes & non réunies en corps de nation. Ils adoucirent leurs mœurs, ils les raſſemblèrent, ils leur apprirent à tirer parti de leurs forces, s'entreaider mutuellement pour ſe procurer leurs beſoins avec plus de facilité. En rendant ainſi leur exiſtence plus heureuſe, ils s'attirèrent leur amour & leur vénération, ils acquirent le droit de leur preſcrire des opinions, ils leur firent adopter celles qu'ils avoient eux-mêmes inventées ou puiſées dans les pays civiliſés d'où ils étoient ſortis. L'hiſtoire nous montre les plus fameux légiſlateurs comme des hommes qui, enrichis des connoiſſances utiles que l'on trouve au ſein des nations policées, portèrent à des ſauvages privés d'induſtrie & de ſecours, des arts que juſque là ceux-ci avoient ignorés. Tels ont été les Bacchus, les Orphées, les Triptolèmes, les Moïſes, les Numas, les Zamolxis, en un mot les premiers qui donnèrent aux nations l'agriculture, les ſciences, les Divinités, les cultes, les myſteres, la Théologie, la Juriſprudence.

L'on demandera peut-être ſi les nations que nous voyons aujourd'huy raſſemblées ont toutes été diſperſées dans l'origine? nous dirons que cette diſperſion peut avoir été produite à pluſieurs repriſes par les révolutions terribles dont, comme on a vu ci-devant, notre globe fut plus d'une fois le théâtre, dans des tems ſi reculés

que l'hiſtoire n'a pu nous en tranſmettre les détails. Peut-être que les approches de plus d'une comete ont produit ſur notre terre pluſieurs ravages univerſels, qui ont à chaque fois anéanti la portion la plus conſidérable de l'eſpèce humaine. Ceux qui purent échapper à la ruine du monde, plongés dans la conſternation & la miſère, ne furent guère en état de conſerver à leur poſtérité des connoiſſances effacées par les malheurs dont ils avoient été les victimes & les témoins: accablés de frayeurs eux-mêmes, ils n'ont pu nous faire paſſer qu'à l'aide d'une tradition obſcure leurs affreuſes avantures, ni nous tranſmettre les opinions, les ſyſtèmes & les arts antérieurs aux révolutions de la terre. Il y eut peut-être, de toute éternité des hommes ſur la terre, mais en différens périodes ils furent anéantis, ainſi que leurs monumens & leurs ſciences; ceux qui ſurvécurent à ces révolutions périodiques, ont formé à chaque fois une nouvelle race d'hommes, qui à force de tems, d'expérience & de travaux, ont peu-à-peu retiré de l'oubli les inventions des races primitives. C'eſt peut-être à ces renouvellemens périodiques du genre-humain qu'eſt due l'ignorance profonde dans laquelle nous le voyons encore plongé ſur les objets les plus intéreſſans pour lui. Voilà peut-être la vraie ſource de l'imperfection de nos connoiſſances, des vices de nos inſtitutions politiques & religieuſes auxquelles la terreur a toûjours préſidé, de cette inexpérience & de ces préjugés puériles qui font que l'homme eſt encore partout dans un état d'enfance, en un mot ſi peu ſuſceptible de conſulter ſa raiſon & d'écouter la vérité. A en juger par la foibleſſe & la lenteur de ſes progrès à tant d'égards, on di-

roit que la race humaine ne fait que de ſortir de ſon berceau, ou qu'elle fut deſtinée à ne jamais atteindre l'âge de raiſon ou de virilité. (5)

---

(5) Ces hypothéſes paroîtront, ſans doute, hazardées à ceux qui n'ont point aſſez médité ſur la nature. Il peut y avoir eu non ſeulement un *déluge univerſel*, encore un très grand nombre d'autres deluges depuis que notre globe exiſte. Ce globe lui-même peut être une production nouvelle dans la nature & n'avoir point toûjours occupé la place qu'il occupe maintenant. *V. Partie. I Chap. VI.* Quelqu'idée que l'on adopte là deſſus, il eſt certain qu'indépendamment des cauſes extérieures qui peuvent changer totalement ſa face, comme l'impulſion d'une cométe peut le faire, il eſt certain, dis-je, que ce globe renferme en lui même une cauſe qui peut totalement le changer. En effet outre le mouvement diurne & ſenſible de la terre, elle en a un très lent & preſque inſenſible par lequel tout doit changer en elle; c'eſt le mouvement d'où dépendent les préceſſions des équinoxes obſervées par Hipparque & par d'autres mathématiciens; par ce mouvement la terre doit au bout de pluſieurs milliers d'années changer totalement, & les mers doivent à la longue finir par occuper la place qu'occupent maintenant les terres du continent. D'où l'on voit que notre globe eſt dans une diſpoſition continuelle à changer ainſi que tous les êtres de la nature. Les anciens ont connu ce mouvement de la terre dont je parle; il paroit que c'eſt ce qui a donné lieu à l'idée de leur *grande année* que les uns ont fixée à 36525. années chez les Egyptiens, à 36425. chez les Sabiens, &c. tandis que d'autres ont fixé ce période à 100000. ans & juſqu'à 753200.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures ; ſoit que la race humaine ait toûjours exiſté ſur la terre, ſoit qu'elle y ſoit une production récente & paſſagère de la nature, il nous eſt facile de remonter juſqu'à l'origine de pluſieurs nations exiſtentes ; nous les voyons toûjours dans l'état ſauvage, c'eſt-à-dire compoſées de familles diſperſées ; celles-ci ſe rapprochent à la voix de quelques légiſlateurs ou miſſionnaires dont elles reçoivent les bienfaits, les loix, les opinions & les dieux. Ces perſonnages dont les peuples reconnurent la ſupériorité, fixèrent les divinités nationales, en laiſſant à chaque individu les dieux qu'il s'étoit formés d'après ſes propres idées, ou en leur en ſubſtituant de nouveaux apportés des régions d'où ils venoient eux-mêmes.

POUR mieux imprimer leurs leçons dans les eſprits, ces hommes, devenus les docteurs, les guides & les maîtres des ſociétés naiſſantes, parlèrent à l'imagination de leurs auditeurs. La Poëſie par ſes images, par ſes fictions, par ſes nom-

---

ans. *Voyez le Tome XXIII. des mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

Aux révolutions générales que notre terre a éprouvées en différens tems, l'on peut encore joindre les révolutions particulières, telles que les inondations des mers, les tremblemens de la terre, les embraſemens ſouterreins qui ont pu affecter des nations particulières au point de les diſperſer & de leur faire oublier toutes les ſciences qu'elles connoiſſoient auparavant.

bres, ſon harmonie & ſon rythme frappa l'eſprit des peuples & grava dans leur mémoire les idées qu'on voulut leur donner; à ſa voix la nature entière fut animée, elle fut perſonnifiée ainſi que toutes ſes parties; la terre, les airs, les eaux, le feu prirent de l'intelligence, de la penſée, de la vie; les élémens furent diviniſés. Le ciel, cet immenſe eſpace qui nous entoure, devint le premier des dieux; le tems ſon fils, qui détruit ſes propres ouvrages, fut une divinité inexorable, qu'on craignit & que l'on révéra ſous le nom de *Saturne*; la matière éthérée, ce feu inviſible qui vivifie la nature, qui pénètre & féconde tous les êtres, qui eſt le principe du mouvement & de la chaleur, fut appellé *Jupiter*; il épouſa *Junon* la déeſſe des airs; ſes combinaiſons avec tous les êtres de la nature furent exprimées par ſes métamorphoſes & ſes fréquens adultères; on l'arma de la foudre, par où l'on voulut indiquer qu'il produiſoit les météores. Suivant les mêmes fictions le ſoleil, cet aſtre bienfaiſant qui influe d'une façon ſi marquée ſur la terre, devint un *Oſiris*, un *Belus*, un *Mithras*, un *Adonis*, un *Appollon*; la nature attriſtée de ſon éloignement périodique fut une *Iſis*, une *Aſtarté*, une *Vénus*, une *Cybèle*. Enfin toutes les parties de la nature furent perſonnifiées, la mer fut ſous l'empire de *Neptune*; le feu fut adoré ſous les Egyptiens ſous le nom de *Serapis*; ſous celui *d'Ormus* ou *d'Oromaze* par les Perſes; ſous les noms de *Veſta* & de *Vulcain* chez les romains.

Telle eſt donc la véritable origine de la mythologie. Fille de la phyſique embellie par la poëſie, elle ne fut deſtinée qu'à peindre la nature & ſes parties. Pour peu que l'on daigne conſulter l'antiquité, on s'appercevra ſans peine que

ces ſages fameux, ces légiſlateurs, ces prêtres, ces conquérans qui inſtruiſirent les nations dans l'enfance, adoroient eux-mêmes ou faiſoient adorer au vulgaire la nature agiſſante ou le grand tout, enviſagé ſuivant ſes différentes opérations ou qualités; (6) c'eſt ce grand tout qu'ils ont diviniſé; ce ſont ſes parties qu'ils ont perſonnifiées; c'eſt de la néceſſité de ſes loix qu'ils ont fait le *Deſtin*; l'allégorie maſqua ſa façon d'agir & enfin ce furent les parties de ce grand tout que l'idolâtrie repréſenta ſous des ſymboles & des figures. (7)

POUR compléter la preuve de ce qui vient d'être dit, & pour faire voir que c'étoit le grand tout, l'univers, la nature des choſes qui étoit le vé-

---

(6) Les Grecs appelloient la nature une Divinité qui avoit mille noms (Μυριόνυμος) Toutes les divinités du pagnaniſme n'étoient autre choſe que la nature enviſagée ſuivant ſes différentes fonctions & ſous ſes différens points de vue. Les emblêmes dont on ornoit ces Divinités prouvent encore cette vérité. Ces différentes manières d'enviſager la nature ont fait naître le Polythéiſme & l'idolâtrie. *Voyez les remarques critiques contre Toland, par M. Benoiſt. pag.* 258.

(7) Pour ſe convaincre de cette vérité l'on n'a qu'à ouvrir les auteurs anciens. *Je crois*, dit Varron, *que Dieu eſt l'ame de l'univers, que les Grecs ont nommé* ΚΟΣΜΟΣ, *& que l'univers lui-même eſt Dieu.* Cicéron dit, *eos qui dii appellantur rerum naturas eſſe.* VOYEZ DE NATURA DEORUM LIB. III. CHAP. 24. Le même Cicéron dit que dans les Myſtères de Samothrace, de Lemnos & d'Eleuſis, c'étoit bien plus la nature que les

ritable objet du culte de l'antiquité payenne, donnons ici le commencement de l'hymne d'Orphée, adreſſée au Dieu Pan.

„ O PAN! je t'invoque, ô Dieu puiſſant, ô „ Nature univerſelle! les cieux, les mers, la „ terre qui nourrit tout, & le feu éternel; car „ ce ſont là tes membres, ô Pan tout puiſſant; „ &c. " Rien n'eſt plus propre à confirmer ces idées que l'explication ingénieuſe qu'un auteur moderne nous donne de la fable de Pan, ainſi que de la figure ſous laquelle on l'avoit repréſenté. „ Pan, dit-il, ſuivant la ſignification de „ ſon nom, eſt l'emblème ſous lequel les anciens „ ont déſigné l'enſemble des choſes: il repréſente „ l'univers, & dans l'eſprit des plus ſçavans „ philoſophes de l'antiquité il paſſoit pour le „ premier & le plus ancien des Dieux. Les traits „ ſous leſquels on le peint, forment le portrait „ de la nature & de l'état ſauvage où elle ſe „ trouvoit au commencement. La peau mou„ chettée du Léopard dont ce Dieu ſe couvroit, „ étoit l'image des cieux remplis d'étoiles & de „ conſtellations. Sa perſonne étoit compoſée de

---

Dieux que l'on expliquoit aux initiés. *Rerum magis natura cognoſcitur quam deorum.* Joignez à ces autorités le livre de la ſageſſe *Chap. XIII. vs.* 10. & *Chap. XIV. vs.* 15. & 22. Pline dit d'un ton très dogmatique; "*il faut croire que le monde, ou ce qui eſt renfermé ſous la vaſte étendue des cieux, eſt* LA DIVINITÉ *même éternelle; immenſe ſans commencement ni fin.* V. PLIN. HIST. NAT. LIB. 2. CAP. 1. init.

„ parties dont les unes conviennent à l'animal
„ raiſonnable, c'eſt-à-dire, à l'homme, & d'au-
„ tres à l'animal dépourvu de raiſon, tel qu'eſt
„ le bouc. C'eſt ainſi, dit-il que l'univers eſt
„ compoſé d'une intelligence qui gouverne tout,
„ & des élémens féconds & prolifiques du feu,
„ de l'eau, de la terre & de l'air. Pan aime à
„ pourſuivre les Nymphes, ce qui annonce le
„ beſoin que la nature a de l'humidité pour tou-
„ tes ſes productions, & que ce Dieu comme
„ la nature eſt fortement enclin à la génération.
„ Selon les Egyptiens & les plus anciens des
„ ſages de la Grèce, Pan n'avoit ni père ni
„ mère; il étoit ſorti de Démogorgon, au même
„ inſtant que les Parques ſes ſœurs fatales: belle
„ façon d'exprimer que l'univers étoit l'ouvra-
„ ge d'un pouvoir inconnu, & qu'il avoit été
„ formé d'après les rapports invariables & les
„ loix éternelles de la néceſſité! mais ſon ſym-
„ bole le plus ſignificatif & le plus propre à ex-
„ primer l'harmonie de l'univers, c'eſt ſon cha-
„ lumeau myſtérieux compoſé de ſept tuyaux
„ inégaux, mais propres à produire les accords
„ les plus juſtes & les plus parfaits. Les orbes
„ que décrivent les ſept planètes dans notre ſyſ-
„ tème ſolaire ont des diamètres différens, &
„ ſont parcourus en des tems divers par des
„ corps inégaux pour la maſſe; cependant c'eſt
„ de l'ordre de leurs mouvemens que réſulte
„ l'harmonie que nous voyons dans les ſphères. "
&c. (8)

(8) Ce paſſage m'a été fourni par un ami; il eſt tiré d'un livre anglois intitulé *leters concerning Mythology*. L'on ne peut guére douter que les plus ſages d'entr

VOILA donc le grand tout, l'enſemble des choſes adoré & diviniſé par les ſages de l'antiquité; tandis que le vulgaire s'arrêtoit à l'emblème, au ſymbole ſous leſquels on lui montroit la nature, ſes parties & ſes fonctions perſonnifiées: ſon eſprit borné ne lui permit jamais de remonter plus haut; il n'y eût que ceux qu'on jugea dignes d'être initiés aux myſtères qui connurent la réalité maſquée ſous ces emblêmes.

EN effet les premiers inſtituteurs des nations & leurs ſucceſſeurs dans l'autorité ne leur parlèrent que par des fables, des énigmes, des allégories qu'ils ſe réſervèrent le droit de leur expliquer. Ce ton myſtérieux étoit néceſſaire, ſoit pour maſquer leur propre ignorance, ſoit pour conſerver leur pouvoir ſur un vulgaire qui ne reſpecte pour l'ordinaire que ce qu'il ne peut

---

les payens n'aient adoré la nature, que la Mythologie ou la Théologie payenne déſignoient ſous une infinité de noms & d'emblêmes différens. Apulée, tout Platonicien qu'il étoit & accoutumé aux notions myſtiques & inintelligibles de ſon maître, appella la nature *rerum natura parens*, *elementorum omnium Domina*, *ſæculorum progenies initialis.... matrem ſiderum*, *parentem temporum*, *orbiſque totius dominam.* C'eſt cette nature que les uns adoroient ſous le nom de la *mère des Dieux*, d'autres ſous le nom de *Vénus*, de *Cérès*, de *Minerve*, &c. Enfin le Pantéiſme des payens eſt parfaitement prouvé par ces paroles remarquables de Maxime de Madaure, qui en parlant de la nature, dit, *ita fit ut; dum ejus quaſi membra carptim, variis ſupplicationibus proſequimur, totum colere profecto videamur.*

comprendre. Leurs explications furent toûjours dictées par l'intérêt, par l'impoſture, ou par l'imagination en délire ; elles ne firent de ſiécles en ſiécles que rendre plus méconnoiſſable la nature & ſes parties, que dans l'origine l'on avoit voulu peindre ; elles furent remplacées par une foule de perſonnages fictifs, ſous les traits deſquels on les avoit repréſentées ; les peuples les adorèrent ſans pénétrer le vrai ſens des fables emblêmatiques qu'on en racontoit ; ces perſonnages idéaux & leurs figures matérielles, dans leſquelles on crut que réſidoit une vertu divine & myſtérieuſe, furent les objets de leur culte, de leurs craintes, de leurs eſpérances ; leurs actions étonnantes & incroyables furent une ſource inépuiſable d'admiration & de rêveries, qui ſe tranſmirent d'âges en âges, & qui, néceſſaires à l'exiſtence des miniſtres des Dieux, ne firent que redoubler l'aveuglement du vulgaire ; il ne devina point que c'étoit la nature, ſes parties, ſes opérations, les paſſions de l'homme & ſes facultés qu'on avoit accablées ſous un amas d'allégories ; (9) il n'eût des yeux que pour les perſonnages

(9) Les paſſions des hommes & leurs facultés furent diviſées, parce que les hommes ne purent en deviner les cauſes véritables. Comme les paſſions fortes ſemblent entraîner l'homme malgré lui, on attribua ces paſſions à un Dieu ou on les diviniſa : c'eſt ainſi que l'amour devint Dieu. L'éloquence, la poëſie, l'induſtrie furent diviniſés ſous les noms de *Hermès*, de *Mercure*, d'*Apollon*. Les remors furent appellés *furies*. Chez les Chrétiens la raiſon eſt encore diviniſée ſous le nom de *verbe éternel*.

emblématiques qui leur ſervoient de voile ; il leur attribua ſes biens & ſes maux ; il tomba dans toutes ſortes de folies & de fureurs pour les rendre propices à ſes vœux ; ainſi faute de connoître la réalité des choſes, ſon culte dégénéra ſouvent dans les plus cruelles extravagances & dans les folies les plus ridicules.

TOUT nous prouve donc que la nature & ſes parties diverſes ont été par-tout les premières divinités des hommes. Des phyſiciens les obſervèrent bien ou mal, & ſaiſirent quelques-unes de leurs propriétés & de leurs façons d'agir ; des poëtes les peignirent à l'imagination & leur prêtèrent du corps & de la penſée ; le ſtatuaire exécuta les idées des Poëtes ; des Prêtres ornèrent ces divinités de mille attributs merveilleux & terribles ; le peuple les adora ; il ſe proſterna devant ces êtres ſi peu ſuſceptibles d'amour ou de haine, de bonté ou de méchanceté ; &, comme nous le verrons par la ſuite, il devint méchant & pervers pour plaire à ces puiſſances, qu'on lui peignit toûjours ſous des traits odieux.

A FORCE de raiſonner & de méditer ſur cette nature ainſi ornée, ou plutôt défigurée, les ſpéculateurs ſubſéquens ne reconnurent plus la ſource d'où leurs prédéceſſeurs avoient puiſé les Dieux & les ornemens fantaſtiques dont ils les avoient parés. De Phyſiciens & de Poëtes transformés par le loiſir & par de vaines recherches en Métaphyſiciens ou en Théologiens, ils crurent avoir fait une importante découverte en diſtinguant ſubtilement la nature d'elle-même, de ſa propre énergie, de ſa faculté d'agir. Ils firent peu-à-peu de cette énergie un être incompréhenſible qu'ils perſonnifièrent, qu'ils appellèrent le moteur de la na-

ture, qu'ils désignèrent sous le nom de *Dieu*, & dont jamais ils ne purent se former d'idées certaines. Cet être abstrait & métaphysique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leurs contemplations perpétuelles. (10) Ils le regardèrent non seulement comme un être réel, mais encore comme le plus important des êtres; & à force de rêver & de subtiliser la nature disparut, elle fut dépouillée de ses droits, elle fut regardée comme une masse privée de force & d'énergie, comme un amas ignoble de matières purement passives, qui, incapable d'agir par elle-même, ne put plus être conçue agissante sans le concours du moteur qu'on lui avoit associé. Ainsi l'on préféra une force inconnue à celle que l'on eût été à portée de connoître, si l'on eût daigné consulter l'expérience; mais l'homme cesse bien-tôt de respecter ce qu'il entend, & d'estimer les objets qui lui sont familiers; il se figure du merveilleux dans tout ce qu'il ne conçoit pas; son esprit travaille sur tout pour saisir ce qui semble échapper à ses regards, & au défaut de l'expérience il ne consulte plus que son imagination, qui le repait de chimères

En conséquence les spéculateurs, qui avoient subtilement distingué la nature de sa force, ont successivement travaillé à revêtir cette force de mille qualités incompréhensibles; comme ils ne virent point cet être, qui n'est qu'un mode, ils

(10) Le mot grec ΘΕΟΣ vient de τίθημι, *pono*, ou plutôt de ΘΕΑΟΜΑΙ, *spectio*, *contemplor*.

en firent un *eſprit*, une intelligence, un être incorporel, c'eſt-à-dire une ſubſtance totalement différente de tout ce que nous connoiſſons. (11) Ils ne s'apperçûrent jamais que toutes leurs inventions, & les mots qu'ils avoient imaginés ne ſervoient que de maſque à leur ignorance réelle, & que toute leur ſcience prétendue ſe bornoit à dire par mille détours qu'ils ſe trouvoient dans l'impoſſibilité de comprendre comment la nature agiſſoit. Nous nous trompons toûjours faute d'étudier la nature; nous nous égarons toutes les fois que nous voulons en ſortir; mais bien-tôt nous ſommes forcés d'y rentrer, ou de ſubſtituer des mots que nous n'entendons pas aux choſes que nous connoîtrions bien mieux ſi nous voulions les voir ſans préjugés.

Un Théologien peut-il en bonne foi ſe croire plus éclairé pour avoir ſubſtitué les mots vagues *d'eſprit*, de *ſubſtance incorporelle*, de *divinité*, &c. aux mots intelligibles de matière, de nature, de mobilité, de néceſſité? Quoiqu'il en ſoit, ces mots obſcurs une fois imaginés, il fallut leur attacher des idées; on ne put les puiſer que dans les êtres de cette nature dédaignée, qui ſont toûjours les ſeuls que nous puiſſions connoître. Les hommes les puiſèrent donc en eux-mêmes; leur ame ſervit de modèle à l'ame univerſelle; leur eſprit fut le modèle de l'eſprit qui règle la nature; leurs paſſions & leurs deſirs furent le prototype des ſiens; leur intelligence fut le moûle de la ſienne;

(11) Voyez ce qui a été dit ſur le ſyſtême de la ſpiritualité dans la première partie de cet ouvrage, & Voyez la ſeconde note du *Chap. VI.* de celle-ci.

ce qui leur convenoit à eux-mêmes fut nommé l'ordre de la nature ; cet ordre prétendu fut la meſure de ſa ſageſſe ; enfin les qualités que les hommes appellent des *perfections* en eux-mêmes furent les modèles en petit des perfections divines. Ainſi, malgré tous leurs efforts, les Théologiens furent & ſeront toûjours des *antropomorphites*, ou ne pourront s'empêcher de faire de l'homme le modèle unique de leur Divinité. (12)

En effet l'homme dans ſon Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme ; il a beau ſubtiliſer, il a beau étendre ſon pouvoir & ſes perfections, il n'en fera jamais qu'un homme giganteſque, exagéré, qu'il rendra chimérique à force d'entaſſer ſur lui des qualités incompatibles : il ne verra jamais en Dieu qu'un être de l'eſpèce humaine, dont il s'efforcera d'aggrandir les proportions au point d'en faire un être totalement inconcevable. C'eſt d'après ces diſpoſitions que l'on attribue l'intelligence, la ſageſſe, la bonté, la juſtice, la ſcience, la puiſſance à la Divinité, parce que

(12) *L'homme*, dit Montaigne, *ne peut être que ce qu'il eſt, ni imaginer que ſelon ſa portée ; il a beau s'étortuer, il ne connoit d'ame que la ſienne.* On diſoit à un homme très célèbre que Dieu avoit fait l'homme à ſon image, *l'homme le lui a bien rendu*, répliqua ce philoſophe. Xenophanès diſoit que, ſi le bœuf ou l'éléphant ſçavoient ſculpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de repréſenter la divinité ſous leur propre figure, & qu'en cela ils auroient autant de raiſon que Polyclete ou Phidias en lui donnant la forme humaine. *Nous voyons*, dit Lamotte le Vayer, *que la Théantrophie ſert de fondement à tout le Chriſtianiſme.*

l'homme eſt intelligent lui-même ; parce qu'il a l'idée de la ſageſſe dans quelques êtres de ſon eſpèce ; parce qu'il aime à trouver en eux des diſpoſitions favorables pour lui-même ; parce qu'il eſtime ceux qui montrent de l'équité ; parce qu'il a lui-même des connoiſſances qu'il voit plus étendues dans quelques individus qu'en lui ; enfin parce qu'il jouit de certaines facultés qui dépendent de ſon organiſation. Bientôt il étend ou exagère toutes ces qualités ; la vue des phénomènes de la nature, qu'il ſe ſent incapable de produire ou d'imiter, le force à mettre de la différence entre ſon Dieu & lui ; mais il ne ſçait où s'arrêter ; il craindroit de ſe tromper s'il oſoit fixer les bornes des qualités qu'il lui aſſigne ; le mot *infini* eſt le terme abſtrait & vague dont il ſe ſert pour les caractériſer. Il dit que ſa puiſſance eſt *infinie*, ce qui ſignifie qu'il ne conçoit pas où ſon pouvoir peut s'arrêter à la vue des grands effets dont il le fait l'auteur. Il dit que ſa bonté, ſa ſageſſe, ſa ſcience, ſa clémence ſont *infinies* ; ce qui veut dire qu'il ignore juſqu'où ſes perfections peuvent aller dans un être dont la puiſſance ſurpaſſe autant la ſienne. Il dit que ce Dieu eſt éternel, c'eſt-à-dire infini pour la durée, parce qu'il ne comprend pas qu'il ait pu commencer ni qu'il puiſſe jamais ceſſer d'exiſter, ce qu'il eſtime un défaut dans les êtres tranſitoires qu'il voit ſe diſſoudre & ſujets à la mort. Il préſume que la cauſe des effets dont il eſt témoin eſt néceſſaire, immuable, permanente, & non ſujette à changer comme toutes ſes œuvres paſſagères qu'il connoit ſoumiſes à la diſſolution, à la deſtruction, au changement de formes. Ce moteur prétendu étant toûjours inviſible pour l'homme, agiſſant d'une façon impénétrable

& cachée, il croit que, ſemblable au principe caché qui anime ſon propre corps, un Dieu eſt le mobile de l'univers, en conſéquence il en fait l'ame, la vie, le principe du mouvement de la nature. Enfin quand à force de ſubtiliſer il eſt parvenu à croire que le principe qui meut ſon corps eſt un *eſprit*, une ſubſtance *immatérielle*, il fait ſon Dieu ſpirituel ou immatériel; il le fait immenſe, quoique privé d'étendue; il le fait immuable quoique capable de mouvoir la nature, & quoiqu'il le ſuppoſe l'auteur de tous les changemens qui ſe font dans la nature.

L'IDÉE de l'unité de Dieu fut une ſuite de l'opinion que ce Dieu étoit l'ame de l'univers: cependant elle ne put être que le fruit tardif des méditations humaines. (13) La vue des effets oppoſés & ſouvent contradictoires qui s'opéroient dans le monde dut perſuader qu'il devoit y avoir un grand nombre de puiſſances ou de cauſes diſtinctes & indépendantes les unes des autres; les hommes ne purent imaginer que les effets ſi divers qu'ils voyoient partiſſent d'une ſeule & même cauſe; ils admirent donc pluſieurs cauſes ou pluſieurs Dieux agiſſans ſur des principes différens;

(13) L'idée de l'unité de Dieu, comme on ſçait, coûta la vie à Socrate. Les Athéniens traitèrent en Athée un homme qui ne croyoit qu'un Dieu. Platon n'oſa pas rompre entiérement avec le polythéiſme; il conſerva *Vénus* créatrice, *Pallas* déeſſe du Pays, un *Jupiter* tout puiſſant. Les Chrétiens furent regardés comme des Athées par les payens parce qu'ils n'adoroient qu'un ſeul Dieu.

loix néceſſaires, rigoureuſes immuables : ce Deſtin fut regardé comme le Dieu des Dieux mêmes. On voit qu'il n'eſt autre choſe que la néceſſité perſonnifiée, & qu'il y avoit de l'inconſéquence dans les payens à fatiguer de leurs ſacrifices & de leurs prières des Divinités, qu'ils croyoient ſoumiſes elles-mêmes au Deſtin inexorable, dont il ne leur étoit jamais poſſible d'enfreindre les décrets. Mais les hommes ceſſent toûjours de raiſonner dès qu'il eſt queſtion de leurs notions théologiques.

Ce qui vient d'être dit nous montre encore la ſource commune d'une foule de puiſſances mitoyennes, ſubordonnées aux Dieux, mais ſupérieures aux hommes, dont on a rempli l'univers. (15) Elles furent vénérées ſous les noms de *Nymphes*, de *Demi Dieux*, *d'Anges*, de *Démons*, de bons & de mauvais *Génies*, *d'Eſprits*, *de Héros*, de *Saints*, &c. Ces êtres conſtituèrent différentes claſſes de divinités intermédiaires qui devinrent les objets des eſpérances & des craintes, des conſolations & des frayeurs des mortels; ceux-ci ne les inventèrent que dans l'impoſſibilité de concevoir l'être incompréhenſible qui gouvernoit le monde en chef, & dans le déſeſpoir de pouvoir traiter directement avec lui.

Néanmoins à force de méditer, quelques penſeurs

(15) Ce ſont les Dieux que les Romains nommoient *Dii médioxumi*; ils les regardoient comme des interceſſeurs, des médiateurs, des puiſſances qu'il falloit révérer pour obtenir leurs faveurs ou pour détourner leur colère ou leur malin vouloir.

ſeurs ſont parvenus à n'admettre dans l'univers qu'une ſeule divinité dont la puiſſance & la ſageſſe ſuffiſoient pour le gouverner. Ce Dieu fut regardé comme le monarque jaloux de la nature; on ſe perſuada que ce ſeroit l'offenſer que de donner des rivaux & des aſſociés au ſouverain à qui ſeul étoient dus les hommages de la terre; on crut qu'il ne pouvoit s'accommoder d'un empire diviſé; on ſuppoſa qu'un pouvoir infini & qu'une ſageſſe ſans bornes n'avoient beſoin ni de partage ni de ſecours. Ainſi quelques penſeurs plus ſubtils que les autres n'ont admis qu'un ſeul Dieu, & ſe ſont flattés d'avoir fait en cela une découverte très importante. Cependant dès le premier pas leur eſprit dut être jetté dans les plus grands embarras par les contrariétés dont il fallut ſuppoſer ce Dieu l'auteur; en conſéquence on fut forcé d'admettre dans ce Dieu Monarque des qualités contradictoires, incompatibles, diſparates, qui s'excluoient les unes les autres, attendu qu'on lui voyoit produire à chaque inſtant des effets très oppoſés, & démentir évidemment les qualités qu'on lui avoit aſſignées. En ſuppoſant un Dieu unique l'auteur de toute choſe on ne put ſe diſpenſer de lui attribuer une bonté, une ſageſſe, un pouvoir ſans limites, d'après ſes bienfaits, d'après l'ordre que l'on crut voir régner dans le monde, d'après les effets merveilleux qu'il y opéroit: mais d'un autre côté comment s'empêcher de lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice à la vue des déſordres fréquens & des maux ſans nombre dont le genre-humain eſt ſi ſouvent la victime & dont ce monde eſt le théâtre? Comment éviter de le taxer d'imprudence en le voyant continuellement

occupé à détruire ſes propres ouvrages ? Comment ne pas ſoupçonner en lui de l'impuiſſance en voyant l'inexécution perpétuelle des projets qu'on lui ſuppoſoit.

On crut trancher ces difficultés en lui créant des ennemis, qui, quoique ſubordonnés au Dieu ſuprême, ne laiſſoient pas de troubler ſon empire & de fruſtrer ſes vues : on en avoit fait un Roi, on lui donna des adverſaires, qui malgré leur impuiſſance voulurent lui diſputer ſa couronne. Telle eſt l'origine de la fable des *Titans* ou des *Anges rebelles* que leur orgueil fit plonger dans un abîme de miſères, & qui furent changés en démons ou génies malfaiſans ; ceux-ci n'eurent d'autres fonctions que de rendre inutiles les projets du tout-puiſſant, de ſéduire & de ſoulever contre lui les hommes ſes ſujets. (16)

En conſéquence de cette fable ſi ridicule le Monarque de la nature fut perpétuellement aux priſes avec les ennemis qu'il s'étoit créés à lui-

(16) la fable des *Titans* ou des *Anges rebelles* eſt très ancienne & très répandue dans le monde : elle ſert de fondement à la Théologie des Bramines de l'Indoſtan ainſi qu'à celle des prêtres Européens. Selon les Bramines tous les corps vivans ſont animés par des anges déchus, qui ſous ces formes expient leur rébellion. Cette fable, ainſi que celle des *Démons*, fait jouer un rôle bien ridicule à la divinité ; en effet elle ſuppoſe qu'elle ſe fait des adverſaires pour s'exercer, ſe tenir en haleine, & pour faire éclater ſon pouvoir. Cependant ce pouvoir n'éclate aucunement, vu que, ſuivant les notions Théologiques, le *Diable* a bien plus d'adhérens que la divinité.

même; malgré ſa puiſſance infinie il ne voulut, ou ne put, totalement les réduire : jamais il n'eut des ſujets bien ſoumis; il fut continuellement occupé à lutter, à récompenſer ſes ſujets lorſqu'ils obéiſſoient à ſes loix, à les punir quand ils avoient le malheur d'entrer dans les complots des ennemis de ſa gloire. Par une ſuite de ces idées, empruntées de l'état de guerre où les Rois ſont preſque toûjours ſur la terre, il ſe trouva des hommes qui ſe donnèrent pour les Miniſtres de Dieu, qui le firent parler, qui dévoilèrent ſes intentions cachées, qui montrèrent la violation de ſes loix comme le plus affreux des crimes; les peuples ignorans reçurent ſes decrets ſans examen; ils ne virent point que c'étoit l'homme, & non le Dieu, qui leur parloit; ils ne ſentirent point qu'il devoit être impoſſible à de foibles créatures d'agir contre le gré d'un Dieu que l'on ſuppoſoit le créateur de tous les êtres & qui ne pouvoit avoir d'ennemis dans la nature que ceux qu'il s'étoit lui-même créés. On prétendit que l'homme malgré ſa dépendance propre & la toute puiſſance de ſon Dieu pouvoit l'offenſer, étoit capable de le contrarier, de lui déclarer la guerre, de renverſer ſes deſſeins, de troubler l'ordre qu'il avoit établi; on ſuppoſa que ce Dieu, pour faire ſans doute parade de ſa puiſſance, s'étoit fait des ennemis à lui-même, afin d'avoir le plaiſir de les combattre, ſans vouloir ni les détruire ni changer leurs diſpoſitions malheureuſes. Enfin l'on crut qu'il avoit accordé à ſes ennemis rebelles, ainſi qu'aux hommes, la liberté de violer ſes ordres, d'anéantir ſes projets, d'allumer ſa bile, de faire taire ſa bonté pour armer ſa juſtice. Dès lors on re-

garda tous les biens de cette vie, comme des récompenſes, & les maux, comme des châtimens mérités. Le ſyſtème de la liberté de l'homme ne ſemble inventé que pour le mettre à portée d'offenſer ſon Dieu, & pour juſtifier celui-ci du mal qu'il fit à l'homme pour avoir uſé de la liberté funeſte qu'il lui avoit donnée.

Ces notions ridicules & contradictoires ſervirent néanmoins de baſe à toutes les ſuperſtitions du monde; toutes ont cru par là rendre compte de l'origine du mal, indiquer la cauſe pour laquelle le genre-humain éprouvoit des miſères. Cependant les hommes ne purent ſe diſſimuler que ſouvent ils ſouffroient ici bas ſans qu'aucun crime de leur part, ſans qu'aucune tranſgreſſion connue eût provoqué la colère de leur Dieu; ils virent que ceux-mêmes qui rempliſſoient le plus fidélement ſes ordres prétendus, étoient ſouvent enveloppés dans une ruine commune avec les téméraires violateurs de ſes loix. Accoutumés à plier ſous la force, à la regarder comme donnant des droits, à trembler ſous leurs ſouverains terreſtres, à leur ſuppoſer la faculté d'être iniques, à ne jamais leur diſputer leurs titres, à ne point critiquer la conduite de ceux qui ont la puiſſance en main, les hommes oſèrent encore bien moins critiquer la conduite de leur Dieu ou l'accuſer d'une cruauté non motivée. D'ailleurs les Miniſtres du Monarque céleſte inventèrent des moyens de le diſculper, & de faire retomber ſur les hommes eux-mêmes la cauſe des maux ou des châtimens qu'ils éprouvoient; en conſéquence de la liberté qu'ils prétendirent avoir été donnée aux créatures, ils ſuppoſèrent que l'homme avoit péché, que ſa nature s'étoit pervertie, que toute la race humaine portoit la peine encourue par les fautes

de ſes ancêtres, dont le Monarque implacable ſe vengeoit encore ſur leur innocente poſtérité. On trouva cette vengeance très légitime, parce que d'après des préjugés honteux les hommes proportionnent bien plus les châtimens à la puiſſance & à la dignité de l'offenſé, qu'à la grandeur ou à la réalité de l'offenſe. En conſéquence de ce principe on penſa qu'un Dieu avoit indubitablement le droit de venger ſans meſure & ſans termes les outrages faits à ſa Majeſté divine. En un mot l'eſprit Théologique ſe mit à la torture pour trouver les hommes coupables & pour diſculper la divinité des maux que la nature leur fait néceſſairement éprouver. On inventa mille fables pour rendre raiſon de la façon dont le mal étoit entré dans ce monde; & les vengeances du ciel parurent toûjours très motivées, parce que l'on crut que les fautes commiſes contre un être infiniment grand & puiſſant devoient être infiniment punies.

D'AILLEURS on voit que les puiſſances de la terre, même quand elles commettent les injuſtices les plus criantes, ne ſouffrent point qu'on les taxe d'être injuſtes, qu'on doute de leur ſageſſe, qu'on murmure de leur conduite. On ſe garda donc bien d'accuſer d'injuſtice le deſpote de l'univers, de douter de ſes droits, de ſe plaindre de ſes rigueurs; on crut qu'un Dieu pouvoit tout ſe permettre contre les foibles ouvrages de ſes mains, qu'il ne devoit rien à ſes créatures, qu'il étoit en droit d'exercer ſur elles un empire abſolu & illimité. C'eſt ainſi qu'en uſent les tyrans de la terre, & leur conduite arbitraire ſervit de modèle à celle que l'on prêta à la divinité; ce fut ſur leur façon abſurde & déraiſonnable de gouverner qu'on

fit à Dieu une juriſprudence particulière. D'où l'on voit que les plus méchans des hommes ont ſervi de modèles à Dieu, & que le plus injuſte des gouvernemens fut le modèle de ſon adminiſtration divine. Malgré ſa cruauté & ſa déraiſon l'on ne ceſſa jamais de le dire très juſte & rempli de ſageſſe.

Les hommes en tout pays ont adoré des Dieux bizarres, injuſtes, ſanguinaires, implacables dont jamais ils n'oſèrent examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout cruels, diſſolus, partiaux; ils reſſemblèrent à ces tyrans effrénés qui ſe jouent impunément de leurs ſujets malheureux, trop foibles ou trop aveugles pour leur réſiſter ou pour ſe ſouſtraire au joug qui les accable. C'eſt un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'huy l'on nous fait adorer; le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée nous a rendus ſuſceptibles. Semblable à un Monarque enivré de ſon pouvoir il fait une vaine parade de ſa puiſſance, & ne paroît occupé que du plaiſir puérile de montrer qu'il eſt le maître & qu'il n'eſt ſoumis à aucunes Loix. Il nous punit pour ignorer ſon eſſence inconcevable & ſes volontés obſcures. Il nous punit des trangreſſions de nos pères; ſes caprices deſpotiques décident de notre ſort éternel; c'eſt d'après ſes décrets fatals que nous devenons ſes amis ou ſes ennemis, en dépit de nous-mêmes: il ne nous fait libres que pour avoir le plaiſir barbare de nous châtier de l'abus néceſſaire que nos paſſions ou nos erreurs nous font faire de notre liberté. Enfin la Théologie nous montre dans tous les âges les mortels punis

pour des fautes inévitables & néceſſaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique, & méchant. (17)

Ce fut ſur ces notions déraiſonnables que les Théologiens par toute la terre ont fondé les cultes que les hommes devoient rendre à la divinité, qui, ſans être liée envers eux, avoit le droit de les lier eux-mêmes : ſon pouvoir ſuprême la diſpenſa de tout devoir envers ſes créatures, elles s'obſtinèrent à ſe regarder comme coupables toutes les fois qu'elles éprouvèrent des calamités. Ne ſoyons donc point étonnés ſi l'homme religi-

(17) La Théologie payenne ne montroit aux peuples dans la perſonne de leurs Dieux que des hommes diſſolus, injuſtes, adultères, vindicatifs, puniſſans avec rigueur des crimes néceſſaires & prédits par les oracles. La Théologie Judaïque & Chrétienne nous montre un Dieu partial qui choiſit ou rejette, qui aime ou qui hait ſuivant ſon caprice ; en un mot un Tyran qui ſe joue de ſes créatures ; qui punit en ce monde tout le genre-humain pour la faute d'un ſeul homme ; qui *prédeſtine* le plus grand nombre des mortels à être ſes ennemis, afin de les punir pendant l'éternité, pour avoir reçu de lui la liberté de ſe déclarer contre lui. Toutes les religions du monde ont pour baſe la toute puiſſance de Dieu ſur l'homme, le deſpotiſme de Dieu ſur l'homme, & la déraiſon divine. De là parmi les Chrétiens le dogme du *péché originel* ; de là les opinions théologiques ſur la grace, ſur la néceſſité d'un médiateur ; en un mot de là cet océan d'abſurdités dont la théologie chrétienne eſt remplie. Il paroît en général qu'un Dieu raiſonnable ne conviendroit nullement aux intérêts des prêtres.

eux fut dans des frayeurs & des tranſes continuelles ; l'idée de Dieu lui rappella ſans ceſſe celle d'un tyran impitoyable, qui ſe faiſoit un jeu du malheur de ſes ſujets ; ceux-ci, même ſans le ſçavoir, pouvoient à chaque inſtant encourir ſa diſgrace ; cependant ils n'oſèrent jamais le taxer d'injuſtice, parce qu'ils crurent que la juſtice n'étoit point faite pour régler les actions d'un monarque tout puiſſant que ſon rang élevé mettoit infiniment au deſſus de l'eſpèce humaine, tandis que néanmoins on s'étoit imaginé qu'il avoit formé l'univers uniquement pour elle.

C'EST donc faute de regarder les biens & les maux comme des effets également néceſſaires ; c'eſt faute de les attribuer à leurs véritables cauſes, que les hommes ſe ſont créé des cauſes fictives, des divinités malfaiſantes, dont rien ne put les déſabuſer. Cependant en conſidérant la nature ils auroient pu voir que le mal phyſique eſt une ſuite néceſſaire des propriétés particulières à quelques êtres ; ils auroient reconnu que les peſtes, les contagions, les maladies ſont dues à des cauſes phyſiques, à des circonſtances particulières, à des combinaiſons qui, quoique très naturelles, ſont funeſtes à leur eſpèce, & ils auroient cherché dans la nature elle-même les remèdes propres à diminuer ou faire ceſſer les effets qui les faiſoient ſouffrir. Ils auroient vu pareillement que le mal moral n'étoit qu'une ſuite néceſſaire de leurs mauvaiſes inſtitutions ; que ce n'étoit point aux Dieux du ciel, mais à l'injuſtice des Princes de la terre qu'étoient dues les guerres, les diſettes, les famines, les revers, les calamités, les vices & les crimes dont ils gémiſſent ſi ſouvent. Ainſi pour écarter ces maux ils n'euſſent point inutilement étendu leurs mains tremblantes vers des phan-

tômes incapables de les ſoulager, & qui ne ſont point les auteurs de leurs peines; ils euſſent cherché dans une adminiſtration plus ſenſée, dans des loix plus équitables, dans des inſtitutions plus raiſonnables les remèdes à ces infortunes qu'ils attribuent fauſſement à la vengeance d'un Dieu, qu'on leur peint comme ùn tyran, en même tems qu'on leur défend de douter de ſa juſtice & de ſa bonté.

En effet on ne ceſſe de répéter aux hommes que leur Dieu eſt infiniment bon, qu'il ne veut que le bien de ſes créatures, qu'il n'a tout fait que pour elles: malgré ces aſſûrances ſi flatteuſes l'idée de ſa méchanceté ſera néceſſairement la plus forte; elle eſt bien plus propre à fixer l'attention des mortels que celle de ſa bonté; cette idée noire eſt toûjours celle qui ſe préſente la première à l'eſprit, toutes les fois qu'il s'occupe de la divinité. L'idée du mal fait néceſſairement ſur l'homme une impreſſion bien plus vive que celle du bien; par conſéquent le Dieu bienfaiſant ſera toûjours éclipſé par le Dieu redoutable. Ainſi, ſoit qu'on admette pluſieurs divinités oppoſées d'intérêts, ſoit qu'on ne reconnoiſſe qu'un ſeul Monarque dans l'univers, le ſentiment de la crainte l'emportera néceſſairement ſur celui de l'amour; on n'adore le Dieu bon que pour l'empêcher d'exercer ſes caprices, ſes fantaiſies, ſa malice; c'eſt toûjours l'inquiétude & la terreur qui mettent l'homme à ſes pieds; c'eſt ſa rigueur & ſa ſévérité qu'il cherche à déſarmer. En un mot, quoique par-tout l'on nous aſſûre que la divinité eſt remplie de miſéricorde, de clémence, de bonté, c'eſt toûjours à un génie malfaiſant, à un maître capricieux, à un Démon redouté à qui l'on rend par-tout des hommages ſerviles & un culte dicté par la crainte.

Ces diſpoſitions n'ont rien qui doive nous ſurprendre; nous ne pouvons ſincérement accorder notre confiance & notre amour qu'à ceux en qui nous trouvons une volonté permanente de nous faire du bien ; dès que nous avons lieu de ſoupçonner en eux la volonté, le pouvoir ou le droit de nous nuire, leur idée nous afflige, nous les craignons & nous prenons de la défiance contre eux; nous les haïſſons au fond du cœur, même ſans oſer nous l'avouer. Si la divinité doit être regardée comme la ſource commune des biens & des maux qui arrivent en ce monde; ſi elle a tantôt la volonté de rendre les hommes heureux & tantôt de les plonger dans la miſère ou de les punir avec rigueur, les hommes doivent néceſſairement redouter ſes caprices ou ſa ſévérité, & en être bien plus occupés que de ſa bienfaiſance, qu'ils voient ſe déterminer ſi ſouvent. Ainſi l'idée de leur Monarque céleſte doit toûjours les inquiéter; la ſévérité de ſes jugemens doit les faire trembler bien plus que ſes bienfaits ne peuvent les conſoler ou les raſſûrer.

Si l'on fait attention à cette vérité, on ſentira pourquoi toutes les nations de la terre ont tremblé devant les Dieux & leur ont rendu des cultes bizarres, inſenſés, lugubres & cruels; ils les ont ſervis comme des deſpotes peu d'accord avec eux-mêmes, ne connoiſſans d'autres règles que leurs fantaiſies, tantôt favorables, & plus ſouvent nuiſibles, à leurs ſujets; en un mot comme des maîtres inconſtans, moins aimables par leurs bienfaits que redoutables par leurs châtimens, par leur malice, par leurs rigueurs que l'on n'oſa jamais trouver injuſtes ou exceſſives. Voilà pourquoi nous voyons les adorateurs d'un Dieu que l'on montre ſans ceſſe comme le modèle de la bonté, de l'é-

quité & de toutes les perfections, ſe livrer aux plus cruelles extravagances contre eux-mêmes dans la vue de ſe punir & de prévenir la vengeance céleſte, & commettre contre les autres les crimes les plus affreux, quand ils croient par là déſarmer la colère, appaiſer la juſtice & rappeller la clémence de leur Dieu. Tous les ſyſtêmes religieux des hommes, leurs ſacrifices, leurs prières, leurs pratiques & leurs cérémonies n'ont eu jamais pour objet que de détourner la fureur de la divinité, de prévenir ſes caprices & d'exciter en elle le ſentiment de la bonté dont on la voyoit ſe départir à tout moment. Tous les efforts, toutes les ſubtilités de la théologie n'ont eu pour but que de concilier dans le ſouverain de la nature les idées diſcordantes qu'elle avoit elle-même fait naître dans l'eſprit des mortels. L'on pourroit juſtement la définir l'art de compoſer des chimères en combinant enſemble des qualités impoſſibles à concilier.

CHAPITRE III.

Idées confuſes & contradictoires de la Théologie.

TOUT ce qui vient d'être dit nous prouve que, malgré tous les efforts de leur imagination, les hommes n'ont jamais pu s'empêcher de puiſer dans leur propre nature les qualités qu'ils ont aſſignées à l'être qui gouvernoit l'univers. Nous avons déjà entrevu les contradictions néceſſairement réſultantes du mêlange incompatible de ces qualités humaines, qui ne peuvent convenir à un même ſujet, vû qu'elles ſe détruiſent les unes les autres: les Théologiens eux-mêmes ont ſenti les difficultés inſurmontables que leurs divinités préſentoient à la raiſon; ils ne purent s'entirer qu'en défendant de raiſonner, qu'en déroutant les eſprits, qu'en embrouillant de plus en plus les idées déjà ſi confuſes & ſi diſcordantes qu'ils donnoient de leur Dieu; par ce moyen ils l'enveloppèrent de nuages, ils le rendirent inacceſſible & ils devinrent les maîtres d'expliquer à leur fantaiſie les voies de l'être énigmatique qu'ils faiſoient adorer. Pour cet effet ils l'exagerèrent de plus en plus; ni le tems, ni l'eſpace, ni la nature entière ne purent contenir ſon immenſité, tout en lui devint un myſtère impénétrable. Quoique l'homme dans l'origine eût emprunté de lui-même les couleurs & les traits primitifs dont il compoſa ſon Dieu;

quoiqu'il en eût fait un Monarque puiſſant, jaloux, vindicatif, qui pouvoit être injuſte ſans bleſſer ſa juſtice, en un mot ſemblable aux Princes les plus pervers; la Théologie à force de rêveries perdit, comme on a dit, la nature humaine de vue, & pour rendre la divinité plus différente de ſes créatures, elle lui aſſigna en outre des qualités ſi merveilleuſes, ſi étranges, ſi éloignées de tout ce que notre eſprit peut concevoir, qu'elle s'y perdit elle-même; elle ſe perſuada, ſans doute, que par là même ces qualités étoient divines; elles les crut dignes de Dieu parce que nul homme ne put s'en faire aucune idée. On parvint à perſuader aux hommes qu'il falloit croire ce qu'ils ne pouvoient concevoir; qu'il falloit recevoir avec ſoumiſſion des ſyſtêmes improbables & des conjectures contraires à la raiſon; que cette raiſon étoit le ſacrifice le plus agréable que l'on pût faire à un maître fantaſque, qui ne vouloit pas que l'on fit uſage de ſes dons. En un mot on fit croire aux mortels qu'ils n'étoient pas faits pour comprendre la choſe la plus importante pour eux. (18) D'un autre côté l'homme ſe perſuada que les attributs giganteſques, & vraiment incompréhenſibles que l'on aſſignoit à ſon Monarque céleſte, mettoient entre lui & ſes eſclaves un inter-

(18) Il eſt évident que toute religion eſt fondée ſur le principe abſurde que l'homme eſt obligé de croire fermement ce qu'il eſt dans l'impoſſibilité la plus totale de comprendre. Suivant les notions de la Théologie même l'homme par ſa nature doit être dans une *ignorance invincible* rélativement à Dieu.

valle assez grand, pour que ce maître suprême ne fût point offensé de la comparaison; il se promit que son despote orgueilleux lui sauroit gré des efforts qu'il feroit pour le rendre plus grand, plus merveilleux, plus puissant, plus arbitraire, plus inaccessible aux regards de ses foibles sujets. Les hommes sont toûjours dans l'idée que ce qu'ils ne peuvent concevoir est bien plus noble & plus respectable que ce qu'ils sont à portée de comprendre : ils s'imaginent que leur Dieu, comme les Tyrans, ne veut point être vu de trop près.

Ce sont ces préjugés qui paroissent avoir fait éclore ces qualités merveilleuses, ou plutôt inintelligibles, que la Théologie prétendit convenir exclusivement au souverain du monde. L'esprit humain, que son ignorance invincible & ses craintes réduisoient au désespoir, enfanta les notions obscures & vagues dont il orna son Dieu; il crut ne pouvoir point lui déplaire pourvu qu'il le rendit totalement incommensurable ou impossible à comparer avec ce qu'il connoît de plus sublime & de plus grand. De là cette foule d'attributs négatifs dont des rêveurs ingénieux ont successivement embelli le phantôme de la Divinité, afin d'en former un être distingué de tous les autres, ou qui n'eut rien de commun avec ce que l'esprit humain a la faculté de connoître.

Les attributs Théologiques ou métaphysiques de Dieu ne sont en effet que de pures négations des qualités qui se trouvent dans l'homme ou dans tous les êtres qu'il connoît; ces attributs supposent la Divinité exempte de ce qu'il nomme en lui-même, ou dans tous les êtres qui l'entourent,

des foibleſſes & des imperfections. Dire que *Dieu eſt infini*, c'eſt, comme on a déjà pu le voir, affirmer qu'il n'eſt point, comme l'homme, ou comme tous les êtres que nous connoiſſons, circonſcrit par les bornes de l'eſpace (19). Dire que Dieu eſt *éternel*, ſignifie qu'il n'a point eu, comme nous, ou comme tout ce qui exiſte, un commencement, & qu'il n'aura point de fin; dire que Dieu eſt *immuable*, c'eſt prétendre qu'il n'eſt point, comme nous, ou comme tout ce qui nous environne, ſujet au changement. Dire que Dieu eſt *immatériel*, c'eſt avancer que ſa ſubſtance ou ſon eſſence ſont d'une nature que nous ne concevons point, mais qui doit être dès lors totalement différente de tout ce que nous connoiſſons.

---

(19) Hobbes dit que *tout ce que nous imaginons eſt fini, & qu'ainſi le mot* INFINI *ne peut former aucune idée ni aucune notion.*

V. LEVIATHAN. CAP. III.

Un Théologien parle ſur le même ton „ le mot „ même *infini* confond, dit il, nos idées ſur Dieu, „ & rend le plus parfait des êtres parfaitement in„ connu pour nous : car le mot *infini* n'eſt qu'une „ négation, qui ſignifie ce qui n'a ni fin, ni limites, „ ni meſure, & par conſéquent ce qui n'a point de „ nature poſitive & déterminée, & partant rien du „ tout. " Il ajoute qu'il n'y a que l'habitude qui ait fait adopter ce mot, qui ſans cela nous paroîtroit vuide de ſens & une contradiction. „ *V. Sherlok Vindic. Of. trinity, p.* 77.

C'EST de l'amas confus de ces qualités négatives que réſulte le Dieu Théologique, ce tout métaphyſique dont il ſera toûjours impoſſible à l'homme de ſe faire aucune idée. Dans cet être abſtrait tout eſt infinité, immenſité, ſpiritualité, omniſcience, ordre, ſageſſe, intelligence, puiſſance ſans bornes. En combinant ces mots vagues ou ces modifications l'on crut faire quelque choſe; on étendit ces qualités par la penſée, & l'on crut avoir fait un Dieu, tandis qu'on ne fit qu'une chimère. On s'imagina que ces perfections ou qualités devoient convenir à ce Dieu parce qu'elles ne conviennent à rien de ce que nous connoiſſons; on crut qu'un être incompréhenſible devoit avoir des qualités inconcevables; voilà les matériaux dont la Théologie ſe ſert pour compoſer le phantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre-humain de tomber à genoux.

NÉANMOINS un être ſi vague, ſi impoſſible à concevoir ou à définir, ſi éloigné de tout ce que les hommes peuvent connoitre ou ſentir, n'eſt guère propre à fixer leurs regards inquiets; leur eſprit a beſoin d'être arrêté par des qualités qu'il ſoit à portée de connoitre & de juger. Ainſi après avoir ſubtiliſé ce Dieu métaphyſique, & l'avoir rendu en idée ſi différente de tout ce qui agit ſur les ſens, la Théologie ſe trouve forcée de le rapprocher de l'homme dont elle l'avoit tant éloigné; elle en refait un homme par les qualités *morales* qu'elle lui aſſigne; elle ſent que ſans cela on ne pourroit perſuader aux mortels qu'il puiſſe y avoir des rapports entre eux & l'être vague, aérien, fugitif, incommenſurable qu'on leur fait adorer; elle s'apperçoit que ce Dieu merveilleux n'eſt propre qu'à exercer l'imagination de quelques penſeurs

ſeurs dont le cerveau s'eſt accoutumé à travailler ſur des chimères ou à prendre des mots pour des réalités : enfin elle voit qu'il faut au plus grand nombre des enfans matériels de la terre un Dieu plus analogue à eux, plus ſenſible, plus connoiſſable. En conſéquence la Divinité, malgré ſon eſſence ineffable ou divine, eſt revêtue de qualités humaines ; & l'on ne ſentit jamais leur incompatibilité avec un être que l'on avoit fait eſſentiellement différent de l'homme, & qui ne peut par conſéquent avoir ſes propriétés ni être modifié comme lui. L'on ne vit point qu'un Dieu immatériel & dépourvu d'organes corporels ne pouvoit ni agir ni penſer comme un être matériel, que ſon organiſation particulière rend ſuſceptible des qualités, des ſentimens, des volontés, des vertus que nous trouvons en lui. La néceſſité de rapprocher Dieu de ſes créatures a fait paſſer ſur ces contradictions palpables ; & la Théologie s'obſtine toûjours à lui attribuer des qualités que l'eſprit humain tenteroit vainement de concevoir ou de concilier. Selon elle un pur eſprit eſt le moteur du monde matériel ; un être immenſe peut remplir l'eſpace ſans en exclure pourtant la nature ; un être immuable eſt la cauſe des changemens continuels qui s'opèrent dans le monde ; un être tout puiſſant ne peut empêcher le mal qui lui déplait ; la ſource de l'ordre eſt forcée de permettre le déſordre, en un mot les qualités merveilleuſes du Dieu Théologique ſont à chaque inſtant démenties.

Nous ne trouvons pas moins de contradictions & d'incompatibilités dans les perfections ou qualités humaines qu'on a cru devoir lui attribuer, pour que l'homme s'en fit une idée. Ces qualités,

que l'on nous dit que Dieu poſſéde *éminemment*, ſe démentent à chaque inſtant. On nous aſſûre qu'il eſt bon ; la bonté eſt une qualité connue, vu qu'elle ſe rencontre dans quelques êtres de notre eſpèce ; nous déſirons ſurtout la trouver dans ceux de qui nous dépendons ; on prétend que la bonté de Dieu ſe montre dans toutes ſes œuvres ; cependant nous ne donnons le titre de bon qu'à ceux d'entre les hommes dont les actions ne produiſent ſur nous que des effets que nous approuvons ; le maître de la nature a-t-il donc cette bonté ? N'eſt-il pas l'auteur de toutes choſes ? Dans ce cas ne ſommes-nous pas forcés de lui attribuer également les douleurs de la goute, les ardeurs de la fiévre, les contagions, les famines, les guerres qui déſolent l'eſpèce humaine ? Lorſque je ſuis en proie aux douleurs les plus aigues ; lorſque je languis dans l'indigence & les infirmités, lorſque je gémis ſous l'oppreſſion, où eſt la bonté de Dieu pour moi ? Lorſque des Gouvernemens négligens ou pervers produiſent & multiplient la miſère, la ſtérilité, la dépopulation & les ravages dans ma patrie, où eſt la bonté de Dieu pour elle ? Lorſque des révolutions terribles, des déluges, des tremblemens de terre, bouleverſent une grande partie du globe que j'habite, où eſt la bonté de ce Dieu, où eſt le bel ordre que ſa ſageſſe a mis dans l'univers ? Comment démêler les preuves de ſa providence bienfaiſante lorſque tout ſemble annoncer qu'elle ſe joue de l'eſpèce humaine ? Que penſer de la tendreſſe d'un Dieu qui nous afflige, qui nous éprouve, qui ſe plait à contriſter ſes enfans ? Que deviennent ces *cauſes finales*, ſi fauſſement ſuppoſées, & qu'on nous donne comme les preuves les plus fortes de l'exiſtence d'un Dieu ſage &

tout puiſſant, qui néanmoins ne put conſerver ſon ouvrage qu'en le détruiſant, & qui n'a pu tout d'un coup lui donner le degré de perfection & de conſiſtance dont il étoit ſuſceptible ? On nous aſſûre que Dieu n'a créé l'univers que pour l'homme, qu'il a voulu que ſous lui il fut Roi de la nature. Foible Monarque! dont un grain de ſable, dont quelques atômes de bile, dont quelques humeurs déplacées détruiſent l'exiſtence & le règne, tu prétends qu'un Dieu bon a tout fait pour toi ? Tu veux que la nature entière ſoit ton domaine & tu ne peux te défendre contre les plus légers de ſes coups ! tu te fais un Dieu pour toi tout ſeul, tu ſuppoſes qu'il veille à ta conſervation, tu crois qu'il s'occupe de ton bonheur, tu t'imagines qu'il a tout créé pour toi ; & d'après ces idées préſomptueuſes tu prétends qu'il eſt bon ! Ne vois-tu pas qu'à chaque inſtant ſa bonté pour toi ſe dément ? Ne vois-tu pas que ces bêtes que tu crois ſoumiſes à ton empire dévorent ſouvent tes ſemblables, que le feu les conſume, que l'océan les engloutit, que ces élémens, dont tu admires l'ordre, les rendent les victimes de leurs affreux déſordres ? Ne vois-tu pas que cette force, que tu appelles ton Dieu que tu prétends ne travailler que pour toi, que tu ſuppoſes uniquement occupée de ton eſpece, flattée de tes hommages, touchée de tes prières, ne peut être appellée bonne puiſqu'elle agit néceſſairement ? En effet, même dans tes idées, ce Dieu eſt une cauſe univerſelle, qui doit ſonger au maintien du grand tout dont tu l'as ſi follement diſtingué ? Cet être n'eſt-il donc pas, ſelon toi-même le Dieu de la nature, le Dieu des mers, des fleuves, des montagnes, de ce globe, où tu n'occupes qu'une ſi

petite place, de tous ces autres globes que tu vois rouler dans l'eſpace autour du ſoleil qui t'éclaire? ceſſe donc de t'obſtiner à ne voir que toi ſeul dans la nature; ne te flatte pas que le genre-humain, qui ſe renouvelle & diſparoît comme les feuilles des arbres, puiſſe abſorber tous les ſoins & la tendreſſe de l'agent univerſel, qui ſelon toi règle les deſtins de toutes choſes.

QU'EST-CE que la race humaine comparée à la terre? Qu'eſt-ce que cette terre comparée au ſoleil? Qu'eſt-ce que notre ſoleil comparé à cette foule de ſoleils qui à des diſtances immenſes rempliſſent la voûte du firmament, non pour réjouir tes regards, non pour exciter ton admiration, comme tu te l'imagines; mais pour occuper la place que la néceſſité leur aſſigne. O homme foible & vain! remets-toi donc à ta place; reconnois par-tout les effets de la néceſſité; reconnois dans tes biens & tes maux les différentes façons d'agir des êtres doués de propriétés diverſes dont la nature eſt l'aſſemblage, & ne ſuppoſe plus à ſon prétendu moteur une bonté ou une malice incompatibles, des qualités humaines, des idées & des vues qui n'exiſtent qu'en toi-même.

EN dépit de l'expérience, qui dément à chaque inſtant les vues bienfaiſantes que les hommes ſuppoſent à leur Dieu, ils ne ceſſent de l'appeller bon: lorſque nous nous plaignons des déſordres & des calamités, dont nous ſommes ſi ſouvent les victimes & les témoins, on nous aſſûre que ces maux ne ſont qu'apparens; on nous dit que ſi notre eſprit borné pouvoit ſonder les profondeurs de la ſageſſe divine & les tréſors de ſa bonté, nous verrions toûjours les plus grands biens réſulter de ce que nous appellons des maux. Malgré ces réponſes frivoles nous ne pouvons jamais

trouver du bien que dans les objets qui nous affectent d'une façon favorable à notre exiſtence actuelle ; nous ſerons toûjours forcés de trouver du déſordre & du mal dans tout ce qui nous affectera, même en paſſant, d'une façon douloureuſe ; ſi Dieu eſt l'auteur des cauſes qui produiſent en nous ces deux façons de ſentir ſi oppoſées, nous ſerons obligés d'en conclure qu'il eſt tantôt bon & tantôt méchant ; à moins qu'on ne voulût convenir qu'il n'eſt ni l'un ni l'autre, & qu'il agit néceſſairement. Un monde où l'homme éprouve tant de maux ne peut être ſoumis à un Dieu parfaitement bon ; un monde où l'homme éprouve tant de biens ne peut-être gouverné par un Dieu méchant. Il faut donc admettre deux principes également puiſſans oppoſés l'un à l'autre ; ou bien il faut convenir que le même Dieu eſt alternativement bon & méchant ; ou enfin il faut avouer que ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait ; dans ce cas ne ſeroit-il pas inutile de l'adorer ou de le prier ? Vu qu'il ne ſeroit alors que le *Deſtin*, la néceſſité des choſes ; ou du moins il ſeroit ſoumis aux règles invariables qu'il ſe ſeroit impoſées à lui-même.

Pour juſtifier ce Dieu des maux qu'il fait éprouver au genre-humain, on nous dit qu'il eſt juſte & que ces maux ſont des châtimens qu'il inflige pour les injures qu'il a reçues des hommes. Ainſi l'homme a le pouvoir de faire ſouffrir ſon Dieu ; mais pour offenſer quelqu'un, il faut ſuppoſer des rapports entre nous & celui que nous offenſons ; quels ſont les rapports qui peuvent ſubſiſter entre les foibles mortels & l'être infini qui a créé le monde ? Offenſer quelqu'un, c'eſt diminuer la ſomme de ſon bonheur, c'eſt l'affli-

ger, c'eſt le priver de quelque choſe, c'eſt lui faire éprouver un ſentiment douloureux. Comment eſt-il poſſible que l'homme puiſſe altérer le bien-être du ſouverain tout puiſſant de la nature, dont le bonheur eſt inaltérable ? Comment les actions phyſiques d'un être matériel peuvent-elles influer ſur une ſubſtance immatérielle, & lui faire éprouver des ſentimens incommodes ? Comment une foible créature, qui a reçu de Dieu ſon être, ſon organiſation, ſon tempérament, d'où réſultent ſes paſſions, ſa façon d'agir & de penſer, peut-elle agir contre le gré d'une force irréſiſtible, qui ne conſent jamais au déſordre ou au péché ?

D'UN autre côté la juſtice, d'après les ſeules idées que nous puiſſions nous en former, ſuppoſe une diſpoſition permanente de rendre à chacun ce qui lui eſt dû ; or la Théologie nous répète ſans ceſſe que Dieu ne nous doit rien ; que les biens qu'il nous accorde ſont des effets gratuits de ſa bonté, & que, ſans bleſſer ſon équité, il peut diſpoſer à ſon gré des ouvrages de ſes mains, & même les plonger, s'il lui plaiſoit, dans l'abîme de la miſère. Mais en cela je ne vois pas l'ombre de la juſtice ; je n'y vois que la plus affreuſe des tyrannies ; j'y trouve l'abus le plus révoltant de la puiſſance. En effet ne voyons-nous pas l'innocence ſouffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant & récompenſé ſous l'empire de ce Dieu dont on vante la juſtice ? (20) Ces

(20) *Dies deficiet ſi velim numerare quibus bonis male evenerit ; nec minus ſi commemorem quibus malis optime.*

maux ſont paſſagers, dites-vous, ils n'auront qu'un tems. A la bonne heure, mais votre Dieu eſt donc injuſte au moins pour quelque tems ? C'eſt, direz-vous, pour leur bien qu'il châtie ſes amis. Mais, s'il eſt bon, comment peut-il conſentir à les laiſſer ſouffrir, même pour un tems ? S'il ſçait tout, qu'a-t-il beſoin d'éprouver ſes favoris dont il n'a rien à craindre ? S'il eſt vraiment tout puiſſant, ne pourroit-il pas leur épargner ces infortunes paſſagères & leur procurer tout d'un coup une félicité durable ? Si ſa puiſſance eſt inébranlable qu'a-t-il beſoin de s'inquiéter des vains complots que l'on voudroit faire contre lui ?

Quel eſt l'homme rempli de bonté & d'humanité qui ne déſirât de tout ſon cœur de rendre ſes ſemblables heureux ? Si Dieu ſurpaſſe en bonté tous les êtres de l'eſpèce humaine, pourquoi ne fait-il point uſage de ſa puiſſance infinie pour les rendre tous heureux ? Cependant nous voyons que ſur la terre preſque perſonne n'a lieu d'être ſatisfait de ſon ſort. Contre un mortel qui jouit,

---

Cicer. de Nat. Deor. Lib 3.

Si un Roi vertueux poſſédoit l'anneau de *Gygès*, c'eſt-à-dire, avoit la faculté de ſe rendre inviſible, ne s'en ſerviroit-il pas pour remédier aux abus, pour récompenſer les bons, pour prévenir les complots des méchans, en un mot pour faire régner l'ordre & le bonheur dans ſes Etats ? Dieu eſt un Monarque inviſible & tout puiſſant, cependant ſes Etats ſont le Théâtre du crime & du déſordre, il ne remédie à rien,

on en voit des millions qui ſouffrent ; contre un riche qui vit dans l'abondance, il eſt des millions de pauvres qui manquent du néceſſaire ; des nations entières gémiſſent dans l'indigence pour ſatisfaire les paſſions de quelques Princes, de quelques grands que toutes leurs vexations ne rendent pas plus fortunés pour cela. En un mot, ſous un Dieu tout puiſſant, dont la bonté n'a point de bornes, la terre eſt par-tout arroſée des larmes des miſérables. Que répond-on à tout cela ? On nous dit, froidement, que *les jugemens de Dieu ſont impénétrables* ; en ce cas, demanderai-je, de quel droit voulez-vous en raiſonner ? Sur quel fondement lui attribuez-vous une vertu que vous ne pouvez point pénétrer ? Quelle idée vous formez-vous d'une juſtice qui ne reſſemble jamais à celle de l'homme ?

On nous dit que la juſtice de Dieu eſt balancée par ſa clémence, ſa miſéricorde & ſa bonté. Mais qu'entendons-nous par clémence ? N'eſt-elle pas une dérogation aux règles ſévères d'une juſtice exacte & rigoureuſe, qui fait que l'on remet à quelqu'un le châtiment qu'il avoit mérité ? dans un Prince, la clémence eſt, ou une violence de la juſtice, ou l'exemption d'une loi trop dure : les loix d'un Dieu infiniment bon, équitable & ſage peuvent-elles donc être trop ſévères, & s'il eſt vraiment immuable peut-il y déroger un inſtant ? Nous approuvons néanmoins la clémence dans un ſouverain, quand ſa trop grande facilité ne devient pas nuiſible à la ſociété ; nous l'eſtimons, parcequ'elle annonce en lui de l'humanité, de la douceur, un ame compatiſſante & noble, qualités que dans nos maîtres nous préférons à la

rigueur, à la dureté, à l'inflexibilité. D'ailleurs les loix humaines ſont défectueuſes; elles ſont ſouvent trop ſévères; elle ne peuvent prévoir toutes les circonſtances & tous les cas; les châtimens qu'elles décernent ne ſont pas toûjours juſtes & proportionnés aux délits. Il n'en eſt point ainſi des loix d'un Dieu que nous ſuppoſons parfaitement juſte & ſage; ſes loix doivent être ſi parfaites que jamais elles ne puiſſent ſouffrir d'exceptions; la Divinité ne peut, par conſéquent, jamais y déroger ſans bleſſer ſon immuable équité.

La vie future fut inventée pour mettre à couvert la juſtice de la divinité, & pour la diſculper des maux que ſouvent elle fait éprouver en ce monde à ſes plus grands favoris: c'eſt là, nous dit-on, que le Monarque céleſte doit procurer à ſes élus un bien-être inaltérable, qu'il leur avoit refuſé ſur la terre; c'eſt là qu'il dédommagera ceux qu'il aime des injuſtices paſſagères, des épreuves affligeantes qu'il leur avoit fait ſupporter ici bas. Cependant cette invention eſt-elle faite pour nous donner des idées bien claires & bien propres à juſtifier la Providence? Si Dieu ne doit rien à ſes créatures, ſur quel fondement, pourroient-elles attendre dans l'avenir un bonheur plus réel & plus conſtant que celui dont elles jouiſſent à préſent? Ce ſera, dit-on, fondées ſur ſes promeſſes, contenues dans ſes oracles révélés. Mais eſt-il bien ſûr que ces oracles ſont émanés de lui? D'un autre côté le ſyſtème de l'autre vie ne juſtifie pas ce Dieu d'une injuſtice au moins paſſagère; or une injuſtice, même paſſagère, ne détruit-elle point l'immutabilité que l'on attribue à la Divinité? Enfin un être tout puiſſant, que l'on fait l'au-

teur de toutes choſes, n'eſt-il pas lui-même la cauſe première ou le complice des offenſes qu'on lui fait ? N'eſt-il pas le véritable auteur du mal ou du péché qu'il permet, tandis qu'il pourroit l'empêcher ; & dans ce cas peut-il avec juſtice punir ceux qui s'en rendent coupables ?

L'on entrevoit déjà la foule des contradictions & des hypothèſes extravagantes aux quelles les attributs que la Théologie prête à ſon Dieu doivent néceſſairement donner lieu. Un être revêtu à la fois de tant de qualités diſcordantes ſera toûjours indéfiniſſable, ne préſentera que des notions qui ſe détruiſent les unes les autres, & il ſera parconſéquent un être de raiſon. Ce Dieu, a dit-on, créé le ciel, la terre & les êtres qui les habitent en vue de ſa propre gloire. Mais un Monarque ſupérieur à tous les êtres, qui n'a point de rivaux ni d'égaux dans la nature, qui ne peut être comparé à aucunes de ſes créatures, peut-il être animé du deſir de la gloire ? Peut-il craindre d'être avili aux yeux de ſes ſemblables ? A-t-il beſoin de l'eſtime, des hommages, de l'admiration des hommes ? L'amour de la gloire n'eſt en nous que le deſir de donner à nos ſemblables une haute idée de nous-mêmes ; cette paſſion eſt louable, lorſqu'elle nous détermine à faire des choſes utiles & grandes ; mais plus ſouvent encore elle n'eſt qu'une foibleſſe attachée à notre nature, elle n'eſt qu'un deſir de nous diſtinguer des êtres avec qui nous nous comparons. Le Dieu dont on nous parle doit être exempt de cette paſſion ; il n'a point de ſemblables, il n'a point d'émules, il ne peut s'offenſer des idées que l'on a de lui, ſa puiſſance ne peut ſouffrir aucune diminution, rien

ne peut troubler ſon éternelle félicité, ne faut-il pas en conclure qu'il ne peut être ni ſuſceptible de déſirer la gloire, ni ſenſible aux louanges & à l'eſtime des hommes ? Si ce Dieu eſt jaloux de ſes prérogatives, de ſes titres, de ſon rang, de ſa gloire, pourquoi ſouffre-t-il que tant d'hommes puiſſent l'offenſer ? Pourquoi permet-il que tant d'autres aient de lui des opinions ſi défavorables ? Pourquoi s'en trouve-t-il quelques-uns qui ont la témérité de lui refuſer l'encens dont ſon orgueil eſt ſi flatté ? Comment permet-il qu'un mortel comme moi oſe attaquer ſes drois, ſes titres, ſon exiſtence même ? C'eſt pour te punir, direz-vous, d'avoir abuſé de ſes graces. Mais pourquoi permet-il que j'abuſe de ſes graces ? Ou pourquoi les graces qu'il me donne ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour me faire agir ſelon ſes vues ? C'eſt qu'il t'a fait libre. Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit prévoir que je pourrois abuſer ? Eſt-ce donc un préſent bien digne de ſa bonté qu'une faculté qui me met à portée de braver ſa toute puiſſance, de lui débaucher ſes adorateurs, de me rendre moi-même éternellement malheureux ? N'eût il pas été plus avantageux pour moi de n'être jamais né, ou du moins d'avoir été mis au rang des brutes ou des pierres, que d'être malgré moi placé parmi les êtres intelligens pour y exercer le fatal pouvoir de me perdre ſans reſſources, en outrageant ou en méconnoiſſant l'arbitre de mon ſort ? Dieu n'eût-il pas bien mieux montré ſa bonté toute puiſſante à mon égard, & n'eût-il pas travaillé plus efficacement à ſa propre gloire s'il m'eût forcé de lui rendre mes hommages, & par là de mériter un bonheur ineffable ?

Le ſyſtème ſi peu fondée de la liberté de l'homme que nous avons détruit ci-devant fut viſiblement imaginé pour laver l'auteur de la nature du reproche qu'on doit lui faire d'être l'auteur, la ſource, la cauſe primitive des crimes de ſes créatures. En conſéquence de ce préſent funeſte, donné par un Dieu bon, les hommes, ſuivant les idées ſiniſtres de la Théologie, ſeront pour la plûpart éternellement punis de leurs fautes en ce monde. Des ſupplices recherchés & ſans fin ſont par la juſtice d'un Dieu miſéricordieux réſervés à des êtres fragiles, pour des délits paſſagers, pour de faux raiſonnemens, pour des erreurs involontaires, pour des paſſions néceſſaires qui dépendent du tempérament que ce Dieu leur a donné, des circonſtances où il les a placés, ou, ſi l'on veut, de l'abus de cette prétendue liberté qu'un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder à des êtres capables d'en abuſer. Appellerions-nous bon, raiſonnable, juſte, clément, miſéricordieux un père qui armeroit la main d'un enfant pétulant, dont il connoîtroit l'imprudence, d'un couteau dangereux & tranchant, & qui le puniroit pendant toute ſa vie pour s'en être lui-même bleſſé? Appellerions-nous juſte, clément & miſéricordieux un Prince, qui ne proportionnant point le châtiment à l'offenſe, ne mettroit point de fin aux tourmens d'un ſujet qui dans l'ivreſſe auroit paſſagérement bleſſé ſa vanité, ſans pourtant lui cauſer aucun préjudice réel, ſur-tout après avoir pris ſoin lui-même de l'enivrer? Regarderions-nous comme tout puiſſant un Monarque dont les états ſeroient dans une telle anarchie, qu'à l'exception d'un petit nombre de ſujets fidèles, tous les autres pourroient à chaque inſtant mépriſer ſes

loix, l'inſulter lui-même, fruſtrer ſes volontés? O Théologiens, convenez que votre Dieu n'eſt qu'un amas de qualités qui forment un tout auſſi incompréhenſible pour votre eſprit que pour le mien: à force de le ſurcharger d'attributs incompatibles vous en avez fait une vraie chimère, que toutes vos hypothèſes ne peuvent maintenir dans l'exiſtence que vous voulez lui donner.

On répond néanmoins à ces difficultés que la bonté, que la ſageſſe, que la juſtice ſont en Dieu des qualités ſi éminentes, ou ſi peu ſemblables aux nôtres, qu'elles n'ont aucuns rapports avec ces mêmes qualités, quand elles ſe trouvent dans les hommes. Mais, répliquerai-je, comment me former une idée de ces perfections divines, ſi elles ne reſſemblent en rien à celles de ces vertus que je trouve dans mes ſemblables, ou aux diſpoſitions que je ſens en moi-même? Si la juſtice de Dieu n'eſt point celle des hommes; ſi elle opère de la façon que les hommes appellent injuſtice; ſi ſa bonté, ſa clémence, ſa ſageſſe ne ſe manifeſtent point par les ſignes auxquels nous pouvons les reconnoître; ſi toutes ſes qualités divines ſont contraires aux idées reçues; ſi dans la Théologie toutes les notions humaines ſont obſcurcies ou renverſées, comment des mortels, ſemblables à moi prétendent-ils les annoncer, les connoître, les expliquer aux autres? La Théologie donneroit-elle à l'eſprit le don ineffable de concevoir ce que nul homme n'eſt à portée de comprendre? Procureroit-elle à ſes ſuppots la faculté merveilleuſe d'avoir des idées préciſes d'un Dieu, compoſé de tant de qualités contradictoires? En un mot le Théologien ſeroit-il lui-même un Dieu?

On nous ferme la bouche en disant que Dieu lui-même a parlé, qu'il s'est fait connoître aux hommes. Mais quand & à qui ce Dieu a-t-il parlé? Où sont ses divins oracles? Cent voix s'élèvent à la fois, cent mains me les montrent dans des recueils absurdes & discordans: je les parcours & par-tout je trouve que le Dieu de la sagesse a parlé un langage obscur, insidieux, déraisonnable. Je vois que le Dieu de la bonté a été cruel & sanguinaire; que le Dieu de la justice a été injuste & partial, a ordonné l'iniquité; que le Dieu des miséricordes destine les plus affreux châtimens aux malheureuses victimes de sa colère. D'ailleurs que d'obstacles se présentent quand il s'agit de vérifier les prétendues révélations d'une divinité, qui dans deux contrées de la lettre n'a jamais tenu le même langage; qui a parlé en tant de lieux, tant de fois & toûjours si diversement, qu'elle semble ne s'être montrée par-tout que dans le dessein formé de jetter l'esprit humain dans la plus étrange perplexité.

Les rapports que l'on suppose entre les hommes & leur Dieu ne peuvent être fondés que sur les qualités morales de cet être: si ces qualités morales ne sont point connues des hommes, elles ne peuvent servir de modèle à des hommes. Il faudroit que ces qualités fussent de nature à en être connues pour en être imitées; comment puis-je imiter un Dieu dont la bonté, la justice ne ressemblent en rien aux miennes, ou plutôt sont directement contraires à ce que j'appelle soit justice soit bonté? Si Dieu n'est rien de ce que nous sommes, comment pouvons-nous, même de loin, nous proposer de l'imiter, de lui ressembler, de suivre la conduite nécessaire pour lui plaire en

nous conformant à lui ? Quels peuvent être, en effet, les motifs du culte, des hommages, de l'obéiſſance que l'on nous dit de rendre à l'être ſuprême, ſi nous ne les établiſſons ſur ſa bonté, ſur ſa véracité, ſur ſa juſtice, en un mot ſur des qualités telles que nous pouvons les connoître? Comment en avoir des idées claires, ſi ces qualités en Dieu ne ſont plus de la même nature qu'en nous?

On nous dira, ſans doute, qu'il ne peut y avoir de proportions entre le créateur & ſon ouvrage; que l'argille n'eſt point en droit de demander au potier qui l'a façonnée *pour quoi m'as-tu formé ainſi?* Mais s'il n'y a point de proportions entre l'ouvrier & ſon ouvrage; s'il n'y a point entre eux d'analogie, quels peuvent être les rapports qui ſubſiſteront entre eux? Si Dieu eſt incorporel, comment agit-il ſur les corps, ou comment des êtres corporels peuvent-ils agir ſur lui, l'offenſer, troubler ſon repos, exciter en lui des mouvemens de colère? Si l'homme n'eſt rélativement à Dieu qu'un *vaſe d'argille*, ce *vaſe* ne doit ni prières ni actions de graces à ſon potier pour la forme qu'il a voulu lui donner. Si ce potier s'irrite contre ſon *vaſe* pour l'avoir mal formé, ou pour l'avoir rendu incapable des uſages auxquels il l'avoit deſtiné, le potier, s'il n'eſt un inſenſé, devroit s'en prendre à lui-même des défauts qu'il y trouve; il peut bien le briſer, mais le *vaſe* ne pourra l'en empêcher; il n'aura ni motifs ni moyens pour fléchir ſa colère; il ſera forcé de ſubir ſon ſort, & le potier ſeroit complétement privé de raiſon s'il vouloit punir ſon vaſe, au lieu de le refaire pour lui donner une forme plus convenable à ſes deſſeins.

L'on voit que d'après ces notions les hommes n'ont pas plus de rapports avec Dieu que les pierres. Mais ſi Dieu ne doit rien aux hommes, s'il n'eſt tenu de leur montrer ni juſtice ni bonté, les hommes de leur côté ne peuvent lui rien devoir. Nous ne connoiſſons point entre les êtres de rapports qui ne ſoient réciproques; les devoirs des hommes entre-eux ſont fondés ſur leurs beſoins mutuels; ſi Dieu n'a pas beſoin d'eux, il ne peut leur rien devoir & les hommes ne peuvent l'offenſer. Cependant l'autorité de Dieu ne peut être fondée que ſur le bien qu'il fait aux hommes, & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne peuvent avoir d'autres motifs que l'eſpoir du bonheur qu'ils attendent de lui; s'il ne leur doit point ce bonheur, tous leurs rapports ſont anéantis & leurs devoirs n'exiſtent plus. Ainſi de quelque façon que l'on enviſage le ſyſtème Théologique, il ſe détruit lui-même. La Théologie ne ſentira-t-elle jamais que plus elle s'efforce d'exalter ſon Dieu, d'exagérer ſa grandeur, plus elle le rend incompréhenſible pour nous? Que plus elle l'éloigne de l'homme, ou plus elle déprime celui-ci; & plus elle affoiblit les rapports qu'elle avoit ſuppoſés entre ce Dieu & lui? Si le ſouverain de la nature eſt un être infini & totalement différent de notre eſpèce, & ſi l'homme n'eſt à ſes yeux qu'un ciron ou un peu de boue, il eſt clair qu'il ne peut y avoir de *rapports moraux* entre des êtres ſi peu analogues, & il eſt encor plus évident que le *vaſe* qu'il a formé ne peut point raiſonner ſur ſon compte.

C'est pourtant ſur les rappports ſubſiſtans entre l'homme & ſon Dieu que tout culte ſe fonde. Néanmoins toutes les réligions du monde ont pour

pour baſe un Dieu deſpote; mais le deſpotiſme n'eſt-il pas un pouvoir injuſte & déraiſonnable? Attribuer à la divinité l'exercice d'un tel pouvoir n'eſt-ce pas ſapper également ſa bonté, ſa juſtice, ſa ſageſſe infinies? Les hommes en voyant les maux dont ſouvent ils ſe trouvent aſſaillis en ce monde, ſans pouvoir deviner par où ils ont pu s'attirer la colère divine, ſeront toûjours tentés de croire que le maitre de la nature eſt un ſultan, qui ne doit rien à ſes ſujets, qui n'eſt point obligé de leur rendre aucuns comptes, qui n'eſt point tenu de ſe conformer aux loix, qui n'eſt pas lui-même ſoumis aux règles qu'il preſcrit aux autres, qui peut en conſéquence être injuſte, qui a le droit de pouſſer ſa vengeance au delà de toutes les bornes. Enfin des Théologiens ont prétendu que Dieu ſeroit le maitre de détruire & de replonger dans le cahos l'univers, que ſa ſageſſe en avoit tiré; tandis que ces mêmes Théologiens, nous citent l'ordre & l'arrangement merveilleux de cet univers comme la preuve la plus convaincante de ſon exiſtence. (21)

En un mot la Théologie met au nombre des qualités de Dieu le privilége incommunicable d'agir contre toutes les loix de la nature & de la raiſon, tandis que c'eſt ſur ſa raiſon, ſa juſtice, ſa

(21) *nous concevons au moins*, dit le Docteur Gaſtrell, *que Dieu pourroit bouleverſer l'univers & le replonger dans le cahos.*

Voyez DÉFENSE DE LA RELIGION TANT NATURELLE QUE RÉVÉLÉE.

TAYLOR INST. OXFORD

ſageſſe, ſa fidélité à remplir ſes engagemens prétendus, que l'on veut établir le culte que nous lui devons & les devoirs de la morale. Quelle Mer de contradictions ! Un être qui peut tout & qui ne doit rien à perſonne, qui dans ſes décrets éternels peut les choiſir ou les rejetter, les prédeſtiner au bonheur ou au malheur, qui eſt en droit de les faire ſervir de jouets à ſes caprices & de les affliger ſans raiſon, qui pourroit aller juſqu'à détruire & anéantir l'univers, n'eſt-il pas un tyran ou un Démon ? eſt-il rien de plus affreux que les conſéquences immédiates que l'on peut tirer de ces idées révoltantes que nous donnent de leur Dieu ceux qui nous diſent de l'aimer, de le ſervir, de l'imiter, d'obéir à ſes ordres ! Ne vaudroit-il pas mieux mille fois dépendre de la matière aveugle, d'une nature privée d'intelligence, du hazard ou du néant, d'un Dieu de pierre ou de bois, que d'un Dieu que l'on ſuppoſe tendre des pièges aux hommes, les inviter à pécher, permettre qu'ils commettent des crimes qu'il pourroit empêcher, afin d'avoir le barbare plaiſir de les en punir ſans meſure, ſans utilité pour lui-même, ſans correction pour eux-mêmes, ſans que leur exemple puiſſe ſervir à corriger les autres ? Une ſombre terreur doit néceſſairement réſulter de l'idée d'un tel être ; ſon pouvoir nous arrachera bien des hommages ſerviles ; nous l'appellerons bon pour le flatter ou pour déſarmer ſa malice ; mais, ſans renverſer l'eſſence des choſes, un pareil Dieu ne pourra ſe faire aimer de nous, lorſque nous réfléchirons qu'il ne nous doit rien, qu'il a le droit d'être injuſte, qu'il peut punir ſes créatures pour avoir abuſé de la liberté qu'il leur accorde, ou pour n'avoir point eu les graces qu'il a voulu leur refuſer.

Ainsi en ſuppoſant que Dieu n'eſt aſtreint envers nous par aucunes règles, on ſappe viſiblement les fondemens de tout culte. Une Théologie qui aſſûre que Dieu a pu créer des hommes pour les rendre éternellement malheureux, ne nous montre qu'un Génie malfaiſant, dont la malice eſt un abîme inconcevable, & ſurpaſſe infiniment la cruauté des êtres les plus dépravés de notre eſpèce. Tel eſt néanmoins le Dieu qu'on a le front de propoſer pour modèle au genre-humain! Telle eſt la Divinité qu'adorent des nations même qui ſe vantent d'être les plus éclairées de ce monde!

C'est pourtant ſur le caractère moral de la Divinité, c'eſt-à-dire, ſur ſa bonté, ſa ſageſſe, ſon équité, ſon amour de l'ordre, que l'on prétend fonder notre morale, ou la ſcience des devoirs qui nous lient aux êtres de notre eſpèce. Mais comme ſes perfections & ſes bontés ſe démentent très ſouvent pour faire place à des méchancetés, à des injuſtices, à des ſévérités cruelles, on eſt forcé de la trouver changeante, capricieuſe, inégale dans ſa conduite, en contradiction avec elle-même, d'après les façons d'agir ſi diverſes qu'on lui attribue. En effet on la voit tantôt favorable & tantôt diſpoſée à nuire au genre-humain; tantôt amie de la raiſon & du bonheur de la ſociété; tantôt elle interdit l'uſage de la raiſon, elle agit en ennemie de toute vertu, elle eſt flattée de voir la ſociété troublée. Cependant, comme on a vu, les mortels écraſés par la crainte n'oſent guère s'avouer que leur Dieu ſoit injuſte ou méchant, ni ſe perſuader qu'il les autoriſe à l'être; ils en concluent ſeulement que tout ce qu'ils font d'après ſes ordres prétendus ou dans la vue de lui

plaire, eſt toûjours très bien, quelque nuiſible qu'il paroiſſe d'ailleurs aux yeux de la raiſon. Ils le ſuppoſent le maître de créer le juſte & l'injuſte, de changer le bien en mal, & le mal en bien, le vrai en faux, la fauſſeté en vérité : en un mot ils lui donnent le droit d'altérer l'eſſence éternelle des choſes ; ils font ce Dieu ſupérieur aux loix de la nature, de la raiſon, de la vertu ; ils croient ne pouvoir jamais mal faire en ſuivant ſes préceptes les plus abſurdes, les plus contraires à la morale, les plus oppoſés au bon ſens, les plus nuiſibles au repos des Sociétés. Avec de tels principes ne ſoyons pas ſurpris de voir les horreurs que la Religion fait commettre ſur la terre. La Religion la plus atroce fut la plus conſéquente. (22)

---

(22) La Religion moderne de l'Europe a viſiblement cauſé plus de ravages & de troubles qu'aucune autre Superſtition connue ; elle fut en cela très conſéquente à ſes principes. On a beau prêcher la tolérance & la douceur au nom d'un Dieu deſpotique, qui ſeul a droit aux hommages de la terre, qui eſt très jaloux, qui veut que l'on admette quelques dogmes, qui punit cruellement pour des opinions erronées, qui demande du zèle dans ſes adorateurs. Un tel Dieu doit faire un fanatique perſécuteur de tout homme conſéquent. La Théologie d'aujourd'hui eſt un venin ſubtiliſé, propre à tout infecter par l'importance qu'on lui attache. A force de métaphyſique les Théologiens modernes ſont devenus abſurdes & méchans par ſyſtême : en admettant une fois les idées odieuſes qu'ils donnent de la Divinité, il fut impoſſible de leur faire entendre

En fondant la morale ſur le caractère peu moral d'un Dieu qui change de conduite, l'homme ne peut jamais ſavoir à quoi s'en tenir ni ſur ce qu'il doit à Dieu, ni ſur ce qu'il ſe doit à lui-même, ni ſur ce qu'il doit aux autres. Rien ne fut donc plus dangereux que de lui perſuader qu'il exiſtoit un être ſupérieur à la nature, devant qui la raiſon devoit ſe taire, à qui pour être heureux l'on devoit tout ſacrifier ici bas. Ses ordres prétendus & ſon exemple durent néceſſairement être plus forts que les préceptes d'une morale humaine ; les adorateurs de ce Dieu ne purent écouter la nature & le bon ſens que quand ils s'accordèrent par hazard avec les caprices de leur Dieu, à qui l'on ſuppoſa le pouvoir d'anéantir les rapports invariables des êtres, de changer la raiſon en déraiſon, la juſtice en injuſtice, le crime même en vertu. Par une ſuite de ces idées l'homme religieux n'examine jamais les volontés & la conduite du deſpote céleſte d'après les règles ordinaires ; tout inſpiré qui lui viendra de ſa part, & qui ſe prétendra chargé d'interpréter ſes oracles, aura le droit de le rendre déraiſonnable & criminel ; ſon premier devoir ſera toûjours d'obéir à Dieu ſans murmurer.

---

qu'ils devoient être humains, équitables, pacifiques, indulgens, tolérans ; ils prétendirent, & prouvèrent, que ces vertus humaines & ſociales n'étoient point de raiſon dans la cauſe de la religion, & ſeroient des trahiſons & des crimes aux yeux du Monarque céleſte, à qui tout devoit être ſacrifié.

TELLES ſont les conſéquences fatales & néceſſaires du caractère moral que l'on donne à la divinité, & de l'opinion qui perſuade aux mortels qu'ils doivent obéir aveuglement au ſouverain abſolu dont les volontés arbitraires & changeantes règlent tous les devoirs. Ceux qui ont eu les premiers le front de dire aux hommes qu'en matière de religion il ne leur étoit permis de conſulter ni leur raiſon, ni les intérêts de la ſociété, ſe ſont évidemment propoſés d'en faire les jouets ou les inſtrumens de leur propre méchanceté. C'eſt donc de cette erreur radicale que ſont parties toutes les extravagances que les différentes religions ont apportées ſur la terre, les fureurs ſacrées qui l'ont enſanglantée, les perſécutions inhumaines qui ont tant de fois déſolé les nations, en un mot toutes ces horribles tragédies dont le nom du très haut fut la cauſe & le prétexte ici bas. Toutes les fois qu'on voulut rendre les hommes inſociables, on leur cria que Dieu le vouloit ainſi. Ainſi les Théologiens eux-mêmes ont pris ſoin de calomnier & de diffamer le phantôme qu'ils ont élevé pour leur intérêt ſur les débris de la raiſon humaine, & d'une nature très connue, mais mille fois préférable à un Dieu tyrannique, qu'ils rendent odieux pour toute ame honnête, en croyant l'exalter & le couvrir de gloire. Ces Théologiens ſont les vrais deſtructeurs de leur propre idole, par les qualités contradictoires qu'ils accumulent ſur elle : ce ſont eux qui, comme on le prouvera encore par la ſuite, rendent la morale incertaine & flottante en la fondant ſur un Dieu changeant, capricieux, bien plus ſouvent injuſte & cruel que rempli de bonté. Ce ſont eux qui la renverſent & l'anéantiſſent en ordonnant le cri-

me, le carnage, la barbarie au nom du Souverain de l'univers, & en nous interdiſant l'uſage de la raiſon, qui ſeule devroit régler nos actions & nos idées.

QUOIQU'IL en ſoit, en admettant, ſi l'on veut, pour un inſtant que Dieu poſſède toutes les vertus humaines dans un dégré de perfection infinie; nous ſerons bientôt forcés de reconnoître qu'il ne peut les allier avec les attributs métaphyſiques, théologiques & négatifs dont nous avons déjà parlé. Si Dieu eſt un pur eſprit comment pourroit-il agir comme l'homme, qui eſt un être corporel? Un pur eſprit ne voit rien; il n'entend ni nos prières ni nos cris; il ne peut s'attendrir ſur nos miſères, étant dépourvu des organes par le miniſtère deſquels les ſentimens de la pitié peuvent s'exciter en nous: il n'eſt point immuable, ſi ſes diſpoſitions peuvent changer: il n'eſt point infini ſi la nature entière, ſans être lui, peut exiſter conjointement avec lui; il n'eſt point tout puiſſant s'il permet ou s'il ne prévient pas le mal & les déſordres dans le monde. Il n'eſt point par-tout s'il n'eſt pas dans l'homme qui péche, ou s'il s'en retire au moment où il commet le péché. Ainſi de quelque façon que l'on regarde ce Dieu, les qualités humaines qu'on lui aſſigne s'entredétruiſent néceſſairement, & ces mêmes qualités ne peuvent aucunement ſe combiner avec les attributs ſurnaturels que la Théologie lui donnent.

A L'ÉGARD de la *révélation* prétendue des volontés de Dieu, loin d'être une preuve de ſa bonté ou de ſa tendreſſe pour les hommes, elle ne ſeroit qu'une preuve de ſa malice. En effet toute révélation ſuppoſe que la Divinité a pu laiſſer manquer le genre-humain pendant long-

tems de la connoiſſance des vérités les plus importantes à ſon bonheur. Cette révélation faite à un petit nombre d'hommes choiſis annonceroit de plus dans cet être une partialité, une prédilection injuſte, peu compatibles avec la bonté du Père commun de la race humaine. Cette révélation nuiroit encore à l'immutabilité divine, puiſque Dieu auroit permis dans un tems que les hommes ignoraſſent ſes volontés, & qu'il auroit voulu dans un autre tems qu'ils en fuſſent inſtruits. Cela poſé toute révélation eſt contraire aux notions qu'on nous donne de la juſtice, de la bonté d'un Dieu qu'on nous dit immuable, & qui, ſans avoir beſoin de ſe révéler ou de ſe faire connoître par des miracles, pourroit inſtruire & convaincre les hommes, leur inſpirer les idées qu'il déſire, en un mot diſpoſer de leurs eſprits & de leurs cœurs. Que ſera-ce ſi nous voulons examiner en détail toutes les prétendues révélations que l'on aſſûre avoir été faites aux mortels! Nous y verrons que ce Dieu n'y débite que des fables indignes d'un être ſage; n'y agit que d'une manière contraire aux notions naturelles de l'équité; n'y annonce que des énigmes & des oracles impoſſibles à comprendre; ſe peint lui-même ſous des traits incompatibles avec ſes perfections infinies; exige des puérilités qui le dégradent aux yeux de la raiſon; dérange l'ordre qu'il avoit établi dans la nature pour convaincre des créatures, à qui jamais il ne parvient à faire prendre les idées, les ſentimens, la conduite qu'il voudroit leur inſpirer. Enfin nous trouverons que Dieu ne s'eſt jamais manifeſté que pour annoncer des myſtères inexplicables, des dogmes inintelligibles, des pratiques ridicules; pour jetter l'eſprit humain dans

la crainte, la défiance & la perplexité, & ſur-tout pour fournir une ſource intariſſable aux diſputes des mortels. (23)

On voit donc que les idées que la Théologie nous donne de la divinité ſeront toûjours confuſes, incompatibles, & finiront néceſſairement par nuire au repos des humains. Ces notions obſcures & ces ſpéculations vagues ſeroient aſſez indifférentes, ſi les hommes ne regardoient comme importantes leurs rêveries ſur l'être inconnu dont ils croient dépendre, & s'ils n'en tiroient des inductions pernicieuſes pour eux-mêmes. Comme ils n'auront jamais de meſure commune & fixe pour juger de cet être, enfanté par des imaginations variées & diverſement modifiées, ils ne pourront jamais ni s'entendre ni s'accorder ſur les idées

(23) Il eſt évident que toute révélation qui n'eſt pas claire, ou qui enſeigne des *myſtères*, ne peut être l'ouvrage d'un être intelligent & ſage: dès qu'il parle, on doit préſumer que c'eſt pour être entendu de ceux à qui il veut ſe manifeſter. Parler pour n'être point entendu n'annonce que de la folie ou de la mauvaiſe foi. Il eſt donc très démontré que tout ce que les Prêtres ont appellé des *Myſtères* ſont des inventions, faites pour jetter un voile épais ſur leurs propres contradictions & leur propre ignorance ſur la divinité. Ils tranchèrent toutes les difficultés en diſant, *c'eſt un Myſtère.* D'ailleurs leur intérêt voulut que les hommes n'entendiſſent rien à la ſcience prétendue dont ils s'étoient faits les dépoſitaires.

qu'ils s'en formeront. De là cette diverſité néceſſaire dans les opinions religieuſes, qui de tout tems ont donné lieu à des querelles inſenſées, que l'on regarda toûjours comme très eſſentielles, & qui ont conſéquemment toûjours intéreſſé la tranquillité des nations. Un homme d'un ſang bouillant ne s'accommodera point du Dieu d'un homme flegmatique & tranquille; un homme infirme, bilieux, mécontent ne verra point ce Dieu du même œil que celui qui jouit d'un tempérament plus ſain d'où réſultent communément la gaieté, le contentement, la paix. Un homme bon, équitable, campâtiſſant & tendre ne s'en fera point le même portrait que celui qui eſt d'un caractère dur, inflexible & méchant. Chaque individu modifiera toûjours ſon Dieu d'après ſa propre façon d'être, de penſer & de ſentir. Un homme ſage, honnête & ſenſé ne pourra jamais ſe figurer qu'un Dieu puiſſe être cruel & déraiſonnable.

NÉANMOINS comme la crainte préſida néceſſairement à la formation des Dieux; comme l'idée de la divinité fut continuellement aſſociée à celle de la terreur, ſon nom fit toûjours trembler les mortels, il réveilla dans leur eſprit des idées lugubres & déſolantes; tantôt il les jetta dans l'inquiétude, tantôt il mit leur imagination en feu. L'expérience de tous les ſiècles nous prouve que ce nom vague, devenu pour le genre-humain la plus importante des affaires, répand par tout la conſternation ou l'ivreſſe, & produit dans les eſprits les plus affreux ravages. Il eſt bien difficile qu'une crainte habituelle, qui eſt ſans contredit la plus incommode des paſſions, ne ſoit un levain fa-

tal capable d'aigrir à la longue les tempéramens les plus modérés.

Si un Miſantrope, en haine de la race humaine, eût formé le projet de jetter les hommes dans la plus grande perplexité, eût-il pu imaginer un moyen plus efficace que de les occuper ſans relâche d'un être, non ſeulement inconnu, mais encore totalement impoſſible à connoître, qu'il leur eût annoncé pourtant comme le centre de toutes leurs penſées, comme le modèle & le but unique de leurs actions, comme l'objet de toutes leurs recherches, comme une choſe plus importante que la vie, puiſque leur félicité préſente & future devoit néceſſairement en dépendre? Que ſeroit-ce ſi à ces idées, déjà ſi propres à leur troubler le cerveau, il joignoit encore celle d'un Monarque abſolu qui ne ſuit aucunes règles dans ſa conduite, qui n'eſt lié par aucuns devoirs, qui peut punir pendant l'éternité les offenſes qu'on lui fait dans le tems; dont il eſt très aiſé de provoquer la fureur, qui s'irrite des idées & des penſées des hommes, dont même ſans le ſçavoir, on peut encourir la diſgrace! Le nom d'un pareil être ſuffiroit aſſûrément pour porter le trouble, la déſolation, la conſternation dans les ames de tous ceux qui l'entendroient prononcer; ſon idée les pourſuivroit par-tout, elle les affligeroit ſans ceſſe, elle les jetteroit dans le déſeſpoir. A quelle torture leur eſprit ne ſe mettroit-il pas pour chercher à deviner cet être ſi redoutable, pour découvrir le ſecret de lui plaire, pour imaginer ce qui peut le déſarmer! Dans quelles frayeurs ne ſeroit-on pas de n'avoir pas rencontré juſte! Que de diſputes ſur la nature, ſur les qualités d'un être également inconnu de tous les hommes, &

vu diverſement par chacun d'eux ! Quelle variété dans les moyens que l'imagination enfanteroit pour trouver grace devant ſes yeux ou pour écarter ſon courroux !

TELLE eſt mot pour mot l'hiſtoire des effets que le nom de Dieu a produits ſur la terre. Les hommes en furent toûjours effrayés, parce qu'ils n'eurent jamais d'idées fixes de l'être que ce nom pouvoit repréſenter. Les qualités que quelques ſpéculateurs, à force de ſe creuſer le cerveau, ont cru découvrir en lui ne firent que troubler le repos des nations & de chacun des citoyens qui les compoſent, les allarmer ſans ſujet, les remplir d'aigreurs & d'animoſités, rendre leur exiſtence malheureuſe, leur faire perdre de vue les réalités néceſſaires à leur bonheur. Par le charme magique de ce mot redoutable le genre-humain demeura comme engourdi & ſtupéfait, ou bien un fanatiſme aveugle le rendit furieux; tantôt abbatu par la crainte, il rampa comme un eſclave qui ſe courbe ſous la verge d'un maître inexorable toûjours prêt à frapper; il crut n'être né que pour ſervir ce maître qu'il ne connut jamais, & dont on lui donna les idées les plus terribles; pour trembler ſous ſon joug; pour travailler à l'appaiſer; pour redouter ſes vengeances; pour vivre dans les larmes & la miſère. S'il leva ſes yeux baignées de pleurs vers ſon Dieu, ce fut dans l'excès de ſa douleur; il s'en défia néanmoins toûjours, parce qu'il le crut injuſte, ſévère, capricieux, implacable. Il ne put ni travailler à ſon bonheur, ni raſſûrer ſon cœur, ni conſulter ſa raiſon, parcequ'il ſanglotta toûjours & qu'il ne lui

fut jamais permis de perdre de vue ſes craintes. Il devint l'ennemi de lui-même & de ſes ſemblables, parce qu'on lui perſuada que le bien-être lui étoit ici bas interdit. Toutes les fois qu'il fut queſtion de ſon tyran céleſte il n'eut plus de jugement, il ne raiſonna plus, il tomba dans un état d'enfance ou de délire qui le ſoumit à l'autorité. L'homme fut deſtiné à la ſervitude dès le ſein de ſa mère, & l'opinion tyrannique le força de porter ſes fers pendant le reſte de ſes jours. En proie aux terreurs paniques que l'on ne diſcontinua point de lui inſpirer, il ne parut être venu ſur la terre que pour y rêver, y gémir, y ſoupirer, ſe nuire à lui-même, ſe priver de tout plaiſir, ſe rendre la vie amère ou troubler la félicité des autres. Perpétuellement infeſté par les terribles chimères que ſon imagination en délire lui préſenta ſans ceſſe, il fut abject, ſtupide, déraiſonnable, & ſouvent il devint méchant pour honorer le Dieu qu'on lui propoſa pour modèle ou qu'on lui dit de venger...

C'EST ainſi que les mortels ſe proſternent de race en race devant les vains phantômes que la crainte dans l'origine fit éclore au ſein de l'ignorance & des calamités de la terre. C'eſt ainſi qu'ils adorent en tremblant les vaines idoles qu'ils élèvent dans les profondeurs de leur propre cerveau, dont ils ont fait un ſanctuaire : rien ne peut les détromper, rien ne peut leur faire ſentir que c'eſt eux-mêmes qu'ils adorent, qu'ils tombent à genoux devant leur propre ouvrage, qu'ils s'effrayent du tableau bizarre qu'ils ont eux-mêmes tracé ; ils s'obſtinent à ſe proſterner, à s'inquiéter, à trembler ; ils ſe font un crime du plaiſir même de diſſiper leurs craintes ; ils méconnoiſſent la ridicule production

de leur propre démence ; ils ſe conduiſent comme des enfans qui ſe font peur à eux-mêmes, quand ils trouvent dans un miroir leurs propres traits qu'ils ont défigurés. Leurs extravagances ſi fâcheuſes pour eux-mêmes, ont pour époque dans le monde la notion funeſte d'un Dieu, elles continueront & ſe renouvelleront juſqu'au tems où cette notion inintelligible ne ſera plus regardée comme importante & néceſſaire au bonheur des ſociétés. En attendant il eſt évident que celui qui parviendroit à détruire cette notion fatale, ou du moins à diminuer ſes terribles influences, ſeroit à coup ſûr l'ami du genre-humain.

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu, données par Clarcke.

L'UNANIMITÉ des hommes à reconnoître un Dieu eſt communément regardée comme la preuve la plus forte de l'exiſtence de cet être. Il n'eſt point, nous dit-on, de peuple ſur la terre qui n'ait des idées vraies ou fauſſes d'un agent tout puiſſant qui gouverne le monde. Les Sauvages les plus groſſiers, ainſi que les nations les plus civiliſées, ſont également forcés de remonter par la penſée à une cauſe première de tout ce qui exiſte; ainſi, nous aſſûre-t-on, le cri de la nature même doit nous convaincre de l'exiſtence d'un Dieu, dont elle a pris ſoin de graver la notion dans l'eſprit de tous les hommes, & l'on conclut de là que l'idée de Dieu eſt une idée innée.

Si dégagés de préjugés nous analyſons cette preuve, qui paroît ſi triomphante à bien des gens, nous verrons que le conſentement univerſel des hommes, ſur un objet qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu connoître, ne prouve rien; il nous prouve ſeulement qu'ils ont été des ignorans & des inſenſés toutes les fois qu'ils ont tenté de ſe faire quelqu'idée d'un être caché qu'ils ne pouvoient ſoumettre à l'expérience, ou raiſonner ſur la nature de cet être qu'ils ne purent jamais ſaiſir

par aucun côté. Les notions fâcheuſes de la Divinité, que nous voyons répandues ſur la terre, nous annoncent uniquement que les hommes en toute contrée, ont eſſuyé d'affreux revers, ont éprouvé des déſaſtres & des révolutions, ont reſſenti des peines, des chagrins, des douleurs dont ils ont méconnu les cauſes phyſiques & naturelles. Les événemens dont ils ont été les victimes ou les témoins ont excité leur admiration ou leur frayeur; faute de connoître les forces & les loix de la nature, ſes reſſources infinies, les effets qu'elle doit néceſſairement produire dans des circonſtances données, ils ont cru que ces phénomènes étoient dûs à quelqu'agent ſecret, dont ils n'ont eu que des idées vagues, ou qu'ils ont ſuppoſé ſe conduire d'après les mêmes motifs & ſuivant les mêmes règles qu'ils avoient eux-mêmes.

Le conſentement des hommes à reconnoître un Dieu ne prouve donc rien, ſinon que dans le ſein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagination troublée a cherché des moyens de fixer ſes incertitudes ſur la cauſe inconnue des phénomènes qui frappoient leurs regards ou qui les obligeoient de friſſonner. Leur imagination diverſe a diverſement travaillé ſur cette cauſe toûjours incompréhenſible pour eux. Tous avouent qu'ils ne peuvent ni connoître ni définir cette cauſe, tous diſent néanmoins qu'il ſont aſſûrés de ſon exiſtence, & quand on vient à les preſſer, ils nous parlent d'un *eſprit*, mot qui ne nous apprend rien que l'ignorance de celui qui le prononce, ſans pouvoir y attacher aucune idée certaine.

N'en ſoyons point étonnés, l'homme ne peut avoir

avoir d'idées réelles que des choſes qui agiſſent ; ou qui ont précédemment agi, ſur ſes ſens ; or il n'y a que des objets matériels, phyſiques ou naturels qui puiſſent remuer nos organes & nous donner des idées ; vérité qui a été aſſez clairement prouvée au commencement de cet ouvrage pour nous empêcher d'y inſiſter davantage. Nous dirons donc ſeulement que ce qui achève de démontrer que l'idée de Dieu eſt une notion acquiſe, & non une *idée innée*, c'eſt la nature même de cette notion, qui varie d'un ſiècle à l'autre, d'une contrée à une autre, d'un homme à un autre homme ; que dis-je ! qui n'eſt jamais conſtante dans le même individu. Cette diverſité, cette fluctuation, ces changemens ſucceſſifs ont les vrais caractères d'une connoiſſance ; ou plutôt, d'une erreur acquiſe. D'un autre côté la preuve la plus forte que l'idée de la Divinité n'eſt fondée que ſur une erreur ; c'eſt que les hommes ſont peu-à-peu parvenus à perfectionner toutes les ſciences qui avoient pour objet quelque choſe de réel, tandis que la ſcience de Dieu eſt la ſeule qu'ils n'aient jamais perfectionnée ; elle eſt par-tout au même point ; tous les hommes ignorent également quel eſt l'objet qu'ils adorent ; & ceux qui s'en ſont le plus ſérieuſement occupés n'ont fait qu'obſcurcir de plus en plus les idées primitives que les mortels s'en étoient formées.

Dès qu'on demande quel eſt le Dieu devant lequel on voit les hommes proſternés, on voit auſſitôt les ſentimens partagés. Pour que leurs opinions fuſſent d'accord il faudroit que des idées, des ſenſations, des perceptions uniformes euſſent par-tout fait naître les opinions ſur la Divinité ; ce qui ſuppoſeroit des organes parfaitement ſem-

blables, remués ou modifiés par des événemens parfaitement analogues. Or comme cela n'a pu arriver; comme les hommes, eſſentiellement différens par leurs tempéramens, ſe ſont trouvés dans des circonſtances très différentes, il a fallu néceſſairement que leurs idées ne fuſſent point les mêmes ſur une cauſe imaginaire qu'ils virent ſi diverſement. D'accord ſur quelques points généraux, chacun ſe fit un Dieu à ſa manière, il le craignit, il le ſervit à ſa façon. Ainſi le Dieu d'un homme ou d'une nation ne fut preſque jamais le Dieu d'un autre homme ou d'une autre nation. Le Dieu d'un peuple ſauvage & groſſier eſt communément un objet matériel ſur lequel l'eſprit s'eſt fort peu exercé; ce Dieu paroit très ridicule aux yeux d'un autre peuple plus policé, c'eſt-à-dire, dont l'eſprit a bien plus travaillé. Un Dieu ſpirituel, dont les adorateurs mépriſent le culte que rend un Sauvage à un objet matériel, eſt la production ſubtile du cerveau de pluſieurs penſeurs qui ont longtems médité dans une ſociété policée où l'on s'en eſt fortement & longtems occupé. Le Dieu Théologique que les nations les plus civiliſées admettent aujourd'hui ſans le comprendre eſt, pour ainſi dire le dernier effort de l'imagination humaine; il eſt au Dieu d'un Sauvage comme un habitant de nos villes où règne le faſte revêtu d'un habit de pourpre artiſtement brodé, eſt à un homme tout nud ou couvert ſimplement de la peau des bêtes. Ce n'eſt que dans les ſociétés civiliſées, où le loiſir & l'aiſance procurent la faculté de rêver & de raiſonner, que des penſeurs oiſifs méditent, diſputent, font de la métaphyſique: la faculté de penſer eſt preſque nulle dans les Sauvages occupés de la chaſſe, de la pêche & du ſoin de ſe procurer une ſubſiſtance incertaine par

beaucoup de travaux. L'homme du peuple parmi nous n'a point des idées plus relevées de la Divinité, & ne l'analyſe pas plus que le Sauvage. Un Dieu ſpirituel, immatériel, n'eſt fait que pour occuper le loiſir de quelques hommes ſubtils, qui n'ont pas beſoin de travailler pour ſubſiſter. La Théologie, cette ſcience ſi importante & ſi vantée, n'eſt util qu'à ceux qui vivent aux dépens des autres, ou qui s'arrogent le droit de penſer pour tous ceux qui travaillent. Cette ſcience futile occupée de chimères devient dans les ſociétés policées, qui n'en ſont pas plus éclairées pour cela, une branche de commerce très avantageuſe pour les Prêtres & très nuiſible pour leurs concitoyens, ſur-tout quand ils ont la folie de vouloir prendre part à leurs opinions inintelligibles.

QUELLE diſtance infinie entre une pierre informe, un animal, un aſtre, une ſtatue & le Dieu ſi abſtrait que la Théologie moderne a revêtu d'attributs dans leſquels elle ſe perd elle-même! Le Sauvage ſe trompe, ſans doute, ſur l'objet auquel il adreſſe ſes vœux; ſemblable à un enfant, il s'éprend du premier être qui frappe vivement ſa vue, ou il a peur de celui dont il croit avoir reçu quelque diſgrace; mais au moins ſes idées ſont-elles fixées par un être réel qu'il a devant les yeux. Le Lapon, qui adore une roche, le Nègre qui ſe proſterne devant un ſerpent monſtrueux, voient au moins ce qu'ils adorent: l'Idolâtre ſe met à genoux devant une ſtatue, dans laquelle il croit que réſide une vertu cachée qu'il juge utile ou nuiſible à lui-même: mais le raiſonneur ſubtil qu'on nomme Théologien dans les nations civiliſées, & qui, en vertu de ſa ſcience inintelligible, ſe croit en droit de ſe moquer du Sauvage, du Lapon, du Nègre,

de l'Idolatre, ne voit pas qu'il eſt lui-même à genou devant un être qui n'exiſte que dans ſon propre cerveau, & dont il lui eſt impoſſible d'avoir aucune idée, à moins que, comme le Sauvage ignorant, il ne rentre promptement dans la nature viſible pour lui donner des qualités poſſibles à concevoir.

Ainsi les notions de la divinité que nous voyons répandues par toute la terre ne prouvent point l'exiſtence de cet être; elles ne ſont qu'une erreur générale, diverſement acquiſe & modifiée dans l'eſprit des nations, qui ont reçu de leurs ancêtres ignorans & tremblans les Dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces Dieux ont été ſucceſſivement altérés, ornés, ſubtiliſés par les penſeurs, les légiſlateurs, les prêtres, les inſpirés qui les ont médités, qui ont preſcrit des cultes au vulgaire, qui ſe ſont ſervi de ſes préjugés pour le ſoumettre à leur empire ou pour tirer parti de ſes erreurs, de ſes craintes & de ſa crédulité; ces diſpoſitions ſeront toûjours une ſuite néceſſaire de ſon ignorance & du trouble de ſon cœur.

S'il eſt vrai, comme on l'aſſûre, qu'il n'y ait ſur la terre aucune nation ſi farouche & ſi ſauvage qui n'ait un culte religieux ou qui n'adore quelque Dieu, il n'en réſultera rien en faveur de la réalité de cet être. Le mot *Dieu* ne déſignera jamais que la cauſe inconnue des effets que les hommes ont admirés ou redoutés. Ainſi cette notion ſi généralement répandue ne prouvera rien, ſinon que tous les hommes & toutes les générations ont ignoré les cauſes naturelles des effets qui ont excité leur ſurpriſe & leurs craintes. Si nous ne trouvons point aujourd'hui de peuple qui

n'ait un Dieu, un culte, une religion, une Théologie plus ou moins ſubtile, c'eſt qu'il n'eſt aucun peuple qui n'ait eſſuyé des malheurs dont ſes ancêtres ignorans n'aient été allarmés, & qu'ils n'aient attribués à une cauſe inconnue & puiſſante qu'ils ont tranſmiſe à leur poſtérité, qui d'après eux n'a plus rien examiné.

D'AILLEURS l'univerſalité d'une opinion ne prouve rien en faveur de ſa vérité. Ne voyons-nous pas un grand nombre de préjugés & d'erreurs groſſières jouir même aujourd'hui de la ſanction preſqu'univerſelle du genre-humain ? Ne voyons-nous pas tous les peuples de la terre imbus des idées de magie, de divinations, d'enchantemens, de préſages, de ſortilèges, de revenans ? Si les perſonnes les plus inſtruites ſe ſont guéries de ces préjugés, ils trouvent encore des partiſans très zélés dans le plus grand nombre des hommes, qui les croient pour le moins auſſi fermement que l'exiſtence d'un Dieu. En conclura-t-on que ces chimères appuyées du conſentement preſqu'unanime de l'eſpèce humaine, ont quelque réalité ? Avant Copernic il n'y avoit perſonne qui ne crut que la terre étoit immobile, & que le ſoleil tournoit autour d'elle ; cette opinion univerſelle en étoit-elle moins une erreur pour cela ? Chaque homme a ſon Dieu : tous ces Dieux exiſtent-ils, ou n'en exiſte-t-il aucun ? Mais on nous dira, chaque homme a ſon idée du ſoleil, tous ces ſoleils exiſtent-ils ? Il eſt facile de répondre que l'exiſtence du ſoleil eſt un fait conſtaté par l'uſage journalier des ſens, au lieu que l'exiſtence d'un Dieu n'eſt conſtatée par l'uſage d'aucun ſens ; tout le monde voit le ſoleil, mais perſonne ne voit Dieu. Voilà la ſeule différence entre la réa-

lité & la chimère : la réalité eſt preſqu'auſſi diverſe dans la tête des hommes que la chimère, mais l'une exiſte & l'autre n'exiſte pas ; il y a d'un côté des qualités ſur leſquelles on ne diſpute point, de l'autre côté on diſpute ſur toutes les qualités. Perſonne n'a jamais dit, *il n'y a point de ſoleil* ou *le ſoleil n'eſt point lumineux & chaud*, au lieu que pluſieurs hommes ſenſés ont dit, *il n'y a point de Dieu.* Ceux qui trouvent cette propoſition affreuſe & inſenſée & qui affirment que Dieu exiſte, ne nous diſent-ils pas en même tems qu'ils ne l'ont jamais vu ni ſenti & que l'on n'y connoît rien ? La Théologie eſt un monde où tout ſuit des Loix inverſes de celui que nous habitons !

QUE devient donc cet accord ſi vanté de tous les hommes à reconnoître un Dieu & la néceſſité du culte qu'on doit lui rendre ? Il prouve qu'eux, ou leurs Pères ignorans, ont éprouvé des malheurs ſans pouvoir les rapporter à leurs véritables cauſes. (24) Si nous avions le courage

(24) Quand on voudra examiner de ſang froid la preuve de l'exiſtence de Dieu tirée du conſentement de tous les hommes, on reconnoîtra que l'on ne peut en rien conclure, ſinon que tous les hommes ont deviné qu'il exiſtoit dans la nature des forces motrices inconnues, des cauſes inconnues, vérité dont perſonne ne doutera jamais, vu qu'il eſt impoſſible de ſuppoſer des effets ſans cauſe. Ainſi la ſeule différence qu'il y a entre les Athées & les Théologiens ou Déiſtes, c'eſt que les premiers aſſignent à tous les phénomènes des cauſes matérielles, naturelles, ſenſibles & connues, au lieu que les derniers leur aſſignent des cauſes ſpirituel-

d'examiner les choſes de ſang froid & de mettre à l'écart les préjugés que tout conſpire à rendre auſſi durables que nous, nous ſerions bien-tôt forcés de reconnoître que l'idée de la divinité ne nous eſt aucunement infuſe par la nature, qu'il fut un tems où elle n'exiſtoit point en nous, & nous verrions que nous la tenons par tradition de ceux qui nous ont élevés, que ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres, & qu'en dernier reſſort elle eſt venue des Sauvages ignorans qui furent nos premiers pères, ou, ſi l'on veut, des Légiſlateurs adroits qui ſçurent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les ſoumettre à leur joug.

CEPENDANT il y eut des mortels qui ſe vantèrent d'avoir vu la divinité : le premier qui oſa le dire aux hommes fut évidemment un menteur, dont l'objet fut de tirer parti de leur ſimplicité crédule, ou un enthouſiaſme, qui débita pour des vérités les rêveries de ſon imagination. Nos ancêtres nous ont tranſmis les divinités qu'ils avoient ainſi reçues de ceux qui les ont trompés eux-mêmes, & dont les fourberies modifiées depuis, d'âges en âges ont peu-à-peu acquis la ſanction publique & la ſolidité que nous voyons. En conſéquence le nom de Dieu eſt un des premiers mots que l'on ait fait retentir dans nos oreilles; on nous en a parlé ſans ceſſe, on nous l'a fait balbutier avec reſpect & crainte, on nous a fait un de-

---

les, ſurnaturelles, inintelligibles, inconnues. Le Dieu des Théologiens eſt-il en effet autre choſe qu'une force *occulte*.

voir d'adreſſer nos vœux & de fléchir le genou devant un phantôme que ce nom repréſentoit mais qu'il ne nous fut jamais permis d'examiner A force de nous répéter ce mot vuide de ſens, à force de nos menacer de cette chimère, à force de nous raconter les antiques fables qu'on lui attribue, nous nous perſuadons que nous en avons des idées, nous confondons des habitudes machinales avec les inſtincts de notre nature, & nous croyons bonnement que tout homme apporte au monde l'idée de la Divinité.

C'eſt faute de nous rappeller les premières circonſtances où notre imagination fut frappée du nom de Dieu & des récits merveilleux qui nous en ont été faits pendant le cours de notre enfance & de notre éducation, que nous croyons cette idée abſtraite inhérente à notre être & innée dans tous les hommes. (25) Notre mémoire ne nous rappelle pas la ſucceſſion des cauſes qui ont gravé ce nom dans notre cerveau. C'eſt uniquement par habitude que nous admirons & craignons un objet que nous ne connoiſſons que par le nom dont nous l'avons entendu déſigner, dès l'enfance. Auſſi-tôt qu'on le prononce, nous lui aſſocions machinale-

(25) Jamblique, Philoſophe très obſcur & prêtre très viſionnaire, duquel néanmoins la Théologie moderne ſemble avoir emprunté un grand nombre de ſes dogmes, dit que *antérieurement à tout uſage de la raiſon la notion des Dieux eſt inſpirée par la nature, & même que nous avons une eſpèce de tact de la Divinité, préferable à la connoiſſance.* VOYEZ JAMBLICHUS DE MYSTERIIS, PAGE I.

ment & ſans réflexion les idées que ce mot réveille dans notre imagination, & les ſenſations dont on nous a dit qu'il devait être accompagné. Ainſi, pour peu que nous voulions être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que l'idée de Dieu & des qualités que nous lui attribuons, n'a d'autre fondement que l'opinion de nos pères, traditionnellement infuſe en nous par l'éducation, confirmée par l'habitude & fortifiée par l'exemple & par l'autorité.

On voit donc comment les idées de Dieu, enfantées dans l'origine par l'ignorance, l'admiration & la crainte; adoptées par l'inexpérience & la crédulité; propagées par l'éducation, par l'exemple, par l'habitude, par l'autorité ſont devenues inviolables & ſacrées; nous les avons reçues malgré nous ſur la parole de nos pères, de nos inſtituteurs, de nos Légiſlateurs, de nos prêtres; nous y tenons par habitude & ſans les avoir jamais examinées; nous les regardons comme ſacrées parce qu'on nous a toûjours aſſûré qu'elles étoient eſſentielles à notre bonheur; nous croyons les avoir toûjours eues, parce que nous les avions dès notre enfance; nous les jugeons indubitables, parce que nous n'avions jamais eu l'intrépidité d'en douter. Si notre ſort nous eût fait naître ſur les côtes de l'Afrique, nous adorerions avec autant d'ignorance & de ſimplicité le ſerpent révéré par les Negres, que nous adorons le Dieu ſpirituel & métaphyſique que l'on adore en Europe. Nous ſerions auſſi indignés ſi quelqu'un nous diſputoit la divinité de ce reptile, que nous aurions appris à reſpecter au ſortir du ſein de nos mères, que nos Théologiens le ſont quand on diſpute à leur

Dieu les attributs merveilleux dont ils l'ont orné. Cependant ſi l'on conteſtoit ſes titres & ſes qualités au Dieu-ſerpent des Nègres, au moins ne pourroit-on pas lui conteſter ſon exiſtence, dont on ſeroit à portée de ſe convaincre par ſes yeux. Il n'en eſt pas de même du Dieu immatériel, incorporel, contradictoire, ou de l'homme diviniſé que nos penſeurs modernes ont ſi ſubtilement compoſé. A force de rêver, de raiſonner, de ſubtiliſer, ils ont rendu ſon exiſtence impoſſible pour quiconque oſera la méditer de ſang froid. On ne pourra jamais ſe figurer un être qui n'eſt compoſé que d'abſtractions & de qualités négatives, c'eſt-à-dire, qui n'a aucunes des qualités que l'eſprit humain eſt ſuſceptible de juger. Nos Théologiens ne ſçavent ce qu'ils adorent; ils n'ont aucune idée réelle de l'être dont ils s'occupent ſans ceſſe; cet être ſeroit depuis longtems anéanti, ſi ceux à qui on l'annonce avoient oſé l'examiner.

En effet dès le premier pas nous nous trouvons arrêtés: l'exiſtence même de l'être le plus important & le plus révéré eſt encore un problème pour quiconque veut peſer de ſang froid les preuves qu'en donne la Théologie; & quoiqu'avant de raiſonner ou de diſputer ſur la nature & les qualités d'un être il fut à propos de conſtater ſon exiſtence, celle de la divinité n'eſt rien moins que démontrée pour tout homme qui voudra conſulter le bon ſens. Que dis-je! les Théologiens eux-mêmes n'ont preſque jamais été d'accord ſur les preuves dont on ſe ſervoit pour établir l'exiſtence divine. Depuis que l'eſprit humain s'occupe de ſon Dieu, & quand ne s'en eſt-il pas occupé! on

n'eſt point juſqu'ici parvenu à démontrer l'exiſtence de cet objet intéreſſant, d'une façon pleinement ſatisfaiſante, pour ceux-mêmes qui veulent que nous en ſoyons convaincus. D'âges en âges de nouveaux champions de la divinité, des philoſophes profonds, des Théologiens ſubtils ont cherché de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, parce qu'ils étoient, ſans doute, peu contens de celles de leurs prédéceſſeurs. Les penſeurs qui s'étoient flattés d'avoir démontré ce grand problême furent ſouvent accuſés d'*athéiſme* & d'avoir trahi la cauſe de Dieu par la foibleſſe des argumens dont ils l'avoient appuyée. (26) Des hommes d'un très grand génie ont en effet ſucceſſivement échoué dans leurs démonſtrations ou dans les ſolutions qu'ils ont voulu donner; en croyant lever une difficulté, ils en ont continuellement fait éclore cent autres. C'eſt en pure perte que les plus grands métaphyſiciens ont épuiſé tous

(26) Deſcartes, Paſcal, le Docteur Clarcke lui même ont été accuſés d'Athéiſme par les Théologiens de leur tems, ce qui n'empêche point que les Théologiens ſubſéquens ne faſſent uſage de leurs preuves & ne les donnent comme très valables. *Voyez plus loin au chapitre X.* Depuis peu un auteur célèbre (ſous le nom du Docteur Baumann) vient de publier un ouvrage dans lequel il prétend que toutes les preuves données juſqu'à préſent de l'exiſtence de Dieu ſont caduques, il leur ſubſtitue les ſiennes, tout auſſi peu convaincantes que les autres.

leurs efforts ſoit pour prouver que Dieu exiſtoit, ſoit pour concilier ſes attributs incompatibles, ſoit pour répondre aux objections les plus ſimples; ils n'ont encore pu réuſſir à mettre leur Divinité hors d'atteinte; les difficultés qu'on leur oppoſe ſont aſſez claires pour être entendues par un enfant, tandis que dans les nations les plus inſtruites, l'on trouveroit à peine douze hommes capables d'entendre les démonſtrations, les ſolutions & les réponſes d'un Deſcartes, d'un Leibnitz, d'un Clarcke quand ils veulent nous prouver l'exiſtence de la Divinité. N'en ſoyons point étonnés; les hommes ne s'entendent jamais eux-mêmes quand ils nous parlent de Dieu; comment pourroient-ils donc s'entendre les uns les autres, ou convenir entre-eux quand ils raiſonnent ſur la nature & les qualités d'un être créé par des imaginations diverſes que chaque homme eſt forcé de voir diverſement, & ſur le compte duquel les hommes ſeront toûjours dans une égale ignorance faute d'avoir une meſure commune pour en juger?

POUR nous convaincre du peu de ſolidité des preuves qu'on nous donne de l'exiſtence du Dieu Théologique, & de l'inutilité des efforts que l'on a faits pour concilier les attributs diſcordans, écoutons ce qu'en a dit le célèbre Docteur Samuel Clarcke, qui dans ſon traité *de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, paſſe pour en avoir parlé de la façon la plus convaincante. (27) Ceux qui l'ont

(27) Quoique bien des gens regardent l'ouvrage du Docteur Clarcke comme le plus ſolide & le plus con-

ſuivi n'ont fait en effet que répéter ſes idées, ou préſenter ſes preuves ſous des formes nouvelles. D'après l'examen que nous allons en faire, l'on oſe dire que l'on trouvera que ſes preuves ſont peu concluantes, que ſes principes ſont peu fondés, & que ſes prétendues ſolutions ne ſont propres à rien réſoudre. En un mot, dans le Dieu du Dr. Clarcke ainſi que dans celui des plus grands Théologiens, on ne verra qu'une chimère établie ſur des ſuppoſitions gratuites, & formée par l'aſſemblage confus de qualités diſparates, qui rendent ſon exiſtence totalement impoſſible; enfin dans ce Dieu l'on ne trouvera qu'un vain phantôme, ſubſtitué à l'énergie de la nature que l'on s'eſt toûjours obſtiné à méconnoître. Nous allons ſuivre pied-à-pied les différentes propoſitions

---

vaincant, il eſt bon d'obſerver que pluſieurs Théologiens de ſon tems & de ſon pays n'en ont point jugé de même, & ont regardé ſes preuves comme inſuffiſantes, & ſa méthode comme dangereuſe à ſa cauſe. En effet le D. Clarcke a prétendu prouver l'exiſtence de Dieu *a priori*, ce que d'autres jugent impoſſible & regardent avec raiſon comme une *pétition de principe*. Cette manière de prouver a été rejettée par les Scolaſtiques, tels qu'*Albert le Grand*, *Thomas d'Aquin*, *Jean Scot*, & par la plûpart des modernes, à l'exception de *Suarez*; ils ont prétendu que l'exiſtence de Dieu étoit impoſſible à démontrer a *priori*, vu qu'il n'y a rien d'antérieur la première des Cauſes; mais que cette exiſtence ne pouvoit être démontrée qu'*a poſteriori*, c'eſt à dire, par ſes effets. En conſéquence l'ouvrage du D. C. fut vivement attaqué par un grand

dans leſquelles ce ſçavant Théologien développe les opinions reçues ſur la Divinité.

I. *Quelque choſe*, dit M. Clarcke, *a exiſté de toute éternité.*

CETTE propoſition eſt évidente & n'a pas beſoin de preuves. Mais quelle eſt cette choſe qui a exiſté de toute éternité? Pourquoi ne ſeroit-ce pas plutôt la nature ou la matière, dont nous avons des idées, qu'un *pur eſprit*, ou qu'un agent

---

nombre de Théologiens, qui l'accuſèrent d'innovation & de deſſervir leur cauſe, en employant une méthode inuſitée, rejettée, & peu propre à rien prouver. Ceux qui voudront connoître les raiſons dont on s'eſt ſervi contre les démonſtrations de Clarcke les trouveront dans un Ouvrage Anglois qui a pour titre. *An enquiry into the ideas of ſpace, time, immenſity &c. by Edmund Law*, imprimé à Cambridge en 1734. Si l'auteur y prouve avec ſuccès que les Démonſtrations *a priori* du Dr. Clarcke ſont fauſſes, il ſera facile de ſe convaincre par tout ce qui eſt dit dans nôtre ouvrage que toutes les Démonſtrations *a poſteriori*, ne ſont pas mieux fondées. Au reſte le grand cas que l'on fait aujourd'hui du livre de Clarcke prouve que les Théologiens ne ſont pas d'accord entre eux, changent ſouvent d'avis, & ne ſont pas difficiles ſur les démonſtrations qu'on donne de l'exiſtence d'un être qui juſqu'ici n'eſt rien moins que démontrée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que l'ouvrage de Clarcke, malgré les contradictions qu'il a éprouvées, jouit de la plus grande réputation.

dont il nous eſt impoſſible de nous faire aucune idée? Ce qui exiſte, ne ſuppoſe-t-il point, dès lors même, que l'exiſtence lui eſt eſſentielle? Ce qui ne peut point s'anéantir n'exiſte-t-il pas néceſſairement? Et comment peut-on concevoir que ce qui ne peut ceſſer d'exiſter ou ce qui ne peut s'anéantir ait eu un commencement? Si la matière ne peut être anéantie elle n'a pu commencer d'être; ainſi nous dirons à Mr. Clarcke que c'eſt la matière, que c'eſt la nature agiſſante par ſa propre énergie, dont aucune partie n'eſt jamais dans un repos abſolu, qui a toûjours exiſté; les différens corps matériels que cette nature renferme changent bien de formes, de combinaiſons, de propriétés & de façons d'agir, mais leurs principes ou élémens ſont indeſtructibles & n'ont jamais pu commencer.

II. *Un être indépendant & immuable a exiſté de toute éternité.*

Nous demanderons toûjours quel eſt cet être? nous demanderons s'il eſt indépendant de ſa propre eſſence ou des propriétés qui le conſtituent ce qu'il eſt? Nous demanderons ſi cet être quelconque peut faire que les êtres qu'il produit ou qu'il meut agiſſent autrement qu'ils ne font d'après les propriétés qu'il a pu leur donner; & dans ce cas nous demanderons ſi cet être, tel qu'on puiſſe le ſuppoſer, n'agit pas néceſſairement & n'eſt pas forcé d'employer les moyens indiſpenſables pour remplir ſes vues & parvenir aux fins qu'il a, ou qu'on lui ſuppoſe? Pour lors nous dirons que la nature eſt forcée d'agir d'après ſon eſſence; que tout ce qui ſe fait en elle eſt néceſſaire, & que

ſi on la ſuppoſe gouvernée par un Dieu, ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait, & par conſéquent eſt ſoumis lui-même à la néceſſité.

On dit qu'un homme eſt indépendant, lorſqu'il n'eſt déterminé dans ces actions que par les cauſes générales qui ont coutume de le mouvoir; on dit qu'il eſt dépendant d'un autre homme, lorſqu'il ne peut agir qu'en conſéquence des déterminations que ce dernier lui donne. Un corps eſt dépendant d'un autre corps, lorſqu'il lui doit ſon exiſtence & ſa façon d'agir. Un être exiſtant de toute éternité ne peut devoir ſon exiſtence à aucun autre être; il ne pourroit donc être dépendant de lui que parce qu'il lui devroit ſon action; mais il eſt évident qu'un être éternel, ou exiſtant par lui-même, renferme dans ſa nature tout ce qu'il faut pour agir; donc la matière étant éternelle eſt néceſſairement indépendante dans le ſens que nous avons expliqué. Donc elle n'a pas beſoin d'un moteur dont elle doive dépendre.

L'etre éternel eſt auſſi immuable, ſi par cet attribut l'on entend qu'il ne peut changer de nature; car ſi l'on vouloit dire par là qu'il ne peut point changer de façon d'être ou d'agir, on ſe tromperoit, ſans doute, puiſque, même en ſuppoſant un être immatériel, on ſeroit forcé de reconnoître en lui différentes manières d'être, différentes volitions, différentes façons d'agir; à moins qu'on ne le ſuppoſât totalement privé d'action, auquel cas il ſeroit parfaitement inutile. En effet pour changer de manière d'agir, il faut néceſſairement changer de façon d'être. D'où l'on voit que les Théologiens, en faiſant Dieu immuable,

muable, le rendent immobile, & par conſéquent inutile. Un être immuable dans ce ſens de ne point changer de façon d'être, ne pourroit évidemment avoir ni des volontés ſucceſſives, ni produire des actions ſucceſſives ; ſi cet être a créé la matière ou enfanté l'univers, il fut un tems où il voulut que cette matière & cet univers exiſtaſſent, & ce tems fut précédé d'un autre tems où il avoit voulu qu'ils n'exiſtaſſent point encore. Si Dieu eſt l'auteur de toutes choſes, ainſi que des mouvemens & des combinaiſons de la matière, il eſt ſans ceſſe occupé à produire & à détruire ; par conſéquent il ne peut être appellé *immuable* quant à ſa façon d'exiſter. L'univers matériel ſe maintient toûjours lui-même par les mouvemens & les changemens continuels de ſes parties ; la ſomme des êtres qui le compoſent, ou des élémens qui agiſſent en lui, eſt invariablement la même ; dans ce ſens l'immutabilité de l'univers eſt bien plus facile à concevoir & bien plus démontrée, que celle d'un Dieu diſtingué de lui, à qui l'on attribue tous les effets & changemens qui s'opèrent à nos yeux. La nature n'eſt pas plus accuſable de mutabilité à cauſe de la ſucceſſion de ſes formes, que l'être éternel des Théologiens par la diverſité de ſes décrets.

III. *Cet être immuable & indépendant, qui exiſte de toute éternité, exiſte par lui-même.*

CETTE propoſition n'eſt qu'une répétition de la première. Nous y répondrons donc en demandant pourquoi la matière, qui eſt indeſtructible, n'exiſteroit point par elle-même ? Il eſt évident

qu'un être qui n'a point eu de commencement doit exiſter par lui-même ; s'il eût exiſté par un autre, il auroit commencé d'être, & par conſéquent il ne ſeroit point éternel. Ceux qui font la matière coéternelle à Dieu ne font que multiplier les êtres ſans néceſſité.

IV. *L'eſſence de l'être qui exiſte par lui-même eſt incompréhenſible.*

M, Clarcke eût parlé plus exactement, s'il eût dit que ſon eſſence eſt impoſſible. Cependant nous conviendrons que l'eſſence de la matière eſt incompréhenſible, ou du moins que nous ne la concevons que foiblement par les façons dont nous en ſommes affectés ; mais nous dirons que nous ſommes encore bien moins à portée de concevoir la Divinité, que nous ne pouvons ſaiſir par aucun côté. Ainſi nous conclurons toûjours que c'eſt une folie d'en raiſonner ; que rien n'eſt plus ridicule que d'attribuer des qualités à un être diſtingué de la matière, tandis que, s'il exiſtoit, ce ſeroit par la matière ſeule que nous pourrions le connoître, c'eſt-à-dire, nous aſſûrer de ſon exiſtence & de ſes qualités. Enfin nous en conclurons que tout ce qu'on nous dit de Dieu le rend matériel, ou prouve l'impoſſibilité où nous ſerons toûjours de concevoir un être différent de la matière ; non étendu, & pourtant en tout lieu ; immatériel, & pourtant agiſſant ſur la matière ; ſpirituel, & produiſant la matière immuable, & mettant tout en mouvement. &c. &c. &c.

En effet l'incompréhenſibilité de Dieu ne le diſtingue point de la matière ; celle-ci n'en ſera

pas plus aiſée à comprendre, quand nous lui aſſocierons un être encore bien moins compréhenſible qu'elle-même. que nous connoiſſons du moins par quelques-uns de ſes côtés. Nous ne connoiſſons l'eſſence d'aucun être, ſi par le mot *eſſence* l'on entend ce qui conſtitue la nature qui lui eſt propre ; nous ne connoiſſons la matiere que par les perceptions, les ſenſations & les idées qu'elle nous donne ; c'eſt d'après cela que nous en jugeons bien ou mal, ſelon la diſpoſition particulière de nos organes ; mais dès qu'un être n'agit ſur aucun de nos organes ; il n'exiſte point pour nous ; & nous ne pouvons ſans extravagance parler de ſa nature ou lui aſſigner des qualités. L'incompréhenſibilité de Dieu devroit convaincre les hommes qu'ils ne devroient point s'en occuper : mais cette indifférence n'accommoderoit point ſes Miniſtres, qui veulent en raiſonner ſans ceſſe pour montrer leur ſçavoir, & nous en occuper ſans ceſſe pour nous ſoumettre à leurs vues. Cependant ſi Dieu eſt incompréhenſible, nous devrions en conclure que nos Prêtres ne le comprennent pas mieux que nous, & non pas en conclure que le parti le plus ſûr eſt de nous en rapporter à l'imagination de ces Prêtres.

V. *L'être qui exiſte néceſſairement par lui-même eſt néceſſairement éternel.*

CETTE propoſition eſt la même que la premiere, à moins qu'ici le Docteur Clarcke n'entende que, comme l'être exiſtant par lui-même n'a point eu de commencement, il ne peut avoir de fin. Quoiqu'il en ſoit, on demandera toûjours pourquoi l'on

s'obſtine à diſtinguer cet être de l'univers? Et l'on dira que la matière ne pouvant point s'anéantir, exiſte néceſſairement & ne ceſſera point d'exiſter. D'ailleurs comment faire dériver cette matière d'un être qui n'eſt point matière ? Ne voit-on pas que la matière eſt néceſſaire, & qu'il n'y a que ſa force, ſon arrangement, ſes combinaiſons qui ſoient contingentes, ou plutôt paſſagères? Le mouvement général eſt néceſſaire, mais un mouvement donné ne l'eſt que tant que ſubſiſte la combinaiſon dont ce mouvement eſt la ſuite ou l'effet: on peut changer les directions, accélérer ou retarder, ſuſpendre ou arrêter un mouvement particulier, mais le mouvement général ne peut être anéanti. L'homme en mourant ceſſe de vivre; c'eſt-à-dire, de marcher, de penſer, d'agir de la façon qui eſt propre à l'organiſation humaine; mais la matière qui compoſoit ſon corps & ſon ame ne ceſſe point de ſe mouvoir pour cela, elle devient ſimplement ſuſceptible d'un autre genre de mouvement.

VI. *L'être qui exiſte par lui-même doit être infini & préſent par-tout.*

Le mot *infini* ne préſente qu'une idée négative qui exclut toutes les bornes. Il eſt évident qu'un être qui exiſte néceſſairement, qui eſt indépendant, ne peut être limité par rien qui ſoit hors de lui, il doit être ſa limite à lui-même, en ce ſens l'on peut dire *qu'il eſt infini.*

Quant à ce qu'on nous dit qu'il eſt préſent par-tout, il eſt évident que s'il n'y a rien hors de lui, il n'y a point de lieu où il ne ſoit préſent, ou

qu'il n'y aura que lui & le vuide. Cela posé, je demande au Docteur Clarcke si la matière existe, & si elle n'occupe pas du moins une portion de l'espace? Dans ce cas la matière ou l'univers doivent au moins exclure la Divinité, qui n'est point matière, de la place que les êtres matériels occupent dans l'espace. Le Dieu des Théologiens seroit-il par hazard l'être abstrait que l'on nomme l'espace ou le vuide? Ils nous répondront que non; & ils nous diront que Dieu qui n'est point matière, *pénètre la matière.* Mais pour pénétrer la matière, il faut correspondre à la matière, & par conséquent avoir de l'étendue; or avoir de l'étendue, c'est avoir une des propriétés de la matière. Si Dieu pénètre la matière, il est matériel & se confond avec l'univers, dont il est impossible de le distinguer; & par une suite nécessaire Dieu ne peut jamais se séparer de la matière; il sera dans mon corps, dans mon bras, &c. ce qu'aucun Théologien ne voudra m'accorder. Il me dira que c'est un mystère; & je comprendrai par là qu'il ne sçait où placer son Dieu, qui pourtant, selon lui, remplit tout de son immensité.

VII. *L'être existant nécessairement est nécessairement unique.*

S'IL n'y a rien hors d'un être qui existe nécessairement, il faut qu'il soit unique. On voit que cette proposition est la même que la précédente; à moins que l'on ne voulut nier l'existence de l'univers matériel, ou que l'on ne voulut dire avec Spinosa, qu'il n'y a, & que l'on ne peut concevoir d'autre substance que Dieu. *Præter Deum*

neque dari neque concipi poteſt ſubſtantia, dit ce célèbre Athée dans ſa quatorzième propoſition.

VIII. *L'être exiſtant par lui-même eſt néceſſairement intelligent.*

Ici le Docteur Clarcke aſſigne à Dieu une qualité humaine. L'intelligence eſt une qualité des êtres organiſés ou animés que nous ne connoiſſons nulle part hors de ces êtres. Pour avoir de l'intelligence, il faut penſer; pour penſer, il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des ſens; quand on a des ſens, on eſt matériel; & quand on eſt matériel, on n'eſt point un *pur eſprit*.

L'ETRE néceſſaire qui comprend, qui renferme & produit des êtres animés, renferme, comprend & produit des intelligences. Mais le grand tout a-t-il une intelligence particulière qui le meuve, le faſſe agir, le détermine, comme l'intelligence meut & détermine les corps animés? C'eſt ce que rien ne peut prouver. L'homme s'étant mis à la première place de l'univers, a voulu juger de tout par ce qu'il voyoit en lui-même; il a prétendu que pour être parfait, il falloit être comme lui; voilà la ſource de tous ſes faux raiſonnemens ſur la nature & ſur ſon Dieu. On s'imagine donc que ce ſeroit faire tort à la Divinité que de lui refuſer une qualité qui ſe trouve dans l'homme, & à laquelle il attache une idée de perfection & de ſupériorité. Nous voyons que nos ſemblables s'offenſent lorſque nous diſons qu'ils manquent d'intelligence, & nous jugeons qu'il en eſt de

même de l'agent, que nous ne ſubſtituons à la nature que par ce que nous reconnoiſſons qu'elle n'a point cette qualité. On n'accorde point de l'intelligence à la nature, quoiqu'elle renferme des êtres intelligens ; c'eſt pour cela que l'on imagina un Dieu qui penſe, qui agiſſe, qui ait de l'intelligence pour elle. Ainſi ce Dieu n'eſt que la qualité abſtraite, la modification de notre être nommée *intelligence* que l'on a perſonnifiée. C'eſt dans la terre que s'engendrent des animaux vivans que nous nommons des vers ; cependant nous ne diſons point que la terre ſoit un être vivant. Le pain que nous mangeons & le vin que nous buvons ne ſont point de ſubſtances penſantes, mais ils nourriſſent, ſoutiennent & font penſer des êtres ſuſceptibles de cette modification particulière. C'eſt dans la nature que ſe forment des êtres intelligens, ſentans, penſans ; cependant nous ne pouvons dire que la nature ſente, penſe & ſoit intelligente.

COMMENT, nous dira-t-on, refuſer au créateur des qualités que nous voyons dans ſes créatures ? L'ouvrage ſeroit-il donc plus parfait que l'ouvrier ? *Le Dieu qui a fait l'œil ne verra-t-il point, le Dieu qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point ?* Mais d'après ce raiſonnement ne devrions-nous pas attribuer à Dieu toutes les autres qualités que nous rencontrons dans ſes créatures ? Ne dirions-nous pas avec autant de fondement que le Dieu qui a fait la matière eſt lui-même matière ; que le Dieu qui a fait le corps doit poſſéder un corps ; que le Dieu qui a fait tant d'inſenſés eſt inſenſé lui-même ; que le Dieu qui a fait des hommes qui pèchent eſt ſujet à pécher ? Si de ce que les ouvra-

ges de Dieu poſſédent certaines qualités & ſont ſuſceptibles de certaines modifications, nous allons en conclure que Dieu les poſſéde auſſi, à plus forte raiſon nous ſerons forcés d'en conclure pareillement que Dieu eſt matériel, eſt étendu, eſt peſant, eſt méchant &c.

POUR attribuer à Dieu, c'eſt-à-dire, au moteur univerſel de la nature, une ſageſſe ou une intelligence infinies, il faudroit qu'il n'y eut ni folies, ni maux, ni méchanceté, ni déſordre ſur la terre. On nous dira, peut-être, que même d'après nos principes les maux & les déſordres ſont néceſſaires; mais nos principes n'admettent point un Dieu intelligent & ſage qui auroit la puiſſance de les empêcher. Si en admettant un pareil Dieu, le mal n'en eſt pas moins néceſſaire, à quoi ce Dieu ſi ſage, ſi puiſſant, ſi intelligent peut-il ſervir? Puiſqu'il eſt lui-même ſoumis à la néceſſité; dès lors il n'eſt plus indépendant, la puiſſance diſparoît, il eſt forcé de laiſſer un libre cours aux eſſences des choſes; il ne peut empêcher les cauſes de produire leurs effets; il ne peut s'oppoſer au mal; il ne peut rendre l'homme plus heureux qu'il n'eſt; il ne peut par conſéquent être bon; il eſt parfaitement inutile; il n'eſt que le témoin tranquille de ce qui doit néceſſairement arriver; il ne peut s'empêcher de vouloir tout ce qui ſe fait dans le monde. Cependant on nous dit dans la propoſition ſuivante que,

IX. *L'être exiſtant par lui-même eſt un agent libre.*

UN homme eſt appellé *libre* lorſqu'il trouve en lui-même des motifs qui le déterminent à l'action,

ou lorſque ſa volonté ne trouve point d'obſtacles à faire ce à quoi ſes motifs le déterminent. Dieu, ou l'être néceſſaire dont il eſt ici queſtion, ne trouve-t-il point d'obſtacles dans l'exécution de ſes projets ? Veut-il que le mal ſe faſſe ou ne peut-il point l'empêcher ? Dans ce cas il n'eſt point libre, & la volonté rencontre des obſtacles continuels, ou bien il faudra dire qu'il conſent au péché, qu'il veut qu'on l'offenſe, qu'il ſouffre que les hommes gênent ſa liberté & dérangent ſes projets. Comment les Théologiens ſe tireront-ils de ces embarras ?

D'UN autre côté, le Dieu que l'on ſuppoſe ne peut agir qu'en conſéquence des loix de ſa propre exiſtence ; on pourroit donc l'appeller un *être libre*, en tant que ſes actions ne ſeroient déterminées par rien qui ſeroit hors de lui, mais ce ſeroit abuſer viſiblement des termes : en effet on ne peut point dire qu'un être qui ne peut point agir autrement qu'il ne fait, & qui jamais ne peut ceſſer d'agir qu'en vertu des loix de ſon exiſtence propre, ſoit un être libre, il eſt évidemment néceſſité dans toutes ſes actions. Demandons à un Théologien ſi Dieu peut récompenſer le crime & punir la vertu ? Demandons lui encore ſi Dieu peut aimer le péché, ou s'il eſt libre, lorſque l'action d'un homme produit néceſſairement en lui une volonté nouvelle ; un homme eſt un être hors de Dieu, & néanmoins l'on prétend que la conduite de cet homme influe ſur cet être libre & détermine néceſſairement ſa volonté. Enfin nous demanderons ſi Dieu peut ne pas vouloir ce qu'il veut & ne pas faire ce qu'il fait ? Sa volonté n'eſt-elle pas néceſſitée par l'intelligence, la ſageſſe & les vues qu'on lui ſuppoſe ? Si Dieu eſt ainſi lié, il

n'eſt pas plus libre que l'homme : ſi tout ce qu'il fait eſt néceſſaire, il n'eſt autre choſe que le Deſtin, la fatalité, le *fatum* des anciens, & les modernes n'ont point changé de Divinité, quoiqu'ils aient changé ſon nom.

On nous dira peut-être, que Dieu eſt libre, en tant qu'il n'eſt point lié par les loix de la nature ou par celles qu'il impoſe à tous les êtres. Cependant s'il eſt vrai qu'il ait fait ces loix, ſi elles ſont les effets de ſa ſageſſe infinie & de ſon intelligence ſuprême, il eſt par ſon eſſence obligé de les ſuivre, ou bien on ſera forcé de convenir que Dieu pourroit agir en inſenſé. Les Théologiens, dans la crainte, ſans doute, de gêner la liberté de Dieu, ont ſuppoſé qu'il n'étoit aſſervi à aucunes règles, comme nous l'avons prouvé ci-devant; en conſéquence ils en ont fait un être deſpotique, fantaſque & bizarre, que ſa puiſſance mettoit en droit de violer toutes les loix qu'il avoit lui-même établies. Par les prétendus miracles qu'on lui attribue, il déroge aux loix de la nature; par la conduite qu'on lui ſuppoſe, il agit très ſouvent d'une façon contraire à ſa ſageſſe divine & à la raiſon qu'il a donnée aux hommes pour régler leurs jugemens. Si Dieu eſt libre en ce ſens, toute religion eſt inutile; elle ne peut ſe fonder que ſur les règles immuables que ce Dieu s'eſt preſcrites à lui-même & ſur les engagemens qu'il a pris avec le genre-humain: dès qu'une religion ne le ſuppoſe point lié par ſes engagemens, elle ſe détruit elle-même.

X. *La cauſe ſuprême de toutes choſes poſſède une puiſſance infinie.*

Il n'y a de puiſſance qu'en elle, cette puiſſance n'a donc point de bornes; mais ſi c'eſt Dieu qui jouit de cette puiſſance, l'homme ne devroit pas avoir le pouvoir de mal faire; ſans quoi il ſeroit en état d'agir contre la puiſſance divine; il y auroit hors de Dieu une force capable de contrebalancer la ſienne ou de l'empêcher de produire les effets qu'elle ſe propoſe; la Divinité ſeroit forcée de ſouffrir le mal qu'elle ne pourroit point empêcher.

D'un autre côté, ſi l'homme eſt libre de pécher Dieu n'eſt pas libre lui-même, ſa conduite eſt néceſſairement déterminée par les actions de l'homme. Un Monarque équitable n'eſt rien moins que libre quand il ſe croit obligé d'agir conformément aux loix qu'il a juré d'obſerver ou qu'il ne pourroit violer ſans bleſſer la juſtice. Un Monarque n'eſt point puiſſant quand le moindre de ſes ſujets eſt à portée de l'inſulter, de lui réſiſter en face ou de faire ſourdement échouer tous ſes projets. Cependant toutes les religions du monde nous montrent Dieu ſous les traits d'un ſouverain abſolu dont rien ne peut gêner les volontés ni borner le pouvoir; tandis que d'un autre côté, elles aſſurent que ſes ſujets ont à chaque inſtant le pouvoir & la liberté de lui déſobéir & d'anéantir ſes deſſeins: d'où l'on voit évidemment que toutes les religions du monde détruiſent d'une main ce qu'elles établiſſent de l'autre; & que d'après les idées qu'elles nous donnent, leur Dieu n'eſt ni libre, ni puiſſant, ni heureux.

XI. *L'auteur de toutes choſes doit être infiniment ſage.*

La ſageſſe & la folie ſont des qualités fondées ſur nos propres jugemens; or dans ce monde, que Dieu eſt ſuppoſé avoir créé, conſerver, mouvoir & pénétrer, il ſe paſſe mille choſes qui nous paroiſſent des folies, & même les créatures, pour qui nous imaginons que l'univers a été fait, ſont bien plus ſouvent inſenſées & déraiſonnables que prudentes & ſenſées. L'auteur de tout ce qui exiſte doit être également l'auteur de ce que nous appellons déraiſonnable & de ce que nous jugeons très ſage. D'un autre côté, pour juger de l'intelligence & de la ſageſſe d'un être, il faudroit au moins entrevoir le but qu'il ſe propoſe. Quel eſt le but de Dieu? C'eſt, nous dit-on, ſa propre gloire; mais ce Dieu parvient-il à ce but & les pécheurs ne refuſent-ils pas de le glorifier? D'ailleurs ſuppoſer que Dieu eſt ſenſible à la gloire, n'eſt-ce pas lui ſuppoſer nos folies & nos foibleſſes? N'eſt-ce pas le dire orgueilleux? Si l'on nous dit que le but de la ſageſſe divine eſt de rendre les hommes heureux, je demanderai toûjours pourquoi ces hommes, en dépit de ſes vues, ſe rendent ſi ſouvent malheureux? Si l'on me dit que les vues de Dieu ſont impénétrables pour nous; je répondrai 1º. que dans ce cas c'eſt au hazard que l'on dit que la Divinité ſe propoſe le bonheur de ſes créatures, objet qui, dans le fait, n'eſt jamais rempli. Je répondrai 2º. qu'ignorant ſon vrai but, il nous eſt impoſſible de juger de ſa ſageſſe, & qu'il y a de la démence à vouloir en raiſonner.

XII. *La cauſe ſuprême doit néceſſairement poſſéder une bonté, une juſtice, une véracité infinies & toutes les autres perfections morales qui conviennent au Gouverneur & au Souverain juge du monde.*

L'idée de la *perfection* eſt une idée abſtraite, métaphyſique, négative qui n'a nul Archétype ou modèle hors de nous. Un être parfait ſeroit un être ſemblable à nous dont par la penſée nous ôtons toutes les qualités que nous trouvons nuiſibles à nous-mêmes, & que pour cette raiſon nous appellons des imperfections; ce n'eſt jamais que relativement à nous & à notre façon de ſentir & de penſer, & non en elle-même qu'une choſe eſt parfaite ou imparfaite; c'eſt ſelon que cette choſe nous eſt plus ou moins utile ou nuiſible, agréable ou déſagréable. En ce ſens comment pouvons-nous attribuer la perfection à l'être néceſſaire? Dieu eſt-il parfaitement bon relativement aux hommes? Mais les hommes ſont ſouvent bleſſés de ſes ouvrages & forcés de ſe plaindre des maux qu'ils ſouffrent dans ce monde. Dieu eſt-il parfait relativement à ſes œuvres? Mais ne voyons-nous pas ſonvent à côté de l'ordre le déſordre le plus complet? Les œuvres ſi parfaites de la Divinité ne s'altèrent-elles pas, ne ſe détruiſent-elles pas ſans ceſſe; ne nous font-elles pas malgré nous éprouver des chagrins & des peines qui balancent les plaiſirs & les biens que nous recevons de la nature? Toutes les religions du monde ne ſuppoſent-elles pas un Dieu continuellement occupé à refaire, à réparer, à défaire, à rectifier ſes ouvrages merveilleux? On ne manquera pas de nous dire que Dieu ne peut pas com-

muniquer à ſes œuvres les perfections qu'il poſſéde lui-même. Dans ce cas nous dirons que les imperfections de ce monde étant néceſſaires pour Dieu lui-même, il ne pourra jamais y rémédier, même dans un autre monde; & nous conclurons que ce Dieu ne peut être pour nous d'aucune utilité.

Les attributs métaphyſiques ou Théologiques de la Divinité en font un être abſtrait & inconcevable, dès qu'on le diſtingue de la nature & de tous les êtres qu'elle renferme: les qualités morales en font un être de l'eſpèce humaine, quoique par les attributs négatifs on ſe ſoit efforcé de l'éloigner de l'homme. Le Dieu Théologique eſt un être iſolé, qui dans le vrai ne peut avoir aucuns rapports avec aucuns des êtres que nous connoiſſons. Le Dieu moral n'eſt jamais qu'un homme, que l'on a cru rendre parfait, en écartant de lui par la penſée les imperfections de la nature humaine Les qualités morales des hommes ſont fondées ſur les rapports ſubſiſtans entr'eux, ou ſur leurs beſoins mutuels. Le Dieu Théologique ne peut avoir des qualités morales ou des perfections humaines; il n'a pas beſoin des hommes, il n'a aucuns rapports avec eux, vu qu'il ne peut y avoir de rapports qui ne ſoient réciproques. Un pur eſprit ne peut avoir des rapports avec des êtres matériels, au moins en partie; un être infini ne peut avoir aucuns rapports avec des être finis; un être éternel ne peut avoir des rapports avec des êtres périſſables & paſſagers. L'être unique, qui n'a ni genre ni eſpèce, qui n'a point de ſemblables, qui ne vit point en ſociété, qui n'a rien de commun avec ſes créatures, s'il exiſtoit réellement, ne pourroit avoir aucunes des qualités que

nous nommons perfections ; il ſeroit d'un ordre ſi différent des hommes que nous ne pourrions lui aſſigner ni vices ni vertus. On nous répete ſans ceſſe que Dieu ne nous doit rien, que nul être ne peut ſe comparer à lui, que notre entendement borné ne peut concevoir ſes perfections, que l'eſprit humain n'eſt point fait pour comprendre ſon eſſence : mais par cela même ne détruit-on point nos rapports avec cet être ſi diſſemblable, ſi diſproportionné, ſi incompréhenſible ? Tous les rapports ſuppoſent une certaine analogie ; tous les devoirs ſuppoſent une reſſemblance & des beſoins réciproques ; pour rendre des devoirs à quelqu'un il eſt néceſſaire de le connoître.

On nous dira, ſans doute, que Dieu s'eſt fait connoître par la révélation. Mais cette révélation ne ſuppoſe-t-elle pas l'exiſtence du Dieu ſur la quelle nous diſputons ? Cette révélation elle-même n'anéantit-elle pas les perfections morales qu'on lui attribue ? Toute révélation ne ſuppoſe-t-elle pas dans les hommes une ignorance, une imperfection, une perverſité qu'un Dieu bon, ſage, tout puiſſant & prévoyant auroit dû prévenir ? Toute révélation particulière ne ſuppoſe-t-elle pas dans ce Dieu une préférence, une prédilection, une injuſte partialité pour quelques-unes de ſes créatures ; diſpoſitions qui contrediſent viſiblement & ſa bonté & ſa juſtice infinies ? Cette révélation n'annonce-t-elle pas en lui de l'averſion, de la haine, ou du moins de l'indifférence, pour le plus grand nombre des habitans de la terre ou même un deſſein formé de les aveugler pour les perdre ? En un mot dans toutes les révélations connues, la Divinité, au lieu de nous être repré-

ſentée comme ſage, comme équitable, comme remplie de tendreſſe pour l'homme, ne nous eſt-elle pas continuellement dépeinte comme fantaſque, comme inique, comme cruelle, comme voulant ſéduire ſes enfans, comme leur tendant, ou leur faiſant tendre des piéges, comme les puniſſant enſuite pour y être tombés ? En vérité le Dieu du Docteur Clarcke & des chrétiens ne peut être regardé comme un être parfait, à moins que dans la Théologie l'on n'appelle *perfections* ce que la raiſon ou le bon ſens appellent des imperfections frappantes ou des diſpoſitions odieuſes. Diſons plus ; il n'eſt point dans la race humaine d'individus auſſi méchant auſſi vindicatif, auſſi injuſte, auſſi cruel que le tyran à qui les chrétiens prodiguent leurs hommages ſerviles & à qui leurs Théologiens prodiguent des perfections, à chaque inſtant démenties par la conduite qu'il lui prêtent.

Plus nous enviſagerons le Dieu Théologique, plus il nous paroîtra impoſſible & contradictoire ; la Théologie ne ſemble le former que pour le détruire auſſi-tôt. Qu'eſt-ce en effet qu'un être dont on ne peut rien affirmer qui ne ſe trouve ſur le champ démenti ? Qu'eſt-ce qu'un Dieu bon qui s'irrite ſans ceſſe ; un Dieu tout-puiſſant qui jamais ne vient à bout de ſes deſſeins ; un Dieu infiniment heureux, dont la félicité eſt continuellement troublée ; un Dieu qui aime l'ordre & qui jamais ne peut le maintenir ; un Dieu juſte, qui permet que ſes ſujets les plus innocens eſſuyent des injuſtices perpétuelles ? Qu'eſt-ce qu'un pur eſprit qui crée & qui meut la matière ? Qu'eſt-ce qu'un être immuable qui eſt la cauſe des mouvemens & des changemens qui s'opèrent à chaque inſtant

tant dans la nature? Qu'eſt-ce qu'un être infini qui coexiſte pourtant avec l'univers? Qu'eſt-ce qu'un être omniſcient, qui ſe croit obligé d'éprouver ſes créatures? Qu'eſt-ce qu'un être tout-puiſſant qui ne peut jamais communiquer à ſes ouvrages la perfection qu'il veut trouver en eux? Qu'eſt-ce qu'un être revêtu de toutes ſortes de qualités divines & dont la conduite eſt toûjours humaine? Qu'eſt-ce qu'un être qui peut tout & qui ne réuſſit à rien, qui n'agit jamais d'une façon digne de lui? Il eſt méchant, injuſte, cruel, jaloux, iraſcible, vindicatif comme l'homme; il échoue comme l'homme dans tous ſes projets; & cela avec tous les attributs capables de le garantir des défauts de notre eſpèce. Si nous voulons être de bonne foi nous conviendrons que cet être n'eſt rien; & nous trouverons que le phantôme imaginé pour expliquer la nature eſt perpétuellement en contradiction avec cette nature, & qu'au lieu de tout expliquer il ne ſert qu'à tout embrouiller.

SELON Clarcke lui-même, *le Néant eſt ce dont on ne peut rien affirmer avec vérité, & dont on peut tout nier véritablement; tellement que l'idée du Néant eſt, pour ainſi dire, la Négation d'abſolument toutes les idées; l'idée du Néant fini ou infini eſt donc une contradiction dans les termes.* Que l'on applique ce principe à ce que notre auteur a dit de la Divinité, & l'on trouvera que de ſon aveu même elle eſt le *Néant infini*, puiſque l'idée de cette divinité eſt la *Négation d'abſolument toutes les idées* que les hommes ſont capables de ſe former. La ſpiritualité n'eſt en effet qu'une pure négation de la corporéité; en diſant que Dieu eſt ſpirituel n'eſt-ce pas nous dire qu'on ne ſçait pas ce qu'il eſt? On nous dit qu'il y a des ſubſtances

que nous ne pouvons ni voir ni toucher & qui n'en exiſtent pas moins pour cela. A la bonne heure ; mais dès lors nous ne pouvons ni en raiſonner ni leur aſſigner des qualités. Conçoit-on mieux l'infinité, qui eſt une pure négation des limites que nous trouvons dans tous les êtres ? L'eſprit humain peut-il comprendre ce que c'eſt que l'infini, & pour s'en former une eſpèce d'idée confuſe, n'eſt-il pas obligé de joindre des quantités bornées à d'autres quantités qu'il ne conçoit encore que bornées ? La toute-puiſſance, l'éternité, l'omniſcience, la perfection ſont-elles donc autre choſe que des abſtractions ou des pures négations des bornes dans la force, dans la durée, dans la ſcience ? Si l'on prétend que Dieu n'eſt rien de ce que l'homme peut connoître, peut voir, peut ſentir ; ſi l'on ne peut rien en dire de poſitif, il eſt au moins permis de douter qu'il exiſte ; ſi l'on prétend que Dieu eſt ce que diſent nos Théologiens, l'on ne peut s'empêcher de nier l'exiſtence ou la poſſibilité d'un être qu'ils font le ſujet de qualités que l'eſprit humain ne pourra jamais concilier ni concevoir.

L'être exiſtant par lui-même doit être, ſuivant Clarcke, *un être ſimple, immuable, incorruptible, ſans parties, ſans figure, ſans mouvement, ſans diviſibilité, en un mot un être en qui ne ſe rencontrent aucunes des propriétés de la matière, qui, étant toutes finies, ſont incompatibles avec l'infinité parfaite.* En bonne foi ! Eſt-il bien poſſible de ſe faire quelque notion véritable d'un pareil être ? Les Théologiens conviennent eux-mêmes que les hommes ne peuvent ſe faire une notion complete de Dieu ; mais celle qu'on nous préſente ici eſt, non ſeulement incomplete, mais encore elle dé-

truit en Dieu toutes les qualités ſur leſquelles notre eſprit pourroit aſſeoir un jugement. Auſſi M. Clarcke eſt-il forcé d'avouer que *lorſqu'il ſ'agit de déterminer la maniére dont il eſt infini & dont il peut être préſent par-tout, nos entendemens bornés ne ſçauroient ni l'expliquer ni le comprendre.* Mais qu'eſt-ce qu'un être que nul homme ne peut ni expliquer ni comprendre ? C'eſt une chimère, qui, ſi elle exiſtoit, ne pourroit nullement l'intéreſſer,

PLATON, ce grand créateur de chimères, dit que *ceux qui n'admettent que ce qu'ils peuvent voir & manier ſont des ſtupides & des ignorans qui refuſent d'admettre la réalité de l'exiſtence des choſes inviſibles.* Nos Théologiens nous tiennent le même langage : nos religions Européennes ont été viſiblement infectées des rêveries Platoniciennes, qui ne ſont évidemment que les réſultats des notions obſcures & de la métaphyſique inintelligible des prêtres Egyptiens, Chaldéens, Aſſyriens, chez leſquels Platon avoit été puiſer ſa prétendue Philoſophie. En effet, ſi la Philoſophie conſiſte dans la connoiſſance de la nature, l'on ſera forcé de convenir que la doctrine Platonique ne mérite aucunement ce nom, vu qu'elle n'a fait qu'écarter l'eſprit humain de la nature viſible pour le jetter dans un monde intellectuel, où il ne trouva que des chimères. Cependant, c'eſt cette philoſophie phantaſtique qui régle encore toutes nos opinions. Nos Théologiens, guidés encore par l'enthouſiaſme de Platon, n'entretiennent leurs ſectateurs que d'*eſprits*, d'*intelligences* de *ſubſtances incorporelles*, de *puiſſances inviſibles*, d'*Anges*, de *Démons* de *vertus myſtérieuſes*, d'*effets ſur-*

naturels ; d'*illuminations divines*, d'idées innées, &c. (28) A les en croire nos ſens nous ſont entiérement inutiles ; l'expérience n'eſt bonne à rien ; l'imagination, l'enthouſiaſme, le fanatiſme & les mouvemens de crainte que nos préjugés religieux font naître en nous, ſont des *inſpirations céleſtes*, des avertiſſemens divins, des ſentimens naturels que nous devons préférer à la raiſon, au jugement, au bon ſens. Après nous avoir imbus dès l'enfan-

---

(28) Quiconque ſe donnera la peine de lire les ouvrages de Platon & de ſes diſciples, tels que *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, &c. y trouvera preſque tous les dogmes & les ſubtilités métaphyſiques de la Théologie Chrétienne. Bien plus il y trouvera l'origine des *ſymboles*, des *rites*, des *Sacremens*, en un mot de la *Théurgie* employée dans le culte des Chrétiens, qui dans leurs cérémonies religieuſes, ainſi que dans leurs dogmes, n'ont fait que ſuivre plus ou moins fidélement les routes qui leur avoient été tracées par les prêtres du Paganiſme. Les folies religieuſes ne ſont pas auſſi variées qu'on le penſe.

A l'égard de la Philoſophie ancienne, à l'exception de celle de Démocrite & d'Epicure, elle fut pour l'ordinaire une vraie *Théoſophie*, imaginée par des prêtres d'Egypte & d'Aſſyrie. Pythagore & Platon n'ont été que des Théologiens, remplis d'enthouſiaſme, &, peut-être, de mauvaiſe foi. Au moins l'on trouve chez eux un eſprit myſtérieux *ſacerdotal*, qu iſera toûjours un ſigne que l'on cherche à tromper, ou que l'on ne veut point éclairer les hommes. C'eſt dans la nature, & non dans la Théologie, que l'on peut puiſer une Philoſophie intelligible & véritable.

ce de ces maximes ſi propres à nous éblouir & à nous aveugler, il leur eſt aiſé de nous faire admettre les plus grandes abſurdités ſous le nom impoſant de *Myſteres*, & de nous empêcher d'examiner ce qu'ils nous diſent de croire. Quoi qu'il en ſoit, nous répondrons à Platon, & à tous les Docteurs qui, comme lui, nous impoſent la néceſſité de croire ce que nous ne pouvons comprendre, que pour croire qu'une choſe exiſte, il faut au moins en avoir quelqu'idée; que cette idée ne peut nous venir que par nos ſens; que tout ce que nos ſens ne nous font point connoître n'eſt rien pour nous; que s'il y a de l'abſurdité à nier l'exiſtence de ce qu'on ne connoit pas, il y a de l'extravagance à lui donner des qualités inconnues & qu'il y a de la ſtupidité à trembler devant de vrais phantômes, ou à reſpecter de vaines idoles revêtues de qualités incompatibles que notre imagination a combinées ſans jamais pouvoir conſulter l'expérience & la raiſon.

Cela peut ſervir à répondre au Docteur Clarcke, qui nous dit: *quelle abſurdité de ſe récrier ſi fort contre l'exiſtence d'une ſubſtance immatérielle, dont l'eſſence n'eſt point compréhenſible, & d'en parler comme de la choſe la plus incroyable!* il avoit dit un peu plus haut, *il n'y a point de plante ſi petite & ſi mépriſable qu'elle ſoit; il n'eſt point d'animal ſi vil qui ne confonde le génie le plus ſublime: les êtres inanimés ſont environnés pour nous de ténèbres impénétrables. Quelle extravagance donc de faire ſervir l'incompréhenſibilité de Dieu à nier ſon exiſtence?*

Nous lui repondrons 1°. que l'idée d'une ſubſtance immatérielle ou privée d'étendue n'eſt

qu'une abſence d'idées, une négation de l'étendue, & que lorſqu'on nous dit qu'un être n'eſt point matiere, on nous dit ce qu'il n'eſt pas & l'on ne nous apprend pas ce qu'il eſt, & qu'en diſant qu'un être ne peut tomber ſous nos ſens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous aſſûrer s'il exiſte ou non.

2°. L'on avouera ſans peine que les hommes du plus grand génie ne connoiſſent point l'eſſence des pierres, des plantes, des animaux, ni les reſſorts ſecrets qui les conſtituent, qui les font végéter ou agir; mais que du moins on les voit, que nos ſens les connoiſſent au moins à quelques-égards, que nous pouvons appercevoir quelques-uns de leurs effets, d'après leſquels nous les jugeons bien ou mal; au lieu que nos ſens ne peuvent ſaiſir par aucun côté un être immatériel, ni parconſéquent nous en porter aucune idée; un tel être eſt pour nous une *qualité occulte*, ou plutôt un *être de raiſon*: ſi nous ne connoiſſons point l'eſſence ou la combinaiſon intime des êtres les plus matériels, nous découvrons du moins à l'aide de l'expérience quelques-uns de leurs rapports avec nous-mêmes: nous connoiſſons leurs ſurfaces, leur étendue, leur forme, leur couleur, leur moleſſe, leur dureté par les impreſſions qu'ils font ſur nous: nous ſommes à portée de les comparer, de les diſtinguer, de les juger, de les aimer ou de les fuir d'après les différentes façons dont nous en ſommes affectés: nous ne pouvons avoir les mêmes connoiſſances ſur un Dieu immatériel, ni ſur les eſprits dont nous parlent ſans ceſſe des hommes qui n'en peuvent point avoir plus d'idées que les autres mortels.

3°. Nous connoiſſons en nous-mêmes des modifications que nous nommons des ſentimens, des penſées, des volontés, des paſſions : faute de connoître notre eſſence propre & l'énergie de notre organiſation particulière, l'on attribue ces effets à une cauſe cachée & diſtinguée de nous-mêmes, que l'on a dit être *ſpirituelle*, parce qu'elle ſembloit agir différemment de notre corps : cependant la réflexion nous prouve que des effets matériels ne peuvent partir que d'une cauſe matérielle. Nous ne voyons de même dans l'univers que des effets phyſiques & matériels, qui ne peuvent partir que d'une cauſe analogue, & que nous attribuerons, non à une cauſe ſpirituelle que nous ne connoiſſons pas, mais à la nature elle-même, que nous pouvons connoître à quelques égards, ſi nous daignions la méditer de bonne foi.

Si l'incompréhenſibilité de Dieu n'eſt point une raiſon de nier ſon exiſtence elle n'en eſt pas une pour dire qu'il eſt immatériel, & nous le comprendrons encore bien moins ſpirituel que matériel, puiſque la matérialité eſt une qualité connue, & que la ſpiritualité eſt une qualité occulte ou inconnue, ou plutôt une façon de parler dont nous ne nous ſervons que pour couvrir notre ignorance. Un aveugle né ne raiſonneroit pas bien, s'il nioit l'exiſtence des douleurs, quoique ces douleurs n'exiſtent réellement pas pour lui, mais ſeulement pour ceux qui ſont à portée de les connoître; cet aveugle nous paroîtroit ridicule s'il vouloit les définir. S'il exiſtoit des êtres qui euſſent des idées de Dieu ou d'un pur eſprit, nos Théologiens leur paroîtroient, ſans doute, auſſi ridicules que cet aveugle.

On nous répète ſans ceſſe que nos ſens ne nous

montrent que *l'écorce* des choſes, que nos eſprits bornés ne peuvent concevoir un Dieu : l'on en convient; mais ces ſens ne nous montrent pas même *l'écorce* de la Divinité que nos Théologiens nous définiſſent, à qui ils donnent des attributs, ſur laquelle ils ne ceſſent de diſputer, tandis que juſqu'ici ils ne ſont jamais parvenus à prouver ſon exiſtence. „ J'aime beaucoup, dit Mr. Locke, „ tous ceux qui défendent leurs opinions de bonne foi, mais il y a ſi peu de gens qui, d'après „ la manière dont ils les défendent, paroiſſent „ pleinement convaincus des opinions qu'ils profeſſent, que je ſuis tenté de croire qu'il y a „ dans le monde bien plus de ſceptiques qu'on „ ne penſe. " (29)

ABBADIE nous dit *qu'il s'agit de ſçavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'eſt que ce Dieu.* Mais commment s'aſſûrer de l'exiſtence d'un être que l'on ne pourra jamais connoître? Si l'on ne nous dit pas ce que c'eſt que cet être, comment pourrons nous juger ſi ſon exiſtence eſt poſſible ou non? Nous venons de voir les fondemens ruineux ſur leſquels les hommes ont juſqu'ici élevé le phantôme créé par leur imagination; nous venons d'examiner les preuves dont ils ſe ſervent pour établir ſon exiſtence; nous avons reconnu les contradictions ſans nombre qui réſultent des qualités inconciliables dont ils prétendent l'orner. Que conclu-

(29) Voyez ſes *lettres familières.* Hobbes dit que ſi les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des élémens d'Euclide.

re de tout cela, ſinon qu'il n'exiſte pas? Il eſt vrai qu'on nous aſſûre *qu'il n'y a point de contradictions entre les attributs divins, mais qu'il y a une diſproportion entre notre eſprit & la nature de l'être ſuprême.* Cela poſé de quelle meſure faut-il que l'homme ſe ſerve pour juger ſon Dieu? Ne ſont-ce pas des hommes qui ont imaginé cet être & qui l'ont revêtu des attributs qu'on lui donne? S'il faut être un eſprit infini pour le comprendre, les Théologiens peuvent-ils ſe vanter de le concevoir eux-mêmes? A quoi bon en parlent-ils à d'autres? L'homme, qui ne ſera jamais un être infini, pourra-t-il mieux concevoir ſon Dieu infini dans un monde futur, que dans celui qu'il habite aujourd'hui? Si nous ne connoiſſons point Dieu dès à préſent, nous ne pouvons jamais nous flatter de le connoître par la ſuite, vû que jamais nous ne ſerons des Dieux.

CEPENDANT l'on prétend que ce Dieu eſt néceſſaire à connoître; mais comment prouver qu'il eſt néceſſaire de connoître ce qu'il eſt impoſſible de connoître? On nous dit pour lors que le bon ſens & la raiſon ſuffiſent pour convaincre de l'exiſtence d'un Dieu. Mais d'un autre côté ne me dit-on pas que la raiſon eſt un guide infidèle en matière de religion? Que l'on nous montre au moins le terme précis où il faut quitter cette raiſon qui nous aura conduit à la connoiſſance de Dieu. La conſulterons-nous encore lorſqu'il s'agira d'examiner ſi ce qu'on raconte de ce Dieu eſt probable, s'il peut réunir les attributs diſcordans qu'on lui donne, s'il a parlé le langage qu'on lui fait tenir? Nos prêtres ne nous permettront jamais de conſulter la raiſon ſur ces choſes; ils prétendront alors que nous devons nous en rapporter

aveuglément à ce qu'ils disent ; ils assureront que le plus sûr est de nous soumettre à ce qu'ils ont jugé convenable de décider sur la nature d'un être, qu'ils avouent ne point connoître, & n'être aucunement à la portée des mortels. D'ailleurs notre raison ne peut concevoir l'infini, ainsi elle ne peut nous convaincre de l'existence d'un Dieu ; & si nos Prêtres ont une raison plus sublime que la nôtre, ce ne sera jamais que sur la parole de nos Prêtres que nous croirons en Dieu ; nous n'en serons jamais nous-mêmes parfaitement convaincus ; la conviction intime ne peut être l'effet que de l'évidence & de la démonstration.

Une chose est démontrée impossible dès que non seulement on ne peut en avoir d'idées vraies, mais encore quand les idées quelconques qu'on s'en forme se contredisent, se détruisent, répugnent les unes aux autres. Nous n'avons point d'idées vraies d'un esprit ; les idées que nous pouvons nous en former se contredisent, lorsque nous disons qu'un être privé d'organes & d'étendue peut sentir, peut penser, peut avoir des volontés ou des desirs ; le Dieu Théologique ne peut point agir ; il répugne à son essence divine d'avoir des qualités humaines ; & si l'on suppose ces qualités infinies, elles n'en seront que plus intelligibles & plus difficiles ou impossibles à concilier.

Si Dieu est pour les êtres de l'espèce humaine ce que les couleurs sont pour des aveugles nés, ce Dieu n'existe point pour nous : si l'on dit qu'il réunit les qualités qu'on lui assigne, ce Dieu est impossible. Si nous sommes des aveugles ne raisonnons ni de Dieu ni de ses couleurs ; ne lui donnons point d'attributs, ne nous occupons point de lui. Les Théologiens sont des aveugles qui

veulent expliquer à d'autres aveugles les nuances & les couleurs d'un portrait repréſentant un original qu'ils n'ont pas même parcouru à tâtons. (30) Que l'on ne nous diſe pas que l'original, le portrait & ſes couleurs n'en exiſtent pas moins, quoique l'aveugle ne puiſſe nous l'expliquer ni s'en faire une idée, d'après le témoignage des hommes qui jouiſſent de la vue; mais où ſont les voyans qui ont vu la Divinité, qui la connoiſſent mieux que nous & qui ſont en droit de nous convaincre de ſon exiſtence.?

Le Docteur Clarcke nous dit que *c'eſt aſſez que les attributs de Dieu ſoient poſſibles & tels qu'il n'y ait point de démonſtration du contraire.* Etrange façon de raiſonner! la Théologie ſeroit-elle donc l'unique ſcience où il fut permis de conclure qu'u-

(30) Je trouve dans l'ouvrage de Mr. Clarcke lui-même un paſſage de Melchior. Canus, Evêque de Canaries, que l'on pourroit oppoſer à tous les Théologiens du monde, & à tous leurs argumens: *puderet me dicere non me intelligere, ſi ipſi intelligerent qui traſtarunt.* Héraclite diſoit que *ſi l'on demandoit à un aveugle ce que c'eſt que la vue, il répondroit que c'eſt l'aveuglement.* St. Paul annonce ſon Dieu aux Athéniens comme étant préciſement le Dieu *inconnu* auquel ils avoient élevé un Autel. St. Denis l'Aréopagite dit que c'eſt lorſqu'on reconnoît que l'on ne connoît pas Dieu, qu'on le connoît le mieux. *Tunc Deum maxime cognoſcimus, cum ignorare eum cognoſcimus.* C'eſt ſur ce Dieu *inconnu* que toute la Théologie eſt fondée? C'eſt ſur ce Dieu *inconnu* qu'elle raiſonne ſans ceſſe! C'eſt en l'honneur de ce Dieu *inconnu* que l'on égorge des hommes!

ne choſe eſt, dès lors qu'elle eſt poſſible? après avoir avancé des rêveries ſans fondement & des propoſitions que rien n'appuie, en eſt-on quitte pour dire qu'elles ſont des vérités parce qu'on ne peut pas démontrer le contraire? Cependant il eſt très poſſible de démontrer que le Dieu Théologique eſt impoſſible; pour le prouver il ſuffit de faire voir, comme nous n'avons pas ceſſé de le faire, qu'un être formé par la combinaiſon monſtrueuſe des contraſtes les plus choquans, ne peut point exiſter.

CEPENDANT l'on inſiſte toûjours, & l'on nous dit que l'on ne peut concevoir que l'intelligence ou la penſée puiſſent être des propriétés & des modifications de la matiére, dont cependant M. Clarcke avoue que nous ignorons l'eſſence & l'énergie, ou dont il a dit que les plus grands génies n'avoient que des idées ſuperficielles & incompletes. Mais ne peut-on pas lui demander s'il eſt plus aiſé de concevoir que l'inteligence & la penſée ſoient des propriétés de l'eſprit, dont on a certainement bien moins d'idées que de la matiére? Si nous n'avons que des idées obſcures & imparfaites des corps les plus ſenſibles & les plus groſſiers, comment connoîtrions-nous plus diſtinctement une ſubſtance immatérielle ou un Dieu ſpirituel qui n'agit ſur aucuns de nos ſens, & qui, s'il agiſſoit ſur eux, ceſſeroit dès lors d'être immatériel?

Mr. Clarcke n'eſt donc point fondé à nous dire que *l'idée d'une ſubſtance immatérielle ne renferme aucune impoſſibilité & n'implique aucune contradiction, & que ceux qui diſent le contraire ſont obligés d'affirmer que tout ce qui n'eſt point matiére n'eſt rien.* Tout ce qui agit ſur nos ſens eſt matiére;

une ſubſtance privée d'étendue ou des propriétés de la matière ne peut ſe faire ſentir à nous, ni par conſéquent nous donner des perfections ou des idées : conſtitués comme nous le ſommes, ce dont nous n'avons point d'idées n'exiſte point pour nous. Ainſi il n'y a point d'abſurdité à ſoutenir que tout ce qui n'eſt point matière n'eſt rien ; au contraire, c'eſt une vérité ſi frappante qu'il n'y a que des préjugés invétérés ou la mauvaiſe foi qui puiſſent en faire douter.

NOTRE ſçavant adverſaire ne lève point la difficulté en demandant *s'il n'exiſte que cinq ſens, & ſi Dieu n'a pas pu donner des ſens tout différens des nôtres à d'autres êtres que nous ne connoiſſons pas? S'il n'en auroit pas pu donner d'autres à nous-mêmes dans l'état préſent où nous nous trouvons?* Je réponds d'abord, qu'avant de préſumer ce que Dieu peut faire ou ne pas faire, il faudroit avoir conſtaté ſon exiſtence. Je réplique enſuite que nous n'avons dans le fait que cinq ſens ; (31) que par leur ſecours l'homme eſt dans l'impoſſibilité de concevoir un être tel qu'on ſuppoſe le Dieu de la Théologie ; que nous ignorons abſolument qu'elle ſeroit

(31) Les Théologiens nous parlent ſouvent d'un *ſens intime*, d'un *inſtinct naturel*, à l'aide deſquels nous découvrons ou nous ſentons la Divinité & les vérités prétendues de la religion. Mais pour peu qu'on veuille examiner les choſes, on trouvera que ce *ſens intime* & cet *inſtinct* ne ſont que des effets de l'habitude, de l'enthouſiaſme, de l'inquiétude, du préjugé, qui ſouvent en dépit de tout raiſon-

l'étendue de notre conception, ſi nous avions des ſens de plus. Ainſi demander ce que Dieu auroit pu faire en tel cas, c'eſt toûjours ſuppoſer la choſe en queſtion, vû que nous ne pouvons ſçavoir juſqu'où pourroit aller le pouvoir d'un être dont nous n'avons aucune idée. Nous n'en avons pas plus de ce que peuvent ſentir & connoître des Anges, des êtres différens de nous, des intelligences ſupérieures à nous. Nous ignorons la façon de végéter des plantes; comment ſaurions-nous la façon de concevoir des êtres d'un ordre totalement diſtingué de nous? Au moins pouvons-nous être aſſûrés que ſi Dieu eſt infini, comme on l'aſſûre, ni les Anges ni aucunes intelligences ſubordonnées ne peuvent le concevoir. Si l'homme eſt une énigme pour lui-même, comment pourroit-il comprendre ce qui n'eſt point lui? Il faut donc que nous nous bornions à juger avec les cinq ſens que nous avons. Un aveugle n'a l'uſage que de quatre ſens; il n'eſt point en droit de nier qu'il n'exiſte un ſens de plus pour les autres; mais il peut dire avec raiſon & vérité qu'il n'a aucune idée des effets qu'il produiroit avec le ſens qui lui manque. C'eſt avec ces cinq ſens que nous ſommes réduits à juger de la Divinité qu'aucun d'eux ne nous montre ou ne voit mieux que nous. Un aveugle, entouré d'autres aveugles, ne ſeroit-il pas autoriſé à leur demander de quel droit ils lui parlent d'un ſens qu'ils n'ont point eux-mêmes, ou d'un être

---

nement, nous ramènent à des préjugés que notre eſprit tranquille ne peut s'empêcher de rejetter.

ſur lequel leur propre expérience ne leur peut rien apprendre ? (32)

Enfin on peut encore répondre à M. Clarcke que, ſuivant ſon ſyſtème, ſa ſuppoſition eſt impoſſible, & ne doit point ſe faire, vû que Dieu ayant, ſelon lui, fait l'homme, voulut, ſans doute, qu'il n'eût que cinq ſens, ou qu'il fût tel qu'il eſt actuellement, parce qu'il falloit qu'il fût ainſi pour répondre aux vues ſages & aux deſſeins immuables que la Théologie lui prête.

Le Docteur Clarcke, ainſi que tous les autres Théologiens, fonde l'exiſtence de ſon Dieu ſur la néceſſité d'une force qui ait le pouvoir de commencer le mouvement. Mais ſi la matière a toûjours exiſté, elle a toûjours eu le mouvement, qui, comme on l'a prouvé, lui eſt auſſi eſſentiel que ſon étendue, & découle de ſes propriétés primitives. Il n'y a donc de mouvement que dans la matière & par elle ; la mobilité eſt une ſuite de ſon exiſtence ; non pas que le grand tout puiſſe occuper lui-même d'autres parties de l'eſpace que celles qu'il occupe actuellement, mais ſes parties peuvent changer & changent continuellement leurs ſituations reſpectives ; c'eſt de là que réſultent la conſervation & la vie de la nature, qui eſt

(32) En ſuppoſant, comme font les Théologiens, que Dieu impoſe aux hommes la néceſſité de le connoître, leur prétention paroît auſſi déraiſonnable que le ſeroit l'idée du propriétaire d'une terre à qui l'on ſuppoſeroit la fantaiſie que les fourmis de ſon jardin le connuſſent lui-même, & raiſonnaſſent pertinemment ſur ſon compte.

toûjours immuable dans ſon entier. Mais en ſuppoſant, comme on fait tous les jours, que la matière ſoit morte, c'eſt-à-dire incapable de rien produire par elle-même ſans le ſecours d'une force motrice qui lui imprime le mouvement, pourrons-nous jamais concevoir que la nature matérielle reçoive ſon mouvement d'une force qui n'a rien de matériel? L'homme pourra-t-il ſe figurer qu'une ſubſtance qui n'a aucune des propriétés de la matière, puiſſe la créer, la tirer de ſon propre fond, l'arranger, la pénétrer, diriger ſes mouvemens, la guider dans ſa marche.

Le mouvement eſt donc coéternel à la matière. De toute éternité les parties de l'univers ont agi les unes ſur les autres en raiſon de leurs énergies, de leurs eſſences propres, de leurs élémens primitifs & de leurs combinaiſons diverſes. Ces parties ont dû ſe combiner en raiſon de leurs analogies ou rapports, s'attirer & ſe repouſſer, agir & réagir, graviter les unes ſur les autres, ſe réunir & ſe diſſoudre, recevoir des formes & en changer par leurs colliſions continuelles. Dans un monde matériel le moteur doit être matériel; dans un tout dont les parties ſont eſſentiellement en mouvement, il n'eſt pas beſoin d'un moteur diſtingué de lui-même; par ſa propre énergie le tout doit être dans un mouvement perpétuel. Le mouvement général, comme on l'a prouvé ailleurs, naît de tous les mouvemens particuliers que les êtres ſe communiquent ſans interruption.

L'on voit donc que la Théologie, en ſuppoſant un Dieu, qui imprimât le mouvement à la nature & qui en fut diſtingué, n'a fait que multiplier les êtres, ou plutôt n'a fait que perſonnifier le principe de la mobilité inhérent à la matière; toû-

en donnant à ce principe des qualités humaines, elle n'a fait que lui prêter de l'intelligence, de la penſée, des perfections qui ne peuvent aucunement lui convenir. Tout ce que M. Clarcke & tous les autres Théologiens modernes nous diſent de leur Dieu devient à quelques égards aſſez intelligible dès qu'on l'applique à la nature; à la matière; elle eſt éternelle, c'eſt-à-dire; elle ne peut avoir eu de commencement & n'aura jamais de fin; elle eſt infinie, c'eſt-à-dire; que nous ne concevons point ſes bornes, &c. Mais des qualités humaines, toûjours empruntées de nous-mêmes ne peuvent lui convenir; vu que ces qualités ſont des façons d'être ou des modes qui n'appartiennent qu'à des êtres particuliers; & non au tout qui les renferme.

Ainsi pour réſumer les réponſes qui ont été faites à M. Clarcke, l'on dira 1°. que l'on peut concevoir que la matière a exiſté de toute éternité; vu qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu commencer. 2°. Que la matière eſt indépendante, vu qu'il n'y a rien hors d'elle: qu'elle eſt immuable, vu qu'elle ne peut changer de nature quoiqu'elle change ſans ceſſe de formes ou de combinaiſons. 3°. Que la matière exiſte par elle-même, puiſque, ne pouvant pas concevoir qu'elle puiſſe s'anéantir, nous ne pouvons pas concevoir qu'elle ait pu commencer d'exiſter. 4°. Que nous ne connoiſſons point l'eſſence ni la vraie nature de la matière, quoique nous ſoyons à portée de connoître quelques-unes de ſes propriétés & qualités d'après la façon dont elle agit

ſur nous, ce que nous ne pouvons point dire de Dieu. 5°. Que la matière étant ſans commencement, n'aura jamais de fin, quoique ſes combinaiſons & ſes formes commencent & finiſſent. 6°. Que ſi tout ce qui exiſte, ou tout ce que notre eſprit peut concevoir eſt matière, cette matière eſt infinie, c'eſt-à-dire ne peut être bornée par rien : qu'elle eſt préſente par-tout, s'il n'y a point de lieu hors d'elle; s'il y avoit en effet un lieu hors d'elle, ce ſeroit le vuide & alors Dieu ſeroit le vuide. 7°. Que la nature eſt unique, quoique ſes élémens ou ſes parties ſoient infiniment variées & douées de propriétés très différentes. 8°. Que la matière modifiée, arrangée, combinée d'une certaine façon produit dans quelques êtres ce que nous appellons l'intelligence; c'eſt une de ſes façons d'être, mais ce n'eſt pas une de ſes propriétés eſſentielles. 9°. Que la matière n'eſt point un agent libre, puiſqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait en vertu des loix de ſa nature ou de ſon exiſtence; & qu'ainſi les corps graves doivent néceſſairement tomber, les corps légers doivent s'élever, le feu doit brûler, l'homme doit ſentir le bien & le mal, ſuivant la nature des êtres dont il éprouve l'action. 10°. Que la puiſſance ou l'énergie de la matière n'a d'autres bornes que celles que leur preſcrit ſa nature même. 11°. Que la ſageſſe, la juſtice, la bonté, &c. ſont des qualités propres à la matière combinée & modifiée comme elle ſe trouve dans quelques êtres de la nature humaine, & que l'idée de la perfection eſt une idée abſtraite, négative, métaphyſique, ou une manière de conſidérer les objets qui ne ſuppoſe rien de réel hors de nous.

Enfin 12°. que la matière eſt le principe du mouvement, qu'elle le renferme en elle-même, puiſqu'il n'y a qu'elle qui ſoit capable de le donner & de le recevoir, ce que l'on ne peut pas concevoir d'un être immatériel, ſimple, dépourvu de parties, qui, privé d'étendue, de maſſe, de peſanteur, ne pourroit ni ſe mouvoir lui-même ni mouvoir d'autres corps, & encore moins les créer, les produire, les conſerver.

CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu données par Deſcartes, Malebranche, Newton, &c.

ON nous parle ſans ceſſe de Dieu, & jamais perſonne n'eſt parvenu juſqu'ici à démontrer ſon exiſtence; les génies les plus ſublimes ont été forcés d'échouer contre cet écueil; les hommes les plus éclairés n'ont fait que balbutier ſur la matière que tous s'accordoient à regarder comme la plus importante. Comme s'il pouvoit être néceſſaire de s'occuper d'objets inacceſſibles à nos ſens, & ſur leſquels notre eſprit ne peut avoir aucune priſe!

AFIN de nous convaincre du peu de ſolidité que les plus grands perſonnages ont ſçu donner aux preuves qu'ils ont ſucceſſivement imaginées pour établir l'exiſtence d'un Dieu, examinons en peu de mots ce qu'en ont dit les philoſophes les plus célèbres, & commençons par Deſcartes, le reſtaurateur de la philoſophie parmi nous. Ce grand homme nous dit lui-même. „ Toute la for-
„ ce de l'argument dont j'ai ici uſé pour prouver
„ l'exiſtence de Dieu, conſiſte en ce que je re-
„ connois qu'il ne ſeroit pas poſſible que ma na-
„ ture fut telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, que j'euſ-
„ ſe en moi l'idée d'un Dieu, ſi Dieu n'exiſtoit

„ véritablement ; ce même Dieu, dis-je, duquel „ l'idée eſt en moi, c'eſt-à-dire, qui poſſède tou- „ tes ces hautes *perfections* dont notre eſprit „ peut bien avoir quelque légère idée ſans pour- „ tant les pouvoir comprendre, &c. " *V. Medit. III. Sur l'exiſtence de Dieu page. LXXI.* Il avoit dit peu auparavant (page LXIX) „ Il faut né- „ ceſſairement conclure que de cela ſeul que „ j'exiſte, & que l'idée d'un être ſouveraine- „ ment parfait (c'eſt-à-dire de Dieu) eſt en „ moi, l'exiſtence de Dieu eſt très évidemment „ démontrée. "

1°. Nous répondrons à Deſcartes que nous ne ſommes point en droit de conclure qu'une choſe exiſte de ce que nous en avons l'idée ; notre imagination nous préſente l'idée d'un *Sphynx* ou d'un *hyppogriphe*, ſans que pour cela nous ſoyons en droit d'en conclure que ces choſes exiſtent réellement.

11°. Nous dirons à Deſcartes qu'il eſt impoſſible qu'il ait une idée poſitive & véritable du Dieu, dont, ainſi que les Théologiens, il veut prouver l'exiſtence. Il eſt impoſſible à tout homme, à tout être matériel, de ſe former une idée réelle d'un eſprit, d'une ſubſtance privée d'étendue, d'un être incorporel, agiſſant ſur la nature qui eſt corporelle & matérielle, vérité que nous avons déjà ſuffiſamment prouvée.

111°. Nous lui dirons qu'il eſt impoſſible que l'homme ait aucune idée poſitive & réelle de la perfection, de l'infini, de l'immenſité & des autres attributs que la Théologie aſſigne à la Divinité. Nous ferons donc à Deſcartes la même ré-

ponſe qui a déjà été faite dans le chapitre précédent à la propoſition XIIe. de Clarcke.

Ainsi rien de moins concluant que les preuves ſur leſquelles Deſcartes appuie l'exiſtence de Dieu. Il fait de ce Dieu une penſée, une intelligence; mais comment concevoir une intelligence, une penſée ſans un ſujet auquel ces qualités puiſſent adhérer ? Deſcartes prétend que l'on ne peut concevoir Dieu que *comme une vertu qui s'applique ſucceſſivement aux parties de l'univers*..... Il dit encore que *Dieu ne peut être dit étendu que comme on le dit du feu contenu dans un morceau de fer, qui n'a point à proprement parler d'autre extenſion que celle du fer lui-même*..... Mais d'après ces notions on eſt en droit de lui reprocher qu'il annonce très clairement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, ce qui eſt un *ſpinoſiſme* pur. En effet on ſçait que c'eſt dans les principes de Deſcartes que Spinoſa a puiſé ſon ſyſtême, qui en découle néceſſairement.

C'est donc avec raiſon que l'on a accuſé Deſcartes d'Athéiſme, vu qu'il détruit très fortement les foibles preuves qu'il donne de l'exiſtence d'un Dieu. On eſt donc fondé à lui dire que ſon ſyſtême renverſe l'idée de la création. En effet avant que Dieu eut créé une matière il ne pouvoit coexiſter ni être coétendu avec elle; & dans ce cas, ſelon Deſcartes, il n'y avoit point de Dieu, vu qu'en ôtant aux modifications leur ſujet, ces modifications doivent elles-mêmes diſparoître. Si Dieu, ſelon les Cartéſiens, n'eſt autre choſe que la nature, ils ſont très Spinoſiſtes; ſi Dieu eſt la force motrice de cette nature, ce Dieu n'exiſte plus par lui-même, il n'exiſte qu'autant que ſub-

ſiſte le ſujet auquel il eſt inhérent, c'eſt-à-dire la nature dont il eſt le moteur; ainſi Dieu n'exiſte plus par lui-même, il n'exiſtera qu'autant que la nature qu'il meut; ſans matière ou ſans ſujet à mouvoir, à conſerver, à produire que devient la force motrice de l'univers? Si Dieu eſt cette force motrice que deviendra-t-il ſans un monde dans lequel il puiſſe exercer ſon action? (33)

On voit donc que Deſcartes, loin d'établir ſolidement l'exiſtence d'un Dieu, la détruit totalement. La même choſe arrivera néceſſairement à tous ceux qui en raiſonneront; ils finiront toûjours par ſe contredire, & ſe démentir eux-mêmes. Nous trouvons les mêmes inconſéquences & contradictions dans les principes du célèbre Père Malebranche, qui conſidérés avec l'attention la plus légère, ſemblent conduire directement au ſpinoſiſme; en effet quoi de plus conforme au langage de Spinoſa que de dire que *l'univers n'eſt qu'une émanation de Dieu; que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons eſt Dieu ſeul; que Dieu ſeul fait tout ce qui ſe fait; qu'il eſt lui-même toute l'action & toute l'opération qui eſt dans toute la nature; en un mot que Dieu eſt tout l'être & le ſeul être.*

N'est-ce pas dire formellement que la nature eſt Dieu? D'ailleurs en même tems que Malebranche nous aſſure que nous voyons tout en Dieu, il prétend *qu'il n'eſt pas encore bien démon-*

(33) Voyez *l'impie convaincu* ou diſſertation contre Spinoſa pages 115 & ſeqq. d'Amſt. 1685.

prè qu'il y ait une matière & des corps, & que la foi ſeule nous enſeigne ces grands myſtères, dont ſans elle nous n'aurions aucune connoiſſance. Sur quoi l'on peut avec raiſon lui demander comment l'on peut démontrer l'exiſtence du Dieu qui a créé la matière, ſi l'exiſtence de cette matière eſt encore un problème?

MALEBRANCHE reconnoît lui-même que l'on ne peut avoir de démonſtration exacte de l'exiſtence d'un autre être que de celui qui eſt néceſſaire; il ajoute que *ſi l'on y prend garde de près on verra qu'il n'eſt pas même poſſible de connoître avec une entière certitude ſi Dieu eſt ou n'eſt pas véritablement créateur d'un monde matériel & ſenſible.* D'après ces notions il eſt évident que, ſelon le P. Malebranche, les hommes n'ont que la foi pour garant de l'exiſtence de Dieu; mais la foi ſuppoſe elle-même cette exiſtence; ſi l'on n'eſt point ſûr que Dieu exiſte, comment pourra-t-on être perſuadé qu'il faut croire ce qu'il dit?

D'UN autre côté ces notions de Malebranche renverſent évidemment tous les dogmes Théologiques. Comment concilier avec la liberté de l'homme l'idée d'un Dieu qui eſt la cauſe motrice de la nature entière; qui meut immédiatement la matière & les corps; ſans la volonté duquel rien ne ſe fait dans l'univers, qui prédétermine les créatures à tout ce qu'elles ſont? Comment avec cela peut-on prétendre que les ames humaines aient la faculté de former des penſées & des volontés, de ſe mouvoir & de ſe modifier elles-mêmes? Si l'on ſuppoſe, avec les Théologiens, que la conſervation des créatures eſt une création continuée, n'eſt-ce pas Dieu qui en les conſervant les met en état de mal faire? Il eſt évident que

d'après le ſyſtême de Malebranche, Dieu fait tout, & que ſes créatures ne ſont que des inſtrumens paſſifs dans ſes mains ; leurs péchés ainſi que leurs vertus ſont à lui ; les hommes ne peuvent ni mériter ni déméríter ; ce qui anéantit toute religion. C'eſt ainſi que la Théologie eſt perpétuellement occupée à ſe détruire elle-même. (34)

Voyons donc maintenant ſi l'immortel Newton nous donnera des idées plus vraies & des preuves plus ſûres de l'exiſtence de Dieu. Cet homme, dont le vaſte génie a deviné la nature & ſes loix, s'eſt égaré dès qu'il les a perdu de vue : eſclave des préjugés de ſon enfance, il n'a pas oſé porter le flambeau de ſes lumières ſur la chimère qu'on avoit gratuitement aſſocié à cette nature ; il n'a pas reconnu que ſes propres forces lui ſuffiſoient pour produire tous les phénomènes qu'il avoit lui-même ſi heureuſement expliqués. En un mot le ſublime Newton n'eſt plus qu'un enfant quand il quitte la phyſique & l'évidence pour ſe perdre dans les régions imaginaires de la Théologie. Voici comment il parle de la Divinité. (35)

„ Ce Dieu, dit-il, gouverne tout, non comme l'ame du monde, mais comme le ſeigneur „ & le ſouverain de toutes choſes. C'eſt à cauſe

(34) Voyez *l'impie convaincu* pag. 143 & 214.

(35) Voyez *principia mathematica* pag. 528 & ſeqq. édit. de Londres de l'année 1726.

„ de ſa ſouveraineté qu'on l'appelle le Seigneur
„ Dieu, Παντοκρατωρ, l'empereur univerſel. En
„ effet le mot *Dieu* eſt relatif & ſe rapporte à
„ des eſclaves ; la Déité eſt la domination ou la
„ Souveraineté de Dieu, non ſur ſon propre
„ corps, comme le penſent ceux qui regardent
„ Dieu comme l'ame du monde, mais ſur des
„ eſclaves. "

L'on voit de là que Newton, ainſi que tous les Théologiens, fait de ſon Dieu, du pur eſprit qui préſide à l'univers, un Monarque, un Suſerain, un Deſpote, c'eſt-à-dire, un homme puiſſant, un Prince dont le gouvernement a pour modèle celui que les Rois de la terre exercent quelquefois ſur leurs ſujets transformés en eſclaves, à qui pour l'ordinaire ils font ſentir d'une façon très fâcheuſe le poids de leur autorité. Ainſi le Dieu de Newton eſt un deſpote, c'eſt-à-dire un homme qui a le privilège d'être bon quand il lui plaît, injuſte & pervers quand ſa fantaiſie l'y détermine. Mais ſuivant les idées de Newton, le monde n'ayant point été de toute éternité, les *eſclaves* de Dieu ayant été formés dans le tems, il faut en conclure qu'avant la Création du monde le Dieu de Newton étoit un ſouverain ſans ſujets & ſans états. Voyons ſi ce grand philoſophe s'accorde mieux avec lui-même dans les idées ſubſéquentes qu'il nous donne de ſon diſpote diviniſé.

„ Le Dieu ſuprême, dit-il, eſt un être éter-
„ nel, infini, abſolument parfait ; mais quelque
„ parfait que ſoit un être, s'il n'a point de ſou-
„ veraineté, il n'eſt point le Dieu ſuprême.....
„ le mot *Dieu* ſignifie ſeigneur ; mais tout ſei-

„ gneur n'eſt point Dieu ; c'eſt la ſouveraineté
„ de l'être ſpirituel qui conſtitue Dieu ; c'eſt la
„ vraie ſouveraineté qui conſtitue le vrai Dieu ;
„ c'eſt la ſouveraineté ſuprême qui conſtitue le
„ Dieu ſuprême, c'eſt la ſouveraineté fauſſe qui
„ conſtitue le faux Dieu. De la ſouveraineté
„ vraie il ſuit que le vrai Dieu eſt vivant, intelli-
„ gent & puiſſant, & de ſes autres perfections il
„ s'enſuit qu'il eſt ſuprême ou ſouverainement
„ parfait. Il eſt éternel ; infini, il ſçait tout ;
„ c'eſt-à-dire, qu'il dure depuis l'éternité & ne
„ finira jamais : (*durat ab æterno, ab infinito*
„ *in infinitum*) il gouverne tout & il ſçait tout ce
„ qui ſe fait ou ce qui peut ſe faire. Il n'eſt ni
„ l'éternité ni l'infinité, mais il eſt éternel & in-
„ fini ; il n'eſt point l'eſpace ou la durée, mais il
„ dure & il eſt préſent. " (*adeſt*) (36)

Dans toute cette tirade inintelligible nous ne voyons que des efforts incroyables pour concilier des attributs Théologiques ou des qualités abſtraites avec les attributs humains donnés au Monarque diviniſé ; nous y voyons des qualités négatives qui ne conviennent plus à l'homme, données pourtant au Souverain de la nature que l'on ſuppoſe un Roi. Quoiqu'il en ſoit, voilà toûjours le Dieu ſuprême qui a beſoin de ſujets pour établir ſa ſouveraineté ; ainſi Dieu a beſoin des hommes pour exercer ſon empire, ſans cela il ne ſeroit point Roi. Quand il n'y avoit rien, de quoi Dieu

(36) Le mot *adeſt* dont Newton ſe ſert dans le texte, paroit y être placé pour éviter de dire que Dieu eſt renfermé dans l'eſpace.

étoit-il Seigneur? Quoi qu'il en ſoit, ce Seigneur, ce Roi ſpirituel exerce-t-il vainement ſon empire ſpirituel ſur des êtres qui ſouvent ne font pas ce qu'il veut, qui luttent ſans ceſſe contre lui, qui mettent le déſordre dans ſes états? Ce Monarque ſpirituel eſt-il le maître des eſprits, des ames, des volontés, des paſſions de ſes ſujets qu'il a laiſſé libres de ſe révolter contre lui? Ce Monarque infini qui remplit tout de ſon immenſité & qui gouverne tout, gouverne-t-il l'homme qui péche, dirige-t il ſes actions, eſt-il en lui lorſqu'il offenſe ſon Dieu? Le Diable, le faux Dieu, le mauvais principe n'a-t-il pas un empire plus étendu que le Dieu véritable, dont ſans ceſſe, ſuivant les dogmes de la Théologie, il renverſe les projets? Le Souverain véritable n'eſt-il pas celui dont le pouvoir dans un état influe ſur le plus grand nombre des ſujets? Si Dieu eſt préſent par-tout, n'eſt-il pas le triſte témoin & le complice des outrages que l'on fait par-tout à ſa Majeſté divine? S'il remplit tout, n'a-t-il pas de l'étendue, ne répond-il pas aux divers points de l'eſpace, & dès-lors ne ceſſe-t-il pas d'être ſpirituel?

„ Dieu eſt un, continue-t-il, & il eſt le même pour toûjours & par tout, non ſeulement „ par ſa ſeule vertu ou ſon énergie, mais encore par ſa ſubſtance. “

Mais comment un être qui agit, qui produit tous les changemens que ſubiſſent les êtres, peut-il être toûjours le même? Qu'entend-on par la vertu ou l'énergie de Dieu? Ces mots vagues préſentent-ils des idées nettes à notre eſprit? Qu'entend-on par la ſubſtance divine? Si cette

ſubſtance eſt ſpirituelle & privée d'étendue ; comment peut-elle exiſter quelque part ? Comment peut-elle mettre la matière en action ? Comment peut-elle être conçue.

CEPENDANT Newton nous dit que „ toutes „ les choſes ſont contenues en lui & ſe meu- „ vent en lui, mais ſans action réciproque (*ſed „ ſine mutuâ paſſione*,) Dieu n'éprouve rien de „ la part des mouvemens des corps ; ceux-ci „ n'éprouvent aucune réſiſtance de la part de „ ſa préſence par tout. “

IL paroît ici que Newton donne à la Divinité des caractères qui ne conviennent qu'au vuide & au néant. Sans cela nous ne pouvons concevoir qu'il puiſſe n'y avoir point une action réciproque, ou des rapports entre des ſubſtances qui ſe pénètrent, qui s'environnent de toutes parts. Il paroît évident qu'ici l'auteur ne s'entend pas.

„ C'EST une vérité inconteſtable que Dieu „ exiſte néceſſairement, & la même néceſſité fait „ qu'il exiſte toûjours & par-tout : d'où il ſuit „ qu'il eſt en tout ſemblable à lui-même ; il eſt „ tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras, „ tout ſentiment, tout intelligence, tout action, „ mais d'une façon nullement humaine, nulle- „ ment corporelle, & qui nous eſt totalement „ inconnue. De même qu'un aveugle n'a point „ idée des couleurs, c'eſt ainſi que nous n'avons „ point idée des façons dont Dieu ſent & en- „ tend. “

L'EXISTENCE néceſſaire de la Divinité eſt préciſément la choſe en queſtion ; c'eſt cette exiſtence qu'il eût fallu conſtater par des preuves auſſi claires & des démonſtrations auſſi fortes que la gravitation & l'attraction. Si la choſe eût été poſſible, le génie de Newton en ſeroit (ſans doute) venu à bout. Mais, ô homme! ſi grand & ſi fort quand vous êtes Géomètre, ſi petit & ſi foible quand vous devenez Théologien, c'eſt-à-dire quand vous raiſonnez de ce qui ne peut être ni calculé ni ſoumis à l'expérience, comment conſentez-vous à nous parler d'un être qui eſt, de votre aveu, pour vous ce qu'un tableau eſt pour un aveugle? Pourquoi ſortir de la nature pour chercher dans les eſpaces imaginaires des cauſes, des forces, une énergie que la nature vous eût montrées en elle-même, ſi vous euſſiez voulu la conſulter avec votre ſagacité ordinaire? Mais le grand Newton n'a plus de courage, on s'aveugle volontairement, dès qu'il s'agit d'un préjugé que l'habitude lui fait regarder comme ſacré. Continuons pourtant encore d'examiner juſqu'où le génie de l'homme eſt capable de s'égarer, quand il abandonne une fois l'expérience & la raiſon pour ſe laiſſer entraîner par ſon imagination.

„ DIEU, continue le Père de la Phyſique moderne, eſt totalement deſtitué de corps & de „ figure corporelle ; voilà pourquoi il ne peut „ être ni vu, ni touché, ni entendu & ne doit „ être adoré ſous aucune forme corporelle. "

MAIS quelles idées ſe former d'un être qui n'eſt rien de ce que nous connoiſſons? Quels

ſont les rapports que l'on peut ſuppoſer entre nous & lui? A quoi bon l'adorer? En effet, ſi vous l'adorez, vous ſerez malgré vous obligé d'en faire un être ſemblable à l'homme, ſenſible comme lui à des hommages, à des préſens, à des flatteries, en un mot vous en ferez un Roi, qui comme ceux de la terre, exige les reſpects de ceux qui leur ſont ſoumis. En effet il ajoute.

„ Nous avons idée de ſes attributs, mais nous „ ne connoiſſons point ce que c'eſt qu'aucune „ ſubſtance; nous ne voyons que les figures & „ les couleurs des corps, nous n'entendons que „ des ſons, nous ne touchons que des ſurfaces „ extérieures, nous ne ſentons que des odeurs, „ nous ne goûtons que des ſaveurs; aucuns de „ nos ſens, aucunes de nos réflexions ne peu- „ vent nous montrer la nature intime des ſubſ- „ tances; nous avons encore bien moins d'idées „ de Dieu. "

Si nous avons idée des attributs de Dieu ce n'eſt que parce que nous lui donnons les nôtres, que nous ne faiſons jamais qu'aggrandir ou exagérer au point de rendre méconnoiſſables des qualités que nous connoiſſions d'abord. Si dans toutes les ſubſtances qui frappent nos ſens nous ne connoiſſons que les effets qu'elles produiſent ſur nous, d'après leſquels nous leur aſſignons des qualités, au moins ces qualités ſont quelque choſe & font naître des idées diſtinctes en nous. Les connoiſſances ſuperficielles ou quelconques que nos ſens nous fourniſſent ſont les ſeules que nous puiſſions avoir; conſtitués comme nous le ſommes, nous nous trouvons forcés de nous

en contenter, & nous voyons qu'elles ſuffiſent à nos beſoins : mais nous n'avons d'un Dieu diſtingué de la matière ou de toute ſubſtance connue, pas même l'idée la plus ſuperficielle, & cependant nous en raiſonnons ſans ceſſe !

„ Nous ne connoiſſons Dieu que par ſes attri-„ buts, par ſes propriétés, & par l'arrangement „ excellent & ſage qu'il a donné à toutes les cho-„ ſes, & par leurs *cauſes finales*, & nous l'admi-„ rons à cauſe de ſes perfections. "

Nous ne connoiſſons Dieu, je le répéte, que par ceux de ſes attributs que nous empruntons de nous-mêmes ; mais il eſt évident qu'ils ne peuvent convenir à l'être univerſel, qui ne peut avoir ni la même nature ni les mêmes propriétés que des êtres particuliers tels que nous. C'eſt d'après nous que nous aſſignons à Dieu l'intelligence, la ſageſſe & la perfection ; en faiſant abſtraction de ce que nous nommons des défauts en nous-mêmes. Quant à l'ordre ou à l'arrangement de l'univers, dont nous faiſons un Dieu l'auteur, nous le trouvons excellent & ſage lorſqu'il nous eſt favorable à nous-mêmes, ou lorſque les cauſes qui coexiſtent avec nous ne troublent point notre exiſtence propre ; ſans cela nous nous plaignons du déſordre, les *cauſes finales* s'évanouiſſent. Nous ſuppoſons au Dieu immuable des motifs pareillement empruntés de notre propre façon d'agir, pour déranger le bel ordre que nous admirions dans l'univers. Ainſi c'eſt toûjours en nous-mêmes, c'eſt dans notre façon de ſentir que nous puiſons les idées de l'ordre, les attributs de ſageſſe, d'excellence & de perfections que nous donnons

à Dieu, tandis que tout le bien & le mal qui nous arrivent dans le monde ſont des ſuites néceſſaires des eſſences des choſes & des loix générales de la matière; en un mot de la gravité, de l'attraction & de la répulſion des loix du mouvement, que Newton lui-même a ſi bien développées, mais qu'il n'a plus oſé appliquer dès qu'il a été queſtion du phantôme à qui le prejugé fait honneur de tous les effets dont la nature eſt elle-même la vraie cauſe.

„ Nous révérons & nous adorons Dieu à cauſe de ſa ſouveraineté : nous lui rendons un culte comme ſes eſclaves; un Dieu deſtitué de ſouveraineté, de Providence & de cauſes finales ne ſeroit que la nature & le deſtin.“

Il eſt vrai que nous adorons Dieu comme des eſclaves ignorans, qui tremblent ſous un maître qu'ils ne connoiſſent pas; nous le prions follement, quoiqu'on nous le repréſente comme immuable; quoique, dans le vrai, ce Dieu ne ſoit autre choſe que la nature agiſſante par des loix néceſſaires, la néceſſité perſonnifiée ou le deſtin à qui l'on a donné le nom de Dieu.

Cependant Newton nous dit „ d'une néceſſité „ phyſique & aveugle qui ſeroit partout & toûjours la même, il ne pourroit ſortir aucune va„ riété dans les êtres; la diverſité que nous voyons ne peut venir que des idées & de la vo„ lonté d'un être qui exiſte néceſſairement.“

Pourquoi cette diverſité ne viendroit-elle pas des cauſes naturelles, d'une matière agiſſante par

elle-même, & dont le mouvement rapproche & combine des élémens variés & pourtant analogues, ou ſépare des êtres à l'aide de ſubſtances qui ne ſe trouvent point propres à faire union? Le pain ne vient-il pas de la combinaiſon de la farine, du levain & de l'eau? Quant à la néceſſité aveugle comme on l'a dit ailleurs, c'eſt celle dont nous ignorons l'énergie, ou dont aveugles nous-mêmes, nous ne connoiſſons pas la manière d'agir. Les phyſiciens expliquent tous les phénomènes par les propriétés de la matière; & quand ils ne peuvent les expliquer faute de connoître les cauſes naturelles, ils ne les croient pas moins déductibles de ces propriétés ou de ces cauſes. Les phyſiciens ſont donc en cela des athées? Sans quoi ils répondroient que c'eſt Dieu qui eſt l'auteur de tous ces phénomènes.

„ On dit, par allégorie, que Dieu voit, entend, parle, rit, aime, hait, deſire, donne, reçoit, ſe réjouit ou ſe met en colère, combat, fait & fabrique, &c. Car tout ce qu'on dit de Dieu s'emprunte de la conduite des hommes par une ſorte d'analogie imparfaite & telle quelle. "

Les hommes n'ont pu faire autrement: faute de connoître la nature & ſes voies, ils ont imaginé une énergie particulière qu'ils ont appellée Dieu, & ils l'ont fait agir ſuivant les mêmes principes qui les font agir eux-mêmes, ou ſuivant leſquels ils agiroient s'ils en étoient les maitres; c'eſt de cette *Théantropie* que ſont découlées toutes les idées abſurdes & ſouvent dangereuſes ſur leſquel-

les ſont fondées toutes les religions du monde, qui toutes adorent dans leur Dieu un homme puiſſant & méchant. Nous verrons par la ſuite les funeſtes effets qui ont réſulté pour l'eſpèce humaine des idées que l'on s'eſt faites de la Divinité, que l'on n'a jamais enviſagée que comme un Souverain abſolu, un Deſpote, un Tyran. Quant à préſent continuons d'examiner les preuves que nous donnent les Déicoles de l'exiſtence de leur Dieu, qu'ils s'imaginent voir par-tout.

Ils ne ceſſent en effet de nous répéter que ces mouvemens réglés, que cet ordre invariable que l'on voit régner dans l'univers, que ces bienfaits dont les hommes ſont comblés, annoncent une ſageſſe, une intelligence, une bonté que l'on ne peut refuſer de reconnoître dans la cauſe qui produit ces effets ſi merveilleux. Nous répondrons que les mouvemens réglés que nous voyons dans l'univers ſont des ſuites néceſſaires des loix de la matière; elle ne peut ceſſer d'agir comme elle fait tant que les mêmes cauſes agiſſent en elle; ces mouvemens ceſſent d'être réglés, l'ordre fait place au déſordre, dès que de nouvelles cauſes viennent troubler ou ſuſpendre l'action des premières. L'ordre, comme on l'a fait voir ailleurs, n'eſt que l'effet qui réſulte pour nous d'une ſuite de mouvemens; il ne peut y avoir de déſordre réel relativement au grand enſemble où tout ce qui ſe fait eſt néceſſaire & déterminé par des loix que rien ne peut changer. L'ordre de la nature peut bien ſe démentir ou ſe détruire pour nous; mais jamais il ne ſe dément pour elle, puiſqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait. Si, d'après les mouvemens réglés & bien ordonnés que nous

voyons, nous attribuons de l'intelligence, de la ſageſſe, de la bonté à la cauſe inconnue ou ſuppoſée de ces effets, nous ſommes obligés de lui attribuer pareillement de l'extravagance & de la malice toutes les fois que ces mouvemens deviennent déſordonnés, c'eſt-à-dire ceſſent d'être réglés pour nous, ou nous troublent nous-mêmes dans notre façon d'exiſter.

On prétend que les animaux nous fourniſſent une preuve convaincante d'une cauſe puiſſante de leur exiſtence; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit ſe prêter des ſecours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur enſemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puiſſance à la ſageſſe. (37) Nous ne

(37) Nous avons déja fait remarquer ailleurs que pluſieurs Auteurs, pour prouver l'exiſtence d'une intelligence Divine, ont copié des traités entiers *d'anatomie* & de *botanique*, qui ne prouvent rien ſinon qu'il exiſte dans la nature des élémens propres à s'unir, s'arranger, ſe coordonner de manière à former des touts ou des enſembles ſuſceptibles de produire des effets particuliers. Ainſi ces écrits chargés d'érudition font voir ſeulement qu'il exiſte dans la nature des êtres diverſement organiſés, conformés d'une certaine façon, propres à certains uſages, qui n'exiſteroient plus ſous la forme qu'ils ont ſi leurs parties ceſſoient d'agir comme elles font, c'eſt-à-dire d'être diſpoſées de manière à ſe prêter des ſecours mutuels. Etre ſurpris que le *cerveau*, que le *cœur*, que les *yeux*, que les *arteres* & les *veines* d'un animal agiſſent com-

pouvons douter de la puiſſance de la nature ; elle produit tous les animaux que nous voyons à l'aide des combinaiſons de la matière qui eſt dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux eſt une ſuite des loix néceſſaires de leur nature & de leur combinaiſon, dès que cet accord ceſſe, l'animal ſe détruit néceſſairement. Que deviennent alors la ſageſſe, l'intelligence ou la bonté de la cauſe prétendue à qui l'on faiſoit honneur d'un accord ſi vanté ? Ces animaux ſi merveilleux que l'on dit être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'altèrent-ils point ſans ceſſe & ne finiſſent-ils pas toûjours par ſe détruire ? Où eſt la ſageſſe, la bonté, la prévoyance, l'immutabilité d'un ouvrier qui ne paroît occupé qu'à déranger & briſer les reſſorts des machines qu'on nous annonce comme les chefs-d'œuvres.

---

me ils ſont, ou que les racines d'une plante attirent des ſucs, ou qu'un arbre produiſe des fruits, c'eſt être ſurpris qu'un animal, une plante, ou un arbre exiſtent. Ces êtres n'exiſteroient pas, ou ne ſeroient plus ce qu'ils ſont, s'ils ceſſoient d'agir comme ils font ; c'eſt ce qui arrive lorſqu'ils meurent. Si leurs formations, leurs combinaiſons, leurs façons d'agir & de ſe conſerver quelque tems dans la vie étoit une preuve que ces êtres ſont des effets d'une cauſe intelligente, leur deſtruction, leur diſſolution, la ceſſation totale de leur façon d'agir, leur mort devroit prouver de même que ces êtres ſont les effets d'une cauſe privée d'intelligence & de vues conſtantes. Si l'on nous dit que ſes vues nous ſont inconnues ; nous demanderons de quel droit on peut les prêter à cette cauſe, ou comment en raiſonner ?

de ſa puiſſance & de ſon habileté ? Si ce Dieu ne peut faire autrement, il n'eſt ni libre ni tout puiſſant. S'il change de volontés, il n'eſt point immuable. S'il permet que des machines qu'il a rendu ſenſibles éprouvent de la douleur, il manque de bonté. S'il n'a pu rendre ſes ouvrages plus ſolides, c'eſt qu'il a manqué d'habileté. En voyant que les animaux, ainſi que tous les autres ouvrages de la Divinité, ſe détruiſent, nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou que tout ce que la nature fait eſt néceſſaire & n'eſt qu'une ſuite de ſes loix, ou que l'ouvrier qui la fait agir eſt dépourvu de plan, de puiſſance, de conſtance, d'habileté, de bonté.

L'HOMME, qui ſe regarde lui-même comme le chef-d'œuvre de la Divinité, nous fourniroit plus que toute autre production la preuve de l'incapacité ou de la malice de ſon auteur prétendu : dans cet être ſenſible, intelligent, penſant, qui ſe croit l'objet conſtant de la prédilection divine, & qui fait ſon Dieu d'après ſon propre modèle, nous ne voyons qu'une machine plus mobile, plus frêle, plus ſujette à ſe déranger par ſa grande complication que celle des êtres les plus groſſiers. Les bêtes dépourvues de nos connoiſſances, les plantes qui végétent, les pierres privées de ſentiment, ſont à bien des égards des êtres plus favoriſés que l'homme ; ils ſont au moins exempts des peines de l'eſprit, des tourmens de la penſée des chagrins dévorans dont celui-ci eſt ſi ſouvent la proie. Qui eſt-ce qui ne voudroit point être un animal ou une pierre toutes les fois qu'il ſe rappelle la perte irréparable d'un objet aimé ? Ne vaudroit-il pas mieux être une maſſe inanimée qu'un ſuperſtitieux in-

quiet qui ne fait que trembler ici bas ſous le joug de ſon Dieu, & qui prévoit encore des tourmens infinis dans une vie future? Les êtres privés de ſentiment, de vie, de mémoire & de penſée ne ſont point affligés par l'idée du paſſé, du préſent & de l'avenir; ils ne ſe croient pas en danger de devenir éternellement malheureux pour avoir mal raiſonné, comme tant d'êtres favoriſés qui prétendent que c'eſt pour eux que l'architecte du monde a conſtruit l'univers. (38)

QUE l'on ne nous diſe point que nous ne pouvons avoir l'idée d'un ouvrage ſans avoir celle d'un ouvrier diſtingué de ſon ouvrage. *La nature n'eſt point un ouvrage*; elle a toûjours exiſté par elle-même, c'eſt dans ſon ſein que tout ſe fait; elle eſt un attellier immenſe pourvu des matériaux & qui

(38) Cicéron dit: *inter hominem & belluam hoc maximè intereſt, quod hæc ad id ſolum quod adeſt, quodque præſens eſt, ſe accommodat, paululum admodum ſentiens præteritum & futurum.* Ainſi ce qu'on a voulu faire paſſer pour une prérogative de l'homme n'eſt qu'un déſavantage réel. Sénèque a dit: *nos & venturo torquemur & præterito, timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat; nemo tantum præſentibus miſer eſt.* Ne pourroit-on pas demander à tout homme de bien, qui nous diroit qu'un Dieu bon a créé l'univers pour le bonheur de notre eſpèce ſenſible, *voudriez-vous, vous-même avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés?* Ne valoit-il pas mieux s'abſtenir de créer un ſi grand nombre d'êtres ſenſibles, que de les appeller à la vie pour ſouffrir?

fait les inſtrumens dont elle ſe ſert pour agir : tous ſes ouvrages ſont des effets de ſon énergie & des agens ou cauſes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle met en action. Des élémens éternels, incrées, indeſtructibles, toûjours en mouvement, en ſe combinant diverſement font éclore tous les êtres & les phénomènes que nous voyons, tous les effets bons ou mauvais que nous ſentons, l'ordre ou le déſordre, que nous ne diſtinguons jamais que par les différentes façons dont nous ſommes affectés, en un mot toutes les merveilles ſur leſquelles nous méditons & raiſonnons. Ces élémens n'ont beſoin pour cela que de leurs propriétés ſoit particulières ſoit réunies ; & du mouvement qui leur eſt eſſentiel, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger les façonner, les combiner, les conſerver & les diſſoudre.

Mais en ſuppoſant pour un inſtant qu'il ſoit impoſſible de concevoir l'univers ſans un ouvrier qui l'ait formé & qui veille à ſon ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier? Sera-t-il dedans ou hors de l'univers? Eſt-il matière ou mouvement? Ou bien n'eſt-il que l'eſpace, le néant ou le vuide? Dans tous ces cas, ou il ne ſeroit rien, ou il ſeroit contenu dans la nature & ſoumis à ſes loix. S'il eſt dans la nature je n'y peux voir que de la matière en mouvement, & je dois en conclure que l'agent qui la meut eſt corporel & matériel, & que par conſéquent il eſt ſujet à ſe diſſoudre. Si cet agent eſt hors de la nature, je n'ai plus aucune idée du lieu qu'il occupe, ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un eſprit ſans étendue peut agir ſur la matière dont il eſt ſéparé.

Ces eſpaces ignorés que l'imagination a placé au-delà du monde viſible n'exiſtent point pour un être qui voit à peine à ſes pieds ; la puiſſance idéale qui les habite ne peut ſe peindre à mon eſprit que lorſque mon imagination combinera au hazard les couleurs fantaſtiques qu'elle eſt toûjours forcée de prendre dans le monde où je ſuis ; dans ce cas je ne ferai que reproduire en idée ce que mes ſens auront réellement apperçu ; & ce Dieu que je m'efforce de diſtinguer de la nature ou de placer hors de ſon enceinte, y rentrera toûjours néceſſairement & malgré moi. (39)

L'on inſiſtera, & l'on dira que ſi l'on portoit une ſtatue ou une montre à un Sauvage qui n'en auroit jamais vu, il ne pourroit s'empêcher de reconnoître que ces choſes ſont des ouvrages de quelque agent intelligent plus habile & plus induſtrieux que lui-même : l'on conclura de là que nous ſommes pareillement forcés de reconnoître que la machine de l'univers, que l'homme, que les phénomènes de la nature ſont des ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir ſurpaſſent de beaucoup les nôtres.

---

(39) Hobbes dit „ le monde eſt corporel ; il a les „ dimenſions de la grandeur, ſçavoir longueur, largeur „ & profondeur. Toute portion d'un corps eſt corps, & „ a ces mêmes dimenſions : conſéquemment chaque „ partie de l'univers eſt corps & ce qui n'eſt pas corps „ n'eſt point partie de l'univers, mais comme l'univers „ eſt tout, ce qui n'en fait point partie n'eſt rien, & ne „ peut-être nulle part. " V. HOBBES LEVIATHAN CH. 46.

Je réponds en premier lieu que nous ne pouvons douter que la nature ne ſoit très-puiſſante & très induſtrieuſe; nous admirons ſon induſtrie toutes les fois que nous ſommes ſurpris des effets étendus, variés & compliqués que nous trouvons dans ceux de ſes ouvrages que nous prenons la peine de méditer; cependant elle n'eſt ni plus ni moins induſtrieuſe dans l'un de ſes ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal qu'une tête organiſée comme celle de Newton. Nous appellons induſtrieux un homme qui peut faire des choſes que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes; la nature peut tout, & dès qu'une choſe exiſte c'eſt une preuve qu'elle a pu la faire. Ainſi ce n'eſt jamais que relativement à nous-mêmes que nous jugeons la nature induſtrieuſe; nous la comparons alors à nous-mêmes; & comme nous jouiſſons d'une qualité que nous nommons *intelligence*, à l'aide de laquelle nous produiſons des ouvrages où nous montrons notre induſtrie, nous en concluons que les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point, mais ſont dûs à un ouvrier intelligent comme nous, mais dont nous proportionnons l'intelligence à l'étonnement que ſes œuvres produiſent en nous, c'eſt-à-dire à notre foibleſſe & à notre propre ignorance.

Je réponds en ſecond lieu que le Sauvage à qui l'on portera une ſtatue ou une montre, aura, ou n'aura pas d'idées de l'induſtrie humaine: s'il en a des idées, il ſentira que cette montre

où cette ſtatue peuvent être des ouvrages d'un être de ſon eſpèce, jouiſſant des facultés qui lui manquent à lui-même. Si le Sauvage n'a aucune idée de l'induſtrie humaine & des reſſources de l'art, en voyant le mouvement ſpontané d'une montre, il croira qu'elle eſt un animal qui ne peut être l'ouvrage de l'homme. Des expériences multipliées confirment la façon de penſer que je prête à ce Sauvage. (40) Ainſi, de même que beaucoup d'hommes qui ſe croient bien plus fins que lui, ce Sauvage attribuera les effets étranges qu'il voit à un génie, à un eſprit, à un Dieu, c'eſt-à-dire à une *force inconnue* à qui il aſſignera un peu voir dont il croit que les êtres de ſon eſpèce ſont abſolument privés : par là il ne prouvera rien, ſinon qu'il ne ſçait pas ce que l'homme eſt capable de produire. C'eſt ainſi que les gens groſſiers lévent les yeux au ciel toutes les fois qu'ils ſont témoins de quelque phénomène inuſité. C'eſt ainſi que le peuple appelle *miraculeux*, *ſurnaturels*, *Divins* tous les effets étranges dont il ignore les cauſes naturelles ; & comme pour l'ordinaire il ne connoît les cauſes de rien, tout eſt miracle pour lui, ou du moins il s'imagine que Dieu eſt la cauſe de tous les biens

(40) Les Américains prirent les Eſpagnols pour des Dieux, parce qu'ils avoient l'uſage de la poudre à Canon, parce qu'ils montoient à cheval, parce qu'ils avoient des vaiſſeaux qui voguoient tout ſeuls. Les habitans de l'iſle de Ténian, n'ayant pas la connoiſſance du feu avant la venue des Européens, le prirent pour un animal qui dévoroit le bois, la première fois qu'ils le virent.

TAYLOR OXFORD

& de tous les maux qu'il éprouve. Enfin c'eſt ainſi que les Théologiens tranchent toutes les difficultés en attribuant à Dieu tout ce dont ils ignorent, ou ne veulent pas que l'on connoiſſe, les cauſes véritables.

Je réponds en troiſieme lieu que la Sauvage en ouvrant la montre, en l'examinant par parties, ſentira peut-être que ces parties annoncent un ouvrage qui ne peut venir que du travail de l'homme. Il verra qu'il diffère des productions immédiates de la nature, à qui il n'a point vu produire des roues faites d'un métal poli. Il verra encore que ces parties ſéparées les unes des autres n'agiſſent plus comme lorſqu'elles étoient aſſemblées; d'après ces obſervations le Sauvage attribuera la montre à un homme, c'eſt-à-dire, à un être comme lui, dont il a des idées, mais qu'il juge capable de faire des choſes qu'il ne ſçait pas faire lui-même; en un mot il fera honneur de cet ouvrage à un être connu à quelques égards, pourvu de quelques facultés ſupérieures aux ſiennes, mais il ſe gardera bien de penſer qu'un ouvrage matériel puiſſe être l'effet d'une cauſe immatérielle, ou d'un agent privé d'organes & d'étendue, dont il eſt impoſſible de concevoir l'action ſur des êtres matériels: au lieu que, faute de connoître le pouvoir de la nature, nous faiſons honneur de ſes ouvrages à un être que nous connoiſſons bien moins qu'elle, & à qui, ſans le connoître, nous attribuons ceux d'entre ſes travaux que nous comprenons le moins. En voyant le monde nous reconnoiſſons une cauſe matérielle des phénomènes qui s'y

paſſent; & cette cauſe c'eſt la nature, dont l'énergie ſe montre à ceux qui l'étudient.

QUE l'on ne nous diſe point que d'après cette hypothèſe nous attribuons tout à une cauſe aveugle, au concours fortuit des atômes, au *hazard*. Nous n'appellons *cauſes aveugles* que celles dont nous ne connoiſſons point le concours, la force & les Loix. Nous appellons *fortuits* des effets dont nous ignorons les cauſes & que notre ignorance & notre inexpérience nous empêchent de preſſentir. Nous attribuons au hazard tous les effets dont nous ne voyons point la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. La nature n'eſt point une cauſe aveugle; elle n'agit point au hazard; tout ce qu'elle fait ne ſeroit jamais fortuit pour celui qui connoitroit ſa façon d'agir, ſes reſſources & ſa marche. Tout ce qu'elle produit eſt néceſſaire & n'eſt jamais qu'une ſuite de ſes loix fixes & conſtantes; tout en elle eſt lié par des nœuds inviſibles, & tous les effets que nous voyons découlent néceſſairement de leurs cauſes ſoit que nous les connoiſſions, ſoit que nous ne le connoiſſions pas. Il peut bien y avoir ignorance de notre part, mais les mots *Dieu*, *Eſprit*, *Intelligence* &c. ne remédieront point à cette ignorance; ils ne feront que la redoubler en nous empêchant de chercher les cauſes naturelles des effets que nous voyons.

CELA peut ſervir de réponſe à l'objection éternelle que l'on fait aux partiſans de la nature, que l'on accuſe ſans ceſſe *de tout attribuer au hazard*. Le hazard eſt un mot vuide de ſens, ou du moins il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'employent. Cependant l'on nous dit & l'on nous ré-

pète qu'un ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaiſons du hazard. Jamais, nous dit-on, l'on ne pourra parvenir à faire un poëme tel que l'*Iliade* avec des lettres jettées ou combinées au hazard. Nous en conviendrons ſans peine; mais en bonne foi, ſont ce des lettres, jettées avec la main comme des dés, qui produiſent un poëme? Autant vaudroit-il dire que ce n'eſt point avec le pied que l'on peut faire un diſcours. C'eſt la nature qui combine d'après les loix certaines & néceſſaires une tête organiſée de manière à faire un poëme: c'eſt la nature qui lui donne un cerveau propre à enfanter un pareil ouvrage: c'eſt la nature qui par le tempérament, l'imagination, les paſſions qu'elle donne à un homme le met en état de produire un chef-d'œuvre: c'eſt ſon cerveau modifié d'une certaine manière, orné d'idées ou d'images, fécondé par les circonſtances, qui peut devenir la ſeule matrice dans laquelle un poëme puiſſe être conçu & développé. Une tête organiſée comme celle d'Homère, pourvue de la même vigueur, & de la même imagination, enrichie des mêmes connoiſſances, placée dans les mêmes circonſtances, produira néceſſairement, & non pas au hazard, le poëme de l'Iliade; à moins que l'on ne voulut nier que des cauſes ſemblables en tout duſſent produire des effets parfaitement identiques. (41)

Il y a donc de la puérilité, ou de la mauvaiſe

(41 Seroit-on bien étonné, s'il y avoit dans un cornet cent mille dés, d'en voir ſortir cent mille

foi, à propoſer de faire à force de jets de la main, ou en mêlant des lettres au hazard, ce qui ne peut être fait qu'à l'aide d'un cerveau organiſé & modifié d'une certaine manière. Le germe humain ne ſe développe point au hazard; il ne peut être conçu ou formé que dans le ſein d'une femme. Un amas confus de caractères ou de figures n'eſt qu'un aſſemblage de ſignes, deſtinés à peindre des idées; mais pour que ces idées puiſſent être peintes, il faut préalablement qu'elles ayent été reçues, combinées, nourries, développées & liées dans la tête d'un Poëte, où les circonſtances les font fructifier & meurir, en raiſon de la fécondité, de la chaleur, & de l'énergie du ſol où ces *germes intellectuels* auront été jettés. Les idées ſe combinent, s'étendent, ſe lient, s'aſſocient, font un enſemble comme tous les corps de la nature : cet enſemble nous plaît quand il

---

fix de ſuite ? Oui, ſans doute, dira-t-on ; mais ſi ces dés étoient tous *pipés* on ceſſeroit d'en être ſurpris. Eh bien ! Les molécules de la matière peuvent être comparées à des dés *pipés*, c'eſt-à-dire produiſent toûjours certains effets déterminés ; ces molécules étant eſſentiellement variées par elles-mêmes & par leurs combinaiſons, elles ſont *pipées*, pour ainſi dire, d'une infinité de façons différentes. La tête d'Homère ou la tête de Virgile n'ont été que des aſſemblages de molécules, ou, ſi l'on veut, de dés *pipés* par la nature, c'eſt-à-dire des êtres combinés & élaborés de manière à produire l'*Iliade* ou l'*Enéide*. On en peut dire autant de toutes les autres productions ſoit de l'intelligence, ſoit de la main des hommes. Qu'eſt-ce en effet que les hommes ? Sinon

fait naître dans notre eſprit des idées agréables, quand il nous offre des tableaux qui nous remuent vivement. C'eſt ainſi que le poëme d'Homère, enfanté dans ſa tête, a le pouvoir de plaire à des têtes analogues & capables d'en ſentir les beautés.

On voit donc que rien ne ſe fait au hazard. Tous les ouvrages de la nature ſe font d'après des loix certaines, uniformes, invariables; ſoit que notre eſprit puiſſe avec facilité ſuivre la chaîne des cauſes ſucceſſives qu'elle met en action, ſoit que dans ſes ouvrages trop compliqués nous nous trouvions dans l'impoſſibilité de diſtinguer les différens reſſorts qu'elle fait agir. Il n'en coûte pas plus à la nature pour produire un grand poëte, capable de faire un ouvrage admirable, que pour produire un métal brillant ou une pierre qui gravite ſur la terre. La façon dont elle s'y prend pour produire ces différens êtres nous eſt également inconnue, quand nous n'y avons point médité. L'homme naît par le concours néceſſaire de quelques élémens; il s'accroît & ſe fortifie de la même manière qu'une plante ou qu'une pierre, qui ſe font, ainſi que lui, accrues & augmentées par des ſubſtances qui viennent s'y joindre: cet homme ſent, penſe, agit, reçoit des idées, c'eſt-

---

des dés *pipés*, ou des machines que la nature a rendues capables de produire des ouvrages d'une certaine eſpèce. Un homme de génie produit un bon ouvrage, comme un arbre d'une bonne eſpèce, placé dans un bon terrein cultivé avec ſoin produit des fruits excellens à-

à-dire, eſt, par ſon organiſation particulière, ſuſceptible de modifications dont la plante & la pierre ſont totalement incapables : en conſéquence l'homme de génie produit de bons ouvrages & la plante des fruits, qui nous plaiſent & nous ſurprennent en raiſon des ſenſations qu'ils opérent en nous-mêmes ; ou en raiſon de la rareté, de la grandeur, de la variété des effets qu'ils nous font éprouver. Ce que nous trouvons de plus admirable dans les productions de la nature & dans celles des animaux ou des hommes, n'eſt jamais qu'un effet naturel des parties de la matière, diverſement arrangées & combinées ; d'où réſultent en eux des organes, des cerveaux, des tempéramens, des goûts, des propriétés, des talens différens.

La nature ne fait donc rien que de néceſſaire ; ce n'eſt point par des combinaiſons fortuites & par des jets hazardés qu'elle produit les êtres que nous voyons ; tous ſes jets ſont ſûrs, toutes les cauſes qu'elle employe ont immanquablement leurs effets. Quand elle produit des êtres extraordinaires, merveilleux & rares, c'eſt que dans l'ordre des choſes les circonſtances néceſſaires ou le concours des cauſes productrices de ces êtres, n'arrivent que rarement. Dès que ces êtres exiſtent ils ſont dus à la nature, pour qui tout eſt également facile, & à qui tout eſt poſſible, quand elle raſſemble les inſtrumens ou cauſes néceſſaires pour agir. Ainſi, ne limitons jamais les forces de la nature. Les jets & les combinaiſons qu'elle fait pendant une éternité, peuvent aiſément produire tous les êtres ; ſa marche éternelle doit néceſſairement amener & ramener de nouveau les circonſtances les plus étonnantes & les plus rares pour des êtres.

qui ne ſont qu'un moment à portée de les conſidérer, ſans jamais avoir ni le tems ni les moyens d'en approfondir les cauſes. Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des élémens & des combinaiſons infiniment variés, ſuffiſent pour produire tout ce que nous connoiſſons, & beaucoup d'autres choſes que nous ne connoîtrons jamais.

Ainsi l'on ne peut trop le répéter aux Déicoles, qui prêtent communément à leurs adverſaires des opinions ridicules pour obtenir un triomphe facile & paſſager aux yeux prévenus de ceux qui n'oſent rien approfondir, *le hazard n'eſt rien*, qu'un mot imaginé, ainſi que le mot Dieu, pour couvrir l'ignorance où l'on eſt des cauſes agiſſantes dans une nature dont la marche eſt ſouvent inexplicable. Ce n'eſt point le hazard qui a produit l'univers, il eſt de lui-même ce qu'il eſt; il exiſte néceſſairement & de toute éternité. Quelque cachées que ſoient les voies de la nature, ſon exiſtence eſt indubitable; & ſa façon d'agir nous eſt au moins bien plus connue que celle de l'être inconcevable qu'on a prétendu lui aſſocier, qu'on a diſtingué d'elle-même, que l'on a ſuppoſé néceſſaire & exiſtant par lui-même; tandis que juſqu'ici l'on n'a pu ni démontrer ſon exiſtence, ni le définir, ni en rien dire de raiſonnable, ni former ſur ſon compte autre choſe que des conjectures que la réflexion détruit auſſi-tôt qu'elles ont été enfantées.

(**********)

CHAPITRE VI.

Du Phanthéiſme ou idées naturelles de la Divinité.

ON voit par ce qui précéde, que toutes les preuves ſur leſquelles la Théologie prétend fonder l'exiſtence de ſon Dieu, partent du faux principe que la matière n'exiſte point par elle-même & ſe trouve par ſa nature dans l'impoſſibilité de ſe mouvoir, & par conſéquent eſt incapable de produire les phénomènes que nous voyons dans le monde. D'après des ſuppoſitions ſi gratuites & ſi fauſſes, comme on l'a déja fait voir ailleurs, (42) on a cru que la matière n'avoit point toûjours exiſté, mais qu'elle devoit ſon exiſtence & ſes mouvemens à une force diſtinguée d'elle-même, à un agent inconnu, auquel on la prétendit ſubordonnée. Comme les hommes trouvent en eux-mêmes une qualité qu'ils nomment *intelligence*, qui préſide à toutes leurs actions & à l'aide de laquelle ils parviennent aux fins qu'ils ſe propoſent, ils

(42) Voyez partie I. chapitre 2. où l'on a fait voir que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Ce chapitre n'eſt qu'un réſumé des 5 premiers chapitres de la première partie, qu'il eſt deſtiné à rappeller au Lecteur ; il pourra paſſer au ſuivant ſi ces idées lui ſont préſentes.

ont atribué l'intelligence à cet agent inviſible; mais ils ont étendu, aggrandi, exagéré cette qualité en lui, parce qu'ils l'ont fait l'auteur d'effets dont ils ſe ſentoient incapables ou qu'ils ne jugeoient point que les cauſes naturelles euſſent la force de produire.

Comme jamais on ne put ni appercevoir cet agent ni concevoir ſa façon d'agir, on en fit un *eſprit*, mot qui déſigne que l'on ignore ce qu'il eſt ou qu'il agit comme le ſoufle dont on ne peut point ſuivre l'action. Ainſi en lui aſſignant la *ſpiritualité*, on ne fit que donner à Dieu une qualité occulte, que l'on jugea convenir à un être toûjours caché & toûjours agiſſant d'une manière imperceptible aux ſens. Dans l'origine cependant il paroît que par le mot *eſprit* on voulut déſigner une matière plus déliée que celle qui frappoit groſſiérement les organes, capable de pénétrer celle-ci, de lui communiquer l'action & la vie, de produire en elle les combinaiſons & les modifications que nos yeux y découvrent. Tel fut, comme on a vu, ce *Jupiter* deſtiné dans l'origine à repréſenter dans la Théologie des anciens la matière éthérée qui pénétre, agite, vivifie tous les corps dont la nature eſt l'aſſemblage.

Ce ſeroit, en effet, ſe tromper que de croire que l'idée de la ſpiritualité de Dieu, telle que nous la trouvons admiſe aujourd'hui, ſe ſoit préſentée de bonne heure à l'eſprit humain. Cette *immatérialité*, qui exclut toute analogie & toute reſſemblance avec tout ce que nous ſommes à portée de connoître, fut, comme on l'a déja fait obſerver, le fruit lent & tardif de l'imagination des hom-

mes, qui, forcés de méditer, ſans aucuns ſecours du côté de l'expérience, ſur le moteur caché de la nature, ſont peu-à-peu parvenus à en faire ce phantôme idéal, cet être ſi fugitif que l'on nous fait adorer ſans pouvoir nous déſigner ſa nature autrement que par un mot auquel il nous eſt impoſſible d'attacher aucune idée véritable. (43) Ainſi à force de rêver & de ſubtiliſer, le mot Dieu ne préſenta plus aucune image; dès qu'on voulut en parler, il fut impoſſible de s'entendre, vu que chacun ſe le peignit à ſa manière, & dans le portrait qu'il s'en fit, ne conſulta que ſon propre tempérament, ſon imagination propre, ſes rêveries particulières; ſi l'on s'accorda ſur quelques points, ce fut pour lui aſſigner des qualités inconcevables, que l'on crut convenir à l'être in-

(43) Voyez ce qui a été dit là deſſus dans le chapitre 7. de la première partie. Quoique les premiers docteurs de l'Egliſe chrétienne euſſent pour la plûpart puiſé dans la philoſophie Platonicienne leurs notions obſcures de *ſpiritualité*, de *ſubſtances incorporelles & immatérielles*, de *puiſſances intellectuelles*, &c. on n'a qu'à ouvrir leurs ouvrages pour ſe convaincre qu'ils n'avoient point de Dieu l'idée que les Théologiens voudroient nous en donner aujourd'hui. Tertullien, comme on l'a dit ailleurs, regardoit Dieu comme corporel. Sérapion diſoit, en pleurant *qu'on lui avoit ôté ſon Dieu* en lui faiſant adopter l'opinion de la *ſpiritualité*, qui cependant n'étoit pas auſſi ſubtiliſée pour lors qu'elle l'a été depuis. Pluſieurs Pères de l'Egliſe ont donné une forme humaine à Dieu & ont traité d'hérétiques ceux qui en faiſoient un eſprit. Le Jupiter

concevable que l'on avoit enfanté ; & de l'amas incompatible de ces qualités, il ne réſulta qu'un tout parfaitement impoſſible. Enfin le maître de l'univers, le moteur tout puiſſant de la nature, l'être que l'on annonça comme le plus important à connoître, fut, par les rêveries théologiques, réduit à n'être plus qu'un mot vague & dépourvu de ſens, ou plutôt un vain ſon auquel chacun attacha ſes propres idées. Tel eſt le Dieu que l'on a ſubſtitué à la matière, à la nature. Telle eſt l'idole à laquelle il n'eſt point permis de refuſer ſon hommage.

Il y eut pourtant des hommes aſſez courageux pour réſiſter au torrent de l'opinion & du délire. Ils crurent que l'objet que l'on annonçoit comme le plus important pour les mortels, comme le centre unique de leurs actions & de leurs penſées, demandoit à être attentivement examiné : ils comprirent que ſi l'expérience, le jugement & la raiſon pouvoient être de quelqu'utilité, ce devoit

---

de la Théologie payenne eſt regardé comme le plus jeune des enfans de Saturne ou du tems ; le Dieu ſpirituel des chrétiens eſt un produit du tems bien plus récent encore ; ce n'eſt qu'à force de ſubtiliſer que ce Dieu vainqueur de tous les Dieux qui l'avoient précédé, a pu ſe former peu-à-peu. La ſpiritualité eſt devenue le dernier retranchement de la Théologie, qui eſt parvenue à faire un Dieu plus qu'aërien dans l'eſpérance, ſans doute, qu'un pareil Dieu ſeroit inattaquable ; il l'eſt en effet, vu que l'attaquer, c'eſt combattre une pure chimère.

être, ſans doute, pour conſidérer le Monarque ſublime qui gouvernoit la nature & qui régloit le deſtin de tous les êtres qu'elle renferme. Ils virent bien tôt que l'on ne pouvoit s'en rapporter aux opinions univerſelles du vulgaire, qui n'examine rien; & bien moins à ſes guides qui, trompeurs ou trompés, défendent aux autres d'examiner, ou en ſont incapables eux-mêmes. Ainſi, quelques penſeurs oſèrent ſecouer le joug qui leur avoit été impoſé dans leur enfance; dégoutés des notions obſcures, contradictoires, dépourvues de ſens qu'on leur avoit fait contracter l'habitude de joindre machinalement au nom vague d'un Dieu impoſſible à définir; raſſûrés par la raiſon contre les terreurs dont on avoit environné cette redoutable chimère; révoltés des peintures hideuſes ſous leſquelles on prétendoit la repréſenter, ils eurent l'intrépidité de déchirer le voile du preſtige & de l'impoſture; ils enviſagèrent d'un œil tranquille cette force prétendue, devenue l'objet continuel des eſpérances, des craintes, des rêveries, des querelles des aveugles mortels. Bientôt le ſpectre diſparut pour eux; le calme de leur eſprit leur permit de ne voir par-tout qu'une nature agiſſante d'après des loix invariables, dont l'univers eſt le théâtre, dont les hommes, ainſi que tous les êtres, ſont les ouvrages & les inſtrumens obligés d'accomplir les décrets éternels de la néceſſité.

QUELQU'EFFORT que nous faſſions pour pénétrer dans les ſecrets de la nature, nous n'y trouvons jamais, comme on l'a tant de fois répété, que de la matière diverſe par elle-meme & diverſement modifiée à l'aide du mouvement. Son en-

ſemble, ainſi que toutes ſes parties, ne nous montrent que des cauſes & des effets néceſſaires, qui découlent les uns des autres, & dont, par le ſecours de l'expérience, notre eſprit eſt plus ou moins capable de découvrir l'enchaînement. En vertu de leurs propriétés ſpécifiques, tous les êtres que nous voyons gravitent, s'attirent & ſe repouſſent, naiſſent ou ſe diſſolvent, reçoivent & communiquent des mouvemens, des qualités, des modifications, qui pour un tems les maintiennent dans une exiſtence donnée ou qui les font paſſer à une nouvelle façon d'exiſter. C'eſt à ces viciſſitudes continuelles que ſont dus tous les phénomènes, petits ou grands, ordinaires ou extraordinaires, connus ou inconnus, ſimples ou compliqués que nous voyons s'opérer dans le monde. C'eſt par ces changemens que nous connoiſſons la nature; elle n'eſt ſi myſtérieuſe que pour ceux qui la conſidèrent au travers du voile du préjugé, ſa marche eſt toûjours ſimple pour ceux qui la regardent ſans préventions.

ATTRIBUER les effets que nous voyons à la nature, à la matière diverſement combinée, aux mouvemens qui lui ſont inhérens, c'eſt leur donner une cauſe générale & connue; vouloir remonter plus haut, c'eſt s'enfoncer dans les eſpaces imaginaires, où nous ne trouvons jamais qu'un abîme d'incertitudes & d'obſcurités. Ne cherchons donc point un principe moteur hors d'une nature dont l'eſſence fut toûjours d'exiſter & de ſe mouvoir; qui ne peut être conçue ſans propriétés, par conſéquent ſans mouvement; dont toutes les parties ſont dans une action, une réaction & des efforts continuels; où il ne ſe trouve

point une molécule qui ſoit dans un repos abſolu, & qui n'occupe néceſſairement la place que lui aſſignent des loix néceſſaires. Qu'eſt-il beſoin de chercher hors de la matière un mobile pour la mettre en jeu, puiſque ſon mouvement découle auſſi néceſſairement de ſon exiſtence que ſon étendue, ſa forme, ſa péſanteur, &c. & puiſqu'une nature dans l'inaction ne ſeroit plus la nature?

Si l'on demande comment on peut ſe figurer que la matière par ſa propre énergie ait pu produire tous les effets que nous voyons; je dirai que ſi par matière l'on s'obſtine à n'entendre qu'une maſſe inerte & morte, dépourvue de toute propriété, privée d'action, incapable de ſe mouvoir d'elle-même, on n'aura plus aucune idée de la matière. Dès qu'elle exiſte, elle doit avoir des propriétés & des qualités; dès qu'elle a des propriétés ſans leſquelles elle ne pourroit exiſter, elle doit agir en raiſon de ces mêmes propriétés, puiſque ce n'eſt que par ſon action que nous pouvons reconnoître & ſon exiſtence & ſes propriétés. Il eſt évident que ſi par matière l'on entend ce qu'elle n'eſt pas, ou que ſi l'on nie ſon exiſtence, on ne pourra lui attribuer les phénomènes dont nos yeux ſont témoins. Mais ſi par la nature nous entendons ce qu'elle eſt véritablement, un amas de matières exiſtantes & pourvues de propriétés, nous ſerons forcés de reconnoître que la nature doit ſe mouvoir elle-même, & par les mouvemens divers être capable, ſans ſecours étrangers, de produire tous les effets que nous voyons; nous trouverons que rien ne ſe fait de rien; que rien ne ſe fait au hazard; que la façon

d'agir de chaque molécule de matière eſt néceſſairement déterminée par ſon eſſence propre ou ſes propriétés particulières.

Nous avons dit ailleurs que ce qui ne peut ſe détruire ou s'anéantir n'a pu commencer d'exiſter. Ce qui n'a pu commencer d'exiſter exiſte néceſſairement ou renferme en lui-même la cauſe ſuffiſante de ſa propre exiſtence. Il eſt donc très inutile de chercher hors de la nature, qui nous eſt connue, du moins à quelques égards, ou d'une cauſe exiſtante par elle-même une autre cauſe totalement inconnue de ſon exiſtence. Nous connoiſſons dans la matière des propriétés générales, nous découvrons quelques-unes de ſes qualités; à quoi bon lui chercher une cauſe inintelligible, que nous ne pouvons connoître par aucune propriété? A quoi bon recourir à l'opération inconcevable & chimérique que l'on a voulu déſigner par le mot de *création*. (44) Concevons-nous qu'un être immatériel ait pu tirer la matière de

(44) Quelques Théologiens ont eux-mêmes régardé le ſyſtême de la *création* comme une hypothèſe ſuſpecte & peu probable, qui fut imaginée quelques ſiécles après Jeſus-Chriſt. Un auteur qui a voulu réfuter Spinoſa, prétend que Tertullien eſt le premier qui ait ſoutenu cette opinion contre un autre philoſophe chrétien qui ſoutenoit l'éternité de la matière. *V. L'impie convaincu, à la fin de l'avertiſſement.* L'auteur de cet ouvrage va juſqu'à prétendre qu'il eſt impoſſible de combattre *Spinoſa*, ſans admettre la coexiſtence éternelle de la matière avec Dieu.

ſon propre fond ? Si la création eſt l'*éduction du Néant*, ne faut-il pas en conclure que le Dieu qui l'a tirée de ſon propre fond l'a tirée du néant & n'eſt lui-même que le Néant ? Ceux qui nous parlent ſans ceſſe de cet acte de la toute-puiſſance divine, par le quel une maſſe infinie de la matière a tout d'un coup été ſubſtituée au Néant, entendent-ils bien ce qu'ils nous diſent ? Eſt-il un homme ſur la terre qui conçoive qu'un être privé d'étendue puiſſe exiſter lui-même, devenir la cauſe de l'exiſtence des êtres étendus, puiſſe agir ſur la matière, la tirer de ſa propre eſſence, la mettre en mouvement ? En vérité plus on conſidére la Théologie & ſes romans ridicules plus on doit ſe convaincre qu'elle n'a fait autre choſe qu'inventer des mots dépourvus de ſens & ſubſtituer des ſons à des réalités intelligibles.

FAUTE de conſulter l'expérience, d'étudier la nature, le monde matériel, on s'eſt jetté dans un monde intellectuel, que l'on a peuplé de chimères. On n'a point daigné conſidérer la matière ni la ſuivre dans ſes différens périodes ou changemens. On a ridiculement ou de mauvaiſe foi, confondu la diſſolution, la décompoſition, la ſéparation des parties élémentaires dont les corps ſont compoſés avec leur deſtruction radicale ; on n'a point voulu voir que les élémens étoient indeſtructibles, tandis que leurs formes étoient paſſagères & dépendoient des combinaiſons tranſitoires. On n'a point diſtingué le changement de figure, de poſition, de tiſſu auquel la matière eſt ſujette, d'avec ſon anéantiſſement, qui eſt totalement impoſſible ; on a

fauſſement conclu que la matière n'étoit point un être néceſſaire, qu'elle avoit commencé d'exiſter, qu'elle devoit ſon exiſtence à un être inconnu plus néceſſaire qu'elle ; & cet être idéal eſt devenu le créateur, le moteur, le conſervateur de la nature entière. Ainſi l'on n'a fait que ſubſtituer un vain nom à la matière, qui nous préſente des idées véritables, à une nature dont à chaque inſtant nous éprouvons l'action & le pouvoir, & que nous connoîtrions bien mieux, ſi nos opinions abſtraites ne nous mettoient ſans ceſſe un bandeau devant les yeux.

Les notions les plus ſimples de la phyſique nous montrent en effet que, quoique les corps s'altèrent & diſparoiſſent, rien pourtant ne ſe perd dans la nature ; les produits divers de la décompoſition d'un corps ſervent d'élémens, de matériaux & de baſe à la formation, à l'accroiſſement, au ſoutien d'autres corps. La nature entière ne ſubſiſte & ne ſe conſerve que par la circulation, la tranſmigration, l'échange & le déplacement perpétuels des molécules & des atômes inſenſibles ou des parties ſenſibles de la matière. C'eſt par cette *palingénéſie* que ſubſiſte le grand tout, qui, ſemblable au Saturne des anciens, eſt perpétuellement occupé à dévorer ſes propres enfans. L'on pourroit dire à quelques égards que le Dieu métaphyſique qui a uſurpé ſon trône l'a privé de la faculté d'engendrer & d'agir, depuis qu'il s'eſt mis en ſa place.

Reconnoissons donc que la matière exiſte par elle-même, qu'elle agit par ſa propre énergie & qu'elle ne s'anéantira jamais. Diſons que la

matière eſt éternelle, & que la nature a été, eſt & ſera toûjours occupée à produire, à détruire, à faire & à défaire, à ſuivre les loix réſultantes de ſon exiſtence néceſſaire. Pour tout ce qu'elle fait elle n'a beſoin que de combiner des élémens & des matières eſſentiellement diverſes qui s'attirent & ſe repouſſent, ſe choquent ou s'uniſſent, s'éloignent ou ſe rapprochent, ſe tiennent aſſemblées ou ſe ſéparent. C'eſt ainſi qu'elle fait éclore des plantes, des animaux, des hommes; des êtres organiſés, ſenſibles & penſans, ainſi que des êtres dépourvus de ſentiment & de penſée. Tous ces êtres agiſſent pendant le tems de leur durée reſpective ſuivant les loix invariables, déterminées par leurs propriétés, leurs configurations, leurs maſſes, leurs poids, &c. Voilà l'origine véritable de tout ce que nous voyons; voilà comment la nature par ſes propres forces eſt en état de produire tous les effets dont nos yeux ſont témoins, ainſi que tous les corps qui agiſſent diverſement ſur les organes dont nous ſommes pourvus, & dont nous ne jugeons que d'après la manière dont ces organes ſont affectés. Nous les diſons bons, lorſqu'ils nous ſont analogues ou contribuent à maintenir l'harmonie en nous-mêmes; nous les diſons mauvais, lorſqu'ils troublent cette harmonie; & nous prêtons en conſéquence un but, des idées, des deſſeins à l'être que nous faiſons le moteur d'une nature que nous voyons dépourvue de projets & d'intelligence.

Elle en [eſt] effectivement privée; elle n'a point d'intelligence & de but; elle agit néceſſairement, parce qu'elle exiſte néceſſairement. Ses loix ſont immuables & fondées

ſur l'eſſence même des êtres. Il eſt de l'eſſence de la ſemence du mâle, compoſée des élémens primitifs qui ſervent de baſe à l'être organiſé, de s'unir avec celle de la femelle, de la féconder, de produire par ſa combinaiſon avec elle un nouvel être organiſé, qui, foible dans ſon origine par le défaut d'une quantité ſuffiſante de molécules de matières propres à lui donner de la conſiſtance, ſe fortifie peu-à-peu par l'addition journalière & continuelle de molécules analogues & appropriées à ſon être ; ainſi il vit, il penſe, il ſe nourrit, il engendre à ſon tour des êtres organiſés ſemblables à lui. Par une ſuite de loix conſtantes & phyſiques la génération ne s'opére que lorſque les circonſtances néceſſaires pour la produire ſe trouvent réunies. Ainſi cette génération ne ſe fait point au hazard ; ainſi l'animal ne produit qu'avec l'animal de ſon eſpèce, parce qu'il eſt le ſeul analogue à lui-même, ou qui réuniſſe les qualités propres à produire un pareil être avec lui, ſans cela il ne produiroit rien, ou il ne produiroit qu'un être, qu'il nomme *monſtrueux*, parce qu'il eſt diſſemblable à lui. Il eſt de l'eſſence de la graine des plantes d'être fécondée par la ſemence des étamines, de ſe développer enſuite dans le ſein de la terre, de s'accroître à l'aide de l'eau, d'attirer pour cela des molécules analogues, de former peu-à-peu une plante, un arbuſte, un arbre ſuſceptible de la vie, de l'action, des mouvemens propres aux végétaux. Il eſt de l'eſſence des molécules de la terre atténuées, diviſées, élaborées par les eaux & par la chaleur, de s'unir dans le ſein des montagnes avec celles qui leur ſont analogues, & de former, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſimilaires ou analo-

gnés par leur aggrégation des corps plus ou moins ſolides & purs que nous nommons un *Cryſtal*, une *pierre*, un *métal*, *un minéral*. Il eſt de l'eſſence des exhalaiſons élevées par la chaleur de l'athmoſphère de ſe combiner, de s'amaſſer, de ſe heurter, & par leurs combinaiſons ou leurs chocs de produire les météores & la foudre. Il eſt de l'eſſence de quelques matières inflammables de s'amaſſer, de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer dans les cavernes de la terre, de produire ces exploſions terribles & ces tremblemens de terre qui détruiſent les montagnes, les champs & les demeures des nations allarmées; celles-ci ſe plaignent à un être inconnu des maux qu'une nature néceſſaire leur fait éprouver auſſi néceſſairement que les biens qui les rempliſſent de joie. Enfin il eſt de l'eſſence de certains climats de produire des hommes tellement organiſés & modifiés qu'ils deviennent ou très utiles ou très nuiſibles à leur eſpèce de même que c'eſt le propre de certaines portions de ſol de faire naître des fruts agréables ou des poiſons dangereux.

En tout cela la nature n'a point de but; elle exiſte néceſſairement; ſes façons d'agir ſont fixées par des loix qui découlent elles-mêmes des propriétés conſtitutives des êtres variés qu'elle renferme, & des circonſtances que le mouvement continuel doit néceſſairement amener. C'eſt nous qui avons un but néceſſaire, c'eſt de nous conſerver nous-mêmes; c'eſt ſur ce but que nous réglons toutes les idées que nous nous formons des cauſes qui agiſſent ſur nous & que nous les jugeons. Animés & vivans nous-mêmes, ſemblables aux Sauvages, nous prêtons une ame & de la

vie à tout ce qui agit ſur nous : penſans & intelligens nous-mêmes, nous prêtons à tout de l'intelligence & de la penſée ; mais comme nous en voyons la matière incapable, nous la ſuppoſons mue par un autre agent ou cauſe que nous faiſons toûjours ſemblable à nous. Néceſſairement attirés par ce qui nous eſt avantageux & repouſſés par ce qui nous nuit, nous ceſſons de voir que nos façons de ſentir ſont dues à notre organiſation, modifiée par des cauſes phyſiques, que faute de connoître, nous prenons pour des inſtrumens employés par un être à qui nous prêtons nos idées, nos vues, nos paſſions, nos façons de penſer & d'agir.

Si l'on nous demandoit après cela quel eſt le but de la nature ? Nous dirons que c'eſt d'agir, d'exiſter, de conſerver ſon enſemble. Si l'on nous demande pourquoi elle exiſte ? Nous dirons qu'elle exiſte néceſſairement, & que toutes ſes opérations, ſes mouvemens, ſes œuvres ſont des ſuites néceſſaires de ſon exiſtence néceſſaire. Il exiſte quelque choſe de néceſſaire ; cette choſe eſt la nature ou l'univers, & cette nature agit néceſſairement comme elle fait. Si l'on veut ſubſtituer le mot *Dieu* à celui de *nature*, on pourra demander avec autant de raiſon pourquoi ce Dieu exiſte, qu'on peut demander quel eſt le but de l'exiſtence de la nature. Ainſi le mot Dieu ne nous rendra pas plus inſtruits du but de ſon exiſtence. Au moins en parlant de la nature ou de l'univers matériel, aurons-nous des idées fixes de la cauſe dont nous parlons, au lieu qu'en parlant du Dieu Théologique, nous ne ſçaurons jamais ni ce qu'il peut être, ni s'il exiſte, ni les qualités que nous pour-

pourrons lui aſſigner. Si nous lui donnons des attributs, ce ſera toûjours nous-mêmes que nous diviniſerons, & ce ſera pour nous ſeuls que l'univers ſera formé : idées que nous avons ſuffiſamment détruites ; pour s'en détromper, il ſuffit d'ouvrir les yeux & de voir que nous ſubiſſons à notre manière un ſort que nous partageons avec tous les êtres dont la nature eſt l'aſſemblage ; comme nous, ils ſont ſoumis à la néceſſité, qui n'eſt que la ſomme des Loix que la nature eſt obligée de ſuivre.

Tout nous prouve donc que la nature, ou que la matière exiſte néceſſairement & ne peut s'écarter des loix que ſon exiſtence lui impoſe. Si elle ne peut s'anéantir, elle n'a pu commencer d'être. Les Théologiens conviennent eux-mêmes qu'il faudroit un acte de la toute-puiſſance divine, ou ce qu'ils appellent un *miracle*, pour anéantir un être : mais un être néceſſaire ne peut faire un miracle ; il ne peut déroger aux loix néceſſaires de ſon exiſtence ; il faut donc en conclure que ſi Dieu eſt l'être néceſſaire, tout ce qu'il fait eſt une ſuite de la néceſſité de ſon exiſtence, & qu'il ne peut jamais déroger à ſes loix. D'un autre côté, on nous dit que la création eſt un miracle, mais cette création ſeroit impoſſible à un être néceſſaire qui ne peut agir librement dans aucune de ſes actions. D'ailleurs un miracle n'eſt pour nous qu'un effet rare dont nous ignorons la cauſe naturelle ; ainſi en nous diſant que *Dieu fait un miracle*, on ne nous apprend rien, ſinon qu'une cauſe inconnue a produit d'une manière inconnue un effet que nous n'attendions pas ou qui nous paroît étrange. Cela poſé, l'intervention d'un Dieu,

loin de remédier à l'ignorance où nous ſommes des forces & des effets de la nature, ne ſert qu'à l'augmenter. La création de la matière & la cauſe à qui l'on en fait l'honneur, ſont pour nous des choſes auſſi incompréhenſibles ou auſſi impoſſibles que ſon anéantiſſement.

CONCLUONS donc que le mot *Dieu*, ainſi que le mot *Créer*, ne préſentant à l'eſprit aucune idée véritable, devroient être bannis de la langue de tous ceux qui veulent parler pour s'entendre. Ce ſont des mots abſtraits, inventés par l'ignorance; ils ne ſont propres qu'à contenter des hommes dépourvus d'expérience, trop pareſſeux ou trop timides pour étudier la nature & ſes voies; à des enthouſiaſtes dont l'imagination curieuſe ſe plait à s'élancer hors du monde viſible pour courir après des chimères. Enfin ces mots ne ſont utiles qu'à ceux dont l'unique profeſſion eſt de repaître les oreilles du vulgaire de mots prompeux qu'ils n'entendent point eux-mêmes, & ſur le ſens deſquels ils ne ſont jamais d'accord.

L'HOMME eſt un être matériel; il ne peut avoir des idées quelconques que de ce qui eſt matériel comme lui; c'eſt-à-dire, de ce qui peut agir ſur ſes organes, ou de ce qui a du moins des qualités analogues aux ſiennes. En dépit de lui-même, il aſſigne toûjours des propriétés matérielles à ſon Dieu, que l'impoſſibilité de le ſaiſir lui a fait ſuppoſer ſpirituel & diſtinguer de la nature ou du monde matériel. En effet, ou il faut conſentir à ne pas s'entendre ſoi-même, ou il faut avoir des idées matérielles d'un Dieu que l'on ſuppoſe le créateur, le moteur, le conſervateur de la matiè-

re : l'eſprit humain a beau ſe mettre à la torture, il ne comprendra jamais que des effets matériels puiſſent partir d'une cauſe immatérielle, ou que cette cauſe puiſſe avoir des rapports avec des êtres matériels. Voilà, comme on a vu, pourquoi les hommes ſe croyent forcés de donner à leur Dieu les qualités morales qu'ils ont eux-mêmes ; ils oublient que cet être purement ſpirituel, ne peut avoir dès lors, ni leur organiſation, ni leurs idées, ni leurs façons de penſer & d'agir, & que par conſéquent il ne peut avoir ce qu'ils nomment intelligence, ſageſſe, bonté, colère, juſtice, &c. Ainſi dans le vrai les qualités morales que l'on attribue à la Divinité le ſuppoſent matériel, & les notions Théologiques les plus abſtraites ſe fondent ſur un *anthropomorphiſme* véritable.

Les Théologiens, malgré toutes leurs ſubtilités, ne peuvent faire autrement ; ainſi que tous les êtres de l'eſpèce humaine, ils ne connoiſſent que la matière, & n'ont aucune idée réelle d'un pur eſprit. S'ils nous parlent d'intelligence, de ſageſſe & de vue dans la Divinité, ce ſont toûjours celles de l'homme qu'ils lui prêtent & qu'ils s'obſtinent à donner à un être que l'eſſence qu'on lui donne n'en rend point ſuſceptible. Comment ſuppoſer des volontés, des paſſions, des deſirs à un être qui n'a beſoin de rien, qui ſe ſuffit à lui-même ; dont les projets doivent être auſſi-tôt exécutés que formés ? Comment atrribuer la colère à un être qui n'a ni ſang ni bile ? Comment un être tout puiſſant, dont on admire la ſageſſe par l'ordre qu'il a lui-même établi dans l'univers, peut-il permettre que ce bel ordre ſoit ſans ceſſe troublé, ſoit par les élémens en diſcorde, ſoit

par les crimes des humains ? En un mot un Dieu tel qu'on nous le dépeint ne peut avoir aucunes des qualités humaines, qui dépendent toûjours de notre organiſation particulière, de nos beſoins, de nos inſtitutions & qui ſont toûjours rélatives à la ſociété où nous vivons. Les Théologiens s'efforcent vainement d'aggrandir, d'exagérer en idée, de perfectionner à force d'abſtractions les qualités morales qu'ils aſſignent à leur Dieu ; ils ont beau nous dire qu'elles ſont en lui d'une nature différente de ſes créatures, qu'elles ſont *parfaites*, *infinies*, *ſuprêmes*, *éminentes* ; en tenant ce langage ils ne s'entendent plus eux-mêmes ; ils n'ont aucune idée des qualités dont ils nous parlent, vu que l'homme ne peut les concevoir qu'en tant qu'elles ont de l'analogie avec ces mêmes qualités en lui.

C'est ainſi qu'à force de ſubtiliſer, les mortels n'ont aucune idée fixe du Dieu qu'ils ont enfanté. Peu contens d'un Dieu Phyſique, d'une nature agiſſante, d'une matière capable de tout produire, ils veulent la dépouiller de l'énergie qu'elle poſſéde en vertu de ſon eſſence, pour en revêtir un Eſprit pur, dont ils ſont obligés de refaire un être matériel dès qu'ils veulent s'en faire une idée ou ſe faire entendre aux autres. En raſſemblant les parties de l'homme, qu'ils ne ſont qu'étendre & prolonger ſans fin, ils croient former un Dieu. C'eſt ſur le modèle de l'ame humaine qu'ils forment l'ame de la nature, ou l'agent ſecret dont elle reçoit l'impulſion. Après avoir fait l'homme double, ils ſont la nature double & ils ſuppoſent que cette nature eſt vivifiée par une intelligence.. Dans l'impoſ-

ſibilité de connoître cet agent prétendu, ainſi que celui qu'ils avoient gratuitement diſtingué de leur propre corps, ils l'ont dit ſpirituel, c'eſt-à-dire, d'un ſubſtance inconnue : de ce qu'ils n'en avoient point d'idées, ils en ont conclu que la ſubſtance ſpirituelle étoit bien plus noble que la matière, & que ſa prodigieuſe ſubtilité, qu'ils ont nommée *ſimplicité*, & qui n'étoit qu'un effet de leurs abſtractions métaphyſiques, la mettoit à couvert de la décompoſition, de la diſſolution & de toutes les révolutions auxquelles les corps matériels ſont évidemment expoſés.

C'EST ainſi que les hommes préfèrent toûjours le merveilleux au ſimple, ce qu'ils n'entendent pas à ce qu'ils peuvent entendre ; ils mépriſent les objets qui leur ſont familiers & n'eſtiment que ceux qu'ils ne ſont point à portée d'apprécier : de ce qu'ils n'en ont que des idées vagues ils en concluent qu'ils renferment quelque choſe d'important, de ſurnaturel, de Divin. En un mot il leur faut du myſtère pour remuer leur imagination, pour exercer leur eſprit, pour repaître leur curioſité, qui n'eſt jamais plus en travail que quand elle s'occupe d'énigmes impoſſibles à deviner, & qu'elle juge dès lors très dignes de ſes recherches. (45) Voilà, ſans doute, pour-

(45) Un grand nombre de nations ont adoré le ſoleil ; les effets ſenſibles de cet aſtre, qui ſemble donner la vie à toute la nature, devoient naturellement porter les hommes à lui rendre un culte. Ce-

quoi l'on a regardé la matière que l'on avoit ſous les yeux ; que l'on voyoit agir & changer de formes, comme une choſe mépriſable, comme un être contingent, qui n'exiſtoit point néceſſairement & par lui-même. Voilà pourquoi l'on imagina un eſprit que l'on ne conçut jamais, & que, par cette raiſon même, l'on décida ſupérieur à la matière, exiſtant néceſſairement par lui-même, antérieur à la nature, ſon créateur, ſon moteur, ſon conſervateur & ſon maître. L'eſprit humain trouva de la pâture dans cet être myſtique ; il s'en occupa ſans ceſſe ; l'imagination l'embellit à ſa manière ; l'ignorance ſe reput des fables qu'on en raconta ; l'habitude identifia ce phantôme avec l'eſprit de l'homme, il lui devint néceſſaire ; l'homme crut tou-

---

pendant des peuples entiers ont quitté ce Dieu ſi viſible, pour adopter un Dieu abſtrait & métaphyſique. Si l'on demande la raiſon de ce phénomène, je dirai que le Dieu le plus caché, le plus myſtérieux, le plus inconnu doit toûjours, par là même, plaire davantage à l'imagination du vulgaire que le Dieu qu'il voit tous les jours. Le ton myſtérieux & inintelligible eſt eſſentiellement néceſſaire aux prêtres de toute religion : une religion claire, intelligible, ſans myſtères paroîtroit peu divine au commun des hommes, & ſeroit peu utile au Sacerdoce, dont l'intérêt eſt que le peuple ne comprenne rien à ce qu'il croit le plus important pour lui. Voilà, ſans doute, le ſecret du clergé. Il lui fallut un Dieu inintelligible, qu'il fit agir & parler d'une façon inintelligible, ſe réſervant le droit d'expliquer aux mortels ſes ordres à ſa manière.

ber dans le vuide quand on voulut l'en détacher pour ramener ſes regards ſur une nature que de longue main il avoit appris à dédaigner, ou à ne conſidérer que comme un amas impuiſſant de matières inertes, mortes, ſans énergie ; ou comme un aſſemblage vil de combinaiſons & de formes ſujettes à périr.

En diſtinguant la nature de ſon moteur les hommes ſont tombés dans la même abſurdité que lorſqu'ils ont diſtingué leur ame de leur corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penſer de l'être penſant. Trompés ſur leur propre nature & ſur l'énergie de leurs organes, il ſe ſont pareillement trompés ſur l'organiſation de l'univers ; ils ont diſtingué la nature d'elle-même ; la vie de la nature, de la nature vivante ; l'action de cette nature, de la nature agiſſante. Ce fut cette ame du monde, cette énergie de la nature, ce principe actif que les hommes perſonnifièrent, ſéparèrent par abſtraction, ornèrent tantôt d'attributs imaginaires, tantôt de qualités empruntées de leur eſſence propre. Tels ſont les matériaux Aëriens dont ils ſe ſont ſervis pour compoſer leur Dieu ; leur ame propre en fut le modèle ; trompés ſur la nature de celle-ci, ils n'eurent jamais des idées vraies de la Divinité, qui n'en fut qu'une copie exagerée ou défigurée, au point de méconnoître le prototype ſur lequel on l'avoit originairement formée.

Si pour avoir voulu diſtinguer l'homme de lui-même l'on ne put jamais s'en former des idées véritables ; pour avoir diſtingué la nature d'elle-même, la nature & ſes voies furent toûjours mécon-

nues. On a ceſſé de l'étudier pour remonter par la penſée à ſa prétendue cauſe, à ſon moteur caché, au ſouverain qu'on lui avoit donné. On fit de ce moteur un être inconcevable, à qui l'on attribua tout ce qui ſe paſſoit dans l'univers; ſa conduite parut myſtérieuſe & merveilleuſe parce qu'elle fut une contradiction continuelle; on ſuppoſa que ſa ſageſſe & ſon intelligence étoient les ſources de l'ordre, que ſa bonté étoit la ſource de tous biens, que ſa juſtice ſévère ou ſon pouvoir arbitraire étoient les cauſes ſurnaturelles des déſordres & des maux dont nous ſommes affligés. En conſéquence au lieu de s'adreſſer à la nature pour découvrir les moyens d'obtenir ſes faveurs ou d'écarter ſes diſgraces; au lieu de conſulter l'expérience; au lieu de travailler utilement à ſon bonheur, l'homme ne fut occupé qu'à s'adreſſer à la cauſe fictive qu'il avoit gratuitement aſſociée à la nature; il rendit ſes hommages au Souverain qu'il lui avoit donné; il attendit tout de lui & ne compta plus ni ſur lui-même ni ſur les ſecours d'une nature devenue impuiſſante & mépriſable à ſes yeux.

Rien ne fut plus nuiſible au genre-humain que cette extravagante Théorie, qui, comme nous le prouverons bientôt, eſt devenue la ſource de tous ſes maux. Uniquement occupés du Monarque imaginaire qu'ils avoient élevé ſur le Thrône de la nature, les mortels ne la conſultèrent plus en rien; ils négligèrent l'expérience, ils ſe mépriſèrent eux-mêmes, ils méconnurent leurs propres forces, ils ne travaillèrent point à leur propre bien-être, ils devinrent des eſclaves tremblans ſous les caprices d'un tyran idéal dont ils attendi-

rent tous leurs biens ou dont il craignirent les maux qui les affligeoient ici bas. Leur vie fut employée à rendre des hommages ſerviles à une idole dont ils ſe crurent éternellement intéreſſés à mériter les bontés, à déſarmer la juſtice, à calmer le courroux; ils ne furent heureux que lorſque, conſultant la raiſon, prenant l'expérience pour guide, & faiſant abſtraction de leurs idées romaneſques, ils reprirent courage, mirent en jeu leur induſtrie, & s'adreſſèrent à la nature, qui ſeule peut fournir les moyens de ſatisfaire leurs beſoins & leurs deſirs, & d'écarter ou diminuer les maux qu'ils ſont forcés d'éprouver.

RAMENONS donc les mortels égarés aux autels de la nature; détruiſons pour eux les chimères que leur imagination ignorante & troublée a crû devoir élever ſur ſon trône. Diſons leur qu'il n'eſt rien ni au-deſſus d'elle ni hors d'elle; apprenons leur qu'elle eſt capable de produire, ſans aucuns ſecours étrangers, tous les phénomènes quils admirent, tous les biens qu'ils déſirent, ainſi que tous les maux qu'ils appréhendent. Diſons leur que l'expérience conduit à la connoître; qu'elle ſe plaît à ſe dévoiler à ceux qui l'étudient; qu'elle découvre ſes ſecrets à ceux qui par leur travail oſent les lui arracher, & qu'elle récompenſe toûjours la grandeur d'ame, le courage & l'induſtrie. Diſons leur que la raiſon peut ſeule les rendre heureux, que cette raiſon n'eſt autre choſe que la ſcience de la nature appliquée à la conduite de l'homme en ſociété; diſons leur que les phantômes dont leur eſprit s'eſt ſi longtems & ſi vainement occupé ne peuvent ni leur procurer

le bonheur qu'ils demandent à grands cris, ni détourner de leurs têtes les maux inévitables auxquels la nature les a ſoumis, & que la raiſon doit leur apprendre á ſupporter quand il ne leur eſt point permis de les écarter par des moyens naturels. Apprenons leur que tout eſt néceſſaire, que leurs biens & leurs maux ſont des effets d'une nature qui dans toutes ſes œuvres ſuit des loix que rien ne peut lui faire révoquer. Enfin répétons leur ſans ceſſe que c'eſt en rendant leurs ſemblables heureux qu'ils parviendront eux-mêmes à la félicité, qu'ils attendroient envain du ciel, lorſque la terre la leur réfuſe.

La nature eſt la cauſe de tout; elle exiſte par elle-même; elle exiſtera toûjours; elle eſt ſa propre cauſe; ſon mouvement eſt une ſuite néceſſaire de ſon exiſtence néceſſaire; ſans mouvement nous ne pouvons concevoir la nature; ſous ce nom collectif nous déſignons l'aſſemblage des matières agiſſantes en raiſon de leurs propres énergies. Cela poſé qu'eſt-il beſoin de faire intervenir un être plus incompréhenſible qu'elle pour expliquer ſes façons d'agir, merveilleuſes, ſans doute, pour tout le monde, mais bien plus encore pour ceux qui ne l'ont point étudiée? En ſeront-ils plus avancés ou plus inſtruits, quand on leur dira qu'un être, qu'ils ne ſont pas faits pour comprendre, eſt l'auteur des effets viſibles dont ils ne peuvent démêler les cauſes naturelles? En un mot l'être indéfiniſſable que l'on nomme *Dieu*, leur fera-t-il

mieux connoître la nature qui agit perpétuellement ſur eux? (46)

En effet ſi nous voulons attacher quelque ſens au mot *Dieu*, dont les mortels ſe font des idées ſi obſcures & ſi fauſſes nous trouverons qu'il ne peut déſigner que la nature agiſſante, ou la ſomme des forces inconnues qui animent l'univers, & qui forcent les êtres d'agir en raiſon de leur propre énergie, & par conſéquent d'après des loix néceſſaires & immuables. Mais dans ce cas le mot *Dieu* ne ſera qu'un ſynonime de *deſtin*, de *fatalité*, de *néceſſité*; c'eſt pourtant à cette idée abſtraite perſonnifiée & diviniſée que l'on attribue la *ſpiritualité*, autre idée abſtraite dont nous ne pouvons nous former aucun concept. C'eſt à cette abſtraction que l'on aſſigne l'intelligence, la ſageſſe, la bonté, la juſtice dont un pareil être ne peut point être le ſujet. C'eſt avec cette idée métaphyſique que l'on prétend que les êtres de l'eſpèce humaine ont des rapports directs. C'eſt à cette idée perſonnifiée, diviniſée, humaniſée, ſpiritualiſée, ornée des qualités les plus incompatibles, que l'on attribue des volontés, des paſſions, des deſirs, &c. C'eſt cette idée perſonnifiée que l'on fait parler dans les différentes révélations que des

(46) Diſons avec Cicéron, *Magna ſtultitia eſt earum rerum Deos facere effectores, cauſas rerum non quærere.*

Cic. de Divinat. Lib. II.

hommes annoncent en tout pays à d'autres hommes comme émanées du Ciel!

TOUT nous prouve donc que ce n'eſt point hors de la nature que nous devons chercher la Divinité. Quand nous voudrons en avoir une idée diſons que la nature eſt Dieu ; diſons que cette nature renferme tout ce que nous pouvons connoître, puiſqu'elle eſt l'aſſemblage de tous les êtres capables d'agir ſur nous & qui peuvent par conſéquent nous intéreſſer. Diſons que c'eſt cette nature qui fait tout, que ce qu'elle ne fait pas eſt impoſſible, que ce qui eſt hors d'elle n'exiſte point & ne peut exiſter, vu qu'il ne peut rien y avoir au-delà du grand tout. Enfin diſons que ces puiſſances inviſibles dont l'imagination a fait les mobiles de l'univers, ou ne ſont que les forces de la nature agiſſante ou ne ſont rien.

SI nous ne connoiſſons la nature & ſes voies que d'une façon incomplette ; ſi nous n'avons que des idées ſuperficielles & imparfaites de la matière, comment pourrions-nous nous flatter de connoître ou d'avoir des idées sûres d'un être bien plus fugitif & plus difficile à ſaiſir par la penſée que les élémens, que les principes conſtitutifs des corps, que leurs propriétés primitives, que leurs façons d'agir & d'exiſter ? Si nous ne pouvons remonter aux cauſes premières, contentons-nous des cauſes ſecondes & des effets que l'expérience nous montre ; recueillons des faits véritables & connus, ils ſuffiront pour nous faire juger de ce que nous ne connoiſſons pas ; bornons-nous aux foibles lueurs de vérité que

nos ſens nous fourniſſent, puiſque nous n'avons point de moyens pour en acquérir de plus grandes.

Ne prenons point pour des ſciences réelles celles qui n'ont que notre imagination pour baſe; elles ne peuvent être qu'imaginaires. Tenons-nous en à la nature, que nous voyons, que nous ſentons, qui agit ſur nous, dont nous connoiſſons au moins les loix générales, ſi nous ignorons ſes détails & les principes ſecrets qu'elle emploie dans ſes ouvrages compliqués; cependant ſoyons sûrs qu'elle agit d'une façon conſtante, uniforme, analogue & néceſſaire. Obſervons donc cette nature; ne ſortons jamais des routes qu'elle nous trace; nous en ſerions infailliblement punis par les erreurs ſans nombre dont notre eſprit ſe trouveroit aveuglé, & dont des maux ſans nombre ſeroient les ſuites néceſſaires. N'adorons point, ne flattons point à la manière des hommes, une nature ſourde qui agit néceſſairement & dont rien ne peut déranger le cours. N'implorons point un tout qui ne peut ſe maintenir que par la diſcorde des élémens, d'où nait l'harmonie univerſelle & la ſtabilité de l'enſemble. Songeons que nous ſommes des parties ſenſibles d'un tout dépourvu de ſentiment, dans lequel toutes les formes & les combinaiſons ſe détruiſent après être nées & avoir ſubſiſté plus ou moins longtems. Regardons la nature comme un attelier immenſe qui renferme tout ce qu'il faut pour agir & pour produire tous les ouvrages que nous voyons. Reconnoiſſons ſon pouvoir inhérent à ſon eſſence; n'attribuons point ſes œuvres à une cauſe imaginaire qui n'exiſte que dans notre

cerveau. Banniſſons plutôt à jamais de notre eſprit un phantôme propre à le troubler, & à nous empêcher de prendre les voies ſimples, naturelles & sûres qui peuvent nous conduire au bonheur. Rétabliſſons donc cette nature ſi longtems méconnue dans ſes droits légitimes; écoutons ſa voix, dont la raiſon eſt l'interprète fidèle; faiſons taire l'enthouſiaſme & l'impoſture qui, pour notre malheur, nous ont écartés du ſeul culte convenable à des êtres intelligens.

CHAPITRE VII.

Du Théiſme ou Déiſme, du ſyſtême de l'Optimiſme & des cauſes finales.

TRES peu d'hommes ont le courage d'examiner le Dieu que tous s'accordent à reconnoître; il n'eſt preſque perſonne qui oſe douter de ſon exiſtence qu'il n'a jamais conſtatée; chacun reçoit ſans examen dans l'enfance le nom vague du Dieu que ſes pères lui tranſmettent, qu'ils conſignent dans ſon cerveau avec les idées obſcures qu'ils y attachent eux-mêmes & que tout conſpire à rendre habituelles en lui: cependant chacun le modifie à ſa manière; en effet, comme on l'a ſouvent fait obſerver, les notions peu fixes d'un être imaginaire ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de l'eſpèce humaine; chaque homme a ſa façon de l'enviſager; chaque homme ſe fait un Dieu en particulier d'après ſon propre tempérament, ſes diſpoſitions naturelles, ſon imagination plus ou moins exaltée, ſes circonſtances individuelles, les préjugés qu'il a reçus & les manières dont il eſt affecté dans des tems différens. L'homme content & ſain ne voit pas ſon Dieu des mêmes yeux que l'homme chagrin & malade; l'homme d'un ſang bouillant, d'une imagination embraſée ou ſujet à la bile ne le voit pas ſous les mêmes traits que celui qui jouit d'une ame plus paiſible, qui a l'imagination plus

froide, qui eſt d'un caractère plus flegmatique. Que dis-je ! le même homme ne le voit pas de la même manière dans les différens inſtans de ſa vie ; ſon Dieu ſubit toutes les variations de ſa machine, toutes les révolutions de ſon tempérament, les viciſſitudes continuelles qu'éprouve ſon être. L'idée de la Divinité dont on regarde l'exiſtence comme ſi démontrée ; cette idée que l'on prétend innée ou infuſe à tous les hommes ; cette idée dont on aſſure que la nature entière s'empreſſe de nous fournir des preuves, eſt perpétuellement flottante dans l'eſprit de chaque individu, & varie à chaque inſtant pour tous les êtres de l'eſpèce humaine ; il n'en eſt pas deux qui admettent préciſément le même Dieu, il n'y en a pas un ſeul qui dans des circonſtances variées ne le voie diverſement.

Ne ſoyons donc point ſurpris de la foibleſſe des preuves qu'on nous donne de l'exiſtence d'un être que les hommes ne verront jamais qu'au dedans d'eux-mêmes ; ne ſoyons point étonnés de les voir ſi peu d'accord ſur les ſyſtèmes qu'ils ſe font rélativement à lui, ſur les cultes qu'ils lui rendent : leurs diſputes ſur ſon compte, les inconſéquences de leurs opinions, le peu de conſiſtance & de liaiſon de leurs ſyſtèmes, les contradictions où ils tombent ſans ceſſe dès qu'ils veulent en parler, les incertitudes où ſe trouvent leurs eſprits toutes les fois qu'ils s'occupent de cet être ſi arbitraire ne doivent point nous ſembler étrange ; il faut néceſſairement diſputer quand on raiſonne d'un objet vu diverſement dans des circonſtances variées, & ſur lequel il

n'eſt

n'eſt pas un ſeul homme qui puiſſe être conſtamment d'accord avec lui-même.

Tous les hommes s'accordent ſur les objets qu'ils ſont à portée de ſoumettre à l'expérience; nous ne voyons point de diſputes ſur les principes de la Géométrie; les vérités évidentes & démontrées ne varient point dans notre eſprit; nous ne doutons jamais que la partie ne ſoit moins grande que le tout, que deux & deux faſſent quatre, que la bienfaiſance ne ſoit une qualité aimable, que l'équité ne ſoit néceſſaire aux hommes en ſociété. Mais nous ne trouvons que diſputes, qu'incertitudes, que variations dans tous les ſyſtêmes qui ont la Divinité pour objet; nous ne voyons nulle harmonie dans les principes de la Théologie; l'exiſtence de Dieu que l'on nous annonce par-tout comme une vérité évidente & démontrée, ne l'eſt que pour ceux qui n'ont point examiné les preuves ſur leſquelles on la fonde. Ces preuves paroiſſent ſouvent fauſſes ou foibles à ceux-mêmes qui d'ailleurs ne doutent aucunement de cette exiſtence; les inductions ou les corollaires que l'on tire de cette prétendue vérité ſi démontrée ne ſont point les mêmes pour deux peuples ou même pour deux individus; les penſeurs de tous les ſiècles & de tous les pays ſe querellent ſans ceſſe entre eux ſur la religion, ſur leurs hypothèſes Théologiques, ſur les vérités fondamentales qui leur ſervent de baſe, ſur les attributs & les qualités d'un Dieu dont ils ſe ſont vainement occupés, & dont l'idée varie continuellement dans leur propre cerveau.

Ces diſputes & ces variations perpétuelles de-

vroient au moins nous convaincre que les idées de la Divinité n'ont ni l'évidence ni la certitude qu'on leur attribue, & qu'il peut être permis de douter de la réalité d'un être que les hommes voyent si diversement, sur lequel ils ne sont jamais d'accord, & dont l'image varie si souvent en eux-mêmes. Malgré tous les efforts, & les subtilités de ses plus ardens défenseurs, l'existence de Dieu n'est pas même probable, & quand elle le seroit, toutes les probabilités du monde peuvent-elles acquérir la force d'une démonstration? N'est-il pas bien étonnant que l'existence de l'être le plus important à croire & à connoître n'ait pas même pour elle la probabilité, tandis que des vérités beaucoup moins importantes nous sont évidemment démontrées? Ne pourroit-on pas en conclure que nul homme n'est pleinement assuré de l'existence d'un être qu'il voit si sujet à varier au-dedans de lui-même, & qui deux jours de suite ne se présente point sous les mêmes traits à son esprit? Il n'y a que l'évidence qui puisse nous convaincre pleinement. Une vérité n'est évidente pour nous, que lorsqu'une expérience constante & des réflexions réitérées nous la montrent toûjours sous un même point de vue. Du rapport constant que font les sens bien constitués, résulte l'évidence & la certitude, qui seules peuvent produire une pleine conviction. Que devient donc la certitude de l'existence de la Divinité? Ses qualités discordantes peuvent-elles exister dans le même sujet? Et un être qui n'est qu'un amas de contradictions a-t-il la probabilité pour lui? Ceux qui l'admettent, peuvent-ils être convaincus eux-mêmes? Et dans ce cas ne devroient-

ils pas permettre que l'on doutât des prétendues vérités qu'ils annoncent comme démontrés & comme évidentes, tandis qu'ils ſentent eux-mêmes qu'elles vacillent dans leurs têtes? L'exiſtence de ce Dieu & les attributs divins ne peuvent être des choſes évidentes & démontrées pour nul homme ſur la terre; ſa non-exiſtence & l'impoſſibilité des qualités incompatibles que la Théologie lui aſſigne ſeront évidemment démontrées pour quiconque voudra ſentir qu'il eſt impoſſible qu'un même ſujet réuniſſe des qualités qui ſe détruiſent réciproquement, & que tous les efforts de l'eſprit humain ne pourront jamais concilier. (47)

---

(47) Cicéron a dit *plura diſcrepantia vera eſſe non poſſunt.* D'où l'on voit que nul raiſonnement, aulle révélation, nul miracle ne peuvent rendre faux ce que l'expérience nous démontre comme évident; il n'y a qu'un renverſement de la cervelle qui puiſſe faire admettre des contradictions. Suivant le célèbre Wolff dans ſon ontologie § 99. *Poſſibile eſt quod nullam in ſe repugnantiam habet, quod contradictione caret.* D'après cette définition l'exiſtence de Dieu doit paroître impoſſible, vu qu'il y a contradiction à dire qu'un eſprit ſans étendue puiſſe exiſter dnas l'étendue, ou mouvoir la matière qui a de l'étendue. Saint Thomas dit que *ens eſt quod non repugnat eſſe.* Cela poſé un Dieu tel qu'on le définit n'eſt qu'un être de raiſon puiſqu'il ne peut exiſter nulle part. Selon Bilſinger *de Deo anima & mundo* § V. *Eſſentia eſt primus rerum conceptus conſtitutivus vel quidditativus, cujus ope cætera, quæ de re aliqua dicentur, demonſtrari poſſunt.*

QUOIQU'IL en ſoit de ces qualités ou inconciliables ou totalement incompréhenſibles que les Théologiens aſſignent à un être déjà inconcevable par lui-même, dont ils font l'ouvrier ou l'architecte du monde, qu'en peut-il réſulter pour l'eſpèce humaine, même en lui ſuppoſant de l'intelligence & des vues? Une intelligence univerſelle, dont les vues doivent s'étendre à tout ce qui exiſte, peut-elle avoir des rapports plus directs & plus intimes avec l'homme qui ne fait qu'une portion inſenſible du grand tout? Eſt-ce donc pour réjouir les inſectes & les fourmis de ſon jardin que le Monarque de l'univers a conſtruit & embelli ſa demeure? Serons-nous plus à portée de connoître ſes projets, de deviner ſon plan, de meſurer ſa ſageſſe avec nos foibles yeux, & pourrons-nous juger ſes œuvres d'après nos vues rétrécies? Les effets bons ou mauvais, favorables ou nuiſibles à nous-mêmes, que nous imaginerons partir de ſa toute puiſſance & de ſa providence, en ſeront-ils moins des effets néceſſaires de ſa ſa-

---

Ne pourroit-on pas dans ce cas lui demander ſi quelqu'un a une idée de l'eſſence divine ? Quel eſt le concept qui conſtitue Dieu ce qu'il eſt, & du quel découle la démonſtration de tout ce qu'on dit de lui? Demandez à un Théologien ſi Dieu peut commettre le crime? Il vous dira que non, vu que le crime répugne à la juſtice, qui eſt de ſon eſſence. Mais ce même Théologien ne voit pas qu'en ſuppoſant Dieu un eſprit, il répugne tout autant à ſon eſſence d'avoir créé ou de mouvoir la matière, que, de commettre un crime, répugne à ſa juſtice.

geſſe, de ſa juſtice, de ſes décrets éternels? Dans ce cas pouvons-nous ſuppoſer qu'un Dieu ſi ſage, ſi juſte, ſi intelligent, changera ſon plan pour nous? Vaincu par nos prières & nos hommages ſerviles, réformera-t-il pour nous plaire ſes arrêts immuables? Otera-t-il aux êtres leurs eſſences & leurs propriétés? Abrogera-t-il, par des miracles, les loix éternelles d'une nature dans leſquelles on admire ſa ſageſſe & ſa bonté? Fera-t-il qu'en notre faveur le feu ceſſe de brûler, quand nous en approcherons de trop près? Fera-t-il que la fièvre ou la goutte ceſſent de nous tourmenter quand nous aurons amaſſé les humeurs dont ces infirmités ſont les ſuites néceſſaires? Empêchera-t-il qu'un édifice qui tombe en ruine ne nous écraſe de ſa chûte quand nous paſſerons à côté de lui? Nos vains cris & les ſupplications les plus ferventes empêcheront-ils que notre patrie ſoit malheureuſe quand elle ſera dévaſtée par un conquérant ambitieux ou gouvernée par des tyrans qui l'oppriment?

Si cette intelligence infinie eſt toûjours forcée de donner un libre cours aux événemens que ſa ſageſſe a préparés; ſi rien n'arrive dans ce monde que d'après ſes deſſeins impénétrables, nous n'avons rien à lui demander; nous ſerions des inſenſés de nous y oppoſer, nous ferions une injure à ſa prudence ſi nous voulions la régler. L'homme ne doit pas ſe flatter d'être plus ſage que ſon Dieu, de pouvoir l'engager à changer de volontés; de pouvoir le déterminer à prendre d'autres voies que celles qu'il a choiſies pour accomplir ſes décrets; un Dieu intelligent ne peut avoir pris que les meſures les plus juſtes & les moyens les

plus ſûrs pour parvenir à ſon but ; s'il pouvoit en changer, il ne pourroit être appellé ni ſage, ni immuable, ni prévoyant. Si Dieu pouvoit ſuſpendre un inſtant les loix qu'il a lui-même fixées, s'il pouvoit changer quelque choſe à ſon plan, c'eſt qu'il n'auroit point prévu les motifs de cette ſuſpenſion ou de ce changement ; s'il n'a point fait entrer ces motifs dans ſon plan, c'eſt qu'il ne les a point prévus ; s'il les a prévus ſans les faire entrer dans ſon plan, c'eſt qu'il ne l'a point pu. Ainſi, de quelque façon qu'on s'y prenne, les vœux que les hommes adreſſent à la Divinité, & les différens cultes qu'ils lui rendent, ſuppoſent toûjours qu'ils croyent avoir affaire à un être peu ſage, peu prévoyant, capable de changer, ou qui, malgré ſa puiſſance, ne peut faire ce qu'il veut, ou ce qu'il conviendroit aux hommes, pour leſquels on prétend néanmoins qu'il a créé l'univers.

C'EST pourtant ſur des notions ſi mal dirigées que ſont fondées toutes les religions de la terre. Nous voyons par-tout l'homme à genoux devant un Dieu ſage dont il s'efforce de régler la conduite, de détourner les arrêts, de réformer le plan ; par-tout l'homme eſt occupé à le gagner par des baſſeſſes & des préſens, à vaincre ſa juſtice à force de prieres, de pratiques, de cérémonies, d'expiations qu'il croit capables de lui faire changer de réſolutions ; par-tout l'homme ſuppoſe qu'il peut offenſer ſon créateur & troubler ſon éternelle félicité ; par-tout l'homme eſt proſterné devant un Dieu tout-puiſſant, qui ſe trouve dans l'impoſſibilité de rendre ſes créatures telles qu'elles

doivent être pour accomplir ſes vues divines & remplies de ſageſſe.

L'on voit donc que toutes les religions du monde ne ſont fondées que ſur des contradictions manifeſtes, dans leſquelles les hommes ſeront forcés de tomber toutes les fois qu'ils méconnoîtront la nature, & qu'ils attribueront les biens ou les maux qu'ils éprouvent de ſa part à une cauſe intelligente diſtinguée d'elle-même, dont ils ne pourront jamais ſe former d'idées certaines. L'homme ſera toûjours réduit, comme on l'a ſi ſouvent répété, à faire un homme de ſon Dieu; mais l'homme eſt un être changeant, dont l'intelligence eſt bornée, dont les paſſions varient, qui, placé dans des circonſtances diverſes, paroît ſouvent en contradiction avec lui-même; ainſi quoique l'homme croie faire honneur à ſon Dieu en lui donnant ſes propres qualités, il ne fait que lui prêter ſon inconſtance, ſes foibleſſes & ſes vices. Les Théologiens, ou les fabricateurs de la Divinité, auront beau diſtinguer, ſubtiliſer, exagérer ſes perfections prétendues & les rendre inintelligibles, il demeurera toûjours conſtant qu'un être qui s'irrite & qu'on appaiſe par des prières n'eſt point un être immuable; qu'un être qu'on offenſe n'eſt ni tout-puiſſant ni parfaitement heureux; qu'un être qui n'empêche point le mal qu'il pourroit empêcher, conſent au mal; qu'un être qui donne la liberté de pécher, a réſolu dans ſes décrets éternels que le péché ſeroit commis; qu'un être qui punit les fautes qu'il a permis de faire eſt ſouverainement injuſte & déraiſonnable; qu'un être infini qui renferme des qualités infiniment

contradictoires eſt un être impoſſible & n'eſt qu'une chimère.

Que l'on ne nous diſe donc plus que l'exiſtence d'un Dieu eſt au moins un problème. Un Dieu, tel que la Théologie le dépeint, eſt totalement impoſſible; toutes les qualités qu'on lui aſſignera, toutes les perfections dont on l'ornera ſe trouveront à chaque inſtant démenties. Quant aux qualités abſtraites & négatives dont on voudra le décorer, elles ſeront toûjours inintelligibles, & ne prouveront que l'inutilité des efforts de l'eſprit humain, quand il veut ſe définir des êtres qui n'exiſtent point. Dès que les hommes ſe croyent très intéreſſés à connoître une choſe, ils travaillent à s'en faire une idée; trouvent-ils de grands obſtacles, ou même de l'impoſſibilité à s'éclaircir, leur ignorance & le peu de ſuccès de leurs recherches les diſpoſent-ils à la crédulité; pour lors des fourbes adroits ou des enthouſiaſtes en profitent pour faire paſſer leurs inventions ou leurs rêveries qu'ils débitent comme des vérités conſtantes dont il n'eſt point permis de douter. C'eſt ainſi que l'ignorance, le déſeſpoir, la pareſſe, l'inhabitude de réfléchir mettent le genre-humain dans la dépendance de ceux qui ſe ſont chargés du ſoin de lui faire des ſyſtèmes ſur les objets ſur leſquels il n'avoit aucune idée. Dès qu'il s'agit de la Divinité & de la religion, c'eſt-à-dire, des objets ſur leſquels il eſt impoſſible de rien comprendre, les hommes raiſonnent d'une façon bien étrange ou ſont les dupes de raiſonnemens bien captieux! De ce qu'ils ſe voyent dans l'impoſſibilité totale d'entendre ce qu'on leur en dit, ils s'imaginent que ceux qui leur en parlent ſont plus au fait des

choſes dont ils les entretiennent; ceux-ci ne manquent pas de leur répéter que *le parti le plus ſûr eſt de s'en rapporter à ce qu'ils diſent*, de ſe laiſſer guider par eux, & de fermer les yeux : ils les menacent de la colère du phantôme irrité, s'ils refuſoient de croire ce qu'on en dit; & cet argument, quoiqu'il ſuppoſe la choſe en queſtion, ferme la bouche au genre-humain, qui, convaincu par ce raiſonnement victorieux, craint d'appercevoir les contradictions palpables de la doctrine qu'on lui annonce, s'en rapporte aveuglément à ſes guides, ne doutant pas qu'ils n'ayent des idées bien plus nettes ſur les objets merveilleux dont ils l'entretiennent ſans ceſſe, & que leur profeſſion les oblige de méditer. Le vulgaire croit des ſens de plus à ſes prêtres qu'à lui; il les prend pour des hommes divins ou pour des demi-Dieux. Il ne voit dans ce qu'il adore que ce que les prêtres en diſent, & de tout ce qu'ils en diſent il réſulte pour un homme qui penſe que Dieu n'eſt qu'un être de raiſon, un phantôme revêtu des qualités que les prêtres ont jugé convenables de lui donner pour redoubler l'ignorance, les incertitudes & les craintes des mortels. C'eſt ainſi que l'autorité des prêtres décide ſans appel de la choſe qui n'eſt utile qu'aux Prêtres.

QUAND nous voudrons remonter à l'origine des choſes, nous trouverons toûjours que c'eſt l'ignorance & la crainte qui ont créé les Dieux, que c'eſt l'imagination, l'enthouſiaſme & l'impoſture qui les ont ornés ou défigurés, que c'eſt la foibleſſe qui les adore, que c'eſt la crédulité qui les nourrit, que c'eſt l'habitude qui les reſpecte, que

c'eſt la tyrannie qui les ſoutient, afin de profiter de l'aveuglement des hommes.

On nous parle ſans ceſſe des avantages qui réſultent pour les hommes de la croyance d'un Dieu. Nous examinerons bientôt ſi ces avantages ſont auſſi réels qu'on le dit; en attendant il eſt queſtion de ſçavoir ſi l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu eſt une erreur ou une vérité. Si c'eſt une erreur, elle ne peut être utile au genre-humain; ſi c'eſt une vérité elle doit être ſuſceptible de preuves aſſez claires pour être ſaiſies par tous les hommes à qui l'on ſuppoſe cette vérité néceſſaire & avantageuſe. D'un autre côté l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine pour cela. Cela ſuffit pour répondre au Docteur Clarcke qui demande *s'il ne ſeroit pas à ſouhaiter qu'il exiſtât un être bon, ſage, intelligent & juſte; ſon exiſtence ne ſeroit-elle pas déſirable pour le genre-humain?* Nous lui dirons donc 1°. que l'auteur ſuppoſé d'une nature où nous ſommes forcés de voir à chaque inſtant le déſordre à côté de l'ordre, la méchanceté à côté de la bonté, la juſtice à côté de l'injuſtice, la folie à côté de la ſageſſe, ne peut pas plus être qualifié de bon, de ſage, d'intelligent & de juſte, que de méchant, d'inſenſé de pervers, à moins qu'on ne ſuppoſât deux principes égaux en pouvoir dans la nature, dont l'un détruiroit ſans ceſſe les ouvrages de l'autre. Nous dirons 2°. que le bien qui peut réſulter pour nous d'une ſuppoſition ne la rend ni plus certaine, ni même plus probable. En effet où en ſerions-nous ſi de ce qu'une choſe nous eſt utile, nous allions en conclure qu'elle exiſte réellement! Nous dirons 3°. que tout ce qui a été rapporté juſqu'ici

prouve que l'être que l'on associe à la nature est impossible à croire & répugne à toutes les notions communes. Nous dirons qu'il est impossible de croire bien sincérement l'existence d'un être dont nous n'avons nulle idée réelle, & auquel nous ne pouvons en attacher aucune qui ne se détruise sur le champ. Pouvons-nous croire l'existence d'un être dont nous ne pouvons rien affirmer, qui n'est qu'un amas de négations & de privations de tout ce que nous connoissons ? En un mot est-il possible de croire fermement l'existence d'un être sur lequel l'esprit humain ne peut asseoir aucun jugement qui ne se trouve à l'instant contredit ?

Mais, me dira l'enthousiaste heureux, dont l'ame est sensible à ses jouissances, & dont l'imagination attendrie a besoin de se peindre un objet séduisant à qui elle puisse rendre graces de ses prétendus bienfaits, „ pourquoi m'ôter un Dieu que „ je vois sous les trais d'un Souverain rempli de „ sagesse & de bonté ? Quelle douceur ne trou„ vé-je point à me figurer un Monarque puissant, „ intelligent & bon dont je suis le favori, qui „ s'occupe de mon bien-être, qui veille sans cesse „ à ma sûreté, qui pourvoit à mes besoins, qui „ consent que sous lui je commande à la nature „ entière ? Je crois le voir répandre sans cesse ses „ bienfaits sur l'homme ; je vois sa Providence „ travailler pour lui sans relâche ; elle couvre en „ sa faveur la terre de verdure & les arbres de „ fruits délicieux ; elle peuple les forêts d'ani„ maux propres à le nourrir ; elle suspend sur sa „ tête des astres qui l'éclairent pendant le jour, „ qui guident ses pas incertains pendant la nuit ;

„ elle étend autour de lui l'azur du firmament; „ pour réjouir ſes yeux elle orne la prairie de „ fleurs; elle arroſe ſon ſéjour de fontaines, de „ ruiſſeaux, de rivières. Ah ! laiſſez-moi remer- „ cier l'auteur de tant de bienfaits. Ne m'ôtez „ point mon phantôme charmant; je ne trouve- „ rai point mes illuſions ſi douces dans une né- „ ceſſité ſévère, dans une matière aveugle & ina- „ nimée, dans une nature privée d'intelligen- „ ce & de ſentiment.

„ POURQUOI ! " Dira l'infortuné, à qui ſon ſort refuſe avec rigueur des biens qu'il prodigue à tant d'autres, „ pourquoi me ravir une erreur qui „ m'eſt chère ? Pourquoi m'anéantir un Dieu „ dont l'idée conſolante tarit la ſource de mes „ pleurs & ſert à calmer mes peines ? Pourquoi „ me priver d'un objet que je me repréſente „ comme un Père compâtiſſant & tendre qui m'é- „ prouve en ce monde, mais dans les bras duquel „ je me jette avec confiance, lorſque la nature „ entière ſemble m'abandonner ? En ſuppoſant „ même que ce Dieu n'eſt qu'une chimère, les „ malheureux en ont beſoin pour ſe garantir d'un „ affreux déſeſpoir : n'eſt-ce pas être inhumain & „ cruel que de vouloir les plonger dans le vuide „ en cherchant à les détromper ? Une erreur uti- „ le n'eſt-elle pas préférable à des vérités qui pri- „ vent l'eſprit de toute conſolation & qui ne lui „ montrent aucun ſoulagement à ſes maux ? "

NON, dirai-je à ces enthouſiaſtes, la vérité ne peut jamais vous rendre malheureux; c'eſt elle qui conſole véritablement; elle eſt un tréſor caché qui, bien mieux que des phantômes inventés par

la crainte, peut raſſûrer les cœurs & leur donner le courage de ſupporter les fardeaux de la vie : elle élève l'ame, elle la rend active, elle lui fournit des moyens de réſiſter aux attaques du ſort & de combattre avec ſuccès la fortune ennemie. Je leur demanderai ſur quoi ils fondent cette bonté qu'ils attribuent follement à leur Dieu. Mais ce Dieu, leur dirai-je, eſt-il donc bienfaiſant pour tous les hommes? Contre un mortel qui jouit de l'abondance & des faveurs de la fortune n'en eſt-il pas des millions qui languiſſent dans le beſoin & la miſere? Ceux qui prennent pour modèle l'ordre, dont on ſuppoſe ce Dieu l'auteur, ſont-ils donc les plus heureux en ce monde? La bonté de cet être pour quelques individus favoriſés ne ſe dément-elle jamais? Ces conſolations mêmes que l'imagination va chercher dans ſon ſein n'annoncent-elles pas des infortunes amenées par ſes décrets & dont il eſt l'auteur? La terre n'eſt-elle pas couverte de malheureux, qui ne ſemblent y être venus que pour ſouffrir, gémir & mourir? Cette Providence divine ſe livre-t-elle au ſommeil durant ces contagions, ces peſtes, ces guerres, ces déſordres, ces révolutions phyſiques & morales dont la race humaine eſt continuellement la victime? Cette terre dont on regarde la fécondité comme un bienfait du ciel, n'eſt-elle pas en mille endroits aride & inexorable? Ne produit-elle pas des poiſons à côté des fruits les plus doux? Ces rivières & ces mers que l'on croit faites pour arroſer notre ſéjour & faciliter notre commerce, ne viennent-elles pas ſouvent inonder nos campagnes, renverſer nos demeures, entraîner les hommes & leurs troupeaux également malheureux? Enfin ce Dieu, qui préſide à l'univers & qui veil-

le ſans ceſſe à la conſervation de ſes créatures, ne les livre-t-il pas preſque toûjours aux fers de tant de Souverains inhumains qui ſe font un jeu du malheur de leurs ſujets, tandis que ces infortunés s'adreſſent envain au ciel pour faire ceſſer des calamités multipliées, viſiblement dues à une adminiſtration inſenſée, & non à la colère des cieux.

Le malheureux qui cherche à ſe conſoler dans les bras de ſon Dieu devroit au moins ſe ſouvenir que c'eſt ce même Dieu, qui étant le maître de tout, diſtribue & le bien & le mal : ſi l'on croit la nature ſoumiſe à ſes ordres ſuprêmes, ce Dieu eſt auſſi ſouvent injuſte, rempli de malice, d'imprudence, de déraiſon, que de bonté, de ſageſſe & d'équité. Si le Dévôt moins prévenu & plus conſéquent vouloit un peu raiſonner, il ſe défieroit d'un Dieu capricieux qui ſouvent le fait ſouffrir lui-même ; il n'iroit point ſe conſoler dans les bras de ſon bourreau qu'il a la folie de prendre pour ſon ami ou pour ſon Père.

Ne voyons-nous pas en effet dans la nature un mélange conſtant de biens & de maux ? S'obſtiner à n'y voir que du bien ſeroit auſſi inſenſé que de vouloir n'y appercevoir que du mal. Nous voyons la ſérénité ſuccéder aux orages, la maladie à la ſanté, la paix à la guerre ; la terre produit en tout pays des plantes néceſſaires à la nourriture de l'homme & des plantes propres à le détruire. Chaque individu de l'eſpèce humaine eſt un mélange néceſſaire de bonnes & de mauvaiſes qualités ; toutes les nations nous préſentent le ſpectacle bigarré des vices & des vertus ; ce qui

réjouit un individu en plonge beaucoup d'autres dans le deuil & la triſteſſe ; il n'arrive point d'événemens qui n'aient des avantages pour les uns & des déſavantages pour les autres. Les inſectes trouvent une retraite ſûre dans les débris de ce Palais qui vient d'écraſer des hommes dans ſa chûte. N'eſt-ce pas pour les corbeaux, les bêtes féroces & les vers que le conquérant ſemble livrer des batailles ? Les prétendus favoris de la providence ne meurent-ils pas pour ſervir de pâture à des milliers d'inſectes mépriſables dont cette Providence paroît auſſi occupée que d'eux ? L'Halcyon, égayé par la tempête, ſe joue ſûr les flots ſoulevés, tandis que ſur les débris de ſon navire briſé le matelot élève au ciel ſes mains tremblantes. Nous voyons les êtres engagés dans une guerre perpétuelle, vivans les uns aux dépens des autres, & profitans des infortunes qui les déſolent & les détruiſent réciproquement. La nature enviſagée dans ſon enſemble nous montre tous les êtres alternativement ſujets au plaiſir & à la douleur, naiſſans pour mourir, expoſés à des viciſſitudes continuelles dont aucuns d'eux ne ſont exempts. Le coup d'œil le plus ſuperficiel ſuffit donc pour nous détromper de l'idée que l'homme eſt la *cauſe finale* de la création, l'objet conſtant des travaux de la nature ou de ſon auteur, à qui l'on ne peut attribuer, d'après l'état viſible des choſes & les révolutions continuelles de la race humaine, ni bonté, ni malice, ni juſtice, ni injuſtice, ni intelligence, ni déraiſon. En un mot en conſidérant la nature ſans préjugés, nous trouverons que tous les êtres ſont également favoriſés dans l'univers, & que tout ce qui exiſte ſubit

des loix néceſſaires dont nul être ne peut être excepté.

AINSI quand il eſt queſtion d'un agent que nous voyons agir auſſi diverſement que la nature, ou que ſon prétendu moteur, il eſt impoſſible de lui aſſigner des qualités d'après ſes ouvrages tantôt avantageux & tantôt nuiſibles à l'eſpèce humaine; ou du moins chaque homme ſera forcé d'en juger d'après la façon particulière dont il eſt affecté; il n'y aura point de meſure fixe dans les jugemens que l'on en portera: nos façons de juger ſeront toûjours fondées ſur nos façons de voir & de ſentir, & notre façon de ſentir dépend de notre tempérament, de notre organiſation, de nos circonſtances particulières, qui ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de notre eſpèce. Ces différentes façons d'être affecté fourniront donc toûjours les couleurs aux portraits que les hommes ſe feront de la Divinité; conſéquemment ces idées ne peuvent être ni fixes ni ſûres; les inductions qu'ils en tireront ne ſeront jamais ni conſtantes ni uniformes; chacun jugera toûjours d'après lui-même, & ne verra que lui-même ou ſa propre ſituation dans ſon Dieu.

CELA poſé, des hommes contens, d'une ame ſenſible, d'une imagination vive ſe peindront la Divinité ſous les traits les plus charmans: ils ne croiront voir dans la nature entière, qui ſans ceſſe leur cauſera des ſenſations agréables, que des preuves ſignalées de bienveillance & de bonté; dans leur extaſe poétique, ils s'imagineront appercevoir par-tout les empreintes d'une intelligence parfaite, d'une ſageſſe infinie, d'une

Pro-

Providence tendrement occupée du bien-être de l'homme : l'amour propre, ſe joignant encore à leur imagination exaltée achevera de leur perſuader que l'univers n'eſt fait que pour la race humaine, ils s'efforceront en idée de baiſer avec transport la main imaginaire dont ils croiront tenir tant de bienfaits ; touchés de ces faveurs, flattés du parfum de ces roſes dont ils ne voient point les épines ou que leur délire extatique les empêche de ſentir, ils ne croiront pouvoir payer d'aſſez de reconnoiſſance ces effets néceſſaires, qu'ils regardent comme des preuves indubitables de la prédilection divine. Enivrés de ces préjugés, nos enthouſiaſtes n'appercevront point les maux & les déſordres dont l'univers eſt le Théâtre ; ou s'ils ne peuvent s'empêcher de les voir, ils ſe perſuaderont que dans les vues d'une Providence bienfaiſante ces calamités ſont néceſſaires pour conduire les hommes à une plus grande félicité ; la confiance qu'ils ont pris dans la Divinité dont ils s'imaginent dépendre leur fait croire que l'homme ne ſouffre que pour ſon bien, & que cet être fécond en reſſources ſçaura lui faire tirer des avantages infinis des maux qu'il éprouve en ce monde. Leur eſprit, ainſi préoccupé, ne voit dès lors rien qui n'excite leur admiration, leur gratitude, leur confiance ; les effets les plus naturels & les plus néceſſaires leur ſemblent des miracles de bienfaiſance & de bonté ; obſtinés à voir de la ſageſſe & de l'intelligence par-tout, ils ferment les yeux ſur les déſordres qui pourroient démentir les qualités aimables qu'ils attribuent à l'être dont leur cœur eſt épris : les calamités les plus cruelles, les événemens les plus affligeans pour la race humaine ceſſent de leur paroître des dé-

ſordres, & ne ſont que leur fournir de nouvelles preuves des perfections divines : ils ſe perſuadent que ce qui leur paroît défectueux ou imparfait ne l'eſt qu'en apparence ; & ils admirent la ſageſſe & la bonté de leur Dieu, même dans les effets les plus terribles & les plus propres à conſterner.

C'EST à cette ivreſſe amoureuſe, à cette infatuation étrange qu'eſt dû, ſans doute, le ſyſtême de *l'optimiſme*, par lequel des enthouſiaſtes, pourvus d'une imagination romaneſque, ſemblent avoir renoncé au témoignage de leurs ſens pour trouver, que, même pour l'homme, *tout eſt bien* dans une nature où le bien ſe trouve conſtamment acompagné de mal, & où des eſprits moins prévenus & des imaginations moins poétiques jugeroient que tout eſt ce qu'il peut être ; que le bien & le mal ſont également néceſſaires ; qu'ils partent de la nature des choſes & non d'une main fictive, qui, ſi elle exiſtoit réellement ou opéroit tout ce que nous voyons, pourroit être appellée méchante avec autant de raiſon qu'on s'opiniâtre à l'appeller remplie de bonté. D'ailleurs pour être à portée de juſtifier la Providence, des maux, des vices, des déſordres que nous voyons dans le tout que l'on ſuppoſe ſon ouvrage, il faudroit connoître le but du tout. Or le tout ne peut avoir de but, car s'il avoit un but, une tendance, une fin, il ne ſeroit plus le tout.

ON ne manquera pas de nous dire que les déſordres & les maux que l'on voit dans ce monde ne ſont que relatifs & apparens, & ne prouvent rien contre la ſageſſe & la bonté divine. Mais ne peut-on pas répliquer que les biens ſi vantés & l'ordre merveilleux, ſur leſquels on fonde la

ſageſſe & la bonté de Dieu, ne ſont pareillement que relatifs & apparens? Si c'eſt uniquement nôtre façon de ſentir & de coexiſter avec les cauſes dont nous ſommes environnés qui conſtitue l'ordre de la nature pour nous, & qui nous autoriſe à prêter de la ſageſſe ou de la bonté à ſon auteur, notre façon de ſentir & d'exiſter ne doivent-ils pas nous autoriſer à nommer déſordre ce qui nous nuit, & à prêter de l'imprudence ou de la malice à l'être que nous ſuppoſerons mettre la nature en action? En un mot, ce que nous voyons dans le monde conſpire à nous prouver que tout eſt néceſſaire, que rien ne ſe fait au hazard, que tous les événemens bons ou mauvais, ſoit pour nous, ſoit pour les êtres d'un ordre différent, ſont amenés par des cauſes agiſſantes d'après des loix certaines & déterminées, & que rien ne peut nous autoriſer à prêter aucunes de nos qualités humaines, ni à la nature, ni au moteur qu'on a voulu lui donner.

A L'ÉGARD de ceux qui prétendent que la ſageſſe ſuprême ſçaura tirer les plus grands biens pour nous du ſein même des maux qu'elle permet que nous éprouvions dans ce monde; nous leur demanderons s'ils ſont eux-mêmes les confidens de la Divinité, ou ſurquoi ils fondent leurs eſpérances flatteuſes? Ils nous diront, ſans doute, qu'ils jugent de la conduite de Dieu par analogie, & que des preuves de ſa ſageſſe & de ſa bonté actuelles, ils ſont en droit de conclure en faveur de ſa ſageſſe & de ſa bonté futures. Nous leur répondrons qu'ils partent d'après des ſuppoſitions gratuites; que la ſageſſe & la bonté de leur Dieu ſe démentant ſi ſouvent en ce monde, rien ne peut les aſſûrer que ſa conduite ceſſe jamais

d'être la même à l'égard des hommes qui éprouvent ici bas tantôt ſes bienfaits & tantôt ſes diſgraces. Si malgré ſa bonté toute-puiſſante Dieu n'a ni pu ni voulu rendre ſes créatures chéries complétement heureuſes en ce monde, quelle raiſon a-t-on de croire qu'il le pourra ou le voudra dans un autre?

Ainsi ce langage ne ſe fonde que ſur des hypothèſes ruineuſes & qui n'ont pour baſe que l'imagination prévenue; il ſignifie que des hommes, perſuadés une fois ſans motifs & ſans cauſe de la bonté de leur Dieu, ne peuvent ſe figurer qu'il conſente à rendre ſes créatures conſtamment malheureuſes. D'un autre côté, quel bien réel & connu voyons-nous réſulter pour le genre-humain de ces ſtérilités, de ces famines, de ces contagions, de ces combats qui font périr tant de millions d'hommes & qui ſans ceſſe dépeuplent & défolent le monde où nous ſommes? Eſt-il quelqu'un capable de deviner les avantages réſultans de tous les maux qui nous aſſiégent de toutes parts? Ne voyons-nous pas tous les jours des êtres voués à l'infortune, depuis le ſein de leur mère juſqu'au tombeau, trouver à peine le tems de reſpirer & vivre les jouets conſtans de l'affliction, de la douleur & des revers? Comment ou quand ce Dieu ſi bon tirera-t-il du bien des maux qu'il leur fait ſouffrir?

Tous les Optimiſtes les plus enthouſiaſtes, les Théiſtes ou Déiſtes eux-mêmes, les partiſans de la *religion naturelle* (qui n'eſt rien moins que *naturelle*, ou fondée ſur la raiſon) ſont, ainſi que les ſuperſtitieux les plus crédules; forcés de re-

courir au ſyſtême d'une autre vie pour diſculper la Divinité des maux qu'elle fait ſouffrir en celle-ci à ceux-mêmes que l'on ſuppoſe les plus agréables à ſes yeux. Ainſi, en partant de l'idée que Dieu eſt bon & rempli d'équité, l'on ne peut ſe diſpenſer d'admettre une longue ſuite d'hypothèſes qui n'ont, ainſi que l'exiſtence de ce Dieu, que l'imagination pour baſe, & dont nous avons déjà fait voir la futilité. Il faut recourir au dogme ſi peu probable de la vie future & de l'immortalité de l'ame pour juſtifier la Divinité ; on eſt obligé de dire que faute d'avoir pu ou voulu rendre l'homme heureux dans ce monde, elle lui procurera un bonheur inaltérable quand il n'exiſtera plus, ou quand il n'aura plus les organes à l'aide deſquels il eſt à portée de jouir aujourd'hui.

Cependant toutes les hypothèſes merveilleuſes ſont elles-mêmes inſuffiſantes pour juſtifier la Divinité de ſes méchancetés ou de ſes injuſtices paſſagères. Si Dieu a pu être injuſte ou cruel un moment, Dieu a dérogé, du moins pour ce moment, à ſes perfections divines ; il n'eſt donc point immuable ; ſa bonté & ſa juſtice ſont donc ſujettes à ſe démentir pour un tems ; & dans ce cas, qui peut nous garantir que ſes qualités auxquelles on ſe fie ne ſe démentent point de même dans cette vie future, inventée pour diſculper Dieu des écarts qu'il ſe permet en ce monde ? Qu'eſt-ce qu'un Dieu qui eſt perpétuellement forcé de déroger à ſes principes ; & qui ſe trouve dans l'impuiſſance de rendre heureux ceux qu'il aime ſans leur faire du mal injuſtement, au moins pendant leur ſéjour ici bas ? Ainſi pour juſtifier la Di-

vinité, il faudra recourir encore à d'autres hypothèſes ; il faudra ſuppoſer que l'homme peut offenſer ſon Dieu, troubler l'ordre de l'univers, nuire à la félicité d'un être ſouverainement heureux, déranger les deſſeins de l'être tout puiſſant. Il faudra pour concilier les choſes, recourir au ſyſtème de la liberté de l'homme. (48) Enfin de proche en proche on ſe trouvera forcé d'admettre les idées les plus improbables, les plus contradictoires & les plus fauſſes, dès qu'on partira du principe que l'univers eſt gouverné par une intelligence remplie de ſageſſe, de juſtice & de bonté ; ce principe ſeul ſuffit pour conduire inſenſiblement aux abſurdités les plus groſſières quand on voudra ſe montrer conſéquent.

CELA poſé, tous ceux qui nous parlent de la bonté, de la ſageſſe, de l'intelligence divines ; qui nous les montrent dans les œuvres de la nature ; qui nous donnent ces mêmes œuvres comme des preuves inconteſtables de l'exiſtence d'un Dieu ou d'un agent parfait, ſont des hommes prévenus ou aveuglés par leur propre imagination, qui ne voyent qu'un coin du tableau de l'univers ſans embraſſer l'enſemble. Enivrés du phantôme que leur eſprit s'eſt formé, ils reſſemblent à ces amans qui n'apperçoivent aucuns défauts dans l'objet de leur tendreſſe ; ils ſe cachent, ſe diſſi-

(48) Eſt-il rien de plus inconſéquent que les idées de quelques *Théiſtes* qui nient la liberté de l'homme & qui cependant s'obſtinent à parler d'un Dieu vengeur & rémunérateur ! Comment un Dieu juſte peut-il punir des actions néceſſaires ?

mulent & ſe juſtifient ſes vices & ſes difformités ; ils finiſſent ſouvent par les prendre pour des perfections.

L'on voit donc que les preuves de l'exiſtence d'une intelligence ſouveraine, tirées de l'ordre, de la beauté, de l'harmonie de l'univers, ne ſont jamais qu'idéales, & n'ont de la force que pour ceux qui ſont organiſés & conſtitués d'une certaine façon, ou dont l'imagination riante eſt propre à enfanter des chimères agréables qu'ils embelliſſent à leur gré. Néanmoins ces illuſions doivent ſouvent ſe diſſiper pour eux-mêmes dès que leur propre machine vient à ſe déranger ; le ſpectacle de la nature, qui dans de certaines circonſtances leur a paru ſi ſéduiſant & ſi beau, doit alors faire place au déſordre & à la confuſion. Un homme d'un tempérament mélancolique, aigri par des malheurs ou des infirmités, ne peut voir la nature & ſon auteur du même œil que l'homme ſain, d'une humeur enjouée, content de tout. Privé de bonheur l'homme chagrin ne peut y trouver que déſordre, que difformité, que des ſujets de s'affliger ; il ne voit l'univers que comme le théâtre de la malice ou des vengeances d'un tyran courroucé ; il ne peut aimer ſincérement cet être malfaiſant, il le hait au fond du cœur, même en lui rendant les hommages les plus ſerviles ; il adore en frémiſſant un Monarque inſaiſable, dont l'idée ne produit dans ſon ame que les ſentimens de la défiance, de la crainte, de la puſillanimité ; en un mot, il devient ſuperſtitieux, crédule & très ſouvent cruel à l'exemple du maître qu'il ſe croit obligé de ſervir & d'imiter.

En conſéquence de ces idées qui naiſſent d'un tempérament malheureux & d'une humeur fâcheuſe, les ſuperſtitieux ſont continuellement infectés de terreurs, de défiances & d'allarmes. La nature ne peut avoir des charmes pour eux; ils ne prennent aucune part à ſes ſcènes riantes; ils ne regardent ce monde, ſi merveilleux & ſi beau pour l'enthouſiaſte content, que comme une *vallée de larmes*, dans laquelle un Dieu vindicatif & jaloux ne les a placés que pour expier des crimes commis par eux-mêmes ou leurs pères, pour être ici bas les victimes & les jouets de ſon deſpotiſme, pour y ſubir des épreuves continuelles; afin d'arriver enſuite pour toûjours à une exiſtence nouvelle, dans laquelle ils ſeront heureux ou malheureux, ſuivant la conduite qu'ils auront tenue à l'égard du Dieu fantaſque qui tient leur ſort dans ſes mains.

Ce ſont ces idées ſombres qui ont fait éclore ſur la terre tous les cultes, toutes les ſuperſtitions les plus folles & les plus cruelles, toutes les pratiques inſenſées, tous les ſyſtêmes abſurdes, toutes les notions & les opinions extravagantes, tous les myſtères, les dogmes, les cérémonies, les rites, en un mot toutes les religions; elles ont été, & ſeront toûjours des ſources éternelles d'allarmes, de diſcorde & de délire pour des rêveurs nourris de bile ou enivrés de la fureur divine que leur humeur atrabilaire diſpoſe à la méchanceté, que leur imagination égarée diſpoſe au fanatiſme, que leur ignorance prépare à la crédulité & ſoumet aveuglément à leurs prêtres: ceux-ci pour leurs propres intérêts ſe ſerviront ſouvent de leur Dieu farouche pour les exciter aux ri-

mes & les porter à ravir aux autres le repos dont ils ſont privés eux-mêmes.

Ce n'eſt que dans la diverſité des tempéramens & des paſſions qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiſte, de l'Optimiſte, de l'Enthouſiaſte heureux, & celui du dévot, du ſuperſtitieux, du zélé, que ſon ivreſſe rend ſi ſouvent inſociable & cruel. Ils ſont également inſenſés; ils ſont les dupes de leur imagination; les uns dans le tranſport de leurs amours ne voient Dieu que du côté favorable; les autres ne le voient jamais que du mauvais côté. Toutes les fois que l'on part d'une ſuppoſition fauſſe, tous les raiſonnemens qu'on fait ne ſont qu'une longue ſuite d'erreurs; toutes les fois que l'on renonce au témoignage des ſens, à l'expérience, à la nature, à la raiſon, il eſt impoſſible de connoître les bornes où l'imagination s'arrêtera. Il eſt vrai que les idées de l'enthouſiaſte heureux ſeront moins dangereuſes pour lui-même & pour les autres que celles du ſuperſtitieux atrabilaire que ſon tempérament rendra lâche & cruel; cependant les Dieux de l'un & de l'autre n'en ſont pas moins de chimères; celui du premier eſt le produit de rêves agréables, celui du ſecond eſt le produit d'un fâcheux tranſport au cerveau.

Il n'y aura jamais qu'un pas du Théiſme à la ſuperſtition. La moindre révolution dans la machine, une infirmité légère, une affliction imprévue ſuffiſent pour altérer les humeurs, pour vicier le tempérament, pour renverſer le ſyſtème des opinions du Théiſte ou du dévôt heureux; auſſitôt le portrait de ſon Dieu ſe trouvera dé-

figuré, le bel ordre de la nature ſera renverſé pour lui, & la mélancolie le plongera peu-à-peu dans la ſuperſtition, dans la puſillanimité & dans tous les travers que produiſent le fanatiſme & la crédulité.

LA Divinité, n'exiſtant jamais que dans l'imagination des hommes, doit prendre néceſſairement la teinte de leur caractère; elle aura leurs paſſions; elle ſuivra conſtamment les révolutions de leur machine, elle ſera gaie ou triſte, favorable ou nuiſible, amie ou ennemie des hommes, ſociable ou farouche, humaine ou cruelle, ſuivant que celui qui la porte dans ſon cerveau ſera lui-même diſpoſé. Un mortel plongé du bonheur dans la miſère, de la ſanté dans la maladie, de la joie dans l'affliction, ne peut dans ces changemens d'états conſerver le même Dieu. Qu'eſt-ce qu'un Dieu qui dépend à chaque inſtant des variations que des cauſes naturelles font ſubir aux organes des hommes! étrange Dieu, ſans doute, que celui dont l'idée flottante ne tient qu'au plus ou moins de chaleur & de fluidité de notre ſang!

IL n'eſt point douteux qu'un Dieu conſtamment bon, rempli de ſageſſe, orné de qualités aimables & favorables à l'homme ne ſoit une chimère plus ſéduiſante que le Dieu du fanatique & du ſuperſtitieux; mais il n'en eſt pas moins une chimère, qui deviendra dangereuſe, lorſque les ſpéculateurs qui s'en occuperont changeront de circonſtances ou de tempérament; ceux-ci le regardant comme l'auteur de toutes choſes verront leur Dieu changer, & ſeront au moins forcés de

le regarder comme un être rempli de contradictions, ſur lequel il n'eſt point ſûr de compter; dès lors l'incertitude & la crainte s'empareront de leur eſprit, & ce Dieu, que d'abord ils voyoient ſi charmant, deviendra pour eux un ſujet de terreur, propre à les plonger dans la ſuperſtition la plus ſombre dont ils sembloient d'abord infiniment éloignés.

AINSI le Théiſme, ou la prétendue *religion naturelle*, ne peut avoir des principes ſûrs, & ceux qui la profeſſent ſont néceſſairement ſujets à varier dans leurs opinions ſur la Divinité & ſur la conduite qui en découle. Leur ſyſtème, fondé dans l'origine ſur un Dieu ſage, intelligent, dont la bonté ne peut jamais ſe démentir, dès que les circonſtances viennent à changer, doit bientôt ſe convertir en fanatiſme & en ſuperſtition. Ce ſyſtème, médité ſucceſſivement par des Enthouſiaſtes de différens caractères, doit éprouver des variations continuelles, & ſe départir très promptement de ſa prétendue ſimplicité primitive. La plûpart des philoſophes ont voulu ſubſtituer le Théiſme à la Superſtition, mais ils n'ont pas ſenti que le Théiſme étoit fait pour ſe corrompre & pour dégénérer. En effet des exemples frappans nous prouvent cette funeſte vérité; le Théiſme s'eſt par-tout corrompu; il a formé peu-à-peu les ſuperſtitions, les ſectes extravagantes & nuiſibles dont le genre-humain s'eſt infecté. Dès que l'homme conſentira à reconnoître hors de la nature des puiſſances inviſibles, ſur leſquelles jamais ſon eſprit inquiet ne pourra fixer invariablement ſes idées, & que ſon imagination ſera ſeule en poſ-

feſſion de luï peindre ; dès qu'il n'oſera conſulter ſa raiſon rélativement à ces puiſſances imaginaires, il faudra néceſſairement que ce premier faux pas l'égare & que ſa conduite, ainſi que ſes opinions deviennent à la longue parfaitement abſurdes. (49)

L'ON appelle *Théiſtes* ou *Déiſtes*, parmi nous, ceux qui détrompés d'un grand nombre d'erreurs groſſières dont les ſuperſtitions vulgaires ſe ſont ſucceſſivement remplies, s'en tiennent purement à la notion vague de la Divinité, qu'ils ſe bornent à regarder comme un agent inconnu, doué d'in-

(49) La Religion d'*Abraham* paroît avoir été dans l'origine un *Théiſme* imaginé pour réformer la ſuperſtition des Chaldéens ; le Théiſme d'Abraham fut corrompu par *Moyſe*, qui s'en ſervit pour former la Superſtition Judaïque. *Socrate* fut un *Théiſte* qui comme Abraham, croyoit aux inſpirations divines ; ſon diſciple *Platon* orna le Théiſme de ſon maître des couleurs myſtiques qu'il emprunta des Prêtres Egyptiens & Chaldéens, & qu'il modifia lui-même, dans ſon cerveau poétique. Les Diſciples de Platon, *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, *Porphyre*, &c. furent de vrais fanatiques, plongés dans la ſuperſtition la plus groſſière. Enfin les prémiers Docteurs Chrétiens furent des Platoniciens, qui combinèrent la ſuperſtition Judaïque, réformée par les Apôtres ou par *Jeſus*, avec le Platoniſme. Bien des gens ont regardé *Jeſus* comme un vrai *Théiſte*, dont la religion a été peu-à-peu corrompue. En effet dans les livres qui renferment la Loi qu'on lui attribue, il n'eſt queſtion ni de culte, ni de prêtres, ni de ſacrifices, ni d'offrandes, ni de la plûpart des dogmes du chriſtianiſme

telligence, de ſageſſe, de puiſſance & de bonté, en un mot remplie de perfections infinies. Selon eux cet être eſt diſtingué de la nature ; ils fondent ſon exiſtence ſur l'ordre & la beauté qui régnent dans l'univers. Prévenus en faveur de ſa Providence bienfaiſante, ils s'obſtinent à ne point voir les maux dont cet agent univerſel devroit être cenſé la cauſe dès qu'il ne ſe ſert point de ſa puiſſance pour les empêcher. Epris de ces idées dont on a fait voir le peu de fondement ; il n'eſt point ſurprenant qu'ils ſoient peu d'accord dans leurs ſyſtêmes & dans les conſéquences qu'ils en tirent. En effet les uns ſuppoſent que cet être imaginaire retiré dans la profondeur de ſon eſſence, après avoir fait ſortir la matière du Néant, l'abandonne pour toûjours au mouvement qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont beſoin d'un Dieu que pour enfanter la nature ; cela fait, tout ce qui s'y paſſe n'eſt qu'une ſuite néceſſaire de l'impulſion qui lui fut donnée dans l'origine des choſes ; il voulut que le monde exiſtât, mais trop grand pour entrer dans les détails de l'adminiſtration, il livre tous les événemens aux cauſes ſecondes ou naturelles ; il

---

actuel, devenu la plus nuiſible des Superſtitions de la terre. *Mahomet* en combattant le polythéiſme de ſon pays ne voulut que ramener les Arabes au *Théiſme* primitif d'*Abraham* & de ſon fils *Iſmaël*, & cependant le Mahométiſme s'eſt diviſé en 72 ſectes. Tout cela nous prouve que le Théiſme eſt toûjours mêlé de plus ou moins de fanatiſme, qui finit tôt ou tard par produire des ravages.

vit dans une parfaite indifférence de ſes créatures qui n'ont plus aucuns rapports avec lui ; & qui ne peuvent troubler en rien ſon bonheur inaltérable. D'où l'on voit que les *Déiſtes* les moins ſuperſtitieux ſont de leur Dieu un être inutile aux hommes ; mais ils ont beſoin d'un mot pour déſigner la cauſe première ou la force inconnue à laquelle, faute de connoître l'énergie de la nature, ils croient devoir attribuer ſa formation primitive, ou ſi l'on veut l'arrangement d'une matière coéternelle à Dieu.

D'AUTRES Théiſtes, pourvus d'une imagination plus vive, ſuppoſent des rapports plus particuliers entre l'agent univerſel & l'eſpèce humaine ; chacun d'eux, ſuivant la fécondité de ſon génie, étend ou diminue ces rapports, ſuppoſe des devoirs de l'homme envers ſon créateur, croit que pour lui plaire il faut imiter ſa bonté prétendue & faire comme lui du bien à ſes créatures. Quelques-uns s'imaginent que ce Dieu étant juſte réſerve des récompenſes à ceux qui font du bien, & des châtimens à ceux qui font du mal à leurs ſemblables. D'où l'on voit que ceux-ci *humaniſent* un peu plus que les autres leur Divinité, en la faiſant ſemblable à un ſouverain qui punit ou récompenſe ſes ſujets, ſuivant leur fidélité à remplir leurs devoirs & les loix qu'il leur impoſe : ils ne peuvent, comme les Déiſtes purs, ſe contenter d'un Dieu immobile & indifférent ; il leur faut un Dieu plus rapproché d'eux-mêmes, ou qui du moins leur puiſſe ſervir à s'expliquer quelques-unes des énigmes que ce monde leur préſente. Comme chacun de ces ſpéculateurs, que nous nommerons *Théiſtes*,

pour les diſtinguer des premiers, ſe fait, pour ainſi dire, un ſyſtème à part de religion, ils ne ſont aucunement d'accord ſur leurs cultes ni ſur leurs opinions; il ſe trouve entre eux des nuances ſouvent imperceptibles qui, depuis le Déiſme ſimple conduiſent quelques-uns d'entre eux juſqu'à la ſuperſtition; en un mot peu d'accord avec eux-mêmes ils ne ſçavent à quoi ſe fixer. (50)

(50) Il eſt aiſé de s'appercevoir que les écrits des *Théiſtes* & des *Déiſtes* ſont communément auſſi remplis de paralogiſmes & de contradictions que ceux des Théologiens; leurs ſyſtêmes ſont ſouvent de la dernière inconſéquence. Les uns diſent que tout eſt néceſſaire, nient la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, refuſent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander dans ce cas à quoi peut ſervir leur Dieu? Ils ont beſoin d'un mot que l'habitude leur a rendu néceſſaire. Il eſt peu d'hommes dans le monde qui oſent être conſéquens: mais nous invitons tous les *Déicoles*, ſous quelque dénomination qu'on les déſigne, à ſe demander à eux-mêmes s'il leur eſt poſſible d'attacher quelque idée fixe, permanente, invariable, toûjours compatible avec la nature des choſes, à l'être qu'ils ſe déſignent ſous le nom de *Dieu*, & ils verront que dès qu'ils le diſtinguent de la nature ils n'y entendent plus rien. La répugnance que la plûpart des hommes montrent pour l'athéiſme reſſemble parfaitement à l'*horreur du vuide*; ils ont beſoin de croire quelque choſe, leur eſprit ne peut reſter en ſuſpens, ſur-tout quand ils ſe perſuadent que la choſe les intéreſſe très vivement, & alors plutôt que de ne rien croire, ils croiront tout ce qu'on voudra, & s'imagineront que le plus ſûr eſt de prendre un parti.

Il ne faut pas s'en étonner ; ſi le Dieu du *Deiſte* eſt inutile, celui du *Théiſte* eſt néceſſairement rempli de contradictions. Tous deux admettent un être qui n'eſt qu'une pure fiction ; le font-ils matériel ? Il rentre dès lors dans la nature ; le font-ils ſpirituel ? Ils n'en ont plus d'idées réelles. Lui donnent-ils des attributs moraux ? Auſſitôt ils en font un homme dont il ne font qu'entendre les perfections, mais dont les qualités ſe démentent à chaque inſtant, dès qu'on le ſuppoſe l'auteur de toutes choſes. Ainſi dès que le genre-humain éprouve des malheurs, vous les verrez nier la Providence, ſe moquer des cauſes finales, forcés de reconnoître ou que ce Dieu eſt impuiſſant ou qu'il agit d'une façon contradictoire à ſa bonté. Cependant ceux qui ſuppoſent un Dieu juſte, ne ſont-ils pas obligés de ſuppoſer des devoirs & des règles émanées de cet être, que l'on ne peut offenſer, ſi l'on ne connoît ſes volontés ? Ainſi le Théiſte de proche en proche pour s'expliquer la conduite de ſon Dieu, ſe trouve dans un embarras continuel, dont il ne ſçaura ſe tirer qu'en admettant toutes les rêveries théologiques, ſans même ſe faire grace des fables abſurdes qui furent imaginées pour rendre compte de l'étrange Economie de cet être ſi bon, ſi ſage, ſi rempli d'équité : il faudra de ſuppoſitions en ſuppoſitions remonter juſqu'au péché d'Adam ou juſqu'à la chûte des Anges rébelles, ou juſqu'au crime de Prométhée & la boëte de Pandore, pour trouver comment le mal eſt entré dans un monde ſoumis à une intelligence bienfaiſante. Il faudra ſuppoſer la liberté de l'homme ; il faudra reconnoître que la créature peut offenſer ſon Dieu, provoquer ſa colère, émouvoir

émouvoir ſes paſſions & le calmer enſuite par des pratiques & des expiations ſuperſtitieuſes. Si l'on ſuppoſe la nature ſoumiſe à un agent caché, doué de qualités occultes, agiſſant d'une façon myſtérieuſe, pourquoi ne ſuppoſeroit-on pas que des cérémonies, des mouvemens du corps, des paroles, des rites, des temples, des ſtatues peuvent également contenir des vertus ſecrettes propres à ſe concilier l'être myſtérieux que l'on adore? Pourquoi n'ajouteroit-on pas foi aux forces cachées de la Magie, de la Théurgie, des enchantemens, des amulettes, des taliſmans? Pourquoi ne pas croire aux inſpirations, aux ſonges, aux viſions, aux préſages, aux augures? Que ſçait-on ſi la force motrice de l'univers, pour ſe manifeſter aux hommes, n'a pas pu employer des voyes impénétrables & n'a pas eu recours à des métamorphoſes, des incarnations, des tranſubſtantiations? Toutes ces rêveries ne découlent-elles pas des notions abſurdes que les hommes ſe ſont faites de la Divinité? Toutes ces choſes & les vertus qu'on y attache ſont-elles plus incroyables & moins poſſibles que les idées du Théiſme, qui ſuppoſent qu'un Dieu inconcevable, inviſible, immatériel a pu créer & peut mouvoir la matière; qu'un Dieu privé d'organes peut avoir de l'intelligence, & penſer comme les hommes, & avoir des qualités morales; qu'un Dieu intelligent & ſage peut conſentir au déſordre; qu'un Dieu immuable & juſte peut ſouffrir que l'innocence ſoit opprimée pour un tems? Quand on admet un Dieu ſi contradictoire ou ſi oppoſé aux lumières du bon ſens, il n'eſt plus rien qui ſoit en droit de révolter la raiſon. Dès qu'on ſuppoſe un parti

Dieu, l'on peut tout croire; il eſt impoſſible de marquer où l'on doit arrêter la marche de ſon imagination. Si l'on préſume des rapports entre l'homme & cet être incroyable, il faut lui élever des autels, lui faire des ſacrifices, lui adreſſer des prières continuelles, lui offrir des préſens. Si l'on ne conçoit rien à cet être, le plus ſûr n'eſt-il pas de s'en rapporter à ſes miniſtres, qui par état doivent l'avoir médité pour le faire connoître aux autres? En un mot il n'eſt point de révélation, de myſtère, de pratique qu'il ne faille admettre ſur la parole des Prêtres, qui dans chaque pays ſont en poſſeſſion d'apprendre ſi diverſement aux hommes ce qu'ils doivent penſer des Dieux, & leur ſuggérer les moyens de leur plaire.

On voit donc que les Déiſtes ou Théiſtes n'ont point de motifs réels pour ſe ſéparer des ſuperſtitieux, & qu'il eſt impoſſible de fixer la ligne de démarcation qui les ſépare des hommes les plus crédules ou qui raiſonnent le moins ſur l'article de la religion. En effet il eſt difficile de décider avec préciſion la vraie doſe d'inepties que l'on peut ſe permettre. Si les Déiſtes refuſent de ſuivre les ſuperſtitieux dans tous les pas que fait leur crédulité: ils ſont plus inconſéquens que ces derniers, qui après avoir admis ſur parole une Divinité abſurde, contradictoire, bizarre, adoptent encore ſur parole les moyens ridicules & bizarres qu'on leur fournit pour la rendre favorable. Les premiers partent d'une ſuppoſition fauſſe dont ils rejettent les conſéquences néceſſaires; les autres admettent & le principe

& les conſéquences. (51) Un Dieu qui n'exiſte que dans l'imagination demande un culte imaginaire ; toute la Théologie eſt une pure fiction ; il n'eſt point de degrés dans le faux non plus que dans la vérité. Si Dieu exiſte, il faut croire

(51) Un philoſophe très profond remarquoit avec raiſon que le Déïſme devoit être ſujet à autant d'héréſies & de ſchiſmes que la religion. Les Déiſtes ont des principes communs avec les ſuperſtitieux, & ceux-ci ont ſouvent de l'avantage dans leurs diſputes contre eux. S'il exiſte un Dieu, c'eſt-à-dire, un être dont nous n'avons aucune idée & qui cependant a des rapports avec nous, pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte ? Mais quelle règle ſuivre dans le culte que nous devons lui rendre ? Le plus ſûr ſera de prendre le culte de nos Peres & de nos Prêtres. Nous ne prendrons pas ſur nous d'en chercher un autre ; ce culte eſt-il abſurde ? Il ne nous ſera pas permis de l'examiner. Ainſi quelqu'abſurde qu'il ſoit, le parti le plus ſûr ſera de nous y conformer, nous en ſerons quittes pour dire qu'une cauſe inconnue peut agir d'une façon inconcevable pour nous, que les vues de Dieu *ſont des abîmes impénétrables*, qu'il eſt très expédient de s'en rapporter aveuglément à nos guides, que nous agirons très ſagement en les regardant comme *infaillibles*, &c. D'où l'on voit qu'un *Théiſme* conſéquent peut conduire pas-à-pas à la crédulité la plus abjecte, à la ſuperſtition, & même au fanatiſme le plus dangereux. Le fanatiſme eſt il donc autre choſe qu'une paſſion peu raiſonnée pour un être qui n'exiſte que dans l'imagination ? Le *Théiſme* eſt par rapport à la ſuperſtition, ce que la *réforme* ou le *pro-*

tout ce qu'en diſent ſes Miniſtres ; toutes les rêveries de la ſuperſtition n'ont rien de plus incroyable que la Divinité incompatible qui lui ſert de fondement ; ces rêveries elles-mêmes ne ſont que des corollaires, tirés avec plus ou moins de ſubtilité, des inductions que des enthouſiaſtes ou des rêveurs ont, à force de méditer, déduit de ſon eſſence impénétrable, de ſa nature inintelligible, de ſes qualités contradictoires. Pourquoi donc s'arrêter en chemin ? Eſt-il dans aucune religion du monde un miracle plus impoſſible à croire que celui de la *création*, ou de l'éduction du Néant ? Eſt-il un myſtère plus difficile à comprendre qu'un Dieu impoſſible à concevoir, & qu'il eſt pourtant néceſſaire d'admettre ? Eſt-il rien de plus contradictoire qu'un ouvrier intelligent & tout-puiſſant qui ne produit que pour détruire ? Eſt-il rien de plus inutile que d'aſſocier à la nature un agent qui ne peut expliquer aucun des Phénomènes de la nature ?

---

teſtantiſme ont été par rapport à la *religion Romaine*. Les réformateurs, révoltés de quelques myſtères abſurdes, n'en ont point conteſté d'autres qui n'étoient pas moins révoltans. Dès que l'on peut admettre le Dieu Théologique, il n'eſt plus rien dans la religion que l'on ne puiſſe adopter. D'un autre côté, ſi nonobſtant la *réforme*, les Proteſtans ont été ſouvent intolérans, il eſt à craindre que les *Théiſtes* ne le fuſſent de même ; il eſt difficile de ne pas ſe fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très important. Dieu n'eſt à craindre que parce que ſes intérêts troublent la ſociété. Cependant

CONCLUONS donc que le ſuperſtitieux le plus crédule raiſonne d'une façon plus conſéquente, ou du moins eſt plus ſuivi dans ſa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu dont ils n'ont aucune idée, s'arrêtent tout d'un coup & refuſent d'admettre des ſyſtêmes de conduite qui ſont des réſultats immédiats & néceſſaires d'une erreur radicale & primitive. Dès qu'on ſouſcrit à un principe oppoſé à la raiſon, de quel droit en appelle-t-on à la raiſon de ſes conſéquences, quelqu'abſurdes qu'on les trouve ?

L'ESPRIT humain, on ne peut trop le répéter pour le bonheur des hommes, a beau ſe tourmenter, dès qu'il ſort de la nature viſible il s'égare,

---

on ne peut nier que le *Théiſme* pur, ou ce qu'on appelle la *religion naturelle*, ne ſoit préférable à la ſuperſtition, de même que la *réforme* a banni bien des abus des pays qui l'ont embraſſée. Il n'y a qu'une liberté de penſer illimitée & inviolable qui puiſſe ſolidement aſſûrer le repos des eſprits. Les opinions des hommes ne ſont dangereuſes que lorſqu'on veut les gêner, ou quand on s'imagine être obligé de faire penſer les autres comme on penſe ſoi-même. Nulles opinions, pas même celles de la ſuperſtition, ne ſeroient dangereuſes, ſi les ſuperſtitieux ne ſe croyoient pas en conſcience obligés de perſécuter, & n'en avoient pas le pouvoir : c'eſt ce préjugé que, pour le bien des hommes, il eſt eſſentiel d'anéantir, &, ſi la choſe eſt impoſſible l'objet que la philoſophie puiſſe raiſonnablement ſe propoſer, ſera de faire ſentir aux dépoſitaires du pouvoir que jamais ils ne doivent permettre à leurs ſujets de faire du mal pour leurs opinions religieuſes.

& bientôt il eſt obligé d'y rentrer. S'il méconnoit la nature & ſon énergie, s'il a beſoin d'un Dieu pour la mouvoir, il n'en a pas plus d'idée, & ſur le champ il eſt forcé d'en faire un homme dont lui-même eſt le modèle ; il croit en faire un Dieu en lui donnant ſes propres qualités, il croit les rendre plus dignes du ſouverain monde, en les exagérant, tandis qu'à force d'abſtractions, de négations, d'exagérations, il les anéantit ou les rend totalement inintelligibles. Lorſqu'il ne s'entend plus lui-même & ſe perd dans ſes propres fictions, il s'imagine avoir fait un Dieu, tandis qu'il n'a fait qu'un être de raiſon. Un Dieu revêtu de qualités morales a toûjours l'homme pour modèle ; un Dieu revêtu des attributs de la Théologie n'a de modèle nulle part, & n'exiſte point pour nous : de la combinaiſon ridicule & diſparate de deux êtres ſi divers, il ne peut réſulter qu'une pure chimère, avec laquelle notre eſprit ne peut avoir aucuns rapports, & dont il lui eſt très inutile de s'occuper.

Que pourrions-nous en effet attendre d'un Dieu tel qu'on le ſuppoſe ? Que pourrions-nous lui demander ? S'il eſt ſpirituel, comment peut-il mouvoir la matière & l'armer contre nous ? Si c'eſt lui qui établit les loix de la nature ; ſi c'eſt lui qui donne aux êtres leurs eſſences & leurs propriétés ; ſi tout ce qui ſe fait eſt la preuve & le fruit de ſa providence infinie & de ſa ſageſſe profonde, à quoi bon lui adreſſer des vœux ? Le prierons-nous de changer en notre faveur le cours invariable des choſes ? Pourroit-il, quand même il le voudroit, anéantir ſes décrets immuables ou revenir ſur ſes pas ? Exigerons-nous que pour

nous plaire-il faſſe agir les êtres d'une façon oppoſée à l'eſſence qu'il leur donne? Peut-il empêcher qu'un corps dur par ſa nature, tel qu'une pierre, ne bleſſe en tombant un corps frêle, tel qu'eſt la machine humaine dont l'eſſence eſt de ſentir? Ainſi ne demandons point de miracles à ce Dieu quel qu'il ſoit; malgré la toute puiſſance qu'on lui ſuppoſe, ſon immutabilité s'oppoſeroit à l'exercice de ſon pouvoir; ſa bonté s'oppoſeroit à l'exercice de ſa juſtice ſévère; ſon intelligence s'oppoſeroit aux changemens qu'il voudroit faire dans ſon plan. D'où l'on voit que la Théologie, à force d'attributs diſcordans, fait elle-même de ſon Dieu un être immobile, inutile pour l'homme, à qui les miracles ſont totalement impoſſibles.

On nous dira, peut-être, que la ſcience infinie du créateur de toutes choſes, connoît dans les êtres qu'il a formés des reſſources cachées aux mortels imbécilles, & que ſans rien changer ni aux loix de la nature ni aux eſſences des choſes, il eſt en état de produire des effets qui ſurpaſſent notre foible entendement, ſans pourtant que ces effets ſoient contraires à l'ordre qu'il a lui-même établi. Je réponds que tout ce qui eſt conforme à la nature des êtres ne peut être appellé ni *ſurnaturel* ni *miraculeux*. Bien des choſes ſont, ſans doute, au-deſſus de notre conception, mais tout ce qui ſe fait dans le monde eſt naturel, & peut être bien plus ſimplement attribué à la nature même qu'à un agent dont nous n'avons aucune idée. Je réponds en ſecond lieu que par le mot *Miracle* l'on déſigne un effet dont, faute de connoître la nature, on la croit incapable. Je réponds en troiſiéme lieu, que par *Miracle* les Théologiens de tous

les pays prétendent indiquer, non une opération extraordinaire de la nature, mais un effet directement opposé aux loix de cette nature, à qui l'on assûre néanmoins que Dieu a prescrit ses loix. (52) D'un autre côté, si Dieu dans celles de ses œuvres qui nous surprennent ou que nous ne comprenons pas ne fait que mettre en jeu des ressorts inconnus aux hommes; il n'est rien dans la nature qui dans ce sens ne puisse être regardé comme un miracle, vû que la cause qui fait qu'une pierre tombe nous est aussi inconnue que celle qui fait tourner notre globe. Enfin si Dieu, lorsqu'il fait un miracle, ne fait que profiter des connoissances qu'il a de la nature pour nous surprendre; il agit simplement comme quelques hommes plus rusés que les autres ou plus instruits que le vulgaire, qui l'étonnent par leurs tours & par leurs secrets merveilleux, en se prévalant de son ignorance ou de son incapacité. Expliquer les phénomènes de la nature par des miracles, c'est dire qu'on ignore les vraies causes de ces phénomènes; les attribuer à un Dieu, c'est convenir qu'on ne connoit point les ressources de la nature, & que l'on a besoin d'un mot pour les désigner, c'est croire à la magie. Attribuer à un être souverainement intelligent, immuable, prévoyant & sage des miracles

(52) *Un miracle*, dit Buddeus; *est une opération par laquelle sont suspendues les Loix de la nature dont dépendent l'ordre & la conservation de l'Univers.*

V. Traité de l'Athéisme, Page 140.

par lesquels il déroge à ses loix, c'est anéantir en lui ces qualités. Un Dieu tout puissant n'auroit pas besoin de miracles pour gouverner le monde, ni pour convaincre ses créatures dont l'esprit & le cœur seroient dans ses mains. Tous les miracles annoncés par toutes les religions du monde, comme des preuves de l'intérêt qu'y prend le très haut, ne prouvent rien que l'inconstance de cet être, & l'impossibilité où il se trouve de persuader auxhommes ce qu'il veut leur inculquer.

Enfin pour dernière ressource on nous demandera s'il ne vaut pas mieux dépendre d'un être bon, sage, intelligent que d'une nature aveugle; dans laquelle nous ne trouvons aucune qualité consolante pour nous, ou d'une nécessité fatale toûjours inexorable à nos cris? Je réponds 1°. Que notre intérêt ne décide point de la réalité des choses, & que quand même il nous seroit plus avantageux d'avoir affaire à un être aussi favorable qu'on nous le désigne, cela ne prouveroit pas l'existence de cet être. Je réponds 2°. Que cet être si bon & si sage, nous est, d'un autre côté, représenté comme un tyran déraisonnable, & qu'il seroit plus avantageux pour l'homme de dépendre d'une nature aveugle, que d'un être dont les bonnes qualités sont démenties à chaque instant par la même Théologie qui les lui a données. Je réponds 3°. Que la nature duement étudiée nous fournit tout ce qu'il nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre essence le comporte. Lorsqu'à l'aide de l'expérience nous consultons cette nature ou nous cultivons notre raison, elle nous découvre nos devoirs, c'est-à-dire, les moyens indispensables auxquels ses loix

éternelles & néceſſaires ont attaché notre conſervation, notre bonheur propre & celui de la ſociété dont nous avons beſoin pour vivre heureux ici bas. C'eſt dans la nature que nous trouvons de quoi ſatisfaire à nos beſoins phyſiques ; c'eſt dans la nature que nous trouvons les devoirs, ſans leſquels nous ne pouvons vivre heureux dans la ſphère où cette nature nous a placés. Hors de la nature nous ne trouvons que des chimères nuiſibles qui nous rendent incertains ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & ſur ce que nous devons aux êtres avec qui nous ſommes aſſociés.

La nature n'eſt donc point pour nous une marâtre ; nous ne dépendons point d'un deſtin inexorable. Adreſſons-nous à la nature, elle nous procurera une foule de biens, lorſque nous lui rendrons les honneurs qui lui ſont dus : elle nous fournira de quoi ſoulager nos maux phyſiques & moraux, quand nous voudrons la conſulter : elle ne nous punit ou ne nous montre des rigueurs que lorſque nous la mépriſons pour proſtituer notre encens aux idoles que notre imagination élève ſur le thrône qui lui appartient. C'eſt par l'incertitude, la diſcorde, l'aveuglement & le délire qu'elle châtie viſiblement tous ceux qui mettent un Dieu funeſte à la place qu'elle devroit occuper.

En ſuppoſant même pour un inſtant cette nature inerte, inanimée, aveugle, ou ſi l'on veut en faiſant du hazard le Dieu de l'univers, ne vaudroit-il pas mieux dépendre du néant abſolu que d'un Dieu néceſſaire à connoître & dont on

ne peut ſe faire aucune idée, ou à qui, dès qu'on veut s'en former une, l'on eſt forcé d'attacher les notions les plus contradictoires, les plus déſagréables, les plus révoltantes, les plus nuiſibles au repos des humains? Ne vaut-il pas mieux dépendre du deſtin ou de la fatalité que d'une intelligence aſſez déraiſonnable pour punir ſes créatures du peu d'intelligence & de lumières qu'elle a voulu leur donner? Ne vaut-il pas mieux ſe jetter dans les bras d'une nature aveugle, privée de ſageſſe & de vues, que de trembler toute ſa vie ſous la verge d'une intelligence toute puiſſante, qui n'a combiné ſes plans ſublimes que pour que les foibles mortels euſſent la liberté de les contrarier & les détruire, & de devenir par-là les victimes conſtantes de ſon implacable colère. (53)

(53) Mylord Shaftesbury, quoique très zélé Théiſte, dit avec raiſon „ que beaucoup d'honnêtes gens auroient l'eſprit plus tranquille s'ils étoient aſſurés „ qu'ils n'ont qu'un aveugle Deſtin pour guide : ils „ tremblent plus en ſongeant qu'il y a un Dieu, „ que s'ils croyoient qu'il n'en exiſtât point. " *Voyez „ la lettre ſur l'enthouſiaſme.* Voyez encore le chapitre XIII.

(******************)

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui réſultent pour les hommes de leurs notions ſur la Divinité, ou de leur influence ſur la morale, ſur la politique, ſur les ſciences, ſur le bonheur des nations & des individus.

NOus avons vu juſqu'ici le peu de fondement des idées que les hommes ſe ſont faites de la Divinité; le peu de ſolidité des preuves ſur leſquelles ils appuyent ſon exiſtence; leur peu d'harmonie dans les opinions qu'ils ſe ſont faites de cet être également impoſſible à connoître pour tous les habitans de la terre : nous avons reconnu l'incompatibilité des attributs que la Théologie lui aſſigne : nous avons prouvé que cet être, dont le nom ſeul eſt en poſſeſſion d'inſpirer la frayeur, n'eſt que le produit informe de l'ignorance, de l'imagination allarmée, de l'enthouſiaſme, de la mélancolie : nous avons fait voir que les notions qu'on s'en forme ne tirent leur origine que des préjugés de l'enfance, tranſmis par l'éducation, fortifiés par l'habitude, alimentés par la crainte, maintenus & perpétués par l'autorité. Enfin tout a dû nous convaincre que l'idée de Dieu, ſi généralement répandue ſur la terre, n'eſt qu'une erreur univerſelle du genre-humain. Il reſte donc

maintenant à examiner ſi cette erreur eſt utile

NULLE erreur ne peut être avantageuſe au genre-humain ; elle n'eſt jamais fondée que ſur ſon ignorance ou l'aveuglement de ſon eſprit. Plus les hommes attacheront d'importance à leurs préjugés, plus leurs erreurs auront pour eux des conſéquences fâcheuſes. Ainſi Bacon a eu raiſon de dire que *la plus mauvaiſe des choſes, c'eſt l'erreur déifiée.* En effet, les inconvéniens qui réſultent de nos erreurs religieuſes ont été & ſeront toûjours les plus terribles & les plus étendus. Plus nous reſpectons ces erreurs, plus elles mettent nos paſſions en jeu, plus elles troublent notre eſprit, plus elles nous rendent déraiſonnables, plus elles influent ſur toute la conduite de la vie. Il y a peu d'apparence que celui qui renonce à ſa raiſon dans la choſe qu'il regarde comme la plus eſſentielle à ſon bonheur, l'écoute en toute autre choſe.

POUR peu que nous y réfléchiſſions nous trouverons la preuve la plus convaincante de cette triſte vérité ; nous verrons dans les notions funeſtes que les hommes ont priſes de la Divinité la vraie ſource des préjugés & des maux de toute eſpèce dont ils ſont les victimes. Cependant, comme on l'a dit ailleurs ; l'utilité doit être la ſeule règle & l'unique meſure des jugemens que l'on porte ſur les opinions, les inſtitutions, les ſyſtêmes & les actions des êtres intelligens ; c'eſt d'après le bonheur que ces choſes nous procurent que nous devons y attacher notre eſtime ; dès qu'elles nous ſont inutiles, nous devons les mépriſer ; dès qu'elles nous ſont

pernicieuſes, nous devons les rejetter ; & la raiſon nous preſcrit de les déteſter à proportion de la grandeur des maux qu'elles nous cauſent.

D'APRÈS ces principes fondés ſur notre nature, & qui paroîtront inconteſtables à tout être raiſonnable, examinons de ſang froid les effets que les notions de la Divinité ont produit ſur la terre. On a déja fait entrevoir en plus d'un endroit de cet ouvrage que la morale, qui n'a pour objet que l'homme voulant ſe conſerver & vivant en ſociété, n'avoit rien de commun avec les ſyſtêmes imaginaires qu'il peut ſe faire ſur une force diſtinguée de la nature ; on a prouvé qu'il ſuffiſoit de méditer l'eſſence d'un être ſenſible, intelligent, raiſonnable pour trouver des motifs de modérer ſes paſſions, de reſiſter à des penchans vicieux, de fuir les habitudes criminelles, de ſe rendre utile & cher à des êtres dont on a un beſoin continuel. Ces motifs ſont, ſans doute, plus vrais, plus réels, plus puiſſans que ceux que l'on croit devoir emprunter d'un être imaginaire, fait pour ſe montrer diverſement à tous ceux qui le méditeront. Nous avons fait ſentir que l'éducation en nous faiſant contracter de bonne heure des habitudes honnêtes, des diſpoſitions favorables, fortifiées par les loix, par le reſpect pour l'opinion du public, par les idées de la décence, par le deſir de mériter l'eſtime des autres, par la crainte de perdre l'eſtime de nous-mêmes, ſuffiſoit pour nous accoutumer à une conduite louable, & pour nous détourner même des crimes ſecrets dont nous ſerions forcés de nous punir nous-mêmes par la crainte, la honte & le remords. L'expérience nous prouve

qu'un premier crime ſecret & qui réuſſit diſpoſe à en commettre un ſecond, & celui-ci un troiſiéme ; qu'une première action eſt le commencement d'une habitude ; qu'il y a moins loin d'un premier crime au centième que de l'innocence au crime ; qu'un homme qui dans l'aſſurance de l'impunité ſe permet une ſuite de mauvaiſes actions ſe trompe, vu qu'il eſt toûjours forcé de ſe punir lui-même, & que d'ailleurs il ne peut ſavoir où il s'arrêtera. Nous avons montré que les châtimens que pour ſon intérêt la ſociété eſt en droit d'infliger à tous ceux qui la troublent, ſont pour les hommes inſenſibles aux charmes de la vertu ou aux avantages qui en réſultent, des obſtacles plus réels, plus efficaces & plus préſens que la prétendue colère ou les châtimens éloignés d'une puiſſance inviſible, dont l'idée s'efface toutes les fois qu'on ſe croit ſûr de l'impunité en ce monde. Enfin il eſt aiſé de ſentir qu'une Politique fondée ſur la nature de l'homme & de la ſociété, armée de loix équitables, vigilante ſur les mœurs des hommes, fidelle à récompenſer la vertu & à punir le crime, ſeroit bien plus propre à rendre la morale reſpectable & ſacrée que l'autorité chimérique de ce Dieu que tout le monde adore & qui ne contient jamais que ceux qui ſont déja ſuffiſamment retenus par un tempérament modéré & par des principes vertueux.

D'UN autre côté nous avons prouvé que rien n'étoit plus abſurde & plus dangereux que d'attribuer à la Divinité des qualités humaines, qui dans le fait ſe trouvent continuellement démenties; une bonté, une ſageſſe, une équité, que nous voyons

à chaque inſtant contrebalancées ou contredites par une méchanceté, par des déſordres, par un Deſpotiſme injuſte, que tous les Théologiens du monde ont de tout tems attribué à cette même Divinité. Il eſt donc aiſé d'en conclure qu'un Dieu, que l'on nous montre ſous des aſpects ſi différens, ne peut être le modèle de la conduite des hommes; & que ſon caractère moral ne peut ſervir d'exemple à des êtres vivans en ſociété, qui ne ſont réputés vertueux que lorſqu'ils ne ſe départent point de la bienveillance & de la juſtice qu'ils doivent à leurs ſemblables. Un Dieu ſupérieur à tout, qui ne doit rien à ſes ſujets, qui n'a beſoin de perſonne ne peut être le modèle de ſes créatures, qui ſont remplies de beſoins & qui par conſéquent ſe doivent quelque choſe.

PLATON a dit que *la vertu conſiſtoit à reſſembler à Dieu.* Mais où trouver ce Dieu à qui l'homme doit reſſembler? Eſt-ce dans la nature? Hélas celui qu'on ſuppoſe en être le moteur répand indifféremment ſur la race humaine & de grands maux & de grands biens; il eſt ſouvent injuſte pour les ames les plus pures; il accorde les plus grandes faveurs aux mortels les plus pervers; & ſi, comme on l'aſſûre, il doit ſe montrer plus équitable un jour, nous ſerons obligés d'attendre ce tems pour régler notre conduite ſur la ſienne.

SERA-CE dans les religions révélées que nous puiſerons nos idées de vertu? Hélas! Toutes ne ſemblent-elles pas s'accorder à nous annoncer un Dieu deſpotique, jaloux, vindicatif, intéreſſé, qui

qui ne connoît point de règles, qui ſuit ſon caprice en tout, qui aime ou qui hait, qui choiſit ou réprouve ſelon ſa fantaiſie, qui agit en inſenſé, qui ſe plaît dans le carnage, la rapine & les forfaits ; qui ſe joue de ſes foibles ſujets, qui les ſurcharge d'ordonnances puériles, qui leur tend des pièges continuels, qui leur défend avec rigueur de conſulter leur raiſon? Que deviendroit la morale ſi les hommes ſe propoſoient de tels Dieux pour modèles?

C'est néanmoins quelque Divinité de cette trempe que toutes les nations adorent. Auſſi voyons-nous en conſéquence de ces principes qu'en tout pays la religion, loin de favoriſer la morale, l'ébranle & l'anéantit. Elle diviſe les les hommes au lieu de les réunir ; au lieu de s'aimer & de ſe prêter des ſecours mutuels, ils ſe diſputent, ils ſe mépriſent, ils ſe haïſſent, ils ſe perſécutent, ils s'égorgent très ſouvent pour des opinions également inſenſées : la moindre différence dans leurs notions religieuſes les rend dès lors ennemis, les ſépare d'intérêts, les met continuellement aux priſes. Pour des conjectures Théologiques des nations deviennent oppoſées à d'autres nations ; le ſouverain s'arme contre ſes ſujets ; les citoyens ſont la guerre à leurs concitoyens ; les Pères déteſtent leurs enfans, ceux-ci plongent le glaive dans le ſein de leurs Pères ; les Epoux ſont déſunis, les parens ſe méconnoiſſent, tous les liens ſont rompus ; la ſociété ſe déchire de ſes propres mains, tandis qu'au milieu de ces affreux déſordres chacun prétend ſe conformer aux vues du Dieu qu'il

ſert, & ne ſe fait aucun reproche des crimes qu'il commet pour ſa cauſe.

Nous retrouvons le même eſprit de vertige & de frénéſie dans les rites, les cérémonies, les pratiques que tous les cultes du monde ſemblent mettre fort au deſſus des vertus ſociales ou naturelles. Ici des mères livrent leurs propres enfans pour repaître leur Dieu ; là des ſujets s'aſſemblent en cérémonie pour conſoler leur Dieu des prétendus outrages qu'ils lui ont faits en lui immolant des victimes humaines. Dans un autre pays pour appaiſer la colère de ſon Dieu, un frénétique ſe déchire & ſe condamne pour la vie à des tourmens rigoureux. Le Jehovah du Juif eſt un tyran ſoupçonneux qui ne reſpire que le ſang, le meurtre, le carnage, & qui demande qu'on le nourriſſe de la fumée des animaux. Le Jupiter des Payens eſt un monſtre de lubricité. Le Moloch des Phéniciens eſt un anthropophage ; le pur eſprit des Chrétiens veut que pour appaiſer ſa fureur on égorge ſon propre fils ; le Dieu farouche du Mexicain ne peut être raſſaſié que par des milliers de mortels qu'on immole à ſa faim ſanguinaire.

Tels ſont les modèles que la Divinité préſente aux hommes dans toutes les ſuperſtitions du monde. Eſt-il donc ſurprenant que ſon nom ſoit devenu pour toutes les nations le ſignal de la terreur, de la démence, de la cruauté, de l'inhumanité & ſerve de prétexte continuel à la violation la plus effrontée des devoirs de la morale ? C'eſt l'affreux caractère que les hommes donnent par-tout à leur Dieu qui bannit à jamais

la bonté de leurs cœurs, la morale de leur conduite, la félicité & la raiſon de leurs demeures ; c'eſt par-tout un Dieu inquiet de la façon de penſer des malheureux mortels, qui les arme de poignards les uns contre les autres, qui leur fait étouffer le cri de la nature, qui les rend barbares pour eux-mêmes & atroces pour leurs ſemblables ; en un mot ils deviennent des inſenſés, des furieux toutes les fois qu'ils veulent imiter le Dieu qu'ils adorent, mériter ſon amour, le ſervir avec zèle.

Ce n'eſt donc point dans l'olympe que nous devons chercher ni les modèles des vertus ni les règles de conduite néceſſaires pour vivre en ſociété. Il faut aux hommes une morale humaine fondée ſur la nature de l'homme, ſur l'expérience invariable, ſur la raiſon : la morale des Dieux ſera toûjours nuiſible à la terre ; des Dieux cruels ne peuvent être bien ſervis que par des ſujets qui leur reſſemblent. Que deviennent donc les grands avantages que l'on s'imagine réſulter des notions qu'on nous donne ſans ceſſe de la Divinité ! Nous voyons que toutes les nations reconnoiſſent un Dieu ſouverainement méchant, & pour ſe conformer à ſes vues elles foulent continuellement aux pieds les devoirs les plus évidens de l'humanité ; il ſembleroit que ce n'eſt que par des crimes & des frénéſies qu'elles eſpèrent attirer ſur elles les graces de l'intelligence ſouveraine dont on leur vante la bonté. Dès qu'il s'agit de la religion, c'eſt-à-dire d'une chimère que ſon obſcurité a fait mettre au-deſſus de la raiſon & de la vertu, les hommes ſe font un devoir de lâcher la bride à toutes leurs paſſions ;

ils méconnoiſſent les préceptes les plus clairs de la morale auſſitôt que leurs prêtres leur font entendre que la Divinité leur commande le crime, ou que c'eſt par des forfaits qu'ils pourront obtenir le pardon de leurs fautes.

En effet ce n'eſt pas dans ces hommes révérés, répandus ſur toute la terre pour lui annoncer les oracles du ciel, que nous trouverons des vertus bien réelles: Ces illuminés, qui ſe diſent les Miniſtres du très-haut, ne prêchent ſouvent que la haine, la diſcorde & la fureur en ſon nom: la Divinité, loin d'influer d'une façon utile ſur leurs propres mœurs, ne fait communément que les rendre plus ambitieux, plus avides, plus endurcis, plus opiniâtres, plus vains. Nous les voyons ſans ceſſe occupés à faire naître des animoſités par leurs inintelligibles querelles. Nous les voyons lutter contre l'autorité ſouveraine, qu'ils prétendent ſoumettre à la leur. Nous les voyons armer les chefs des nations contre leurs Princes légitimes. Nous les voyons diſtribuer aux peuples crédules des couteaux pour ſe maſſacrer réciproquement dans les futiles diſputes que la vanité ſacerdotale fait paſſer pour importantes. Ces hommes ſi perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, & qui menacent les peuples de ſes vengeances éternelles, ſe ſervent-ils de ces notions merveilleuſes pour modérer leur orgueil, leur cupidité, leur humeur vindicative & turbulente? Dans les pays où leur empire eſt le plus ſolidement établi & où ils jouiſſent de l'impunité, ſont-ils donc ennemis de la débauche, de l'intempérance & des excès qu'un Dieu ſévère interdit à ſes adorateurs? Au contraire ne les voyons-nous pas alors enhardis au crime, intrépides

dans l'iniquité, donner une libre carrière à leurs déréglemens, à leur vengeance, à leur haine, à leur cruauté ſoupçonneuſe? En un mot on peut avancer ſans crainte que ceux qui par toute la terre annoncent un Dieu terrible & nous font trembler ſous ſon joug; que les hommes qui le méditent ſans ceſſe, qui prouvent ſon exiſtence aux autres, qui l'ornent de ſes pompeux attributs, qui ſe déclarent ſes interprêtes, qui font dépendre de lui tous les devoirs de la morale, ſont ceux que ce Dieu contribue le moins à rendre vertueux, humains, indulgens & ſociables. A conſidérer leur conduite on ſeroit tenté de croire qu'ils ſont parfaitement détrompés de l'idole qu'ils ſervent, & que perſonne n'eſt moins dupes qu'eux des menaces qu'ils font en ſon nom. Entre les mains des Prêtres de tout pays la Divinité reſſemble à la tête de Méduſe, qui, ſans nuire à celui qui la montroit, pétrifioit tous les autres. Les prêtres ſont communément les plus fourbes des hommes, les meilleurs d'entre eux ſont méchans de bonne foi.

L'Idée d'un Dieu vengeur & rémunérateur en impoſe-t-elle bien plus à ces Princes, à ces Dieux de la terre, qui fondent leur pouvoir & les titres de leur grandeur ſur la Divinité même; qui ſe ſervent de ſon nom terrible pour intimider, tenir en reſpect les peuples que ſi ſouvent leurs caprices rendent malheureux? Hélas! les idées Théologiques & ſurnaturelles adoptées par l'orgueil des Souverains n'ont fait que corrompre la Politique & la changer en tyrannie. Les Miniſtres du très-haut, toûjours tyrans eux-mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils pas ſans ceſſe

aux Monarques qu'ils ſont les images du très-haut? Ne diſent-ils pas aux peuples crédules que le Ciel veut qu'ils gémiſſent ſous les injuſtices les plus cruelles & les plus multipliées; que ſouffrir eſt leur partage; que leurs Princes, comme l'être ſuprême, ont le droit indubitable de diſpoſer des biens, de la perſonne, de la liberté, de la vie de leurs ſujets? Ces chefs des nations, ainſi empoiſonnés au nom de la Divinité, ne s'imaginent-ils pas que tout leur eſt permis? Emules, repréſentans & rivaux de la puiſſance céleſte n'exercent-ils pas à ſon exemple le Deſpotiſme le plus arbitraire? Ne penſent-ils point, dans l'ivreſſe où les plonge la flatterie ſacerdotale, que, comme Dieu, ils ne ſont point comptables de leurs actions aux hommes, ils ne doivent rien au reſte des mortels, qu'ils ne tiennent par aucuns liens à leurs malheureux ſujets?

Il eſt donc évident que c'eſt aux notions Théologiques & aux lâches flatteries des Miniſtres de la Divinité que ſont dûs le deſpotiſme, la tyrannie, la corruption & la licence des Princes, & l'aveuglement des peuples à qui l'on défend au nom du ciel d'aimer la liberté, de travailler à leur bonheur, de s'oppoſer à la violence, d'uſer de leurs droits naturels. Ces Princes énivrés, même en adorant un Dieu vengeur & en forçant les autres de l'adorer, ne ceſſent de l'outrager à chaque inſtant par leurs déréglemens & leurs crimes. Quelle morale en effet que celle des hommes qui ſe donnent pour les images vivantes & les repréſentans de la Divinité! Sont-ce donc des Athées que ces Monarques, injuſtes par habitude & ſans remords, qui arrachent

le pain des mains des peuples affamés, pour fournir au luxe de leurs courtisans insatiables & des vils instrumens de leurs iniquités ? Sont-ce des Athées que ces conquérans ambitieux, qui peu contens d'opprimer leurs propres sujets, vont porter la désolation, l'infortune & la mort chez les sujets des autres ? Que voyons-nous dans ces Potentats qui de *droit divin* commandent aux nations, sinon des ambitieux que rien n'arrête, des cœurs parfaitement insensibles aux maux du genre-humain ; des ames sans énergie & sans vertu qui négligent des devoirs évidens dont ils ne daignent pas même s'instruire ; des hommes puissans qui se mettent insolemment au dessus des règles de l'équité naturelle ; (54) des fourbes qui se jouent de la bonne foi ? Dans les alliances que forment entre eux ces Souverains divinisés trou-

(54) L'Empereur Charles Quint avoit coutume de dire qu'*étant un homme de guerre il lui étoit impossible d'avoir de la conscience & de la religion :* son Général, le Marquis de Pescaire, disoit que *rien n'étoit plus difficile que de servir à la fois* JÉSUS-CHRIST & le Dieu Mars. En général, rien n'est plus contraire à l'esprit du Christianisme que la profession des armes, & cependant les Princes Chrétiens ont des armées nombreuses, & sont perpétuellement en guerre. Bien plus, le Clergé seroit bien fâché que l'on suivit à la lettre les maximes de l'*Evangile*, ou de la douceur chrétienne, qui ne s'accorderoit nullement avec ses intérêts. Ce Clergé a besoin de Soldats pour faire valoir ses dogmes & ses droits. Cela nous prouve à quel point la religion est propre à en imposer aux passions des hommes !

vons-nous l'ombre de ſincérité? Dans ces Princes, lors même qu'ils ſont le plus humblement ſoumis à la ſuperſtition, rencontrons-nous la moindre vertu réelle? Nous n'y voyons que des brigands trop orgueilleux pour être humains, trop grands pour être juſtes, qui ſe font un code à part de perfidies, de violences, de trahiſons; nous n'y voyons que des méchans prêts à ſe ſurprendre & à ſe nuire; nous ne trouvons que des furieux toûjours en guerre, & pour les plus futiles intérêts appauvriſſant leurs peuples & s'arrachant les uns aux autres les lambeaux ſanglans des nations; on diroit qu'ils ſe diſputent à qui fera le plus de malheureux ſur la terre! Enfin laſſés de leurs propres fureurs; ou forcés à la paix par la main de la néceſſité, ils atteſtent dans des traités inſidieux le nom de Dieu, prêts à violer leurs ſermens ſolemnels, dès que le plus foible intérêt l'exigera. (55)

VOILA comme l'idée de Dieu en impoſe à ceux qui ſe diſent ſes images, qui prétendent n'avoir de comptes à rendre de leurs actions qu'à lui ſeul! Parmi ces repréſentans de la Divinité à peine dans des milliers d'années s'en trouve-t-il un ſeul qui ait l'équité, la ſenſibilité, les talens & les vertus les plus ordinaires. Les peuples abrutis par la ſu-

(55) *Nihil eſt quod credere de ſe non poſſit, cum laudatur dis æqua poteſtas.*

JUVENAL. SAT. IV. *vers.* 70.

perſtition ſouffrent que des enfans étourdis par la flatterie les gouvernent avec un ſceptre de fer, dont ces imprudens ne ſentent point qu'ils ſe bleſſent eux-mêmes ; ces inſenſés changés en Dieu ſont les maîtres de la loi, ils décident pour la ſociété dont la langue eſt enchaînée, ils ont le pouvoir de créer & le juſte & l'injuſte ; ils s'exemptent des règles que leur caprice impoſe aux autres, ils ne connoiſſent ni rapports, ni devoirs, jamais ils n'ont appris à craindre, à rougir, à ſentir des remords : leur licence eſt ſans bornes parce qu'elle eſt aſſûrée de reſter impunie ; en conſéquence ils dédaignent l'opinion publique, la décence, les jugemens des hommes qu'ils ſont à portée d'accabler ſous le poids de leur puiſſance énorme. Nous les voyons communément livrés aux vices & à la débauche, parce que l'ennui & les dégouts, qui ſuivent la ſatiété des paſſions aſſouvies, les forcent de recourir à des plaiſirs bizarres, à des folies coûteuſes, pour réveiller l'activité dans leurs ames engourdies. En un mot accoutumés à ne craindre que Dieu ſeul, ils ſe conduiſent toûjours comme s'ils n'avoient rien à craindre.

L'HISTOIRE ne nous montre dans tout pays qu'une foule de Potentats vicieux & mal faiſans ; cependant elle ne nous en montre guères qui aient été des Athées. Les annales des nations nous offrent au contraire un grand nombre de Princes ſuperſtitieux qui paſſerent leur vie plongés dans la moleſſe, étrangers à toute vertu, uniquement bons pour leurs courtiſans faméliques inſenſibles aux maux de leurs ſujets, dominés par des maîtreſſes & d'indignes favoris, ligués avec des Prêtres contre la félicité publique, enfin des perſécu-

teurs qui pour plaire à leur Dieu, ou pour expier leurs honteux déréglemens, joignirent à tous leurs forfaits celui de tyranniſer la penſée & de maſſacrer des citoyens pour des opinions. La ſuperſtition dans les Princes s'allie avec les crimes les plus affreux ; preſque tous ont de la religion, très peu connoiſſent la vraie morale ou pratiquent des vertus utiles. Les notions religieuſes ne ſervent qu'à les rendre plus aveugles & plus méchans, ils ſe croient aſſûrés de la faveur du ciel ; ils penſent que leurs Dieux ſont appaiſés, pour peu qu'ils montrent de l'attachement aux pratiques futiles & aux devoirs ridicules que la ſuperſtition leur impoſe. Néron, le cruel Néron, les mains encore teintes du ſang de ſa propre mère, voulut ſe faire initier aux myſtères d'Eleuſis. L'odieux Conſtantin trouva dans les Prêtres chrétiens des complices diſpoſés à expier ſes forfaits. Cet infame Philippe, que ſon ambition cruelle fit nommer *le Démon du Midy*, tandis qu'il aſſaſſinoit & ſa femme & ſon fils, faiſoit pieuſement égorger le Batave pour des opinions religieuſes. C'eſt ainſi que l'aveuglement ſuperſtitieux perſuade aux Souverains qu'ils peuvent expier des forfaits par des forfaits plus grands encore !

Concluons donc de la conduite de tant de Princes ſi religieux & ſi peu vertueux, que les notions de la Divinité, loin de leur être utiles, ne ſervent qu'à les corrompre, à les rendre plus méchans que la nature ne les a faits. Concluons que jamais la crainte d'un Dieu vengeur ne peut en impoſer à un tyran déifié, aſſez puiſſant ou aſſez inſenſible pour ne point craindre les reproches ou la haine des hommes ; aſſez dur pour ne

point s'attendrir ſur les maux de l'eſpèce humaine dont il ſe croit diſtingué : ni le ciel ni la terre n'ont aucun remède pour un être perverti à ce point ; il n'eſt point de frein capable de contenir ſes paſſions auxquelles la religion même lâche continuellement la bride & qu'elle rend plus téméraires. Toutes les fois qu'on ſe flatte d'expier facilement le crime, on ſe livre au crime avec facilité. Les hommes les plus déréglés ſont ſouvent très attachés à la Religion ; elle leur fournit le moyen de compenſer par des pratiques ce qui manque à leurs mœurs ; il eſt bien plus aiſé de croire ou d'adopter des dogmes, & de ſe conformer à des cérémonies, que de renoncer à ſes habitudes, ou de réſiſter à ſes paſſions.

Sous des chefs dépravés par la religion même, les nations durent néceſſairement ſe corrompre. Les grands ſe conformèrent aux vices de leurs maîtres ; l'exemple de ces hommes diſtingués, que le vulgaire croit heureux, fut ſuivi par les peuples ; les Cours devinrent des cloaques d'où ſortit continuellement la contagion du vice. La loi capricieuſe & arbitraire décida ſeule de l'honnête ; la juriſprudence fut inique & partiale ; la juſtice n'eut ſon bandeau ſur les yeux que pour le pauvre ; les idées vraies de léquité s'effacèrent de tous les eſprits ; l'éducation négligée ne ſervit qu'à faire des ignorans, des inſenſés, des dévots toûjours prêts à ſe nuire ; la religion, ſoutenue par la tyrannie, tint lieu de tout ; elle rendit

aveugles & ſouples les peuples que le gouvernement ſe propoſoit de dépouiller. (56)

Ainsi les nations, privées d'une adminiſtration ſenſée, de loix équitables, d'inſtitutions utiles, d'une éducation raiſonnable, & toûjours retenues par le Monarque & le prêtre dans l'ignorance & dans les fers, ſont devenues religieuſes & corrompues. La nature de l'homme, les vrais intérêts de la ſociété, les avantages réels du Souverain & du peuple, une fois méconnus, la morale de la nature, fondée ſur l'eſſence de l'homme vivant en ſociété, fut pareillement ignorée. On oublia que l'homme a des beſoins, que la ſociété n'eſt faite que pour lui faciliter les moyens de les ſatisfaire, que le gouvernement doit avoir pour objet le bonheur & le maintien de cette ſociété; qu'il doit par conſéquent ſe ſervir des mobiles néceſſaires pour influer ſur des êtres ſenſibles. On ne vit pas que les récompenſes & les peines ſont les reſſorts puiſſans dont l'autorité publique peut efficacement ſe ſervir pour déterminer les citoyens à confondre leurs intérêts & à travailler à leur propre félicité en travaillant à celle du corps dont ils ſont membres. Les vertus ſociales furent

(56) Machiavel, dans les *Chapitres* 11, 12 & 13 de ſes *Diſcours politiques ſur Tite Live* s'efforce de montrer l'utilité dont la Superſtition fut à la république Romaine; mais par malheur les exemples dont il s'appuie prouvent qu'il n'y eût que le Sénat qui profita de l'aveuglement du peuple pour le tenir ſous le joug.

inconnues ; l'amour de la patrie devint une chimère ; les hommes associés n'eurent intérêt qu'à se nuire les uns aux autres & ne songèrent qu'à mériter la bienveillance du Souverain, qui se crut lui-même intéressé à nuire à tous.

Voila comme le cœur humain s'est perverti ; voilà la vraie source du mal moral & de cette dépravation héréditaire, épidémique, invétérée que nous voyons régner sur toute la terre. C'est pour remédier à tant de maux que l'on eut recours à la religion, qui elle-même les avoit produits ; on s'imagina que les menaces du ciel réprimeroient les passions que tout conspiroit à faire naître dans tous les cœurs ; on se persuada follement qu'une digue idéale & métaphysique, que des fables effrayantes, que des phantômes éloignés, suffisoient pour contenir les desirs naturels & les penchans impétueux ; on crut que des puissances invisibles seroient plus fortes que toutes les puissances visibles, qui invitent évidemment les mortels à commettte le mal. On crut avoir tout gagné en occupant les esprits de ténébreuses chimeres, de terreurs vagues, d'une Divinité vengeresse ; & la Politique se persuada follement qu'il étoit de son intérêt de soumettre les peuples aveuglément aux Ministres de la Divinité.

Que résulta-t-il de là ? Les nations n'eurent qu'une morale sacerdotale & Théologique, accommodée aux vues & aux intérêts variables des Prêtres, qui substituèrent des opinions, des rêveries à des vérités, des pratiques à des vertus, un pieux aveuglement à la raison, le fanatisme à la sociabilité. Par une suite nécessaire de la con-

fiance que les peuples accordèrent aux Miniſtres de la Divinité, il s'établit dans chaque Etat deux autorités diſtinguées, continuellement en guerre; le Prêtre combattit le Souverain avec l'arme redoutable de l'opinion, elle fut communément aſſez forte pour ébranler les trônes. (57) Le Souverain ne fut tranquille que, lorſqu'humblement dévoué à ſes Prêtres & docile à leurs leçons il ſe prêta à leurs frénéſies. Ceux-ci toûjours remuans, ambitieux, intolérans l'excitèrent à ravager ſes propres états, ils l'encouragèrent à la tyrannie; ils le réconcilièrent avec le ciel quand il craignit de l'avoir outragé. Ainſi lorſque deux puiſſances rivales ſe réunirent, la morale n'y gagna rien; les peuples ne furent ni plus heureux ni plus vertueux; leurs mœurs, leur bien-être, leur liberté furent accablés ſous les forces réunies du Dieu du ciel & du Dieu de la terre. Les Princes toûjours intéreſſés au maintien des opinions Théologiques, ſi flatteuſes pour leur orgueil & ſi favorables à leur pouvoir uſurpé, firent pour l'ordi-

(57) Il eſt bon d'obſerver que les Prêtres, qui crient ſans ceſſe aux peuples d'être ſoumis aux Souverains, parce que leur autorité vient du ciel, parce qu'ils ſont les images de la Divinité, changent bientôt de langage dès que le ſouverain ne leur eſt point aveuglément ſoumis. Le Clergé ne ſoutient le Deſpotiſme que pour diriger ſes coups contre ſes ennemis, il le renverſe dès qu'il le trouve contraire à ſes intérêts. Les miniſtres des puiſſances inviſibles ne prêchent l'obéiſſance aux puiſſances viſibles que lorſque celles-ci leur ſont humblement dévouées.

naire cauſe commune avec leurs prêtres ; ils crurent que le ſyſtême religieux qu'ils adoptoient eux-mêmes devoit être le plus utile à leurs intérêts ; ils traitèrent en ennemis ceux qui refuſèrent de l'adopter. Le Souverain le plus religieux devint ſoit par politique ſoit par piété le bourreau d'une partie de ſes ſujets ; il ſe fit un ſaint devoir de tyranniſer la penſée, d'accabler & d'écraſer les ennemis de ſes Prêtres, qu'il crut toûjours les ennemis de ſa propre autorité. En les égorgeant il s'imagina ſatisfaire en même-tems à ce qu'il devoit au ciel & à ſa propre sûreté. Il ne vit pas qu'en immolant des victimes à ſes prêtres, il fortifioit les ennemis de ſon pouvoir, les rivaux de ſa puiſſance, les moins ſoumis de ſes ſujets.

En effet, d'après les notions fauſſes dont les eſprits des Souverains & des peuples ſuperſtitieux ſont depuis ſi longtems préoccupés, nous trouvons que tout dans la ſociété concourt à ſatisfaire l'orgueil, l'avidité, la vengeance du ſacerdoce. Par-tout nous voyons que les hommes les plus remuans, les plus dangereux, les plus inutiles ſont les mieux récompenſés. Nous voyons les ennemis nés de la puiſſance ſouveraine honorés & chéris par elle ; les ſujets les plus rébelles regardés comme les appuis du trône ; les corrupteurs de la jeuneſſe, rendus les maîtres excluſifs de l'éducation ; les citoyens les moins laborieux richement payés de leur oiſiveté, de leurs ſpéculations futiles, de leurs diſcordes fatales, de leurs prières inefficaces, de leurs expiations ſi dangereuſes pour les mœurs & ſi propres à encourager au crime.

Depuis des milliers d'années les nations & les Souverains ſe ſont dépouillés à l'envi pour enrichir les Miniſtres des Dieux, pour les faire nager dans l'abondance, pour les combler d'honneurs, pour les décorer de titres, de privilèges, d'immunités; pour en faire de mauvais citoyens. Quels fruits les peuples & les Rois ont-ils donc recueilli de leurs bienfaits imprudens, de leur religieuſe prodigalité? Les princes en ſont-ils devenus plus puiſſans, les nations en ſont-elles devenues plus heureuſes, plus floriſſantes, plus raiſonnables? Non, ſans doute; le Souverain perdit la plus grande portion de ſon autorité, il fut l'eſclave de ſes prêtres, ou il fut obligé de lutter ſans ceſſe contre eux; & la portion la plus conſidérable des richeſſes de la ſociété fut employée à maintenir dans l'oiſiveté, le luxe & la ſplendeur ſes membres les plus inutiles & les plus dangereux.

Les mœurs des peuples en devinrent-elles meilleures ſous ſes guides ſi bien payés? Hélas! les ſuperſtitieux n'en connurent jamais; la religion leur tint lieu de tout; ſes Miniſtres contens de maintenir les dogmes & les uſages utiles à leurs propres intérêts, ne firent qu'inventer des crimes fictifs, multiplier des pratiques gênantes ou ridicules, afin de mettre à profit les transgreſſions mêmes de leurs eſclaves. Ils exercèrent par-tout un monopole d'expiations; ils firent un trafic des prétendues graces d'en haut; ils fixèrent un tarif pour les délits; les plus graves furent toûjours ceux que le ſacerdoce jugea les plus nuiſibles à ſes vues. Les mots vagues & dépourvus de ſens, d'*Impiété*, de *Sacrilège*, d'*Héréſie*,

d'*Héréſie*, de *Blaſphême*, &c. (qui n'ont viſiblement pour objet que les chimères intéreſſantes pour les ſeuls prêtres) allarmèrent les eſprits bien plus que les forfaits réels & vraiment intéreſſans pour la ſociété. Ainſi les idées des peuples furent totalement renverſées; des crimes imaginaires les effrayèrent bien plus que des crimes véritables. Un homme dont les opinions & les ſyſtèmes abſtraits ne s'accordèrent point avec ceux des Prêtres fut bien plus abhorré qu'un aſſaſſin, qu'un tyran, qu'un oppreſſeur, qu'un voleur, qu'un ſéducteur, qu'un corrupteur. Le plus grand des attentats fut de mépriſer ce que les ſacrificateurs vouloient qu'on regardât comme ſacré. (58) Les loix civiles concoururent encore à ce renverſement dans les idées; elles punirent avec atrocité des crimes inconnus que l'imagination avoit exagérés; on brûla des hérétiques, des blaſphémateurs, des mécréans, il n'y eut aucunes peines décernées contre les corrupteurs de l'innocence, les adultères, les fourbes, les calomniateurs.

Sous de pareils inſtituteurs que put devenir la jeuneſſe? Elle fut indignement ſacrifiée à la ſuperſtition. On empoiſonna l'homme dès l'enfance de notions inintelligibles, on le repût de myſtères & de fables, on l'abbreuva d'une doctrine à

(58) Le célèbre Gordon dit que *la plus grande des héréſies c'eſt de croire qu'il y a un autre Dieu que le Clergé.*

laquelle il fut forcé d'acquieſcer ſans pouvoir y rien comprendre ; on troubla ſon eſprit de vains phantômes ; on lui rétrécit le génie par des minuties ſacrées, par des devoirs puériles, par des dévotions machinales. (59) On lui fit perdre un tems précieux en pratiques & en cérémonies ; on lui remplit la tête de ſophiſmes & d'erreurs ; on l'enivra du fanatiſme, on le prévint pour toûjours contre la raiſon & la vérité ; l'énergie de ſon ame fut miſe dans des entraves continuelles ; il ne put jamais prendre l'eſſor, il ne put ſe rendre utile à ſes aſſociés ; l'importance que l'on mit à la ſcience divine, ou plutôt à l'ignorance ſyſtématique qui ſert de baſe à la religion, fit que le ſol le plus fertile ne produiſit que des épines.

L'ÉDUCATION ſacerdotale & religieuſe forma-t-elle des citoyens, des Pères de famille, des époux, des maîtres juſtes, des ſerviteurs fidèles, des ſujets ſoumis, des aſſociés pacifiques ? Non ; elle fit ou des dévôts chagrins, incommodes pour

(59) La ſuperſtition a tellement faſciné les eſprits & fait des hommes de pures machines, qu'il y a un grand nombre de pays où les peuples n'entendent point la langue dont ils ſe ſervent pour parler à leur Dieu. Nous voyons des femmes n'avoir pour toute la vie d'autre occupation que de chanter du Latin, ſans en entendre un mot. Le peuple qui ne comprend rien à ſon culte, y aſſiſte très exactement dans l'idée qu'il lui ſuffit de ſe montrer à ſon Dieu, qui lui ſçait gré de venir s'ennuyer dans ſes Temples.

eux-mêmes & pour les autres où des hommes ſans principes, qui mirent bientôt en oubli les terreurs dont on les avoit imbus ; & qui jamais ne connurent les règles de la morale. La religion fut miſe au deſſus de tout ; on dit au fanatique *qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* ; en conſéquence il crut qu'il falloit ſe révolter contre le Prince, ſe détacher de ſa femme, déteſter ſon enfant, s'éloigner de ſon ami, égorger ſes concitoyens, toutes les fois qu'il s'agiſſoit des intérêts du ciel. En un mot l'éducation religieuſe, quand elle eut ſon effet, ne ſervit qu'à corrompre les jeunes cœurs, à faſciner les jeunes eſprits, à dégrader les jeunes ames, à faire méconnoître à l'homme ce qu'il ſe doit à lui-même, à la ſociété, & aux êtres qui l'entourent.

Quels avantages les nations n'euſſent-elles pas retiré, ſi elles euſſent employé à des objets utiles les richeſſes que l'ignorance a ſi honteuſement prodiguées aux miniſtres de l'impoſture! Quel chemin le génie n'eut-il pas fait, s'il eut joüit des récompenſes accordées depuis tant de ſiècles à ceux qui ſe ſont de tout tems oppoſés à ſon eſſor! Combien les ſciences utiles, les arts, la morale, la politique, la vérité ne ſe ſeroient-elles pas perfectionnées ſi elles euſſent eu les mêmes ſecours que le menſonge, le délire, l'enthouſiaſme & l'inutilité!

Il eſt donc évident que les notions Théologiques furent & ſeront perpétuellement contraires & à la ſaine Politique & à la ſaine Morale ; elles changent les Souverains en Divinités malfaiſantes

inquiètes & jalouſes ; elles ſont des ſujets des eſclaves envieux & méchans, qui à l'aide de quelques pratiques futiles ou de leur aquieſcement extérieur à quelques opinions inintelligibles, s'imaginent compenſer amplement le mal qu'ils ſe font les uns aux autres. Ceux qui n'ont jamais oſé examiner l'exiſtence d'un Dieu qui punit & récompenſe ; ceux qui ſe perſuadent que leurs devoirs ſont fondés ſur ſes volontés divines ; ceux qui prétendent que ce Dieu veut que les hommes vivent en paix, ſe chériſſent, ſe prêtent des ſecours mutuels, s'abſtiennent du mal & ſe faſſent du bien, perdent bientôt de vue ces ſpéculations ſtériles dès que des intérêts préſens, des paſſions, des habitudes, des fantaiſies importunes les entraînent. Où trouver l'équité, l'union, la paix & la concorde que ces notions ſublimes, étayées de la ſuperſtition & de l'autorité divine, promettent aux ſociétés à qui l'on ne ceſſe de les mettre ſous les yeux ? Sous l'influence de Cours corrompues & de prêtres impoſteurs ou fanatiques qui ne ſont jamais d'accord, je ne vois que des hommes vicieux, avilis par l'ignorance, enchaînés par des habitudes criminelles, emportés par des intérêts paſſagers ou par des plaiſirs honteux, qui ne penſent point à leur Dieu. En dépit de ſes idées Théologiques le courtiſan continue à tramer ſes noirs complots ; il travaille à contenter ſon ambition, ſon avidité, ſa haine, ſa vengeance & toutes les paſſions inhérentes à la perverſité de ſon être : malgré cet enfer, dont l'idée ſeule l'a fait trembler, cette femme corrompue perſiſte dans ſes intrigues, ſes fourberies, ſes adultères. La plu-

part de ces hommes diſſipés, diſſolus & ſans mœurs, qui rempliſſent les villes & les cours, reculeroient d'horreur, ſi on leur montroit le moindre doute ſur l'exiſtence du Dieu qu'ils outragent. Quel bien réſulte-t-il dans la pratique de cette opinion ſi univerſelle & ſi ſtérile qui n'influe jamais ſur la conduite que pour ſervir de prétexte aux paſſions les plus dangereuſes? Au ſortir de ce Temple où l'on vient de ſacrifier, de débiter les oracles divins, d'épouvanter le crime au nom du Ciel, le Deſpote religieux qui ſe feroit un ſcrupule d'omettre les prétendus devoirs que la ſuperſtition lui impoſe, ne retourne-t-il pas à ſes vices, à ſes injuſtices, à ſes crimes politiques, à ſes forfaits contre la ſociété? Le Miniſtre ne retourne-t-il pas à ſes vexations, le courtiſan à ſes intrigues, la femme galante à ſes proſtitutions, le publicain à ſes rapines, le marchand à ſes fraudes & à ſes ſupercheries?

PRETENDRA-T'ON que ces aſſaſſins, ces voleurs, ces malheureux que l'injuſtice ou la négligence des Gouvernemens multiplient, & à qui des loix ſouvent cruelles arrachent impitoyablement la vie; dira-t-on, dis-je, que ces malfaiteurs qui chaque jour rempliſſent nos gibets & nos échaffauts, ſont des incrédules ou des athées? Non, ſans doute; ces miſérables, ces rebuts de la ſociété croyoient en Dieu; on leur en a répété le nom dans leur enfance; on leur a parlé des chatimens qu'il deſtinoit aux crimes; ils ſe ſont de bonne heure habitués à trembler à la vue de ſes jugemens; cependant ils ont outragé la ſociété; leurs paſſions plus fortes que leurs

craintes n'ayant pu être retenues par les motifs visibles, ne l'ont, à plus forte raison, point été par des motifs invisibles : un Dieu caché & ses châtimens lointains ne pourront jamais empêcher des excès que des supplices présens & assurés sont incapables de prévenir.

En un mot ne voyons-nous pas à chaque instant des hommes persuadés que leur Dieu les voit, les écoute, les environne, & n'être point arrêtés pour cela lorsqu'ils ont le desir de contenter leurs passions & de commettre les actions les plus deshonnêtes ? Le même homme qui craindroit les regards d'un autre homme dont la présence l'empêcheroit de commettre une mauvaise action ou de se livrer à quelque vice honteux, se permet tout quand il croit n'être vu que de son Dieu. A quoi lui sert donc la conviction de l'existence de ce Dieu, de son omniscience, de son ubiquité ou de sa présence en tous lieux, puisqu'elle lui en impose bien moins que l'idée d'être vu par le moindre des hommes ? Celui qui n'oseroit commettre une faute en présence d'un enfant, ne fera pas difficulté de la commettre hardiment quand il n'aura que son Dieu pour témoin. Ces faits indubitables, peuvent servir de réponse à ceux qui nous diront que la crainte de Dieu est plus propre à contenir que l'idée de n'avoir rien à craindre du tout. Quand les hommes ne croient avoir à craindre que leur Dieu, ils ne s'arrêtent communément sur rien.

Les personnes qui doutent le moins des notions religieuses & de leur efficacité, ne les emploient

que rarement quand elles veulent influer ſur ſa conduite de ceux qui leur ſont ſubordonnés, & les ramener à la raiſon : dans les avis qu'un père donne à ſon fils vicieux ou criminel, il lui repréſente bien plutôt les inconvéniens temporels & préſens auxquels il s'expoſe, que les dangers qu'il court en offenſant un Dieu vengeur : il lui fait entrevoir les conſéquences naturelles de ſes déréglemens ; ſa ſanté dérangée par la débauche, ſa réputation perdue, ſa fortune délabrée par le jeu, les châtimens de la ſociété, &c. Ainſi le Délcole lui-même dans les occaſions les plus importantes de la vie compte bien plus ſur la force des motifs naturels que des motifs ſurnaturels fournis par la religion : le même homme qui déprife les motifs qu'un athée peut avoir pour faire le bien & s'abſtenir du mal, s'en ſert dans l'occaſion, parce qu'il en ſent toute la force.

Presque tous les hommes croient un Dieu vengeur & rémunérateur, cependant en tout pays nous trouvons que le nombre des méchans excède de beaucoup celui des gens de-bien. Si nous voulons remonter à la vraie cauſe d'une corruption ſi générale, nous la trouverons dans les notions Théologiques elles-mêmes, & non dans les ſources imaginaires que les différentes religions du monde ont inventées pour rendre compte de la dépravation humaine. Les hommes ſont corrompus parce qu'ils ſont preſque par-tout mal gouvernés ; ils ſont indignement gouvernés parce que la religion a diviniſé les Souverains ; ceux-ci aſſûrés de l'impunité & pervertis eux-mêmes ont néceſſairement rendu leurs peuples miſéra-

bles & méchans. Soumis à des maîtres déraiſonnables ils n'ont jamais été guidés par la raiſon. Aveuglés par des prêtres impoſteurs leur raiſon leur devint inutile ; les Tyrans & les prêtres ont avec ſuccès combiné leurs efforts pour empêcher les nations de s'éclairer, de chercher la vérité, de rendre leur ſort plus doux, & leurs mœurs plus honnêtes.

Ce n'eſt qu'en éclairant les hommes, en leur montrant l'évidence, en leur annonçant la vérité que l'on peut ſe promettre de les rendre & meilleurs & plus heureux. C'eſt en faiſant connoître aux Souverains & aux ſujets leurs vrais rapports, leurs véritables intérêts que la politique ſe perfectionnera & que l'on ſentira que l'art de gouverner les mortels n'eſt point l'art de les aveugler, de les tromper, de les tyranniſer. Conſultons donc la raiſon, appellons l'expérience à notre ſecours, interrogeons la nature, & nous trouverons ce qu'il faut faire pour travailler efficacement au bonheur du genre-humain. Nous verrons que l'erreur eſt la vraie ſource des malheurs de notre eſpèce ; que c'eſt en raſſûrant nos cœurs, en diſſipant les vains phantômes dont les idées nous font trembler, en portant la coignée à la racine de la ſuperſtition, que nous pourrons paiſiblement chercher la vérité, & trouver dans la nature le flambeau qui peut nous guider à la félicité. Etudions donc la nature, voyons ſes loix immuables, approfondiſſons l'eſſence de l'homme, guériſſons le de ſes préjugés,

& par une pente facile nous le conduirons à la vertu ſans laquelle il ſentira qu'il ne peut être ſolidement heureux dans le monde qu'il habite.

Détrompons donc les mortels de ces Dieux qui par-tout ne font que des infortunés. Subſtituons la nature viſible à ces puiſſances inconnues qui n'ont été ſervies en tout tems que par des eſclaves tremblans ou par des enthouſiaſtes en délire. Diſons leur que pour être heureux il faut ceſſer de craindre.

Les idées de la Divinité que nous avons vu ſi inutiles & ſi contraires à la ſaine morale, ne procurent point des avantages plus marqués aux individus qu'aux ſociétés. En tout pays la Divinité fut, comme on a vu, repréſentée ſous des traits révoltans, & le ſuperſtitieux, quand il fut conſéquent à ſes principes, fut toûjours un être malheureux; la ſuperſtition eſt un ennemi domeſtique que l'on porte toûjours au dedans de ſoi-même. Ceux qui s'occuperont ſérieuſement de ſes phantômes redoutables vivront dans des inquiétudes & des tranſes continuelles; ils négligeront les objets les plus dignes de les intéreſſer pour courir après des chimères; ils paſſeront communément leurs triſtes jours à gémir, à prier, à ſacrifier, à expier les fautes réelles ou imaginaires qu'ils croient propres à offenſer leur Dieu ſévère. Souvent dans leur fureur ils ſe tourmenteront eux-mêmes, ils ſe feront un devoir de s'infliger les châtimens les plus barbares pour prévenir les coups d'un Dieu prêt à frapper, ils s'armeront contre eux-mêmes

dans l'eſpoir de déſarmer la vengeance & la cruauté du maître atroce qu'ils penſent avoir irrité ; ils croiront appaiſer un Dieu colère en devenant les bourreaux d'eux-mêmes & en ſe faiſant tous les maux que leur imagination ſera capable d'inventer. La ſociété ne retire aucuns fruits des notions lugubres de ces pieux inſenſés ; leur eſprit ſe trouve continuellement abſorbé par leurs triſtes rêveries ; & leur tems ſe diſſipe dans des pratiques déraiſonnables Les hommes les plus religieux ſont communément des miſanthropes très inutiles au monde & très nuiſibles à eux-mêmes. S'ils montrent de l'énergie, ce n'eſt que pour imaginer des moyens de s'affliger, de ſe mettre à la torture, de ſe priver des objets que leur nature deſire. Nous trouvons dans toutes les contrées de la terre des *Pénitens*, intimément perſuadés qu'à force de barbaries & de ſuicides lents exercés ſur eux-mêmes, ils mériteront la faveur d'un Dieu féroce, dont partout néanmoins l'on publie la bonté. Nous voyons des frénétiques de ce genre dans toutes les parties du monde ; l'idée d'un Dieu terrible a fait naître en tout tems & en tous lieux les plus cruelles extravagances.

Si ces dévots inſenſés ſe font tort à eux-mêmes & privent la ſociété des ſecours qu'ils lui doivent, ils ſont moins capables, ſans doute, que ces fanatiques turbulens & zélés, qui remplis de leurs idées religieuſes ſe croient obligés de troubler le monde & de commettre des crimes réels pour ſoutenir la cauſe de leur céleſte phantôme. Ce n'eſt très ſouvent qu'en outrageant la morale que le fanatique ſuppoſe ſe rendre agréable à ſon Dieu. Il fait con-

ſiſter la perfection ou à ſe tourmenter lui-même ou à briſer en faveur de ſes notions bizarres les lieus les plus ſacrés que la nature ait faits pour les mortels.

Reconnoissons donc que les idées de la Divinité ne ſont pas plus propres à procurer le bien-être, le contentement & la paix aux individus qu'aux ſociétés dont ils ſont membres. Si quelques enthouſiaſtes paiſibles, honnêtes, inconſéquens trouvent des conſolations & des douceurs dans leurs idées religieuſes, il en eſt des millions qui, plus conſéquens à leurs principes, ſont malheureux pendant toute leur vie, perpétuellement aſſaillie par les triſtes idées d'un Dieu fatal que leur imagination troublée leur montre à chaque inſtant Sous un Dieu redoutable un dévot tranquille & paiſible eſt un homme qui n'a point raiſonné.

En un mot tout nous prouve que les idées religieuſes ont l'influence la plus forte ſur les hommes pour les tourmenter, les diviſer & les rendre malheureux; elles échauffent leur eſprit, elles enveniment leurs paſſions ſans jamais les retenir que quand elles ſont trop foibles pour les entraîner.

CHAPITRE IX.

Les notions Théologiques ne peuvent point être la baſe de la morale. Parallèle de la morale Théologique & de la morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'eſprit humain.

UNE ſuppoſition pour être utile aux hommes devroit les rendre heureux. De quel droit ſe flatter qu'une hypothèſe qui ne fait que des malheureux ici bas puiſſe un jour nous conduire à une félicité durable ? Si Dieu n'a fait les les mortels que pour trembler & gémir dans ce monde qu'ils connoiſſent, ſur quel fondement peut-on ſe promettre qu'il conſentira par la ſuite, à les traiter avec plus de douceur dans un monde inconnu. Tout homme à qui nous voyons commettre des injuſtices criantes, même en paſſant, ne doit-il pas nous être très ſuſpect & perdre notre confiance à jamais ?

D'UN autre côté une ſuppoſition qui jetteroit du jour ſur tout, ou qui donneroit la ſolution facile de toutes les queſtions auxquelles on l'appliqueroit, quand même on ne pourroit en démontrer la certitude, ſeroit probablement vraie : mais un ſyſtème qui ne feroit qu'obſcurcir les no-

tions les plus claires, & rendre plus insolubles tous les problêmes que l'on voudroit résoudre par son moyen, pourroit à coup sûr être regardé comme faux, comme inutile, comme dangereux. Pour se convaincre de ce principe, que l'on examine sans préjugés si le système de l'existence du Dieu Théologique a jamais pu donner la solution d'aucune difficulté. Les connoissances humaines ont-elles à l'aide de la Théologie fait un pas en avant ? Cette science si importante & si sublime n'a-t-elle pas totalement obscurci la morale ? N'a-t-elle pas rendu douteux & problématiques les devoirs les plus essentiels de notre nature ? N'a-t-elle pas indignement confondu toutes les notions du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu ? Qu'est-ce en effet que la vertu dans les idées de nos Théologiens ? C'est, nous diront-ils, ce qui est conforme à la volonté de l'être incompréhensible qui gouverne la nature. Mais qu'est-ce que cet être dont vous nous parlez sans cesse sans pouvoir le comprendre ; & comment pouvons-nous connoître ses volontés ? Alors ils vous diront ce que cet être n'est point, sans jamais pouvoir vous dire ce qu'il est ; s'ils entreprennent de vous en donner une idée, ils entasseront sur cet être hypothétique une foule d'attributs contradictoires, incompatibles qui en feront une chimère impossible à concevoir ; ou bien ils vous renverront aux révélations surnaturelles par lesquelles ce phantôme a fait connoître ses intentions divines aux hommes. Mais comment prouveront-ils l'autenticité de ces révélations ? Ce sera par des miracles. Comment croire des miracles qui, comme on a vu, sont

contraires, même aux notions que la Théologie nous donne de ſa Divinité intelligente, immuable, toute puiſſante ? En dernier reſſort il faudra donc s'en rapporter à la bonne foi des prêtres chargés de nous annoncer les oracles divins. Mais qui nous aſſurera de leur miſſion ? Ne ſont ce pas eux-mêmes qui s'annoncent pour les interprêtes infaillibles d'un Dieu qu'ils avouent ne pas connoître ? Cela poſé les Prêtres, c'eſt-à-dire, des hommes très ſuſpects & peu d'accord entre eux ſeront les arbitres de la morale, ils décideront ſelon leurs lumières incertaines ou leurs paſſions des règles que l'on doit ſuivre ; l'enthouſiaſme ou l'intérêt ſeront les ſeules meſures de leurs déciſions ; leur morale variera ainſi que leurs vertiges & leurs caprices ; ceux qui les écouteront ne ſçauront jamais à quoi s'en tenir : dans leurs livres inſpirés on trouvera toûjours une Divinité peu morale, qui tantôt commandera le crime & l'abſurdité ; qui tantôt ſera l'amie & tantôt l'ennemie de la race humaine ; qui tantôt ſera bienfaiſante, raiſonnable & juſte ; & qui tantôt ſera inſenſée, capricieuſe, injuſte & deſpotique. Que réſultera-t-il de tout cela pour un homme ſenſé ? C'eſt que ni des Dieux inconſtans, ni leurs Prêtres dont les intérêts varient à chaque inſtant, ne peuvent être les modèles ou les arbitres d'une morale, qui doit être auſſi conſtante & auſſi ſûre que les loix invariables de la nature auxquelles nous ne la voyons jamais déroger.

NON ; ce ne ſont point des opinions arbitraires & inconſéquentes, des notions contra-

dictoires, des ſpéculations abſtraites & inintelligibles qui peuvent ſervir de baſe à la ſcience des mœurs. Ce ſont des principes évidens, déduits de la nature de l'homme, fondés ſur ſes beſoins, inſpirés par l'éducation, rendus familiers par l'habitude, rendus ſacrés par les loix, qui convaincront nos eſprits, qui nous rendront la vertu utile & chère, qui peupleront les nations de gens de bien & de bons citoyens. Un Dieu, néceſſairement incompréhenſible, ne préſente qu'une idée vague à notre imagination; un Dieu terrible l'égare; un Dieu changeant & ſouvent en contradiction avec lui-même, nous empêchera toûjours de ſçavoir la route que nous devons tenir. Les menaces qu'on nous fera de la part d'un être bizarre, qui ſans ceſſe contredit notre nature dont il eſt l'auteur, ne fera que rendre la vertu déſagréable pour nous; la crainte ſeule nous fera pratiquer ce que la raiſon & notre propre intérêt devroit nous faire exécuter avec joie. Uu Dieu terrible ou méchant (ce qui eſt la même choſe) ne ſervira jamais qu'à inquiéter les honnêtes gens, ſans arrêter les ſcélérats; la plûpart des hommes quand ils voudront pécher ou ſe livrer à des penchans vicieux; ceſſeront d'enviſager le Dieu terrible pour ne voir que le Dieu clément & rempli de bonté; les hommes n'enviſagent jamais les choſes que du côté le plus conforme à leurs deſirs.

La bonté de Dieu raſſûre le méchant, ſa rigueur trouble l'homme de bien. Ainſi les qualités que la Théologie attribue à ſon Dieu tournent elles-mêmes au déſavantage de la ſaine mo-

rale. C'eſt ſur cette bonté infinie que les plus corrompus des hommes oſent compter lorſqu'ils ſont entraînés dans le crime ou livrés à des vices habituels. Si on leur parle alors de leur Dieu, ils nous diſent que *Dieu eſt bon*, que ſa clémence & ſa miſéricorde ſont infinies ; la ſuperſtition complice des iniquités des mortels, ne leur répète-t-elle pas ſans ceſſe en tout pays qu'à l'aide de certaines pratiques, de certaines prières, de certains actes de piété l'on peut appaiſer le Dieu terrible & ſe faire recevoir à bras ouverts par ce Dieu radouci ? Les Prêtres de toutes les nations ne poſſédent-ils pas des ſecrets infaillibles pour réconcilier les hommes les plus pervers avec la Divinité ?

Il faut conclure de là que, ſous quelque point de vue que l'on conſidère la Divinité, elle ne peut ſervir de baſe à la morale faite pour être toûjours invariablement la même. Un Dieu iraſcible n'eſt utile qu'à ceux qui ont intérêt d'épouvanter les hommes pour recueillir les fruits de leur ignorance, de leurs craintes & de leurs expiations ; les grands de la terre qui ſont communément les mortels les plus dépourvus de vertus & de mœurs, ne verront point ce Dieu redoutable quand il s'agira de céder à leurs paſſions ; ils s'en ſerviront bien pour effrayer les autres afin de les aſſervir & de les tenir en tutele, tandis qu'ils n'enviſageront eux-mêmes ce Dieu que ſous les traits de ſa bonté, ils le verront toûjours indulgent ſur les outrages que l'on fait à ſes créatures pourvu qu'on ait du reſpect pour lui-

même ;

même; d'ailleurs la religion leur fournira des moyens faciles d'appaiſer ſon courroux. Cette religion ne paroit inventée que pour fournir aux miniſtres de la Divinité l'occaſion d'expier les crimes de la terre.

La morale n'eſt point faite pour ſuivre les caprices de l'imagination, des paſſions, des intérêts de l'homme: elle doit être ſtable, elle doit être la même pour tous les individus de la race humaine, elle ne doit point varier d'un pays ou d'un tems à un autre; la religion n'eſt point en droit de faire plier ſes regles immuables ſous les loix changeantes de ſes Dieux. Il n'y a qu'un moyen de donner à la morale cette ſolidité inébranlable; nous l'avons indiqué dans plus d'un endroit de cet ouvrage (60); il ne s'agit que de la fonder ſur nos devoirs, ſur la nature de l'homme, ſur les rapports ſubſiſtans entre des êtres intelligens, qui chacun de leur côté ſont amoureux de leur bonheur, ſont occupés à ſe conſerver, qui vivent en ſociété afin d'y parvenir plus ſurement. En un mot il faut donner pour baſe à la morale la néceſſité des choſes.

En peſant ces principes, puiſés dans la nature, évidents par eux-mêmes, confirmés par des expé-

(60) Voyez la partie premiere Chapitre VIII. de cet ouvrage; ainſi que ce qui eſt dit au chapitre XII. & à la fin du chap. XIV. de la même partie.

riences conſtantes, approuvés par la raiſon, l'on aura une morale certaine & un ſyſtème de conduite qui ne ſe démentira jamais. On n'aura pas beſoin de recourir aux chimères Théologiques pour régler ſa conduite dans le monde viſible. On ſera en état de répondre à ceux qui prétendent que ſans un Dieu il ne peut y avoir de morale ; & que ce Dieu, en vertu de ſa puiſſance & de l'Empire Souverain qui lui appartient ſur ſes créatures, a ſeul droit de leur impoſer des loix, & de les ſoumettre à des devoirs qui les obligent. Si l'on fait réflexion à la longue ſuite d'égaremens & d'erreurs qui découlent des notions obſcures que l'on a de la Divinité, & des idées ſiniſtres que toute religion en donne partout pays, il ſeroit plus vrai de dire que toute ſaine morale, toute morale utile au genre humain, toute morale avantageuſe pour la ſociété, eſt totalement incompatible avec un être, que l'on ne préſente jamais aux hommes que ſous la forme d'un Monarque abſolu, dont les bonnes qualités ſont continuellement éclipſées par des caprices dangereux : conſéquemment on ſera forcé de reconnoître que pour établir la morale ſur des fondemens ſûrs, il faut néceſſairement commencer par renverſer les ſyſtèmes chimériques, ſur leſquels on a juſqu'ici fondé l'édifice ruineux de la morale ſurnaturelle, que depuis tant de ſiécles l'on prêche inutilement aux habitans de la terre.

QUELLE QUE ſoit la cauſe qui plaça l'homme dans le ſéjour qu'il habite, & qui lui donna ſes facultés ; ſoit qu'on regarde l'eſpèce humaine comme l'ouvrage de la nature, ſoit qu'on ſuppoſe qu'elle

doit ſon exiſtence à un être intelligent diſtingué de la nature ; l'exiſtence de l'homme, tel qu'il eſt, eſt un fait ; nous voyons en lui un être qui ſent, qui penſe, qui a de l'intelligence, qui s'aime lui-même, qui tend à ſe conſerver, qui dans chaque inſtant de ſa durée s'efforce de rendre ſon exiſtence agréable, qui pour ſatisfaire plus aiſément ſes beſoins & ſe procurer des plaiſirs, vit en ſociété avec des êtres ſemblables à lui, que ſa conduite peut rendre favorables ou indiſpoſer contre lui. C'eſt donc ſur ces ſentimens univerſels, inhérents à notre nature & qui ſubſiſteront autant que la race des mortels, que l'on doit fonder la morale qui n'eſt que la ſcience des devoirs de l'homme vivant en ſociété.

VOILA donc les vrais fondemens de nos devoirs ; ces devoirs ſont néceſſaires, vu qu'ils découlent de notre propre nature, & que nous ne pouvons parvenir au bonheur que nous nous propoſons, ſi nous ne prenons les moyens ſans leſquels nous ne l'obtiendrions jamais. Or pour être ſolidement heureux, nous ſommes obligés de mériter l'affection & les ſecours des êtres avec leſquels nous ſommes aſſociés ; ceux-ci ne s'engagent à nous aimer, à nous eſtimer, à nous aider dans nos projets, à travailler à notre félicité propre qu'autant que nous ſommes diſpoſés à travailler à la leur. C'eſt cette néceſſité que l'on nomme *obligation morale*. Elle eſt fondée ſur la conſidération des motifs capables de déterminer des êtres ſenſibles, intelligens, tendans vers une fin, à ſuivre la conduite néceſſaire pour y parvenir. Ces motifs ne peuvent

être en nous que les deſirs toûjours renaiſſans de nous procurer des biens & d'éviter des maux. Le plaiſir & la douleur, l'eſpoir du bonheur ou la crainte du malheur, ſont les ſeuls motifs capables d'influer efficacement ſur les volontés des êtres ſenſibles ; pour les *obliger* il ſuffit donc que ces motifs exiſtent & ſoient connus ; pour les connoître il ſuffit d'enviſager notre conſtitution, d'après laquelle nous ne pouvons aimer ou approuver en nous, que les actions d'où réſulte notre utilité réelle & réciproque qui conſtitue la vertu. En conſéquence pour nous conſerver nous-mêmes, pour jouïr de la ſûreté, nous ſommes *obligés* de ſuivre la conduite néceſſaire à cette fin ; pour intéreſſer les autres à notre conſervation propre, nous ſommes obligés de nous intéreſſer à la leur, ou de ne rien faire qui les détourne de la volonté de coopérer avec nous à notre propre félicité. Tels ſont les vrais fondemens de l'*obligation morale*.

On ſe trompera toûjours quand on voudra donner d'autre baſe à la morale que la nature de l'homme, elle ne peut en avoir de plus ſolide & de plus ſûre. Quelques auteurs, même de bonne foi, ont cru que pour rendre plus reſpectables & plus ſaints aux yeux des hommes, les devoirs que la nature leur impoſe, il falloit les revêtir de l'autorité d'un être que l'on a fait ſupérieur à la nature, & plus fort que la néceſſité. La Théologie en conſéquence s'eſt emparée de la morale, ou s'eſt efforcée de la lier au ſyſtême religieux ; l'on a cru que cette union rendroit la vertu plus ſacrée ; que la crainte des

puiſſances inviſibles qui gouvernent la nature elle-même, donneroit plus de poids & d'efficacité à ſes loix ; enfin on s'eſt imaginé que les hommes perſuadés de la néceſſité de la morale, en la voyant unie à la religion, regarderoient cette religion elle-même comme néceſſaire à leur bonheur. En effet, c'eſt la ſuppoſition qu'un Dieu eſt néceſſaire pour appuyer la morale, qui ſoutient les idées Théologiques, & la plupart des ſyſtêmes religieux ſur la terre ; on s'imagine que ſans un Dieu l'homme ne pourroit ni connoître ni pratiquer ce qu'il ſe doit aux autres. Ce préjugé une fois établi, on croit que les idées toûjours vagues d'un Dieu métaphyſique ſont tellement liées à la morale & au bien de la ſociété, qu'on ne peut attaquer la Divinité ſans renverſer du même coup les devoirs de la nature. On penſe que le beſoin, que le deſir du bonheur, que l'intérêt évident des ſociétés & des individus ſeroient des motifs impuiſſans, s'ils n'empruntoient toute leur force & leur *ſanction* d'un être imaginaire, dont on a fait l'arbitre de toutes choſes.

Mais il eſt toûjours dangereux d'allier la fiction à la vérité, l'inconnu au connu, le délire de l'enthouſiaſme à la raiſon tranquille. Que réſulte-t-il en effet de l'alliage confus que la Théologie a fait de ſes merveilleuſes chimères avec des réalités : l'imagination égarée méconnut la vérité ; la religion, à l'aide de ſon phantôme voulut commander à la nature, faire plier la raiſon ſous ſon joug, ſoumettre l'homme à ſes propres caprices ; & ſouvent au nom de la Divinité elle le força d'étouffer ſa nature & de violer

par piété les devoirs les plus évidens de la morale. Quand cette même religion voulut contenir les mortels, qu'elle avoit pris ſoin de rendre aveugles & déraiſonnables, elle n'eut à leur donner que des freins & des motifs idéaux, elle ne put ſubſtituer que des cauſes imaginaires à des cauſes veritables, des mobiles merveilleux & ſurnaturels à des mobiles naturels & connus, des romans & des fables à des réalités. Par ce renverſement, la morale n'eut plus de principes aſſurés ; la nature, la raiſon, la vertu, l'évidence dépendirent d'un Dieu indéfiniſſable, qui jamais ne parla clairement, qui fit taire la raiſon, qui ne s'expliqua que par des inſpirés, des impoſteurs, des fanatiques, que leur délire, ou le deſir de profiter des égaremens des hommes, intéreſſèrent à ne prêcher qu'une ſoumiſſion abjecte, des vertus factices, des pratiques frivoles, en un mot une morale arbitraire, conforme à leurs propres paſſions, & ſouvent très nuiſible au reſte du genre humain.

AINSI en faiſant découler la morale d'un Dieu, on la ſoumit réellement aux paſſions des hommes. En voulant la fonder ſur une chimère on ne la fonda ſur rien ; en la faiſant dériver d'un être imaginaire dont chacun ſe fit des notions différentes, dont les oracles obſcurs furent interprétés, ſoit par des hommes en délire ſoit par des fourbes ; en établiſſant ſur ſes volontés prétendues la bonté ou la malignité, en un mot la *moralité* des actions humaines ; en propoſant à l'homme pour modèle un être que l'on ſuppoſa changeant, les Théologiens, loin de

donner à la morale une baſe inébranlable, ont affoibli ou même anéanti celle que lui donnoit la nature, & n'ont mis en ſa place que des incertitudes. Ce Dieu par les qualités qu'on lui donne, eſt une énigme inexplicable que chacun devine à ſa façon, que chaque religion explique à ſa manière, dans laquelle tous les Théologiens du monde découvrent tout ce qui leur plaît, & d'après laquelle chaque homme ſe fait une morale à part conforme à ſon propre caractère. Si Dieu dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compâtiſſant, bienfaiſant; il dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles, d'être inhumain, intolérant, ſans pitié. La morale de ce Dieu varie d'homme à homme, d'une contrée à un autre, quelques peuples frémiſſent d'horreur à la vue des actions que d'autres peuples regardent comme ſaintes & méritoires. Les uns voient ce Dieu rempli de clémence & de douceur, les autres le jugent cruel, & s'imaginent que c'eſt pas des cruautés que l'on peut acquérir l'avantage de lui plaire.

La morale de la nature eſt claire; elle eſt évidente pour ceux-mêmes qui l'outragent. Il n'en eſt pas de même de la morale religieuſe, celle-ci eſt auſſi obſcure que la Divinité qui la preſcrit, ou plutôt auſſi changeante que les paſſions & les tempéramens de ceux qui la font parler ou qui l'adorent. Si l'on s'en rapportoit aux Théologiens, la morale devroit être regardée comme la ſcience la plus problématique, la plus incertaine, la plus difficile à fixer. Il faudroit le génie le plus ſubtil ou le plus profond, l'eſprit le plus pénétrant & le plus exercé pour découvrir les princi-

pes des devoirs de l'homme envers lui-même & les autres. Les vraies ſources de la morale ne ſont-elles donc faites pour être connues que d'un petit nombre de penſeurs ou de métaphyſiciens? En la faiſant dériver d'un Dieu, que perſonne ne voit que dans lui-même, & qu'il façonne d'après ſes propres idées, c'eſt la ſoumettre au caprice de chaque homme; en la faiſant dériver d'un être que nul homme ſur la terre ne peut ſe vanter de connoître, c'eſt dire que l'on ne ſçait de qui elle peut nous venir. Quel que ſoit l'agent de qui l'on fait dépendre la nature & tous les êtres qu'elle renferme; quelque puiſſance qu'on lui ſuppoſe, il pourra bien faire que l'homme exiſte ou n'exiſte point, mais dès qu'il l'aura fait ce qu'il eſt, dès qu'il l'aura rendu ſenſible, amoureux de ſon être, vivant en ſociété, il ne pourra ſans l'anéantir ou le refondre faire qu'il exiſte autrement. D'après ſon eſſence, ſes qualités, ſes modifications actuelles, qui le conſtituent un être de l'eſpèce humaine, il lui faut une morale, & le deſir de ſe conſerver lui fera préférer la vertu au vice, par la même néceſſité qui lui fait préférer le plaiſir à la douleur. (61)

Dire que ſans idée de Dieu l'homme ne peut point avoir de ſentimens moraux, c'eſt-à-dire, ne

(61) Suivant la Théologie, l'homme a beſoin de *graces ſurnaturelles* pour faire le bien: cette doctrine fut, ſans doute, très nuiſible à la ſaine morale. Les hommes attendirent toûjours les *graces d'en haut*

peut point distinguer le vice de la vertu, c'est prétendre que sans idée de Dieu l'homme ne sentiroit pas le besoin de manger pour vivre, ne mettroit point de distinction ou de choix entre ses alimens ; c'est prétendre que sans connoître le nom, le caractère & les qualités de celui qui nous prépare un mêts, nous ne sommes point en état de juger si ce mêts nous est agréable ou désagréable, s'il est bon ou mauvais. Celui qui ne sçait à quoi s'en tenir sur l'existence & les attributs moraux d'un Dieu, ou qui les nie formellement, ne peut au moins douter de son existence propre, de ses propres qualités, de sa façon propre de sentir & de juger : il ne peut non plus douter de l'existence d'autres êtres organisés comme lui, en qui tout lui montre des qualités analogues aux siennes, & dont par de certaines actions il peut s'attirer l'amour ou la haine, les secours ou les mauvais traitemens, l'estime ou les mépris : cette connoissance lui suffit pour distinguer le bien & le mal moral. En un mot chaque homme jouissant d'une organisation bien

---

pour bien faire, & ceux qui les gouvernèrent n'employèrent jamais les graces *d'en bas*, c'est-à-dire les motifs naturels, pour les exciter à vertu. Cependant Tertullien nous dit *pourquoi vous mettre en peine de chercher la loi de Dieu, tandis que vous avez celle qui est commune á tout le monde & qui est écrite sur les tables de la nature* ?

TERTULL. DE CORONA MILITIS.

ordonnée, ou de la faculté de faire des expériences vraies, n'aura qu'à ſe conſidérer lui-même pour découvrir ce qu'il doit aux autres; ſa propre nature l'éclairera bien mieux ſur ſes devoirs que ces Dieux qu'il ne peut conſulter que dans ſes propres paſſions, ou dans celles de quelques enthouſiaſtes, ou de quelques impoſteurs. Il reconnoîtra que pour ſe conſerver & ſe procurer à lui-même un bien-être durable, il eſt obligé de réſiſter à l'impulſion ſouvent aveugle de ſes propres deſirs; & que pour ſe concilier la bienveillance des autres, il doit agir d'une façon conforme aux leurs; en raiſonnant ainſi, il ſçaura ce que c'eſt que la vertu (62); s'il met cette ſpéculation en pratique, il ſera vertueux; il ſera récompenſé de ſa conduite par l'heureuſe harmonie de ſa machine, par l'eſtime légitime de lui-même, confirmée par la tendreſſe des autres: s'il agit d'une façon contraire, le trouble & le déſordre de ſa machine l'avertiront promptement que la nature n'approuve point ſa con-

(62) La Théologie juſqu'ici n'a ſçu donner une définition vraie de la vertu. Selon elle, c'eſt un effet de la grace qui nous diſpoſe à faire ce qui eſt agréable à la Divinité. Mais qu'eſt que la Divinité? Qu'eſt-ce que la grace? Comment agit-elle ſur l'homme? Qu'eſt-ce qui eſt agréable à Dieu? Pourquoi ce Dieu ne donne-t-il pas à tous les hommes la grace de faire ce qui eſt agréable à ſes yeux? *Adhuc ſub judice lis eſt.* On a dit ſans ceſſe aux hommes de faire le bien *parce que Dieu le vouloit*; jamais on ne leur a dit ce que c'étoit que *bien faire*, & jamais on n'a pu leur apprendre, ni ce que c'étoit que Dieu, ni ce qu'il vouloit qu'on fit.

duite, qu'il la contredit, qu'il ſe nuit à lui-même, & il ſe trouvera forcé de ſouſcrire à la condamnation des autres qui le haïront, qui blâmeront ſes actions. Si l'égarement de ſon eſprit l'empêche de voir les conſéquences les plus immédiates de ſes déréglemens, il ne verra pas davantage les récompenſes & les châtimens éloignés du Monarque inviſible, que l'on a ſi vainement placé dans l'Empyrée ; ce Dieu ne lui parlera jamais d'une façon auſſi claire que ſa conſcience, qui le récompenſe ou le punit ſur le champ.

TOUT ce qui vient d'être dit, nous prouve évidemment que la morale religieuſe perdroit infiniment à être miſe en parallèle avec la morale de la nature, qu'elle contredit à chaque inſtant. La nature invite l'homme à s'aimer, à ſe conſerver, à augmenter inceſſamment la ſomme de ſon bonheur : la religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu redoutable & digne de haine, de ſe déteſter lui-même, de ſacrifier à ſon idole effrayante les plaiſirs les plus doux & les plus légitimes de ſon cœur. La nature dit à l'homme de conſulter ſa raiſon, & de la prendre pour guide : la religion lui apprend que cette raiſon eſt corrompue, qu'elle n'eſt qu'un guide infidèle, donnée par un Dieu trompeur afin d'égarer ſes créatures. La nature dit à l'homme de s'éclairer, de chercher la vérité, de s'inſtruire de ſes rapports : la religion lui enjoint de ne rien examiner, de reſter dans l'ignorance, de craindre la vérité ; elle lui perſuade qu'il n'eſt point de rapports plus importans pour lui que ceux qui ſubſiſtent entre lui & un être qu'il ne connoitra jamais. La nature dit à l'être amoureux de lui-même, de

modérer ſes paſſions, de leur réſiſter lorſqu'elles ſont deſtructives pour lui-même, de les contrebalancer par des motifs réels empruntés de l'expérience : la religion dit à l'être ſenſible de n'avoir point de paſſions, d'être une maſſe inſenſible, ou de combattre ſes penchans par des motifs empruntés de l'imagination & variables comme elle La nature dit à l'homme d'être ſociable, d'aimer ſes ſemblables, d'être juſte, paiſible, indulgent, bienfaiſant, de faire jouir ou de laiſſer jouir ſes aſſociés : la religion lui conſeille de fuir la ſociété, de ſe détacher des créatures, de les haïr, quand leur imagination ne leur procure point des rêves conformes aux ſiens, de briſer en faveur de ſon Dieu tous les liens les plus ſacrés, de tourmenter, d'affliger, de perſécuter, de maſſacrer ceux qui ne veulent point délirer à ſa manière. La nature dit à l'homme en ſociété, chéris la gloire, travaille à te rendre eſtimable, ſois actif, courageux, induſtrieux : la religion lui dit ſois humble, abject, puſillanime, vis dans la retraite, occupe-toi de prières, de méditations, de pratiques ; ſois inutile à toi-même, & ne fais rien pour les autres (63). La nature propoſe pour modèle au citoyen, des hommes doués d'ames honnêtes, nobles, énergiques qui ont

(63) Il eſt aiſé de ſentir que le culte religieux fait un tort très réel aux ſociétés politiques, par la perte du tems, par l'oiſiveté & l'inaction qu'il cauſe, & dont il fait un devoir. En effet, la religion ſuſpend les travaux les plus utiles pendant une partie conſidérable de l'année.

utilement ſervi leurs concitoyens ; la religion leur vante des ames abjectes, des pieux enthouſiaſtes, des pénitens frénétiques, des fanatiques, qui, pour des opinions ridicules, ont troublé des Empires. La nature dit à l'époux d'être tendre, de s'attacher à la compagne de ſon ſort, de la porter dans ſon ſein : la religion lui fait un crime de ſa tendreſſe, & ſouvent lui fait regarder le lien conjugal comme un état de ſouillure & d'imperfection. La nature dit au père de chérir ſes enfans, & d'en faire des membres utiles pour la ſociété ; la religion lui dit de les élever dans la crainte des Dieux, & d'en faire des aveugles & des ſuperſtitieux, incapables de la ſervir, mais bien capables de la troubler. La nature dit aux enfans d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parens, d'être les ſoutiens de leur vieilleſſe : la religion dit de préférer les oracles de leur Dieu, & de fouler père & mère aux pieds, quand il s'agit des intérêts divins. La nature dit au ſçavant, occupe-toi des objets utiles, conſacre tes veilles à ta patrie, fais pour elle des découvertes avantageuſes & propres à perfectionner ſon ſort ; la religion lui dit, occupe-toi d'inutiles rêveries, de diſputes interminables, de recherches propres à ſemer la diſcorde & le carnage, & ſoutiens opiniâtrement des opinions que tu n'entendras jamais. La nature dit au pervers de rougir de ſes vices, de ſes penchans honteux, de ſes forfaits ; elle lui montre que ſes déréglemens les plus cachés influeront néceſſairement ſur ſa propre félicité : la religion dit au méchant le plus corrompu „ : n'irrite point un Dieu que tu ne connois pas ; » mais ſi contre ſes loix tu te livrois au crime, » ſouviens-toi qu'il s'appaiſera facilement ; va

„ dans ſon temple, humilie-toi aux pieds de ſes
„ Miniſtres, expie tes forfaits par des ſacrifices,
„ des offrandes, des pratiques & des prières:
„ ces importantes cérémonies calmeront ta con-
„ ſcience, & te laveront aux yeux de l'Eternel.“

Le citoyen, ou l'homme en ſociété, n'eſt pas moins dépravé par la religion toûjours en contradiction avec la ſaine politique. La nature dit à l'homme, tu es libre, nulle puiſſance ſur la terre ne peut légitimement te priver de tes droits: la religion lui crie qu'il eſt un eſclave condamné par ſon Dieu à gémir toute ſa vie ſous la verge de fer de ſes repréſentants. La nature dit à l'homme en ſociété d'aimer la patrie qui le fit naître, de la ſervir fidélement, de s'unir d'intérêts avec elle contre tous ceux qui tenteroient de lui nuire: la religion lui ordonne d'obéir ſans murmurer aux tyrans qui oppriment cette patrie, de les ſervir contre elle, de mériter leurs faveurs, d'enchaîner ſes concitoyens ſous leurs caprices déréglés. Cependant ſi le Souverain n'eſt point aſſez dévoué à ſes prêtres, la religion change auſſitôt de langage; elle crie aux ſujets d'être rebelles, elle leur fait un devoir de reſiſter à leur maître, elle leur crie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La nature dit aux Princes qu'ils ſont des hommes; que ce n'eſt point leur fantaiſie qui peut décider du juſte & de l'injuſte, que la volonté publique fait la loi; la religion leur dit tantôt qu'ils ſont des Dieux, à qui rien dans ce monde n'a droit de réſiſter, tantôt elle les transforme en des tyrans que le ciel irrité veut qu'on immole à ſa colère.

La religion corrompt les Princes ; ces Princes corrompent la loi, qui, comme eux, devient injuſte ; toutes les inſtitutions ſe pervertiſſent ; l'éducation ne forme que des hommes vils, aveuglés par des préjugés, épris de vains objets, de richeſſes, de plaiſirs, qu'ils ne peuvent obtenir que par des voies iniques : la nature eſt méconnue, la raiſon eſt dédaignée, la vertu n'eſt qu'une chimère, bientôt ſacrifiée aux moindres intérêts ; & religion, loin de remédier à ces maux qu'elle a fait naître, ne fait que les aggraver encore ; ou bien elle ne cauſe que des regrets ſtériles bientôt effacés par elle-même, & forcés de céder au torrent de l'habitude, de l'exemple, des penchans, de la diſſipation qui conſpirent à entraîner dans le crime tout homme qui ne veut pas renoncer au bien-être.

Voila comment la Religion & la Politique ne font que réunir leurs efforts pour pervertir, avilir, empoiſonner le cœur de l'homme ; toutes les inſtitutions humaines ſemblent ne ſe propoſer que de les rendre vils ou méchants. Ne ſoyons donc point étonnés, ſi la morale n'eſt partout qu'une ſpéculation ſtérile, dont chacun eſt forcé de ſe départir dans la pratique, s'il ne veut riſquer de ſe rendre malheureux. Les hommes n'ont des mœurs, que lorſque renonçant à leurs préjugés, ils conſultent leur nature ; mais les impulſions continuelles que leurs ames reçoivent à chaque inſtant de la part des mobiles les plus puiſſans, les obligent bientôt d'oublier les regles que la nature leur impoſe. Ils ſont continuellement flottans entre le vice & la vertu ; on les voit ſans ceſſe en contradiction avec eux-mêmes ;

s'ils sentent quelquefois le prix d'une conduite honnête, l'expérience leur fait voir bientôt que cette conduite ne les mène à rien ; & peut même devenir un obstacle invincible au bonheur que leur cœur ne cesse de chercher. Dans des sociétés corrompues, il faut se corrompre pour devenir heureux.

Les citoyens, égarés à la fois par leurs guides spirituels & temporels, ne connurent ni la raison ni la vertu. Esclaves des Dieux, esclaves des hommes, ils eurent tous les vices attachés à la servitude ; retenus dans une enfance perpétuelle, ils n'eurent ni lumières, ni principes ; ceux qui leur prêchèrent les avantages de la vertu ne la connurent point eux-mêmes, & ne purent les détromper des jouets dans lesquels ils avoient appris à faire consister leur bonheur. Envain leur cria-t-on d'étouffer leurs passions que tout conspiroit à déchaîner : envain fit-on gronder la foudre des Dieux pour intimider des hommes que le tumulte rendoit sourds. Ils s'apperçurent bientôt que les Dieux de l'Olympe étoient bien moins à craindre que ceux de la terre ; que les faveurs de ceux-ci procuroient un bien être plus sûr que les promesses des autrss : que les richesses de ce monde étoient préférables aux trésors que le ciel réservoit à ses favoris : qu'il étoit plus avantageux de se conformer aux vues des puissances visibles qu'à celles des puissances qu'on ne voyoit jamais.

En un mot la société, corrompue par ses chefs, & guidée par leurs caprices, ne put donner le jour qu'à des enfans corrompus. Elle ne fit éclore que des citoyens avares, ambitieux, jaloux, dissolus

ſolus, qui ne virent jamais que le crime heureux, la baſſeſſe récompenſée, l'incapacité honorée, la fortune adorée, la rapine favoriſée, la débauche eſtimée; qui trouvèrent partout les talens découragés, la vertu négligée, la vérité proſcrite, la grandeur d'ame écraſée, la juſtice foulée aux pieds, la modération languiſſante dans la miſère, & forcée de gémir ſous le poids de l'injuſtice altière.

Au milieu de ce déſordre & de ce renverſement d'idées, les préceptes de la morale ne purent être que des déclamations vagues, incapables de convaincre perſonne. Quelle digue la religion, avec ſes mobiles imaginaires, peut-elle oppoſer à la corruption générale? Quand elle parla raiſon, elle ne fut point écoutée; ſes Dieux ne furent point aſſez forts pour réſiſter au torrent; ſes menaces ne purent arrêter des cœurs que tout entraînait au mal; ſes promeſſes éloignées ne purent contrebalancer des avantages préſens; ſes expiations toûjours prêtes à laver les mortels de leurs iniquités, les enhardirent à y perſévérer; ſes pratiques frivoles calmèrent les conſciences; enfin ſon zèle, ſes diſputes, ſes vertiges ne firent que multiplier & envenimer les maux dont la ſociété ſe trouvoit affligée; dans les nations les plus viciées il y eut une foule de dévôts, & très-peu d'hommes honnêtes. Les grands & les petits écoutèrent la religion, quand elle leur parut favorable à leur paſſions; ils ne l'écoutèrent plus, quand elle voulut les contredire. Dès que cette religion fut conforme à la morale, elle parut incomode, elle ne fut ſuivie que lorſqu'elle la combattit, ou la détruiſit totalement. Le deſpote la trouva merveilleuſe, quand elle l'aſſura qu'il était un Dieu ſur la terre, que ſes ſujets

étaient nés pour l'adorer lui-même, & pour ſervir à ſes fantaiſies. Il négligea cette religion quand elle lui dit d'être juſte ; elle vit bien que pour lors elle ſe contrediſoit elle-même, & qu'il eſt inutile de prêcher l'équité à un mortel diviniſé. D'ailleurs il fut aſſuré que ſon Dieu lui pardonnerait tout, dès qu'il conſentiroit à recourir à ſes prêtres, toûjours prêts à le reconcilier. Les ſujets les plus méchans comptèrent pareillement ſur leurs divins ſecours ; ainſi la religion, bien loin de les contenir, leur aſſûra l'impunité ; ſes menaces ne purent détruire les effets que ſes indignes flatteries avaient produits dans les Princes ; ces mêmes menaces ne purent anéantir les eſpérances que ſes expiations fournirent à tous. Les ſouverains énorgueillis, ou toûjours ſûrs d'expier leurs crimes, ne craignirent plus les Dieux ; devenus eux-mêmes des Dieux, ils ſe crurent tout permis contre de chétifs mortels qu'ils ne regardèrent plus que comme des jouets deſtinés à les amuſer ici-bas.

Si la nature de l'homme étoit conſultée ſur la politique, que des idées ſurnaturelles ont ſi honteuſement dépravée, elle rectifieroit complétement les notions fauſſes que s'en forment également les ſouverains & les ſujets ; elle contribueroit bien plus que toutes les religions du monde à rendre les ſociétés heureuſes, puiſſantes & floriſſantes, ſous une autorité raiſonnable. Cette nature leur apprendroit que c'eſt pour jouir d'une plus grande ſomme de bonheur, que les mortels vivent en ſociété ; que c'eſt ſa conſervation propre & ſa félicité que toute ſociété doit avoir pour but conſtant & invariable ; que ſans équité elle ne

raſſemblé que des ennemis ; que le plus cruel ennemi de l'homme eſt celui qui le trompe pour lui donner des fers ; que les fleaux les plus à craindre pour lui ſont ces prêtres qui corrompent ſes chefs & qui leur aſſurent au nom des Dieux l'impunité de leurs crimes. Elle leur prouveroit que l'aſſociation eſt un malheur, ſous des gouvernemens injuſtes, négligens, deſtructeurs.

Cette nature interrogée par les Princes, leur apprendroit qu'ils ſont des hommes, & non des Dieux ; que leur pouvoir n'eſt dû qu'au conſentement d'autres hommes ; qu'ils ſont des citoyens chargés par d'autres citoyens de veiller à la ſûreté de tous ; que les loix ne doivent être que les expreſſions de la volonté publique, & qu'il ne leur eſt jamais permis de contredire la nature, ou de traverſer le but invariable de la ſociété. Cette nature feroit ſentir à ces monarques, que pour être vraiment grands & puiſſans, ils doivent commander à des ames nobles & vertueuſes, & non à des ames également dégradées par le deſpotiſme & la ſuperſtition. Cette nature apprendroit aux ſouverains, que pour être chéris de leurs ſujets, ils doivent leur procurer les ſecours, & les faire jouir des biens qu'exigent les beſoins de leur nature, les maintenir inviolablement dans la poſſeſſion de leurs droits, dont ils ne ſont que les défenſeurs & les gardiens. Cette nature prouveroit à tout prince qui daigneroit la conſulter, que ce n'eſt que par des bienfaits qu'on peut mériter l'amour & l'attachement des peuples, que l'oppreſſion ne fait que des ennemis, que la violence ne procure qu'un pouvoir peu ſûr, que la force ne peut conférer aucun droit légitime, & que des êtres ſi

ſentiellement amoureux du bonheur, doivent finir tôt ou tard par réclamer contre une autorité, qui ne ſe fait ſentir que par des violences. Voici donc comme cette nature, ſouveraine de tous les êtres, & pour qui tous ſont égaux, pourroit parler à l'un de ces monarques ſuperbes, que la flatterie auroit diviniſé. „ Enfant indocile & volontaire ! Pigmée, ſi fier de commander à des Pigmées ! On „ t'a donc aſſuré que tu étois un Dieu ? On t'a „ dit que tu étois quelque choſe de ſurnaturel ? „ Mais ſache qu'il n'eſt rien de ſupérieur à moi. „ Conſidère ta petiteſſe, reconnois ton impuiſ„ſance contre le moindre de mes coups. Je puis „ briſer ton ſceptre, je puis t'ôter la vie, je puis „ réduire ton trône en poudre, je puis diſſoudre „ ton peuple, je puis même détruire la terre que „ tu habites ; & tu te crois un Dieu. Rentre „ donc en toi-même ; avoue que tu es un hom„me, fait pour ſubir mes loix comme le der„nier de tes ſujets. Apprens donc & n'oublie „ jamais, que tu es l'homme de ton peuple, le „ miniſtre de ta nation, l'interprète & l'exécu„teur de ſes volontés, le concitoyen de ceux „ à qui tu n'as droit de commander, que parce „ qu'ils conſentent à t'obéir, en vue du bien-être „ que tu t'es engagé de leur procurer. Règne „ donc à cette condition ; remplis tes engage„mens ſacrés. Sois bienfaiſant, & ſur-tout équi„table. Si tu veux que ta puiſſance ſoit aſſurée, „ n'en abuſe jamais ; qu'elle ſoit circonſcrite par „ les bornes immobiles de la juſtice éternelle. „ Sois le père de tes peuples, & ils te chériront „ comme tes enfans. Mais ſi tu les négliges ; ſi „ tu ſéparas tes intérêts de ceux de ta grande „ famille ; ſi tu refuſes à tes ſujets le bonheur que

» tu leur dois, ſi tu t'armes contr'eux, tu ſeras, » comme tous les tyrans, l'eſclave des noirs » ſoucis, des allarmes, des ſoupçons cruels. Tu » deviendras la victime de ta propre folie. Tes » peuples au déſeſpoir ne connoîtront plus tes » *droits divins*. Envain alors réclamerois-tu les » ſecours de la religion qui t'avoit déifié; elle » ne peut rien ſur des peuples que le malheur a » rendu ſourds, le ciel t'abandonnera à la fureur » des ennemis que ta frénéſie t'aura fait. Les » Dieux ne peuvent rien contre mes décrets irré- » vocables, qui veulent que l'homme s'irrite con- » tre la cauſe de ſes maux. «

En un mot, tout fera connoître aux princes raiſonnables, qu'ils n'ont pas beſoin du ciel pour être fidélement obéis ſur la terre; que toutes les forces de l'olympe ne les ſoutiendront point, quand ils ſeront des tyrans; que leurs véritables amis ſont ceux qui détrompent les peuples de leurs preſtiges; que leurs vrais ennemis ſont ceux qui les enivrent de flatteries, qui les endurciſſent dans le crime, qui leur applaniſſent les routes du ciel, qui les repaiſſent de chimères, propres à les détourner des ſoins & des ſentimens qu'ils doivent aux nations. (64)

Ce n'eſt donc, je le répéte, qu'en ramenant

(64) *Ad generum Cereris, ſine cade, & vulnere pauci*
Deſcendunt reges, & ſicca morte Tyranni.

JUVÉNAL. SAT. XV. 110.

les hommes à la nature, que l'on peut leur procurer des notions évidentes & des connoiſſances ſûres ; qui en leur montrant leurs vrais rapports, les mettront dans la voie du bonheur. L'eſprit humain aveuglé par ſa théologie, n'a fait preſqu'aucun pas en avant. Ses ſyſtèmes religieux l'ont rendu incertain, ſur les vérités les plus démontrées en tout genre. La ſuperſtition influa ſur tout & ſervit à tout corrompre. La philoſophie guidée par elle ne fut plus qu'une ſcience imaginaire : elle quitta le monde réel, pour ſe jetter dans le monde idéal de la métaphyſique : elle négligea la nature pour s'occuper de Dieux, d'eſprits, de puiſſances inviſibles, qui ne ſervirent qu'à rendre toutes les queſtions plus obſcures & plus compliquées. Dans toutes les difficultés, l'on fit intervenir la Divinité, & dès-lors les choſes ne firent jamais que s'embrouiller de plus en plus, rien ne put s'éclaircir. Les notions théologiques ne ſemblent avoir été inventées que pour dérouter la raiſon de l'homme, pour confondre ſon jugement, pour rendre ſon eſprit faux, pour renverſer ſes idées les plus claires dans toutes les ſciences. Entre les mains des théologiens, la logique, ou l'art de raiſonner, ne fut plus qu'un jargon inintelligible, deſtiné à ſoutenir le ſophiſme & le menſonge, & à prouver les contradictions les plus palpables. La morale devint, comme on a vu, incertaine & flottante, parce qu'on la fonda ſur un être idéal, qui jamais ne fut d'accord avec lui-même ; ſa bonté, ſa juſtice, ſes qualités morales, ſes préceptes utiles furent à chaque inſtant démentis par une conduite inique & des ordres barbares. La politique, comme on a dit, fut pervertie, par des idées fauſſes que l'on donna aux ſouverains de leurs droits. La

Juriſprudence & les Loix furent ſoumiſes aux caprices de la religion, qui donna des entraves au travail, au commerce, à l'induſtrie, à l'activité des nations Tout fut ſacrifié aux intérêts des Théologiens; pour toute ſcience ils n'enſeignèrent qu'une Métaphyſique obſcure & querelleuſe, qui cent fois fit ruiſſeler le ſang des peuples incapables de l'entendre.

Ennemie née de l'expérience, la Théologie, cette ſcience *ſurnaturelle*, fut un obſtacle invincible à l'avancement des ſciences naturelles, qui la rencontrèrent preſque toûjours dans le chemin. Il ne fut point permis à la phyſique, à l'hiſtoire naturelle, à l'anatomie de rien voir qu'à travers les yeux malades de la ſuperſtition. Les faits les plus évidens furent rejettés avec dédain, & proſcrits avec horreur, dès qu'on ne put les faire cadrer avec les hypothèſes de la religion. (65) En un mot, la Théologie s'oppoſa ſans ceſſe au bon-

(65) Virgile, Evêque de Saltzbourg fut condamné par l'Egliſe, pour avoir oſé ſoutenir l'exiſtence des antipodes. Tout le monde connoit les perſécutions que ſouffrit Galilée, pour avoir prétendu que le ſoleil ne tournoit point autour de la terre. Deſcartes fut obligé de mourir hors de ſon pays. Les prêtres ont raiſon d'être les ennemis des ſciences; les progrès des lumières anéantiront tôt ou tard les idées de la ſuperſtition. Rien de ce qui eſt fondé ſur la nature & ſur la vérité ne peut jamais ſe perdre, les ouvrages de l'imagination & de l'impoſture doivent être renverſés tôt ou tard.

heur des nations, aux progrès de l'eſprit humain, aux recherches utiles, à la liberté de penſer: elle retint l'homme dans l'ignorance; tous ſes pas guidés par elle ne furent que des erreurs. Eſt-ce réſoudre une queſtion dans la Phyſique, que de dire qu'un effet qui nous ſurprend, qu'un phénomène peu commun, qu'un volcan, un déluge, une comète &c. ſont des ſignes de la colère divine, ou des œuvres contraires aux loix de la nature? En perſuadant, comme on fait, aux nations, que toutes les calamités ſoit phyſiques ſoit morales qu'elles éprouvent, ſont des effets de la volonté de Dieu, ou des châtimens que ſa puiſſance leur inflige, n'eſt-ce pas les empêcher d'y chercher des remèdes (66)? N'eut-il pas été plus utile d'étudier la nature des choſes, & de chercher en elle-même ou dans l'induſtrie humaine, des ſecours contre les maux dont les mortels ſont affligés, que d'attribuer ſes maux à une puiſſance inconnue, contre la volonté de laquelle l'on ne peut pas ſuppoſer qu'il y ait aucun ſecours? L'étude de la nature, la recherche de la vérité élévent l'ame, étendent le génie, ſont propres à rendre l'homme actif & courageux; les notions Théologiques ne ſemblent faites que pour l'avilir, retrécir ſon eſprit, le-

(66) En l'année 1725, la Ville de Paris fut affligée d'une diſette, qui penſa exciter un ſoulevement du peuple: on deſcendit la châſſe de *Sainte Genevieve* Patronne, ou Déeſſe tutélaire des Pariſiens, & on la porta en proceſſion pour faire ceſſer cette calamité cauſée par des monopoles, dans leſquels étoit intéreſſée la maîtreſſe du premier Miniſtre d'alors.

plonger dans le découragement (67). Au lieu d'attribuer à la vengeance divine les guerres, les famines, les ſtérilités, les contagions & tant de maux qui déſolent les peuples, n'eut-il pas été plus utile & plus vrai, de leur montrer que ces maux étaient dûs à leurs propres folies, ou plutôt aux paſſions, à l'inertie, à la tyrannie de leurs Princes, qui ſacrifient les nations à leurs affreux délires? Ces peuples inſenſés, au lieu de s'amuſer à expier leurs prétendus forfaits, & de chercher à ſe rendre favorables des puiſſances imaginaires, n'euſſent-ils pas dû chercher dans une adminiſtration plus raiſonnable, les vrais moyens d'écarter les fléaux dont ils étoient les victimes? Des maux naturels demandent des remèdes naturels: l'expérience ne devoit-elle pas depuis longtems avoir détrompé les mortels des remèdes ſurnaturels; des expiations, des prières, des ſacrifices, des jeûnes, des proceſſions &c, que tous les peuples de la terre ont vainement oppoſés aux diſgraces qu'ils éprouvoient?

Concluons donc que la Théologie & ſes notions, bien loin d'être utiles au genre humain, ſont les vraies ſources des maux qui affligent la terre, des erreurs qui l'aveuglent, des préjugés qui l'engourdiſſent, de l'ignorance qui la rend crédule, des vices qui la tourmentent, des gouvernemens

(67) *Non enim aliunde venit animo robur, quam a bonis artibus, quam a contemplatione naturæ. Senec. Quæſt. Natur. Lib. VI. Cap. 32.*

qui l'oppriment. Concluons, que les idées ſurnaturelles & divines qu'on nous inſpire dès l'enfance, ſont les vraies cauſes de notre déraiſon habituelle, de nos querelles religieuſes, de nos diſſenſions ſacrées, de nos perſécutions inhumaines. Reconnoiſſons enfin, que ce ſont ces idées funeſtes qui ont obſcurci la Morale, corrompu la Politique, retardé les progrès des ſciences, anéanti le bonheur & la paix dans le cœur même de l'homme. Qu'il ne ſe diſſimule donc plus que toutes les calamités, pour leſquelles il tourne vers le ciel ſes yeux noyés de larmes, ſont dues aux vains phantômes que ſon imagination y a placés; qu'il ceſſe de les implorer; qu'il cherche dans la nature & dans ſa propre énergie, des reſſources que des Dieux ſourds ne lui procureront jamais. Qu'il conſulte les déſirs de ſon cœur, il ſaura ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres; qu'il examine l'eſſence & le but de la ſociété & il ne ſera plus eſclave; qu'il conſulte l'expérience il trouvera la vérités & il reconnoîtra que l'erreur ne peut jamais le rendre heureux. (68)

(68) L'auteur du livre de la ſageſſe a dit avec raiſon: *infandorum enim Idolorum cultura, omnis mali eſt cauſa & initium & finis.* V. Ch. XIV. Vs. 27 Il ne s'apperçevoit pas que ſon Dieu étoit une Idole plus nuiſible que toutes les autres. Au reſte il paroît que les dangers de la ſuperſtition ont été ſentis par tous ceux qui ont pris vraiement à cœur les interêts du genre-humain. Voilà ſans doute pourquoi la Philoſophie, qui eſt le fruit de la réflexion, fut preſque toûjours en guerre ouverte avec la Religion, qui, comme on l'a fait voir, eſt le fruit de l'ignorance, de l'impoſture, de l'enthouſiaſme, & de l'imagination.

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité : de l'inconſéquence & de l'inutilité de leur conduite à ſon égard.

SI, comme on vient de le prouver, les idées fauſſes que l'on s'eſt faites en tout tems de la Divinité, loin d'être utiles, ſont nuiſibles à la morale, à la politique, au bonheur des ſociétés & des membres qui les compoſent, enfin aux progrès des connoiſſances humaines ; la raiſon & notre intérêt devraient nous faire ſentir qu'il faut bannir de notre eſprit de vaines opinions qui ne ſeront jamais propres qu'à le confondre & à troubler nos cœurs. Envain ſe flatteroit-on de parvenir à rectifier les notions théologiques ; fauſſes dans leurs principes, elles ne ſont point ſuſceptibles de réforme. Sous quelque face que l'on préſente une erreur, dès que les hommes y attacheront une très grande importance, elle finira tôt ou tard par avoir pour eux des ſuites auſſi étendues que dangereuſes. D'ailleurs, l'inutilité des recherches que dans tous les âges l'on a faites ſur la Divinité, dont les notions n'ont jamais fait que s'obſcurcir de plus en plus pour ceux mêmes qui l'ont le plus méditée ; cette inutilité, dis-je, ne doit-elle pas nous convaincre que ces notions ne ſont point à notre portée, & que cet être imagi-

naire ne ſera point mieux connu de nous ou de nos deſcendans, qu'il ne l'a été de nos ancêtres les plus ſauvages & les plus ignorans? L'objet ſur lequel on a de tout tems le plus rêvé, le plus raiſonné, le plus écrit, demeure toûjours le moins connu; au contraire, le tems n'a fait que le rendre plus impoſſible à concevoir. Si Dieu eſt tel que la théologie moderne nous le dépeint, il faut être ſoi-même un Dieu pour s'en former une idée! (69) A peine connoiſſons-nous l'homme, à peine nous connoiſſons-nous nous-mêmes & nos facultés, & nous voulons raiſonner d'un être inacceſſible à tous nos ſens! Parcourons donc en paix la ligne que la nature nous a tracée, ſans nous en écarter pour courir après des chimères; occupons-nous de notre bonheur réel; profitons des biens qui nous ſont accordés; travaillons à les multiplier en diminuant le nombre de nos erreurs; ſoumettons-nous aux maux que nous ne pouvons éviter, & n'allons point les augmenter en rempliſſant notre eſprit de préjugés capables de l'égarer. Quand nous voudrons y réfléchir, tout nous prouvera clairement que la ſcience prétendue de Dieu, n'eſt dans le vrai qu'un ignorange préſomptueuſe, maſquée ſous des mots pompeux & inintelligibles. Terminons enfin des re-

(69) Un Poëte moderne a fait une piéce de vers, couronnée par l'Académie, ſur les attributs de Dieu, dans laquelle on a ſur-tout applaudi ce vers.

Pour dire ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

cherches infructueuſes, reconnoiſſons du moins notre ignorance invincible; elle nous ſera plus avantageuſe qu'un ſcience arrogante, qui juſqu'ici n'a fait que porter la diſcorde ſur la terre & l'affliction dans nos cœurs.

En ſuppoſant une intelligence ſouveraine qui gouverne le monde; en ſuppoſant un Dieu qui exige de ſes créatures qu'elles le connoiſſent, qu'elles ſoient convaincues de ſon exiſtence, de ſa ſageſſe, de ſon pouvoir, & qui veut qu'elles lui rendent des hommages, il faudra convenir que nul homme ſur la terre, ne remplit à cet égard les vues de la Providence. En effet rien de plus démontré que l'impoſſibilité dans laquelle ſe trouvent les Théologiens eux-mêmes, de ſe faire des idées quelconques de leur Divinité (70). La foibleſſe & l'obſcurité des preuves qu'ils donnent de ſon exiſtence, les contradictions où ils tombent, les ſophiſmes & les pétitions de principes qu'ils emploient, nous prouvent évidemment qu'ils ſont au moins très-ſouvent dans les plus grandes incertitudes ſur la nature de l'être, dont il eſt de leur profeſſion de s'occuper. Mais en accordant qu'ils le connoiſſent, que ſon exiſten-

(70) Procope, premier Evêque des Goths, dit très formellement : *J'eſtime que c'eſt une témérité bien folle que de vouloir pénétrer dans la connoiſſance de la nature de Dieu.* Et plus loin il reconnoit *qu'il n'a pas autre choſe à en dire, ſinon qu'il eſt parfaitement bon. Celui qui en ſait d'avantage, ſoit eccléſiaſtique ſoit laïque, n'a qu'à le dire.*

ce, ſon eſſence & ſes attributs leur ſont pleinement démontrés, au point qu'il ne ſubſiſte aucun doute dans leur eſprit; le reſte des humains jouit-il du même avantage? En bonne foi, combien ſe trouve-t-il dans le monde de perſonnes qui aient le loiſir, la capacité, la pénétration néceſſaires, pour entendre ce qu'on veut leur déſigner ſous le nom d'un être immatériel, d'un pur eſprit qui meut la matière ſans être lui-même matière, qui eſt le moteur de la nature ſans être renfermé dans la nature, & ſans pouvoir la toucher? Eſt-il dans les ſociétés les plus religieuſes bien des perſonnes en état de ſuivre leurs guides ſpirituels dans les preuves ſubtiles qu'ils leur donnent de l'exiſtence du Dieu qu'ils leur font adorer?

Peu d'hommes, ſans doute, ſont capables d'une méditation profonde & ſuivie; l'exercice de la penſée eſt pour la plupart d'entre eux un travail auſſi pénible qu'inuſité. Le peuple, forcé de travailler pour ſubſiſter, eſt communément incapable de réfléchir. Les grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens occupés de leurs affaires, du ſoin de ſatisfaire leurs paſſions, de ſe procurer des plaiſirs, penſent auſſi rarement que le vulgaire. Il n'eſt peut-être pas deux hommes ſur cent-mille, qui ſe ſoient demandé ſérieuſement ce qu'ils entendent par le mot *Dieu*, tandis qu'il eſt très-rare de trouver des perſonnes pour qui l'exiſtence d'un Dieu ſoit un problème: cependant, comme on l'a dit, la conviction ſuppoſe l'évidence, qui ſeule peut procurer de la certitude à l'eſprit. Où ſont donc les hommes convaincus de l'exiſtence de leur Dieu? Qui ſont ceux dans leſquels nous trouverons une certitude com-

plète de cette prétendue vérité, ſi importante à tous? Quelles ſont les perſonnages qui ſe ſont rendu compte des idées qu'ils ſe ſont formées ſur la Divinité, ſur ſes attributs, ſur ſon eſſence? Hélas! Je ne vois par tout que quelques ſpéculateurs, qui à force de s'en occuper, ont cru follement démêler quelque choſe dans les idées confuſes & découſues de leur imagination; ils ont tâché d'en faire un enſemble que, tout chimérique qu'il eſt, ils ſe ſont accoutumés à regarder comme exiſtant réellement: à force de rêver ils ſe ſont quelquefois perſuadé qu'ils avoient vu clairement, & ils ſont parvenus à le faire croire à d'autres qui n'avoient pas autant rêvé qu'eux.

Ce n'eſt jamais que ſur parole que des peuples entiers adorent le Dieu de leurs pères & de leurs prêtres: l'autorité, la confiance, la ſoumiſſion & l'habitude, leur tiennent lieu de conviction & de preuves; ils ſe proſternent & prient, parce que leurs pères leur ont appris à ſe proſterner & à prier; mais pourquoi ceux-ci ſe ſont-ils mis à genoux? C'eſt que dans les tems éloignés, leurs légiſlateurs & leurs guides leur en ont fait un devoir. „ Adorez & croyez, ont-ils dit, des „ Dieux que vous ne pouvez comprendre; rap„ portez-vous en à notre ſageſſe profonde; nous „ en ſavons plus que vous ſur la divinité.“ Mais pourquoi m'en rapporterois-je à vous? C'eſt que Dieu le veut ainſi; c'eſt que Dieu vous punira ſi vous oſez réſiſter. Mais ce Dieu n'eſt-il donc pas la choſe en queſtion? Cependant les hommes ſe ſont toûjours payés de ce cercle vicieux; la pareſſe de leur eſprit leur fit trouver plus court de s'en rapporter au jugement des autres. Toutes les

notions religieuſes ſont fondées uniquement ſur l'autorité ; toutes les religions du monde défendent l'examen & ne veulent pas que l'on raiſonne ; c'eſt l'autorité qui veut qu'on croie en Dieu ; ce Dieu n'eſt lui-même fondé que ſur l'autorité de quelques hommes qui prétendent le connoître & venir de ſa part pour l'annoncer à la terre. Un Dieu fait par les hommes, a ſans doute beſoin des hommes pour ſe faire connoître aux hommes. (71)

Ne ſeroit-ce donc que pour des prêtres, des inſpirés, des métaphyſiciens que ſeroit réſervée la conviction de l'exiſtence d'un Dieu, que l'on dit néanmoins ſi néceſſaire à tous le genre-humain ? Mais trouvons-nous de l'harmonie entre les opinions théologiques des différens inſpirés, ou des penſeurs répandus ſur la terre ? Ceux même qui font profeſſion d'adorer le même Dieu ſont-ils d'accord ſur ſon compte ? Sont-ils contens des preuves que leur collégues apportent de

(71) Les hommes ſont toûjours crédules comme des enfans, ſur les objets qui tiennent à la religion ; comme ils n'y comprennent rien, & que cependant on leur a dit qu'il falloit croire, ils s'imaginent qu'ils ne riſquent rien à s'unir de ſentimens avec leurs prêtres, qu'ils ſuppoſent avoir pu deviner ce qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Les perſonnes les plus ſenſées ſe diſent à elles-mêmes : *que ſait-on ? Quel intérêt tant de gens auroient-ils à tromper* ? Je leur dirois, ils vous trompent, ſoit parce qu'ils ſont trompés eux-mêmes, ſoit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de vous tromper.

ſon

ſon exiſtence? Souſcrivent-ils unanimement aux idées qu'ils préſentent ſur ſa nature, ſur ſa conduite, ſur la façon d'entendre ſes prétendus oracles? Eſt-il une contrée ſur la terre, où la ſcience de Dieu ſe ſoit réellement perfectionnée? A-t-elle pris quelque part la conſiſtence & l'uniformité que nous voyons prendre aux connoiſſances humaines, aux arts les plus futiles, aux métiers les plus mépriſés? Les mots *d'eſprit*, *d'immatérialité*, de *création*, de *prédeſtination*, de *grace*; cette foule de diſtinctions ſubtiles dont la théologie s'eſt par-tout remplie dans quelques pays; ces inventions ſi ingénieuſes, imaginées par des penſeurs qui ſe ſont ſuccédé depuis tant de ſiècles, n'ont fait, hélas! qu'embrouiller les choſes,

---

De l'aveu même des théologiens, les hommes ſont ſans religion: ils n'ont que des *ſuperſtitions*. La ſuperſtition, ſelon eux, *eſt un culte mal entendu & déraiſonnable de la divinité*, ou bien *un culte rendu à une fauſſe divinité*. Mais quel eſt le peuple ou le clergé qui convien-dra que ſa divinité eſt fauſſe & ſon culte déraiſonnable? Comment décider qui a tort ou raiſon? Il eſt évident qu'en cette matière, tous les hommes ont également tort. En effet, Buddeus dans ſon *traité de l'athéiſme*, nous dit que, *pour qu'une religion ſoit véritable, non ſeulement l'objet de ſon culte doit être vrai, il faut encor en avoir une juſte idée. Celui donc qui adore Dieu ſans le connoître, l'adore d'une façon perverſe & corrompue, & eſt coupable de ſuperſtition.* Cela poſé, ne peut-on pas demander à tous les théologiens du monde, s'ils peuvent ſe vanter d'avoir une *idée juſte*, ou une connoiſſance réelle de la divinité?

& jamais la ſcience la plus néceſſaire aux hommes n'a juſqu'ici pu acquérir la moindre fixité. Depuis des milliers d'années, ces rêveurs oiſifs ſe ſont perpétuellement relayés pour méditer la Divinité, pour déviner ſes voies cachées, pour inventer des hypothèſes propres à développer cette énigme importante. Leur peu de ſuccès n'a point découragé la vanité théologique ; toûjours on a parlé de Dieu ; on s'eſt diſputé, on s'eſt égorgé pour lui, & cet être ſublime demeure toûjours le plus ignoré & le plus diſcuté (72).

Les hommes auroient été trop heureux ſi, ſe bornant aux objets viſibles qui les intéreſſent, ils euſſent employé à perfectionner leurs ſciences réelles, leurs loix, leur morale, leur éducation ; la moitié des efforts qu'ils ont mis dans leurs re-

(72) Si l'on examinoit les choſes de ſang froid, l'on reconnoîtroit que la religion n'eſt faite aucunement pour le plus grand nombre des hommes, qui ſont dans l'impoſſibilité de rien comprendre aux ſubtilités aëriennes ſur leſquelles on l'appuie. Quel eſt l'homme qui conçoive quelque choſe aux principes fondamentaux de ſa religion, à la *ſpiritualité* de Dieu, à *l'immatérialité* de l'ame, aux *myſtères* dont on lui parle tous les jours ? Eſt-il bien des gens qui puiſſent ſe vanter d'être au fait de l'état de la queſtion dans les ſpéculations théologiques, ſouvent en poſſeſſion de troubler le repos des peuples ? Cependant les femmes même ſe croient obligées de prendre part à des quérelles excitées par des contemplateurs oiſifs, moins utiles à la ſociété que le plus vil des artiſans.

cherches ſur la divinité. Ils auroient été bien plus ſages encore & plus fortunés, s'ils euſſent pu conſentir à laiſſer leurs guides déſœuvrés ſe quéreller entr'eux, & ſonder des profondeurs capables de les étourdir, ſans ſe mêler de leurs diſputes inſenſées. Mais il eſt de l'eſſence de l'ignorance d'attacher de l'importance à ce qu'elle ne comprend pas. La vanité humaine fait que l'eſprit ſe roidit contre les difficultés. Plus un objet ſe dérobe à nos yeux, plus nous faiſons d'efforts pour le ſaiſir, parce que dès-lors il aiguillone notre orgueil, il irrite notre curioſité, il nous paroît intéreſſant. D'un autre côté, plus nos recherches ont été longues & laborieuſes, plus nous attachons d'importance à nos découvertes réelles ou prétendues, plus nous ne voulons point avoir perdu le tems, & nous ſommes toûjours prêts à défendre avec chaleur la bonté de notre jugement. Ne ſoyons donc point ſurpris de l'intérêt que les peuples ignorans ont toûjours pris aux démêlés de leurs prêtres; ni de l'opiniâtreté que ceux-ci ont toûjours montré dans leurs diſputes. En combattant pour ſon Dieu, chacun ne combattit en effet que pour les intérêts de ſa propre vanité, qui de toutes les paſſions humaines, eſt la plus prompte à s'allarmer, & la plus propre à produire de très grandes folies.

SI écartant pour un moment les idées fâcheuſes que la théologie nous donne d'un Dieu capricieux, dont les décrêts partiaux & deſpotiques décident du ſort des humains, nous ne voulons fixer nos yeux que ſur la bonté prétendue, que tous les hommes, même en tremblant devant ce Dieu, s'accordent à lui donner : ſi nous lui ſup-

poſons le projet qu'on lui prête, de n'avoir travaillé que pour ſa propre gloire, d'exiger les hommages des êtres intelligens ; de ne chercher dans ſes œuvres que le bien-être du genre-humain ; comment concilier ſes vues & ſes diſpoſitions avec l'ignorance vraiement invincible, dans laquelle ce Dieu, ſi glorieux & ſi bon, laiſſe la plûpart des hommes ſur ſon compte ? Si Dieu veut être connu, chéri, remercié, que ne ſe montre-t-il ſous des traits favorables à tous ces êtres intelligens dont il veut être aimé & adoré ? Pourquoi ne point ſe manifeſter à toute la terre d'une façon non équivoque, bien plus capable de nous convaincre, que ces révélations particulières qui ſemblent accuſer la divinité d'une partialité fâcheuſe pour quelques-unes de ſes créatures ? Le tout-puiſſant n'aurait-il donc pas des moyens plus convainquans de ſe montrer aux hommes, que ces métamorphoſes ridicules, ces incarnations prétendues, qui nous ſont atteſtées par des écrivains ſi peu d'accord entr'eux dans les récis qu'ils en font ? Au lieu de tant de miracles, inventés pour prouver la miſſion divine de tant de légiſlateurs révérés par les différens peuples du monde, le ſouverain des eſprits ne pouvoit-il pas convaincre tout d'un coup l'eſprit humain des choſes qu'il a voulu lui faire connoître ? Au lieu de ſuſpendre un ſoleil dans la voûte du firmament ; au lieu de répandre ſans ordre les étoiles & les conſtellations qui rempliſſent l'eſpace, n'eût-il pas été plus conforme aux vues d'un Dieu, ſi jaloux de ſa gloire & ſi bien intentionné pour l'homme, d'écrire d'une façon non ſujette à diſpute, ſon nom, ſes attributs, ſes volontés permanentes, en caractères neffaçables, & liſibles également pour tous les ha-

bitans de la terre (73)? Perſonne alors n'auroit pu douter de l'exiſtence d'un Dieu, de ſes volontés claires, de ſes intentions viſibles. Sous les yeux de ce Dieu ſi ſenſible, perſonne n'auroit eu l'audace de violer ſes ordonnances ; nul mortel n'eût oſé ſe mettre dans le cas d'attirer ſa colère ; enfin nul homme n'eût eu le front d'en impoſer en ſon nom, ou d'interpréter ſes volontés ſuivant ſes propres fantaiſies.

La théologie eſt vraiment le *tonneau des Danaïdes*. A force de qualités contradictoires & d'aſſertions hazardées, elle a, pour ainſi dire, tellement garoté ſon Dieu, qu'elle l'a mis dans l'impoſſibilité d'agir. En effet, quand même on ſuppoſeroit l'exiſtence du Dieu théologique, & la réalité des attributs ſi diſcordans qu'on lui donne, l'on ne peut en rien conclure, pour autoriſer la conduite ou les cultes qu'on preſcrit de lui rendre. S'il eſt infiniment bon, quelle raiſon aurions-nous de le craindre ? S'il eſt infiniment ſage, de quoi nous inquiéter ſur notre ſort ? S'il ſait tout, pourquoi l'avertir de nos beſoins, & le fatiguer de

(72) Je prévois que les théologiens oppoſeront à ce paſſage, leur *cæli enarrant gloriam Dei*. Mais on leur répondra que les cieux ne prouvent rien, ſinon la puiſſance de la nature, la fixité de ſes loix, la force de l'attraction, de la répulſion, de la gravitation, l'énergie de la matière ; & que les cieux n'annoncent nullement l'exiſtence d'une cauſe immatérielle, d'un Dieu qui ſe contredit, & qui jamais ne peut faire ce qu'il veut.

nos prières? S'il eſt par-tout, pourquoi lui élever des temples? S'il eſt le maître de tout, pourquoi lui faire des ſacrifices & des offrandes? S'il eſt juſte, comment croire qu'il puniſſe des créatures qu'il a remplies de foibleſſes? Si ſa grace fait tout en elles, quelle raiſon auroit-il de les récompenſer? S'il eſt tout-puiſſant, comment l'offenſer, comment lui réſiſter? S'il eſt raiſonnable, comment ſe mettroit-il en colère contre des aveugles, à qui il a laiſſé la liberté de déraiſonner? S'il eſt immuable, de quel droit prétendrions-nous faire changer ſes décrêts? S'il eſt inconcevable, pourquoi nous en occuper? S'il a parlé, pourquoi l'univers n'eſt-il pas convaincu? Si la connoiſſance d'un Dieu eſt la plus néceſſaire, pourquoi n'eſt-elle pas la plus évidente & la plus claire?

MAIS d'un autre coté, le Dieu théologique a deux faces. Cependant, s'il eſt colère, jaloux, vindicatif & méchant (comme la théologie le ſuppoſe ſans vouloir en convenir) nous n'en ſerons pas plus autoriſés à lui adreſſer nos vœux, ni à nous occuper triſtement de ſon idée. Au contraire, pour notre bonheur préſent & pour notre repos, nous devrions tâcher de le bannir de nos penſées; nous devrions le mettre au rang de ces maux néceſſaires que l'on ne fait qu'aggraver à force d'y ſonger. En effet, ſi Dieu eſt un tyran, comment ſeroit-il poſſible de l'aimer? L'affection & la tendreſſe ne ſont-elles pas des ſentimens incompatibles avec une crainte habituelle? Comment éprouver de l'amour pour un maître, qui donneroit à ſes eſclaves la liberté de l'offenſer, afin de les trouver en défaut, & les punir avec

la dernière barbarie ? A ce caractère odieux, ſi Dieu joint encore la toute-puiſſance ; s'il tient dans ſes mains les jouets malheureux de ſa cruauté fantaſque, que peut-on en conclure ? Rien ; ſinon que quelques efforts que nous puiſſions faire pour échapper à notre deſtinée, nous ſerions toûjours hors d'état de nous y ſouſtraire. Si un Dieu cruel ou méchant par ſa nature eſt armé de la puiſſance infinie, & veut pour ſon plaiſir nous rendre miſérables à jamais, rien ne pourra l'en détourner ; ſa méchanceté aura toûjours ſon cours ; ſa malice l'empêcheroit, ſans doute, d'avoir égards à nos cris ; rien ne pourroit fléchir ſon cœur impitoyable.

Ainsi, ſous quelque point de vue que nous enviſagions le Dieu théologique, nous n'avons point de culte à lui rendre, point de prières à lui faire. S'il eſt ſouverainement bon, intelligent, équitable & ſage, qu'avons-nous à lui demander ? S'il eſt ſouverainement méchant, s'il eſt cruel gratuitement (comme tous les hommes le penſent ſans oſer ſe l'avouer) nos maux ſont ſans remèdes ; un tel Dieu ſe moqueroit de nos prières, & tôt ou tard il faudroit ſubir la rigueur du ſort qu'il nous deſtine.

Cela poſé, celui qui peut ſe détromper des notions affligeantes de la Divinité, a ſur le ſuperſtitieux crédule & tremblant, l'avantage d'établir en ce monde dans ſon cœur une tranquillité momentanée, qui le rend au moins plus heureux en cette vie. Si l'étude de la nature a fait diſparoître pour lui les chimères, dont le ſuperſtitieux eſt infeſté, il jouit d'une ſécurité dont celui-ci ſe voit

privé. En conſultant cette nature, ſes craintes ſe diſſipent, ſes opinions vraies ou fauſſes prennent de la fixité, la ſérénité ſuccéde aux orages, que les terreurs paniques & des notions flottantes excitoient dans le cœur de tout homme qui s'occupe de la divinité. Si l'ame raſſurée du philoſophe ose conſidérer les choſes de ſang froid, il ne voit plus l'univers gouverné par un tyran implacable, toûjours prêt à frapper. S'il a de la raiſon, il voit qu'en commettant le mal, il ne met point la nature en déſordre, il n'outrage point ſon moteur; il ſe nuit à lui ſeul, ou il nuit à des êtres capables de ſentir les effets de ſa conduite; il connoît alors la règle de ſes devoirs; il préfère la vertu au vice, & pour ſon propre repos, ſa ſatisfaction, ſa félicité permanente en ce monde, il ſe ſent intéreſſé à pratiquer la vertu, à la rendre habituelle à ſon cœur, à fuir le vice, à déteſter le crime pendant tout le tems de ſon ſéjour parmi les êtres intelligens & ſenſibles, dont il attend ſon bonheur. En s'attachant à ces régles, il vivra content de lui-même, & chéri de tous ceux qui ſeront à portée d'éprouver l'influence de ſes actions; il attendra ſans inquiétude le terme de ſon exiſtence, il n'aura point de motifs pour redouter l'exiſtence qui ſuivra celle dont il jouit à préſent; il ne craindra point de s'être trompé dans ſes raiſonnemens guidés par l'évidence & la bonne foi; il comprendra que ſi, contre ſon attente, il exiſtoit un Dieu bon, il ne pourroit le punir de ſes erreurs involontaires; qui dépendroient de l'organiſation qu'il en auroit reçue.

En effet, s'il exiſtoit un Dieu; ſi Dieu étoit un être rempli de raiſon, d'équité, de bonté, & non

un génie féroce, insensé, malfaisant, tel que la religion se plait si souvent à le montrer ; que pourroit appréhender un athée vertueux, qui croyant, au moment de sa mort s'endormir pour toûjours, se trouveroit en la présence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant sa vie.

„ O Dieu, diroit-il, père qui t'es rendu in-
„ visible à ton enfant ! Moteur inconcevable &
„ caché que je n'ai pu découvrir ! Pardonne si
„ mon entendement borné n'a pu te connoître,
„ dans une nature où tout m'a paru nécessaire.
„ Pardonne si mon cœur sensible n'a pu démêler
„ tes traits augustes, sous ceux de ce Tyran farou-
„ che que le superstitieux adore en frémissant Je
„ n'ai pu voir qu'un vrai phantôme, dans cet as-
„ semblage de qualités inconciliables dont l'ima-
„ gination t'avoit revêtu. Comment mes yeux
„ grossiers auroient-ils pu t'appercevoir dans une
„ nature, où tous mes sens n'ont jamais pu con-
„ noître que des êtres matériels, & des formes pé-
„ rissables ? Pouvois-je, à l'aide de ces sens, dé-
„ couvoir ton essence spirituelle, qu'ils ne pou-
„ voient soumettre à l'expérience ? Comment trou-
„ ver des preuves constantes de ta bonté dans tes
„ ouvrages, que je voyois aussi souvent nuisibles
„ que favorables aux êtres de mon espèce ? Mon
„ foible cerveau, forcé de juger d'après lui-mê-
„ me, pouvoit-il juger de ton plan, de ta sagesse,
„ de ton intelligence, tandis que l'univers ne
„ me présentoit qu'un mélange constant d'ordre
„ & de désordre, de biens & de maux, de
„ formations & de destructions ? Ai-je pu rendre
„ hommage à ta justice, tandis que je voyois si
„ souvent le crime triomphant & la vertu dans

„ les pleurs ? Pouvois-je donc reconnoître la voix
„ d'un être rempli de ſageſſe, dans ces oracles am-
„ bigus, contradictoires, puériles que des impoſ-
„ teurs publioient en ton nom, dans les différen-
„ tes contrées de la terre que je viens de quit-
„ ter ? Si j'ai refuſé de croire ton exiſtence, c'eſt
„ que je n'ai ſu ni ce que tu pouvois être, ni
„ où l'on pouvoit te placer, ni les qualités que l'on
„ pouvoit t'aſſigner. Mon ignorance eſt pardon-
„ nable, parce qu'elle fut invincible ; mon eſprit
„ n'a pu plier ſous l'autorité de quelques hom-
„ mes qui ſe reconnoiſſoient auſſi peu éclairés que
„ moi ſur ton eſſence, & qui, toûjours en diſpute
„ entr'eux, ne s'accordoient que pour me crier
„ impérieuſement, de leur ſacrifier la raiſon que
„ tu m'avois donnée. "

„ Mais, ô Dieu ! Si tu chéris tes créatures,
„ je les ai chéries comme toi ; j'ai tâché de les
„ rendre heureuſes, dans la ſphere où j'ai vécu.
„ Si tu es l'auteur de la raiſon, je l'ai toûjours
„ écoutée & ſuivie ; ſi la vertu te plaît, mon
„ cœur l'a toûjours honorée ; je ne l'ai point ou-
„ tragée ; & quand mes forces me l'ont permis,
„ je l'ai moi-même pratiquée ; je fus époux &
„ père tendre, ami ſincère, citoyen fidèle & zé-
„ lé. J'ai conſolé l'affligé : ſi les foibleſſes de
„ ma nature ont été nuiſibles à moi-même ou
„ incommodes aux autres, je n'ai du moins jamais
„ fait gémir l'infortuné ſous le poids de mes injuſ-
„ tices ; je n'ai point dévoré la ſubſtance du pau-
„ vre, je n'ai point vu ſans pitié les larmes de la
„ veuve ; je n'ai point écouté ſans attendriſſe-
„ ment les cris de l'orphelin. Si tu rendis l'hom-
„ me ſociable, ſi tu voulus que la ſociété ſubſiſtât

„ & fût heureuſe, j'ai été l'ennemi de tous ceux
„ qui l'opprimoient, ou la trompoient pour profi-
„ ter de ſes malheurs. “

„ Si j'ai mal penſé de toi, c'eſt que mon en-
„ tendement n'a pu te concevoir ; ſi j'ai mal par-
„ lé de toi, c'eſt que mon cœur trop humain
„ s'eſt révolté contre le portrait odieux qu'on lui
„ faiſoit de toi. Mes égaremens ont été les effets
„ du tempérament que tu m'avois donné, des
„ circonſtances, dans leſquelles ſans mon aveu tu
„ m'as placé, des idées qui malgré moi ſont en-
„ trées dans mon eſprit. Si tu es bon & juſte,
„ comme on l'aſſure, tu ne peux me punir des
„ écarts de mon imagination, des fautes cauſées
„ par mes paſſions, ſuites néceſſaires de l'organi-
„ ſation que j'avois reçue de toi. Ainſi, je ne
„ puis te craindre, je ne puis redouter le ſort que
„ tu me prépares. Ta bonté n'eût point permis
„ que je puſſe encourir des châtimens par des
„ égaremens inévitables. Que ne me refuſois-tu
„ le jour, plutôt que de m'appeller au rang des
„ êtres intelligens pour y jouir de la fatale liberté
„ de me rendre malheureux ? Si tu me puniſſois
„ avec rigueur & ſans fin, pour avoir écouté la
„ raiſon que tu m'avois donnée : ſi tu me châtiois
„ de mes illuſions ; ſi tu te mettois en colère, par-
„ ce que ma foibleſſe eſt tombée dans les embû-
„ ches que tu m'avois dreſſées de toutes parts ; tu
„ ſerois le plus cruel & le plus injuſte des tyrans,
„ tu ne ſerois pas un Dieu, mais un Démon mal-
„ faiſant, dont je ſerois forcé de ſubir la loi &
„ d'aſſouvir la barbarie ; mais dont je m'applau-
„ dirois d'avoir, du moins pour quelque tems,
„ ſecoué le joug inſupportable. “

C'est ainſi que pourroit parler un diſciple de la nature, qui tranſporté tout d'un coup dans les régions imaginaires, y trouveroit un Dieu dont toutes les notions ſeroient directement contraires à celles que la ſageſſe, la bonté, la juſtice nous fourniſſent ici bas. En effet, la théologie ne ſemble inventée que pour renverſer dans notre eſprit toutes les idées naturelles. Cette ſcience illuſoire ſemble avoir pris à tâche de faire de ſon Dieu l'être le plus contradictoire à la raiſon humaine. C'eſt néanmons d'après cette raiſon que nous ſommes forcés de juger en ce monde; ſi dans l'autre rien n'eſt conforme à celui-ci, rien n'eſt plus inutile que d'y ſonger ou d'en raiſonner. D'ailleurs, comment nous en rapporter à des hommes, qui ne ſont eux-mêmes à portée de juger que comme nous?

Quoi qu'il en ſoit, en ſuppoſant Dieu l'auteur de tout, rien n'eſt plus ridicule que l'idée de lui plaire ou de l'irriter par nos actions, nos penſées, nos paroles; rien de plus inconſéquent que d'imaginer que l'homme, ſon ouvrage, puiſſe mériter ou démériter à ſon égard. Il eſt évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puiſſant, ſouverainement heureux par ſon eſſence. Il eſt évident qu'il ne peut déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il eſt; ſes paſſions, ſes déſirs, ſes penchans ſont les ſuites néceſſaires de l'organiſation qu'il a reçue; les motifs qui déterminent ſa volonté vers le bien ou vers le mal, ſont dus évidemment aux qualités inhérentes, aux êtres que Dieu place autour de lui. Si c'eſt un être intelligent qui nous a placés dans les circonſtances où nous ſommes, qui a donné les propriétés aux cauſes qui en agiſ-

ſant ſur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous l'offenſer? Si j'ai l'ame tendre, ſenſible, compatiſſante, c'eſt que j'ai reçu de Dieu des organes faciles à émouvoir, d'où réſulte une imagination vive, que l'éducation a cultivée. Si je ſuis inſenſible & dur, c'eſt que la nature ne m'a donné que des organes rebelles, d'où réſulte une imagination peu ſenſible & un cœur difficile à toucher. Si je profeſſe une religion; c'eſt que je l'ai reçue de parens deſquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître, qui la profeſſoient avant moi, dont l'autorité, les exemples & les inſtructions ont obligé mon eſprit à ſe conformer au leur. Si je ſuis incrédule, c'eſt que peu ſuſceptible de crainte ou d'entouſiaſme pour des choſes inconnues, mes circonſtances ont voulu que je me détrompaſſe des chimères de mon enfance.

C'est donc faute de réfléchir à ſes principes, que le théologien nous dit que l'homme peut plaire ou déplaire au Dieu puiſſant qui l'a formé. Ceux qui croyent mériter ou démériter de leur Dieu, s'imaginent que cet être leur ſaura gré de l'organiſation qu'il leur a lui-même donnée, & les punira de celle qu'il leur a refuſée. En conſequence de cette idée ſi extravagante, le dévot affectueux & tendre ſe flatte d'être récompenſé de la chaleur de ſon imagination. Le dévot zélé ne doute pas que ſon Dieu ne le récompenſe quelque jour de l'âcreté de ſa bile, ou de la chaleur de ſon ſang. Le pénitent, le frénétique, l'atrabilaire, s'imaginent que Dieu leur tiendra compte des folies que leur organiſation vicieuſe, ou leur fanatiſme leur font commettre, & ſur-tout ſera

bien content de la triſteſſe de leur humeur, de la gravité de leur maintien, de leur inimitié pour les plaiſirs. Le dévot, le zèlé, le quérelleur opiniâtre, ne peuvent ſe perſuader que leur Dieu, qu'ils font toûjours ſur leur propre modèle, puiſſe être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un ſang moins bouillant dans ſa compoſition. Chaque mortel croit ſa propre organiſation la meilleure, la plus conforme à celle de ſon Dieu.

QUELLES étranges idées doivent avoir de leur divinité ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître abſolu de tout peut s'offenſer des mouvemens qui ſe paſſent dans leur corps ou dans leur eſprit! Quelles contradictions, que de penſer que ſon bonheur inaltérable puiſſe être troublé, ou ſon plan dérangé par les ſecouſſes paſſagères qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ſes créatures! La théologie nous donne des idées bien ignobles d'un Dieu, dont pourtant elle ne ceſſe d'exalter la puiſſance, la grandeur & la bonté.

SANS un dérangement très marqué dans nos organes, nos ſentimens ne varient guères ſur les objets que nos ſens, que l'expérience, que la raiſon nous ont bien démontrés. Dans quelque circonſtance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun doute, ni ſur la blancheur de la neige, ni ſur la lumière du jour, ni ſur l'utilité de la vertu. Il n'en eſt pas de même des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, & qui ne nous ſont point prouvés par le témoignage conſtant de nos ſens; nous en jugeons diverſement, ſuivant les diſ-

poſitions, dans leſquelles nous nous trouvons. Ces diſpoſitions varient en raiſon des expreſſions involontaires, que nos organes reçoivent à chaque moment de la part d'une infinité de cauſes, ſoit extérieures à nous, ſoit renfermées dans notre propre machine. Ces organes ſont à notre inſçu perpétuellement modifiés, relâchés ou tendus par plus ou moins de peſanteur ou d'élaſticité dans l'air, par le froid ou le chaud, la ſéchereſſe ou l'humidité, la ſanté ou la maladie, la chaleur du ſang, l'abondance de la bile, l'état du ſyſtême nerveux &c. Ces différentes cauſes influent néceſſairement ſur les idées, les penſées, les opinions momentanées de l'homme. Il eſt par conſéquent obligé de voir diverſement les objets, que ſon imagination lui préſente, ſans pouvoir être redreſſée par l'expérience & la mémoire. Voilà pourquoi l'homme eſt forcé de voir ſans ceſſe ſon Dieu & ſes chimères religieuſes, ſous des aſpects différens. Dans un moment où ſes fibres ſe trouveront diſpoſées à frémir, il ſera lâche & puſillanime, il ne penſera à ce Dieu qu'en tremblant; dans un inſtant où ces mêmes fibres ſeront plus affermies, il contemplera ce même Dieu avec plus de ſang froid. Le théologien ou le prêtre nommera ſa puſillanimité, *ſentiment intérieur*, *avertiſſement d'enhaut*, *inſpiration ſecrete*; mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'eſt autre choſe qu'un mouvement machinal, produit par une cauſe phyſique ou naturelle. En effet, c'eſt par un pur méchaniſme phyſique, que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui ſe font, ſouvent d'un moment à l'autre, dans les ſyſtêmes, dans toutes les opinions, dans tous les jugemens des hommes:

en conſéquence on les voit tantôt raiſonner juſte & tantôt déraiſonner.

VOILA comment, ſans recourir à des graces, à des inſpirations, des viſions, des mouvemens ſurnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains & flottans, où nous voyons quelquefois tomber des perſonnes, très-éclairées d'ailleurs, quand il eſt queſtion de la religion. Souvent, en dépit de tout raiſonnement, des diſpoſitions momentanées les ramenent aux préjugés de l'enfance, dont dans d'autres occaſions elles nous paroiſſent complétement détrompées. Ces changemens ſont ſur-tout très-marqués dans les infirmités & les maladies, & aux approches de la mort. Le baromètre de l'entendement eſt alors ſouvent obligé de baiſſer. Des chimères que l'on mépriſoit, ou que l'on mettoit à leur juſte valeur dans l'état de ſanté, ſe réaliſent pour lors. On tremble, parce que la machine eſt affoiblie ; on déraiſonne, parce que le cerveau eſt incapable de remplir exactement ſes fonctions. Il eſt évident que c'eſt-là la vraie cauſe de ces changemens, dont des prêtres ont la mauvaiſe foi de ſe prévaloir contre l'incrédulité, & dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions ſublimes. Les *converſions*, ou les changemens qui ſe font dans les idées des hommes, tiennent toûjours à quelque dérangement phyſique dans leur machine, cauſé par le chagrin ou par quelque cauſe naturelle & connue.

SOUMIS à l'influence continuelle des cauſes phyſiques, nos ſyſtêmes ſuivent donc toûjours les variations

variations de notre corps ; nous raiſonnons bien, quand notre corps eſt ſain & bien conſtitué; nous raiſonnons mal, quand ce corps eſt dérangé ; pour lors nos idées ſe découſent, nous ne ſommes plus capables de les aſſocier avec préciſion, de retrouver nos principes, d'en tirer des conſéquences juſtes ; le cerveau eſt ébranlé & nous ne voyons plus rien ſous ſon vrai point de vue. Dans un tems de gelée, il eſt tel homme qui ne voit pas ſon Dieu ſous les mêmes traits que dans un tems couvert & pluvieux ; il ne le voit pas de même dans la triſteſſe qne dans la gaieté, en compagnie comme ſeul. Le bon ſens nous ſuggère que c'eſt quand le corps eſt ſain & quand l'eſprit n'eſt troublé par aucuns nuages que nous pouvons raiſonner avec préciſion ; cet état peut nous fournir une meſure générale propre à régler nos jugemens & à rectifier même nos idées, lorſque des cauſes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu ſur ſon Dieu ſont flottantes & ſujettes à varier, combien doivent-elles ſubir de changemens dans les êtres ſi divers qui compoſent la race humaine ? Si peut-être, il n'exiſte pas deux hommes qui voient un objet phyſique exactement des mêmes yeux, à plus forte raiſon, combien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'enviſager les choſes qui n'exiſtent que dans leur imagination ? Quelle infinité de combinaiſons d'idées des eſprits eſſentiellement différens doivent-ils ſe faire pour compoſer un être idéal dont chaque inſtant de la vie doit changer le tableau ? Ce ſeroit donc une entrepriſe inſenſée que de vouloir preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer ſur la religion & ſur Dieu,

qui ſont entiérement du reſſort de l'imagination, & ſur leſquels, comme on l'a très ſouvent répété, les mortels n'auront jamais de meſure commune. Combattre les opinions religieuſes des hommes, c'eſt combattre leur imagination, leur organiſation, leurs habitudes qui ſuffiſent pour identifier avec leur cerveau les idées les plus abſurdes & les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils ſeront enthouſiaſtes en matière de religion, & moins la raiſon aura de force pour les détromper de leurs chimères; ces chimères ſerout devenues une pâture néceſſaire à leur imagination ardente. En un mot, combattre les notions religieuſes des hommes, c'eſt combattre la paſſion qu'ils ont pour le merveilleux. En dépit de la raiſon, les perſonnes pourvues d'une imagination vive ſont perpétuellement ramenées aux chimères que l'habitude leur rend chères même quand elles ſont incommodes & fâcheuſes; elles en ſont quittes pour les habiller à leur manière. Ainſi une ame tendre a beſoin d'un Dieu qu'elle aime; l'enthouſiaſte heureux a beſoin d'un Dieu qu'il remercie; l'enthouſiaſte infortuné a beſoin d'un Dieu qui prenne part à ſes peines. Le dévot mélancolique a beſoin d'un Dieu qui le chagrine & qui maintienne en lui le trouble devenu néceſſaire à ſon organiſation malade. Que dis-je! le pénitent frénétique a beſoin d'un Dieu cruel qui lui impoſe le devoir d'être humain envers lui-même, & le fanatique emporté ſe croiroit malheureux s'il étoit privé d'un Dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de ſon humeur bouillante & de ſes paſſions fougueuſes.

CELUI qui ſe repaît d'illuſions agréables eſt,

ans doute ; un enthouſiaſte moins dangereux que celui dont l'ame eſt tourmentée par des ſpectres odieux. Si une ame honnête & tendre ne cauſe point de ravages dans la ſociété ; un eſprit agité par des paſſions incommodes, ne peut manquer de ſe rendre tôt ou tard incommode à ſes ſemblables. Le Dieu d'un Socrate & d'un Fenelon peut convenir à des ames auſſi douces que les leurs ; mais il ne peut être impunément le Dieu d'une nation entière dans laquelle il ſera toûjours très rare de trouver des hommes de leur trempe. La Divinité ; comme on l'a ſouvent dit, ſera toûjours pour le plus grand nombre des mortels une chimère effrayante propre à leur troubler le cerveau ; à mettre leurs paſſions en jeu, à les rendre nuiſibles à leurs aſſociés. Si des gens de bien ne voient leur Dieu que comme rempli de bonté ; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets & méchans prêteront à leur Dieu leur propre caractère, & s'autoriſeront de ſon exemple pour donner un libre cours à leurs propres paſſions. Chaque homme ne peut voir ſa chimère qu'avec ſes propres yeux ; & le nombre de ceux qui ſe peindront la divinité hideuſe, affligeante & cruelle ſera toûjours bien plus grand & plus à craindre que ceux qui lui prêtent des couleurs ſéduiſantes ; pour un heureux que cette chimère peut faire, elle fera des milliers de malheureux ; elle ſera tôt ou tard une ſource intariſſable de diviſions, d'extravagances & de fureurs ; elle troublera l'eſprit des ignorans ſur leſquels les impoſteurs & les fanatiques auront toûjours du pouvoir ; elle effrayera les lâches & les puſillanimes, que leur foibleſſe diſpoſe à la perfidie & à la cruauté ; elle fera trembler les plus honnêtes, qui même en pratiquant

la vertu, craindront d'encourir la disgrace d'un Dieu bizarre & capricieux; elle n'arrêtera point les méchans qui la mettront de côté pour se livrer au crime, ou qui même se serviront de cette chimère divine pour justifier leurs forfaits. En un mot entre les mains des tyrans, ce Dieu, tyran lui-même, ne servira qu'à écraser la liberté des peuples & violer impunément les droits de l'équité. Entre les mains des prêtres ce Dieu sera un Talisman propre à enivrer, aveugler, subjuguer également les souverains & les sujets; enfin entre les mains des peuples, cette idole sera toûjours une arme à deux tranchans dont ils se feront à eux-mêmes les blessures les plus mortelles.

D'UN autre côté le Dieu théologique n'étant, comme on a vu, qu'un amas de contradictions; étant représenté, malgré son immutabilité, tantôt comme la bonté même, tantôt comme le plus cruel & le plus injuste des êtres; étant d'ailleurs envisagé par des hommes dont la machine éprouve des variations continuelles, ce Dieu, dis-je, ne peut en tout tems paroître le même à ceux qui s'en occupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus favorables sont souvent malgré eux forcés de reconnoître que le portrait qu'ils s'en font n'est point toûjours conforme à l'original. Le dévot le plus fervent, l'enthousiaste le plus prévenu ne peut s'empêcher de voir les traits de leur divinité changer, & s'ils étoient capables de raisonner, ils sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tiennent sans cesse à son égard. En effet ne verroient-ils pas que cette conduite semble démentir à chaque instant les perfections merveilleuses qu'ils assignent à leur Dieu? Prier

divinité n'eſt-ce pas douter de ſa ſageſſe, de ſa bienveillance, de ſa providence, de ſon omniſcience, de ſon immutabilité ? N'eſt-ce pas l'accuſer d'oublier ſes créatures, & lui demander qu'il altère les décrets éternels de ſa juſtice, qu'il change les loix invariables qu'il a lui-même fixées ? Prier Dieu n'eſt-ce pas lui dire ? „ O mon Dieu, je reconnois votre ſageſſe, votre ſcience, votre bonté infinies ; „ cependant vous m'oubliez ; vous perdez de „ vue votre créature ; vous ignorez, ou vous „ feignez d'ignorer ce qui lui manque ; ne voyez-„ vous pas que je ſouffre de l'arrangement mer-„ veilleux que nos loix ſages ont mis dans l'uni-„ vers ? La nature, contre vos ordres, rend ac-„ tuellement mon exiſtence pénible ; changez „ donc, je vous prie, l'eſſence que votre volon-„ té a donnée à tous les êtres. Faites en ſorte „ que les élémens perdent pour moi en ce mo-„ ment leurs propriétés diſtinctives ; faites que „ les corps graves ne tombent point, que le feu „ ne brûle point, que la machine frêle que j'ai „ reçue de vous ne ſouffre point des chocs qu'elle „ éprouve à chaque inſtant. Rectifiez pour mon „ bien-être le plan que votre prudence infinie a „ tracé depuis l'éternité. " Tels ſont à-peu-près les vœux que forment tous les hommes ; telles ſont les demandes ridicules qu'ils font à chaque inſtant à la divinité, dont ils vantent la ſageſſe, l'intelligence, la providence & l'équité, tandis que preſque jamais ils ne ſont contens des effets de ces perfections divines.

Ils ne ſont pas plus conſéquens dans les actions de graces qu'ils ſe croient obligés de lui rendre.

N'eſt-il pas juſte, nous diſent-ils, de remercier la divinité de ſes bienfaits ? Ne ſeroit-ce pas le comble de l'ingratitude de refuſer ſes hommages à l'auteur de notre exiſtence & de tout ce qui contribue à la rendre agréable ? Mais, lui dirai-je, votre Dieu agit donc par intérêt ? Semblable aux hommes qui lors même qu'ils ſont les plus déſintéreſſés, exigent au moins qu'on leur donne des marques des impreſſions que leurs bienfaits font ſur nous. Votre Dieu ſi puiſſant & ſi grand a-t-il beſoin que vous lui prouviez les ſentimens de votre reconnoiſſance ? D'ailleurs, ſur quoi fondez vous cette gratitude ? Répand-il ſes bienfaits également ſur tous les hommes ? Le plus grand nombre d'entre eux eſt-il content de ſon ſort ? Vous-mêmes êtes-vous toûjours ſatisfaits de votre exiſtence ? On me dira ſans doute, que cette exiſtence ſeule eſt le plus grand des bienfaits. Mais comment peut-on la regarder comme un avantage ſignalé ? Cette exiſtence n'eſt-elle pas dans l'ordre néceſſaire des choſes ? N'eſt-elle pas néceſſairement entrée dans le plan inconnu de votre Dieu ? La pierre doit-elle quelque choſe à l'architecte pour l'avoir jugé néceſſaire à ſon bâtiment ? Connoiſſez-vous mieux que cette pierre les vues cachées de notre Dieu ? Si vous êtes un être ſenſible & penſant, ne trouvez-vous pas à chaque inſtant que ce plan merveilleux vous incommode ; vos prières même à l'architecte du monde ne prouvent-elles pas que vous êtes mécontens ? Vous êtes nés ſans le vouloir ; votre exiſtence eſt précaire ; vous ſouffrez contre votre gré ; vos plaiſirs & vos peines ne dépendent point de vous ; vous n'êtes maîtres de rien ; vous ne concevez rien au plan de l'architecte du monde que

vous ne ceſſez d'admirer, & dans lequel ſans votre aveu vous vous trouvez placés; vous êtes les jouets continuels de la néceſſité que vous diviniſez; après vous avoir appellés à la vie votre Dieu vous oblige d'en ſortir; où ſont donc ces obligations ſi grandes que vous croyez avoir à la providence? Ce même Dieu, qui vous donna le jour, qui vous fournit vos beſoins, qui vous conſerve, ne vous ravit-il pas en un moment ces prétendus avantages? Si vous regardez l'exiſtence comme le plus grand des biens, la perte de cette exiſtence n'eſt-elle pas, ſelon vous, le plus grand des maux? Si la mort & la douleur ſont des maux redoutables, cette mort & la douleur n'effacent-elles pas le bienfait de l'exiſtence & des plaiſirs qui peuvent quelquefois l'accompagner? Si votre naiſſance & votre fin, vos jouiſſances & vos peines ſont également entrées dans les vues de ſa providence, je ne vois rien qui vous autoriſe à le remercier. Quelles peuvent être les obligations que vous pouvez avoir à un maître qui malgré vous vous force de venir en ce monde pour jouer un jeu dangereux & inégal auquel vous pouvez gagner ou perdre un bonheur éternel?

On nous parle en effet d'une autre vie où l'on aſſure que l'homme ſera complettement heureux. Mais en ſuppoſant pour un moment l'exiſtence de cette autre vie (qui eſt auſſi peu fondée que celle de l'être de qui on l'attend) il faudroit au moins ſuſpendre ſa reconnoiſſance juſqu'à cette autre vie; dans la vie que nous connoiſſons les hommes ſont bien plus ſouvent mécontens que fortunés; ſi Dieu dans le monde où nous ſommes n'a pu, ni voulu, ni permis que ſes créatures chéries ſuſ-

ſent parfaitement heureuſes, comment s'aſſurer qu'il aura le pouvoir ou la volonté de les rendre par la ſuite plus heureuſes qu'elles ne ſont? On nous citera pour lors des révélations, des promeſſes formelles de la divinité, qui s'engage à dédommager ſes favoris des maux de la vie préſente. Admettons pour un inſtant l'autenticité de ces promeſſes; mais ces révélations ne nous apprennent-elles pas elles-mêmes que la bonté divine réſerve des ſupplices éternels au plus grand nombre des hommes? Si ces menaces ſont vraies, les mortels doivent-ils donc de la reconnoiſſance à un Dieu qui, ſans les conſulter, ne leur donne leur exiſtence que pour courir à l'aide de leur liberté prétendue le riſque de ſe rendre éternellement malheureux? N'eût-il pas été plus utile pour eux de ne point exiſter, ou du moins de n'exiſter que comme les pierres & les brutes, de qui l'on ſuppoſe que Dieu n'exige rien, que de jouir de ces facultés ſi vantées, du privilége de mériter & de déméríter, qui peuvent conduire les êtres intelligens au plus affreux des malheurs? En faiſant attention au petit nombre des élus & au grand nombre des réprouvés, quel eſt l'homme de ſens qui, s'il eût été le maître, eût conſenti à courir le riſque de la damnation éternelle?

Ainsi ſous quelque point de vue que l'on enviſage le phantôme théologique; les hommes, s'ils étoient conſéquens, même dans leurs erreurs, ne lui devroient ni prières, ni hommages, ni cultes, ni actions de graces; mais en matière de religion les mortels ne raiſonnent jamais; ils ne ſuivent que les impulſions de leurs craintes, de leurs imaginations, de leurs tempéramens, de

leurs paſſions propres, ou de celles des guides qui ont acquis le droit de commander à leur entendement. La crainte a fait les Dieux; la terreur les accompagne ſans ceſſe; il eſt impoſſible de raiſonner quand on tremble. Ainſi les hommes ne raiſonneront jamais, quand il ſera queſtion des objets dont l'idée vague ſera toûjours aſſociée à celle de la terreur. Si l'enthouſiaſte honnête & doux ne voit ſon Dieu que comme un père bienfaiſant, le plus grand nombre des mortels ne le verra que comme un Sultan redoutable, un tyran déſagréable, un génie cruel & pervers. Ainſi ce Dieu ſera toûjours pour la race humaine un levain dangereux, propre à l'aigrir & à la mettre dans une fermentation fatale. Si l'on peut laiſſer au dévôt paiſible, humain & modéré le Dieu bon qu'il s'eſt formé ſelon ſon propre cœur, l'intérêt du genre-humain exige que l'on renverſe une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne ſont propres qu'à remplir l'univers de carnage & de folies.

Ne nous flattons point cependant que la raiſon puiſſe délivrer tout d'un coup la race humaine des erreurs dont tant de cauſes réunies s'efforcent de l'empoiſonner. Le plus vain des projets ſeroit l'eſpoir de guérir en un inſtant des erreurs épidémiques, héréditaires, enracinées depuis tant de ſiécles & continuellement alimentées & corroborées par l'ignorance, les paſſions, les habitudes, les intérêts, les craintes, les calamités toûjours renaiſſantes des nations. Les anciennes révolutions de la terre ont fait éclore ſes premiers Dieux, de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux ſi les anciens venoient à s'oublier. Des

êtres ignorans, malheureux & tremblans ſe ſeront toûjours des Dieux; ou leur crédulité leur ſera recevoir ceux que l'impoſture ou le fanatiſme voudront leur annoncer.

Ne nous propoſons donc que de montrer la raiſon à ceux qui peuvent l'entendre; de préſenter la vérité à ceux qui peuvent ſoutenir ſon éclat; de détromper ceux qui ne voudront point oppoſer des obſtacles à l'évidence & qui ne s'obſtineront point à perſiſter dans l'erreur. Inſpirons du courage à ceux qui n'ont point la force de briſer avec leurs illuſions. Raſſurons l'homme de bien, que ſes craintes allarment bien plus que le pervers qui, en dépit de ſes opinions, ſuit toûjours ſes paſſions; conſolons le malheureux qui gémit ſous le poids des préjugés qu'il n'a point examinés; diſſipons les incertitudes de celui qui doute & qui, cherchant de bonne foi la vérité, ne trouve ſouvent dans la philoſophie même que des opinions flottantes peu propres à fixer ſon eſprit. Banniſſons pour l'homme de génie la chimère qui lui fait perdre ſon tems : arrachons ſon noir phantôme à l'homme intimidé, qui dupe de ſes vaines frayeurs, devient inutile à la ſociété : ôtons à l'atrabilaire un Dieu qui l'afflige, qui l'aigrit, qui ne fait qu'allumer ſa bile : arrachons au fanatique le Dieu qui lui met des poignards à la main. Arrachons aux impoſteurs & aux tyrans un Dieu qui leur ſert à épouvanter, aſſervir & dépouiller le genre-humain. En ôtant aux honnêtes gens leurs redoutables idées, ne raſſurons point les méchans, les ennemis de la ſociété; privons les de ces reſſources ſur leſquelles ils comptent pour expier leurs

forfaits ; à des terreurs incertaines & éloignées qui ne pouvoient arrêter leurs excès, ſubſtituons des terreurs réelles & préſentes ; qu'ils rougiſſent en ſe voyant tels qu'ils ſont ; qu'ils frémiſſent en trouvant leurs complots découverts ; qu'ils tombent dans la crainte de voir un jour les mortels qu'ils outragent revenus des erreurs dont ils ſe ſervent pour les enchaîner.

Si nous ne pouvons guérir les nations de leurs préjugés invétérés, tâchons au moins de les empêcher de retomber dans les excès dans leſquels la religion les a ſi ſouvent entrainés ; que les hommes ſe faſſent des chimères ; qu'ils en penſent comme ils voudront, pourvu que leurs rêveries ne leur faſſent point oublier qu'ils ſont hommes, & qu'un être ſociable n'eſt point fait pour reſſembler aux animaux féroces. Balançons les intérêts fictifs du ciel par les intérêts ſenſibles de la terre. Que les Souverains & les peuples reconnoiſſent enfin que les avantages réſultans de la vérité, de la juſtice, de bonnes loix, d'une éducation ſenſée, d'une morale humaine & paiſible ſont bien plus ſolides que ceux qu'ils attendent ſi vainement de leurs divinités : qu'ils ſentent que des biens ſi réels & ſi chers ne doivent point être ſacrifiés à des eſpérances incertaines, ſi ſouvent démenties par l'expérience. Pour s'en convaincre que tout homme raiſonnable conſidère les forfaits ſans nombre que le nom de Dieu a cauſés ſur la terre ; qu'il étudie ſon affreuſe hiſtoire & celle de ſes odieux miniſtres, qui par tout ont ſouflé l'eſprit de vertige, de diſcorde & de fureur. Que les princes & les ſujets apprennent au moins à réſiſter quelquefois aux paſſions de ces prétendus interprètes de la di-

vinité, ſurtout lorſqu'ils leur ordonneront de ſa part d'être inhumains, intolérans, barbares, d'étouffer le cri de la nature, la voix de l'équité, les remontrances de la raiſon & de fermer les yeux ſur les intérêts de la ſociété.

Foibles mortels! juſques à quand votre imagination ſi active & ſi prompte à ſaiſir le merveilleux, ira-t-elle chercher hors de l'univers des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes & aux êtres avec qui vous vivez ici bas! Que ne ſuivez-vous en paix la route ſimple & facile que vous trace votre nature! Pourquoi ſemer d'épines le chemin de la vie? Pourquoi multiplier les maux auxquels votre ſort vous expoſe? Quels avantages pouvez-vous attendre d'une divinité que les efforts réunis du genre-humain entier n'ont encore pu vous faire connoître? Ignorez donc ce que l'eſprit humain n'eſt pas fait pour comprendre; laiſſez-là vos chimères; occupez-vous de vérités; apprenez l'art de vivre heureux; perfectionnez vos mœurs, vos gouvernemens, vos loix; ſongez à l'éducation, à l'agriculture, aux ſciences vraiment utiles; travaillez avec ardeur; forcez par votre induſtrie la nature à vous être propice & les Dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abondonnez à des penſeurs oiſifs, à des enthouſiaſtes inutiles, le travail infructueux de ſonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouiſſez des biens attachés à votre exiſtence préſente; augmentez en le nombre; ne vous élancez jamais au delà de votre ſphère. S'il vous faut des chimères, permettez à vos ſemblables d'avoir les leurs; &

n'égorgez point vos frères quand ils ne pourront pas délirer comme vous. Si vous voulez des Dieux, que votre imagination les enfante; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous enivrent au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.

CHAPITRE XI.

Apologie des ſentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Exiſte-t-il des Athées ?

TOUT ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage devroit ſuffire pour détromper les hommes capables de raiſonner ; des préjugés auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires ſont forcées d'échouer contre l'enthouſiaſme, l'habitude & la crainte ; rien de plus difficile que de détruire l'erreur quand une longue preſcription l'a miſe en poſſeſſion de l'eſprit humain. Elle eſt inattaquable quand elle eſt appuyée du conſentement général ; propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité ; & ſans ceſſe alimentée par les eſpérances & les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs mêmes comme le remède de leurs maux. Telles ſont les forces réunies qui ſoutiennent l'empire des dieux en ce monde, & qui paroiſſent devoir y rendre leur trône inébranlable.

NE ſoyons donc point ſurpris de voir le plus grand nombre des hommes chérir ſon aveuglement & craindre la vérité. Nous trouvons par tout les mortels obſtinément attachés à des phan-

tômes dont ils attendent leur bien-être, tandis que ces phantômes ſont évidemment les ſources de tous leurs maux. Epris du merveilleux, dédaignant ce qui eſt ſimple & facile à comprendre, peu inſtruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire uſage de la raiſon, le vulgaire d'âge en âge ſe proſterne devant les puiſſances inviſibles qu'on lui fait adorer. Il leur adreſſe ſes vœux fervens, il les implore dans ſes malheurs, il ſe dépouille pour elles du fruit de ſon travail, il eſt ſans ceſſe occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience ni la réflexion ne peuvent le déſabuſer; il ne s'apperçoit pas que ſes Dieux ont toûjours été ſourds; il s'en prend à lui-même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il ſoupire à leurs pieds, il couvre leurs autels de préſens, il ne voit pas que ces êtres ſi puiſſans ſont ſoumis à la nature, & ne ſont jamais propices que quand cette nature eſt favorable. C'eſt ainſi que les nations ſont complices de ceux qui les trompent, & ſont auſſi oppoſées à la vérité que ceux qui les égarent.

En matière de religion il eſt très-peu de gens qui ne partagent, plus ou moins, les opinions du vulgaire; Tout homme qui s'écarte des idées reçues, eſt généralement regardé comme un frénétique, un préſomptueux qui ſe croit inſolemment bien plus ſage que les autres. Au nom magique de religion & de divinité, une terreur ſubite & panique s'empare des eſprits; dès qu'on les voit attaqués la ſociété s'allarme,

chacun s'imagine voir déjà ſon monarque céleſte lever ſon bras vengeur contre le pays où la nature rébelle a produit un monſtre aſſez téméraire pour braver ſon courroux. Les perſonnes mêmes les plus modérées taxent de folie & de ſédition celui qui oſe conteſter à ce Souverain imaginaire des droits que le bon ſens n'a jamais diſcutés. En conſéquence quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroit un inſenſé, un citoyen dangereux; ſa ſentence eſt prononcée d'une voix preſqu'unanime; l'indignation publique, attiſée par le fanatiſme & l'impoſture, fait qu'on ne veut point l'entendre; chacun ſe croiroit coupable, s'il ne faiſoit éclater ſa fureur contre lui, & ſon zèle en faveur du Dieu terrible dont on ſuppoſe la colère provoquée. Ainſi l'homme qui conſulte ſa raiſon, le diſciple de la nature eſt regardé comme une peſte publique; l'ennemi d'un phantôme nuiſible eſt regardé comme l'ennemi du genre-humain; celui qui voudroit établir une paix ſolide entre les hommes eſt traité comme un perturbateur de la ſociété; on proſcrit tout d'une voix celui qui voudroit raſſurer les mortels effrayés en briſant les idoles ſous leſquelles le préjugé les oblige de trembler. Au ſeul nom d'un *Athée*, le ſuperſtitieux friſſonne, le déiſte lui-même s'allarme, le prêtre entre en fureur, la tyrannie prépare ſes bûchers, le vulgaire applaudit aux châtimens que les loix inſenſées décernent contre le véritable ami du genre-humain.

Tels ſont les ſentimens auxquels doit s'attendre tout homme qui oſera préſenter à ſes ſemblables la vérité que tous ſemblent chercher; mais

mais que tous craignent de trouver, ou méconnoiſſent quand on la leur veut montrer. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un *athée*? C'eſt un homme qui détruit des chimères nuiſibles au genre-humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raiſon. C'eſt un penſeur, qui ayant médité la matière, ſon énergie, ſes propriétés & ſes façons d'agir, n'a pas beſoin pour expliquer les phénomènes de l'univers & les opérations de la nature, d'imaginer des puiſſances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raiſon, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuſe, inexplicable, méconnaiſſable, inutile au bonheur des humains.

Ainsi les ſeuls hommes qui peuvent avoir des idées ſimples & vraies de la nature, ſont regardés comme des ſpéculateurs abſurdes ou de mauvaiſe foi! Ceux qui ſe forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers, ſont accuſés de nier l'exiſtence de cette force: ceux qui fondent tout ce qui s'opére dans ce monde ſur des loix conſtantes & ſûres, ſont accuſés d'*attribuer tout au hazard*, ils ſont taxés d'aveuglement & de délire par des enthouſiaſtes dont l'imagination, toûjours égarée dans le vuide, attribue les effets de la nature à des cauſes fictives, qui n'exiſtent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raiſon, à des puiſſances chimériques, que l'on s'obſtine à préférer à des cauſes réelles & connues. Nul homme dans ſon bon ſens ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'exiſtence d'une force en vertu de laquelle la matière agit & ſe met en mouvement; mais

nul homme, à moins de renoncer à la raiſon, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, diſtingué de la matière, n'ayant rien de commun avec elle. N'eſt-ce pas dire que cette force n'exiſte pas, que de prétendre qu'elle réſide dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles, d'où réſulte néceſſairement un tout impoſſible? Les élémens indeſtructibles, les *atômes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours & les combinaiſons ont produit tous les êtres, ſont, ſans doute, des cauſes plus réelles que le Dieu de la théologie. Ainſi, pour parler exactement, ce ſont les partiſans d'un être imaginaire, contradictoire, impoſſible à concevoir, que l'eſprit humain ne peut ſaiſir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier, dont on ne peut rien affirmer; ce ſont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimère le créateur, le moteur, le conſervateur de l'univers, qui ſont des inſenſés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée poſitive à la cauſe dont ils parlent ſans ceſſe, ne ſont-ils pas de vrais *athées*? Des penſeurs qui font du pur néant la ſource de tous les êtres, ne ſont-ils pas de vrais aveugles? N'eſt-ce pas le comble de la folie de perſonnifier des abſtractions ou des idées négatives, & de ſe proſterner enſuite devant la fiction de ſon propre cerveau?

Ce ſont néanmoins des hommes de cette trempe qui règlent les opinions du monde, & qui déférent à la riſée & à la vengeance publique des hommes plus ſenſés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la fré-

néſie qui puiſſent faire rejetter dans la nature un mobile totalement incompréhenſible. Eſt-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu? Eſt-ce un crime de conſulter l'expérience, d'en appeller au témoignage des ſens dans l'examen de la choſe la plus importante à connoître? Eſt-ce un affreux attentat de s'adreſſer à la raiſon, & de préférer ſes oracles aux déciſions ſublimes de quelques Sophiſtes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils nous annoncent? Cependant, ſelon eux, il n'eſt point de forfait plus digne de châtiment, il n'eſt point d'entrepriſe plus dangereuſe contre la ſociété, que de dépouiller le phantôme qu'ils ne connoiſſent point des qualités inconcevables, & de l'appareil impoſant dont l'imagination, l'ignorance, la crainte & l'impoſture l'ont à l'envi entouré; il n'eſt rien de plus impie & de plus criminel, que de raſſurer les mortels contre un ſpectre, dont l'idée ſeule fut la ſource de tous leurs maux; il n'eſt rien de plus néceſſaire que d'exterminer des audacieux, aſſez téméraires pour tenter de rompre le charme inviſible qui tient le genre-humain engourdi dans l'erreur; vouloir briſer ſes fers, ce fut briſer pour lui ſes plus ſacrés liens.

En conſéquence de ces clameurs, ſans ceſſe renouvellées par l'impoſture, & répétées par l'ignorance, les nations, que dans tous les ſiècles la raiſon voulut détromper, n'oſèrent jamais écouter ſes leçons bienfaiſantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimères. Ainſi les peuples continuent à trembler; peu de ſages

ont le courage de les raſſurer; preſque perſonne n'oſe braver l'opinion publique infectée par la ſuperſtition; on redoute le pouvoir de l'impoſture & les menaces de la tyrannie qui cherche toûjours à s'appuyer par des illuſions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatiſme hautain, étouffèrent en tout tems la foible voix de la nature; elle fut forcée de ſe taire, ſes leçons furent bientôt oubliées; & lorſqu'elle oſa parler, ce ne fut le plus ſouvent que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui ſaiſit avec tant de peines les vérités les plus claires & les plus diſtinctement énoncées, eût-il pu comprendre les myſtères de la nature préſentés ſous des emblêmes & ſous des mots entrecoupés!

En voyant le déchaînement qu'excitent parmi les théologiens les opinions des athées, & les ſupplices qui, à leur inſtigation, furent ſouvent décernés contre eux, ne ſeroit-on pas autoriſé de conclure que ces docteurs, ou ne ſont pas auſſi ſûrs qu'ils le diſent de l'exiſtence de leur Dieu, ou ne regardent pas les opinions de leurs adverſaires comme auſſi abſurdes qu'ils le prétendent? Ce n'eſt jamais que la défiance, la foibleſſe & la crainte qui rendent cruel; on n'a point de colère contre ceux qu'on mépriſe: on ne regarde point la folie comme un crime puniſſable; on ſe contenteroit de rire d'un inſenſé qui nieroit l'exiſtence du ſoleil, on ne le puniroit pas ſi l'on n'étoit ſoi-même inſenſé. La fureur théologique ne prouvera jamais que la foibleſſe de ſa cauſe; l'inhumanité de ces hommes inté-

reſſes dont la profeſſion eſt d'annoncer des chimères aux nations, nous prouve qu'eux ſeuls tirent parti de ces puiſſances inviſibles, dont ils ſe ſervent avec ſuccès pour effrayer les mortels. (72) Ce ſont pourtant ces tyrans des eſprits qui, peu conſéquens dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre: ce ſont eux qui, après avoir fait une divinité remplie de bonté, de ſageſſe & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantiſſent tout-à-fait, en diſant qu'elle eſt cruelle, qu'elle eſt capricieuſe, injuſte & deſpotique, qu'elle eſt altérée du ſang des malheureux. Cela poſé ce ſont les vrais impies.

Celui qui ne connoit point la divinité ne peut lui faire injure, ni par conſéquent être appellé un impie. *Etre impie*, dit Epicure, *ce n'eſt point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'eſt attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* Etre impie, c'eſt inſulter un Dieu qu'on croit, c'eſt l'outrager ſciemment. Etre impie, c'eſt admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche en même tems la perſécution & le carnage. Etre impie, c'eſt tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait ſervir de prétexte à ſes indignes paſſions. Etre impie, c'eſt dire qu'un Dieu ſouverainement heureux & tout-puiſſant

(72) Lucien ſuppoſe *Jupiter* qui, diſputant avec *Menippe*, veut le foudroyer; ſur quoi le philoſophe lui dit, *ah! tu te fâches, tu prens ton foudre? Tu as donc tort.*

peut être offenſé par ſes foibles créatures. Etre impie, c'eſt mentir de la part d'un Dieu que l'on ſuppoſe l'ennemi du menſonge. Etre impie enfin, c'eſt ſe ſervir de la divinité pour troubler les ſociétés, pour les aſſervir à des tyrans; c'eſt leur perſuader que la cauſe de l'impoſture eſt la cauſe de Dieu; c'eſt imputer à Dieu des crimes qui anéantiroient ſes perfections divines. Etre impie & inſenſé à la fois, c'eſt faire une pure chimère du Dieu que l'on adore.

D'UN autre côté, être pieux c'eſt ſervir la patrie, c'eſt être utile à ſes ſemblables; c'eſt travailler à leur bien-être: chacun peut y prétendre ſuivant ſes facultés; celui qui médite, peut ſe rendre utile, lorſqu'il a le courage d'annoncer la vérité, de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'oppoſent par tout au bonheur des humains; il eſt vraiment utile, & c'eſt même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatiſme leur diſtribue, d'ôter à l'impoſture & à la tyrannie l'empire funeſte de l'opinion dont elles ſe ſervent avec ſuccès en tout tems, en tous lieux, pour s'élever ſur les ruines de la liberté, de la ſureté, de la félicité publique. Etre vraiment pieux, c'eſt obſerver religieuſement les loix ſaintes de la nature, & ſuivre fidèlement les devoirs qu'elle nous preſcrit; être pieux, c'eſt être humain, équitable, bienfaiſant, c'eſt reſpecter les droits des hommes; être pieux & ſenſé, c'eſt rejetter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conſeils de la raiſon.

AINSI quoi qu'en diſent le fanatiſme & l'impoſ-

ture ; celui qui nie l'exiſtence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre baſe que l'imagination allarmée ; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en contradiction avec lui-même ; celui qui bannit de ſon eſprit & de ſon cœur un Dieu continuellement aux priſes avec la nature, la raiſon, le bien-être des hommes, celui, dis-je, qui ſe détrompe d'une ſi dangereuſe chimère, peut être réputé pieux, honnête & vertueux, quand ſa conduite ne s'écartera point des règles invariables que la nature & la raiſon lui preſcrivent. De ce qu'un homme refuſe d'admettre un Dieu contradictoire, ainſi que les oracles obſcurs qu'on débite en ſon nom ; s'enſuit-il donc qu'un tel homme refuſe de reconnoître les loix évidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs néceſſaires l'obligent ſous peine d'être puni dans ce monde ? Il eſt vrai que ſi la vertu conſiſtoit par hazard dans un honteux renoncement à la raiſon, dans un fanatiſme deſtructeur, dans des pratiques inutiles, l'athée ne peut point paſſer pour vertueux ; mais ſi la vertu conſiſtoit à faire à la ſociété tout le bien dont on eſt capable, l'athée peut y prétendre ; ſon ame courageuſe & tendre ne ſera point criminelle en faiſant éclater ſon indignation légitime contre des préjugés fatales au bonheur du genre-humain.

Écoutons néanmoins les imputations que les théologiens font aux athées ; examinons de ſang-froid & ſans humeur les injures qu'ils vomiſſent contre eux : il leur ſemble que l'athéiſme ſoit le dernier degré du délire de l'eſprit & de la perverſité du cœur : intéreſſés à noircir leurs adver-

faires, ils ne montrent l'incrédulité abſolue que comme l'effet du crime ou de la folie. On ne voit pas, nous diſent-ils, tomber dans les horreurs de l'athéiſme des hommes qui ont lieu d'eſpérer que l'état à venir ſera pour eux un état de bonheur. En un mot, ſelon nos théologiens c'eſt l'intérêt des paſſions qui fait que l'on cherche à douter de l'exiſtence d'un être, à qui l'on eſt comptable de l'abus de cette vie; c'eſt la crainte du châtiment qui fait ſeule les athées: on nous répéte ſans ceſſe les paroles d'un prophète hébreu, qui prétend qu'il n'y a que la folie qui puiſſe faire nier l'exiſtence de la divinité (73). A en croire quelques autres, „ rien de plus noir que „ le cœur d'un athée, rien de plus faux que ſon „ eſprit: l'athéiſme, ſelon eux, ne peut être que „ le fruit d'une conſcience bourrelée, qui cherche à ſe débarraſſer de la cauſe qui la trouble. „ On a raiſon, dit Derham, de regarder un athée comme un monſtre parmi les êtres raiſonnables, comme une de ces productions extraordinaires qu'on rencontre à peine dans tout „ le genre-humain, & qui, s'oppoſant à tous les „ autres hommes, ſe révolte, non-ſeulement contre la raiſon & la nature humaine, mais contre „ la divinité même. "

(73) *Dixit inſipiens in corde ſuo non eſt Deus.* En retranchant la négation la propoſition ſeroit plus vraie. Ceux qui voudront voir les injures que le fiel théologique ſçait répandre ſur les athées, n'ont qu'à lire un ouvrage du Dr. Bentley traduit en latin ſous le titre *de Stultitia atheiſmi.* in-8°.

Nous répondrons à toutes ces injures en disant que c'eſt au lecteur à juger ſi le ſyſtême de l'athéiſme eſt auſſi abſurde que voudroient le faire croire ces profonds ſpéculateurs, perpétuellement en diſpute ſur les productions informes, contradictoires & bizarres de leur propre cerveau (74). Il eſt vrai que peut-être juſqu'ici le ſyſtême du naturaliſme n'avoit point encore été développé dans toute ſon étendue; des perſonnes non prévenues ſeront au moins à portée de reconnoître ſi l'auteur a bien ou mal raiſonné, s'il s'eſt diſſimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaiſe foi, ſi, comme les ennemis de la raiſon humaine, il a recours à des ſubterfuges, à des ſophiſmes, à des diſtinctions ſubtiles, qui doivent toûjours faire ſoupçonner ou que l'on ne connoit pas ou que l'on craint la vérité. C'eſt donc à la candeur, à la bonne foi, à la raiſon qu'il appartient de juger ſi les principes naturels qui viennent d'être rapprochés ſont deſtitués de fondement; c'eſt à ces juges intègres qu'un diſciple de la nature ſoumet ſes opinions; il eſt en droit de récuſer le jugement de l'enthouſiaſme, de l'ignorance préſomptueuſe, & de la fourberie intéreſſée. Les perſonnes ac-

(74) En voyant les théologiens accuſer ſi ſouvent les athées d'être abſurdes, on ſeroit tenté de croire qu'ils n'ont aucune idée de ce que les athées ont à leur oppoſer: il eſt vrai qu'ils y ont mis bon ordre; les prêtres diſent & publient ce qu'ils veulent, tandis que leurs adverſaires ne peuvent jamais ſe montrer.

coutumées à penſer trouveront du moins des raiſons pour douter de tant de notions merveilleuſes qui ne paroiſſent des vérités inconteſtables qu'à ceux qui ne les ont jamais examinées d'après les règles du bon ſens.

Nous conviendrons avec Derham que les athées ſont rares; la ſuperſtition a tellement fait méconnoître la nature & ſes droits; l'enthouſiaſme a tellement ébloui l'eſprit humain; la terreur à tellement troublé le cœur des hommes; l'impoſture & la tyrannie ont tellement enchaîné la penſée; enfin l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'eſt moins commun que de trouver des hommes aſſez courageux pour ſe détromper des notions que tout conſpiroit à identifier avec eux. En effet, pluſieurs théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les athées, ſemblent ſouvent avoir douté s'il en exiſtoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui puſſent nier de bonne foi l'exiſtence d'un Dieu (75). Leur doute étoit, ſans doute, fondé ſur les idées abſurdes qu'ils prêtoient à leurs adverſaires, qu'ils ont ſans ceſſe accuſés de tout attribuer *au hazard*, à des cauſes *aveugles*, à une matière *inerte & morte*, incapable d'agir par elle-même. Nous avons, je penſe, ſuffiſamment juſtifié

(75) Les mêmes gens qui trouvent que l'athéiſme eſt un ſyſtême ſi étrange aujourd'hui avouent qu'il a pu y avoir des athées autrefois. Quoi donc! Eſt-ce que la nature nous a moins doués de raiſon que les hommes d'autrefois? Ou ſeroit-ce que le Dieu d'aujour-

les partiſans de la nature de ces accuſations ridicules ; nous avons par tout prouvé, & nous le répétons, que le *hazard* eſt un mot vuide de ſens qui, ainſi que le mot *Dieu*, n'annonce que l'ignorance des vraies cauſes. Nous avons démontré que la matière n'étoit point morte, que la nature eſſentiellement agiſſante & néceſſairement exiſtante avoit aſſez d'énergie pour produire tous les êtres qu'elle renferme & tous les phénomènes que nous voyons. Nous avons fait ſentir par tout que cette cauſe étoit bien plus réelle & plus facile à concevoir que la cauſe fictive, contradictoire, inconcevable, impoſſible à qui la théologie fait honneur des grands effets qu'elle admire. Nous avons repréſenté que l'incompréhenſibilité des effets naturels n'étoit point une raiſon pour leur aſſigner une cauſe

---

d'hui ſeroit moins abſurde que les Dieux de l'antiquité ? Le genre-humain auroit-il acquis des lumières ſur le compte de ce moteur caché de la nature ? Le Dieu de la mythologie moderne rejetté par *Vanini*, *Hobbès*, *Spinoſa* & quelques autres, eſt-il donc plus croyable que les Dieux de la mythologie payenne rejettés par *Epicure*, *Straton*, *Théodore*, *Diagoras*, &c. ? Tertullien prétendoit que *le chriſtianiſme avoit diſſipé l'ignorance dans laquelle les payens étoient ſur l'eſſence divine, & qu'il n'y avoit pas d'artiſan parmi les chrétiens qui ne vît Dieu & qui ne le connût.* Cependant Tertullien lui-même admettoit un Dieu corporel, & partant étoit un athée, d'après les notions de la théologie moderne. *Voyez la note 41 du chap. VI. de cette partie.*

plus incompréhenſible encore que toutes celles que nous pouvons connoître. Enfin ſi l'incompréhenſibilité de Dieu n'autoriſe pas à nier ſon exiſtence, il eſt au moins certain que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne autoriſe à nier que l'être qui les réunit ſoit autre choſe qu'une chimère dont l'exiſtence eſt impoſſible.

Cela poſé, nous pourrons fixer le ſens que l'on doit attacher au nom d'*athée*, que cependant en d'autres occaſions les théologiens prodiguent indiſtinctement à tous ceux qui s'écartent en quelque choſe de leurs opinions révérées. Si par *athée* l'on déſigne un homme qui nieroit l'exiſtence d'une force inhérente à la matière & ſans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, & ſi c'eſt à cette force motrice que l'on donne le nom de *Dieu*, il n'exiſte point d'athées, & le mot ſous lequel on les déſigne n'annonceroit que des fous. Mais ſi par *athées*, l'on entend des hommes dépourvus d'enthouſiaſme, guidés par l'expérience & le témoignage de leurs ſens, qui ne voient dans la nature que ce qui s'y trouve réellement ou ce qu'ils ſont à portée d'y connoître; qui n'apperçoivent & ne peuvent appercevoir que de la matière eſſentiellement active & mobile, diverſement combinée, jouiſſante par elle-même de divers propriétés, & capable de produire tous les êtres que nous voyons. Si par *athées* l'on entend des phyſiciens convaincus que ſans recourir à une cauſe chimérique l'on peut tout expliquer par les ſeules loix du mouvement, par les rapports ſubſiſtans entre les êtres, par leurs affinités, leurs analogies, leurs attractions & leurs répulſions,

leurs proportions, leurs compoſitions & leurs décompoſitions. (76) Si par *athées* l'on entend des gens qui ne ſavent point ce que c'eſt qu'un *eſprit* & qui ne voient point le beſoin de *ſpiritualiſer* ou de rendre incompréhenſibles des cauſes corporelles, ſenſibles & naturelles qu'ils voient uniquement agir ; qui ne trouvent pas que ce ſoit un moyen de mieux connoître la force motrice de l'univers que de l'en ſéparer pour la donner à un être placé hors du grand tout, à un être d'une eſſence totalement inconcevable, & dont on ne peut indiquer le ſéjour. Si par *athées* l'on entend des hommes qui conviennent de bonne foi que leur eſprit ne peut ni conce-

(76) Le docteur Cudworth, dans ſon *Syſtema intellectuale ch. II.* compte chez les anciens quatre eſpèces d'*athées*. 1. Les diſciples d'*Anaximandre*, appellés *Hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à la matière privée de ſentiment. 2. Les *Atomiſtes* ou diſciples de *Démocrite*, qui attribuoient tout au concours des atômes. 3. Les athées Stoïciens, qui admettoient une nature aveugle, mais agiſſante ſelon des règles ſûres. 4. Les *Hylozoïſtes* ou diſciples de *Straton*, qui attribuoient à la matière de la vie. Il eſt bon d'obſerver que les plus habiles phyſiciens de l'antiquité ont été des athées, avoués ou cachés ; mais leur doctrine fut toûjours opprimée par la ſuperſtition du vulgaire, & preſque totalement éclipſée par la philoſophie fanatique & merveilleuſe de *Pythagore* & ſurtout de *Platon*. Tant il eſt vrai que le vague, l'obſcur, l'enthouſiaſme l'emportent communément ſur le ſimple, le naturel, l'intelligible. *V. le Clerc. Biblioth. choiſie tom. 2.*

voit ni concilier les attributs négatifs & les abſtractions théologiques avec les qualités humaines & morales que l'on attribue à la divinité; ou des hommes qui prétendent que de cet alliage incompatible il ne peut réſulter qu'un être de raiſon, vu qu'un pur eſprit eſt deſtitué des organes néceſſaires pour exercer des qualités & des facultés humaines. Si par *athées*, l'on déſigne des hommes qui rejettent un phantôme dont les qualités odieuſes & diſparates ne ſont propres qu'à troubler & à plonger le genre-humain dans une démence très-nuiſible. Si, dis-je, des penſeurs de cette eſpèce ſont ceux que l'on nomme des *athées*, l'on ne peut douter de leur exiſtence; & il y en auroit un très-grand nombre, ſi les lumières de la ſaine phyſique & de la droite raiſon étoient plus répandues; pour lors ils ne ſeroient regardés ni comme des inſenſés ni comme des furieux, mais comme des hommes ſans préjugés, dont les opinions, ou ſi l'on veut l'ignorance, ſeroient bien plus utiles au genre-humain, que les ſciences & les vaines hypothèſes qui depuis longtems ſont les vraies cauſes de ſes maux.

D'UN autre côté, ſi par *athées*, l'on vouloit déſigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimère qu'ils adorent ou qu'ils annoncent aux autres; qui ne peuvent ſe rendre compte ni de la nature ni de l'eſſence de leur phantôme diviniſé; qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux ſur les preuves de l'exiſtence, ſur les qualités, ſur la façon d'agir de leur Dieu; qui à force de négations en font un pur *néant*; qui ſe proſternent, ou font proſ-

terner les autres, devant les fictions abſurdes de leur propre délire; ſi, dis-je, par *athées* l'on déſigne des hommes de cette eſpèce ; on ſera obligé de convenir que le monde eſt rempli d'athées, & l'on pourra même placer dans ce nombre les théologiens les plus exercés, qui raiſonnent ſans ceſſe de ce qu'ils n'entendent pas ; qui ſe diſputent ſur un être dont ils ne peuvent démontrer l'exiſtence ; qui par leurs contradictions ſappent très-efficacement cette exiſtence ; qui anéantiſſent leur Dieu parfait à l'aide des imperfections ſans nombre qu'ils lui donnent ; qui révoltent contre ce Dieu par les traits atroces ſous leſquels ils le dépeignent. Enfin l'on pourra regarder comme de vrais athées ces peuples crédules, qui ſur parole & par tradition ſe mettent à genoux devant une être dont ils n'ont d'autres idées que celles que leur en donnent leurs guides ſpirituels, qui reconnoiſſent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien. Un athée eſt un homme qui ne croit pas l'exiſtence d'un Dieu ; or perſonne ne peut être ſûr de l'exiſtence d'un être qu'il ne conçoit pas & que l'on dit réunir des qualités incompatibles.

Ce qui vient d'être dit prouve que les théologiens eux-mêmes n'ont pas toûjours connu le ſens qu'ils pouvoient attacher au mot *d'athées* ; ils les ont vaguement injuriés & combattus comme des gens dont les ſentimens & les principes étoient oppoſés aux leurs. Nous voyons en effet que ces ſublimes docteurs, toûjours entêtés de leurs opinions particulières ont ſouvent prodigué les accuſations d'athéiſme à tous ceux à qui ils vouloient nuire, qu'ils vouloient

dénigrer, dont ils cherchoient à rendre les ſyſtêmes odieux : ils étoient ſûrs d'allarmer le vulgaire imbécille par un imputation vague, ou par un mot auquel l'ignorance attache une idée de terreur, parce qu'il n'en connoit pas le vrai ſens. En conſéquence de cette politique, on a vu ſouvent les partiſans des mêmes ſectes religieuſes, les adorateurs du même Dieu ſe traiter réciproquement d'athées dans la chaleur de leurs querelles théologiques : dans ce ſens être athée, c'eſt n'avoir pas en tout point les mêmes opinions que ceux avec qui l'on diſpute ſur la religion. De tout tems le vulgaire a regardé comme des athées ceux qui ne penſoient pas ſur la divinité comme les guides qu'il s'étoit habitué de ſuivre. Socrate, l'adorateur d'un ſeul Dieu, ne fut qu'un athée aux yeux du peuple Athénien.

BIEN plus, comme nous l'avons déjà fait obſerver, l'on a ſouvent accuſé d'athéiſme les perſonnes mêmes qui s'étoient donné le plus de peines pour établir l'exiſtence d'un Dieu, mais qui n'avoient point allégué des preuves ſatisfaiſantes : comme en pareille matière les preuves ſont caduques, il fut aiſé à leurs ennemis de les faire paſſer pour des athées, qui avoient malignement trahi la cauſe de la divinité en la défendant trop foiblement. Je ne m'arrête point à faire ſentir ici le peu de fondement d'une vérité que l'on dit ſi évidente, tandis qu'on tente ſi ſouvent de la prouver & que jamais on ne la prouve au gré même de ceux qui ſe vantent d'en être intimement convaincus ; au moins eſt-il certain qu'en examinant les principes de ceux qui

qui ont eſſayé de prouver l'exiſtence de Dieu ont les a communément trouvés foibles ou faux, parce qu'ils ne pouvoient être ni ſolides ni vrais ; les théologiens eux-mêmes ont été forcés d'entrevoir que leurs adverſaires pourroient en tirer des inductions contraires aux notions qu'ils ont intérêt de maintenir ; en conſéquence ils ſe ſont ſouvent très hautement élevés contre ceux-mêmes qui croyoient avoir trouvé les preuves les plus fortes de l'exiſtence de leur Dieu ; ils ne s'appercevoient pas, ſans doute, qu'il eſt impoſſible de ne pas prêter le flanc en établiſſant des principes ou des ſyſtêmes viſiblement fondés ſur un être imaginaire, contradictoire, que chaque homme voit diverſement. (77).

En un mot, l'on a taxé d'athéiſme & d'irréligion preſque tous ceux qui ont pris le plus vivement en main la cauſe du Dieu théologique ; ſes partiſans les plus zélés ont été regardés com-

(77) Que peut-on penſer des ſentimens d'un homme qui s'exprime comme Paſcal, *article 8 de ſes penſées*, où il montre au moins une incertitude très complette ſur l'exiſtence de Dieu ? *J'ai recherché*, dit-il, *ſi ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laiſſé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois par tout qu'obſcurité. La nature ne m'offre rien qui ne ſoit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à ne rien croire. Si je voyois par tout les marques d'un créateur, je repoſerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour*

me des transfuges & des traîtres ; les théologiens les plus religieux n'ont pu ſe garantir de ce reproche ; ils ſe le ſont mutuellement prodigué, & tous l'ont, ſans doute, mérité ſi par athées l'on déſigne des hommes qui n'ont de leur Dieu aucune idée qui ne ſe détruiſe dès qu'on veut en raiſonner.

---

nier, & trop peu pour m'aſſurer, je ſuis dans un état à plaindre, & où j'ai ſouhaité cent fois que ſi un DIEU ſoutient la nature, elle le marquât ſans équivoque, & que ſi les marques qu'elle en donne ſont trompeuſes, elle les ſupprimât tout-à-fait : qu'elle dît tout ou rien, afin que je viſſe quel parti je dois ſuivre. Voilà l'état d'un bon eſprit luttant contre les préjugés qui l'enchaînent.

CHAPITRE XII.

L'Athéiſme eſt-il compatible avec la morale?

APRÈS avoir prouvé l'exiſtence des athées, revenons aux injures que les déicoles leur prodiguent. „ Un athée, ſelon Abbadie, ne peut „ avoir de vertu ; elle n'eſt pour lui qu'une „ chimère, la probité qu'un vain ſcrupule, la „ bonne foi qu'une ſimplicité..... il ne con„ noît de loi que ſon intérêt ; ſi ce ſentiment „ avoit lieu, la conſcience n'eſt qu'un préjugé, „ la loi naturelle une illuſion, le droit qu'une „ erreur ; la bienveillance n'a plus de fonde„ ment, les liens de la ſociété le détachent ; la „ fidélité eſt ôtée ; l'ami eſt tout prêt à trahir „ ſon ami ; le citoyen à livrer ſa patrie ; le fils „ à aſſaſſiner ſon père pour jouir de ſa ſucceſ„ ſion, dès qu'il en trouvera l'occaſion, & que „ l'autorité ou le ſilence le mettront à couvert „ du bras ſéculier, qui ſeul eſt à craindre. Les „ droits les plus inviolables & les loix les plus „ ſacrées ne doivent plus être regardées que „ comme des ſonges & des viſions. " (78)

(78) Voyez Abbadie *de la vérité de la religion chrétienne.* Tome I. Chapitre 17.

Telle ſeroit, peut-être, la conduite, non d'un être penſant, ſentant, réfléchiſſant, ſuſceptible de raiſon, mais d'une bête féroce, d'un inſenſé, qui n'auroit aucune idée des rapports naturels qui ſubſiſtent entre des êtres néceſſaires à leur bonheur réciproque. Peut-on ſuppoſer qu'un homme capable d'expérience, pourvu des plus foibles lueurs du bon ſens, pût ſe permettre la conduite que l'on prête ici à l'athée, c'eſt-à-dire, à un homme aſſez ſuſceptible de réflexion pour ſe détromper par le raiſonnement de préjugés que tout s'efforce de lui montrer comme importans & ſacrés! Peut-on, dis-je, ſuppoſer dans aucune ſociété policée un citoyen aſſez aveugle pour ne pas reconnoître ſes devoirs les plus naturels, ſes intérêts les plus chers, les dangers qu'il coureroit en troublant ſes ſemblables ou en ne ſuivant d'autre règle que ſes appétits momentanés? Un être qui raiſonne le moins du monde n'eſt-il pas forcé de ſentir que la ſociété lui eſt avantageuſe, qu'il a beſoin de ſecours, que l'eſtime de ſes pareils eſt néceſſaire à ſon bonheur, qu'il a tout à craindre de la colère de ſes aſſociés; que les loix menacent quiconque oſe les enfreindre? Tout homme qui a reçu une éducation honnête, qui a dans ſon enfance éprouvé les tendres ſoins d'un père, qui par la ſuite a goûté les douceurs de l'amitié, qui a reçu des bienfaits, qui connoît le prix de la bienveillance & de l'équité, qui ſent les douceurs que nous procure l'affection de nos ſemblables, & les inconvéniens qui réſultent de leur averſion & de leurs mépris, n'eſt-il pas forcé de trembler de perdre des avantages ſi marqués & d'encourir par ſa conduite des dangers

ſi viſibles ? La honte, la crainte, le mépris de ſui-même ne troublent-ils point ſon repos toutes les fois que rentrant en ſoi il ſe verra des mêmes yeux que les autres ? N'y a-t-il donc des remords que pour ceux qui croient un Dieu ? L'idée d'être vû par un être, dont on n'a tout au plus des notions très vagues, eſt-elle plus forte que l'idée d'être vû par des hommes, d'être vû par ſoi-même ; d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle néceſſité de ſe haïr & de rougir en penſant à ſa conduite & aux ſentimens qu'elle doit infailliblement attirer ?

Cela poſé, nous répondrons pied à pied à cet Abbadie. Qu'un athée eſt un homme qui connoît la nature & ſes loix, qui connoit ſa propre nature, qui ſçait ce qu'elle lui impoſe : un athée a de l'expérience, & cette expérience lui prouve à chaque inſtant que le vice peut lui nuire, que ſes fautes les plus cachées, que ſes diſpoſitions les plus ſecrètes peuvent ſe déceler & ſe montrer au grand jour : cette expérience lui prouve que la ſociété eſt utile à ſon bonheur ; que ſon intérêt exige donc qu'il s'attache à la patrie qui le protége & qui le met à portée de jouir en ſûreté des biens de la nature ; tout lui montre que pour être heureux il doit ſe faire aimer ; que ſon père eſt pour lui le plus ſûr des amis ; que l'ingratitude éloigneroit ſon bienfaiteur de lui ; que la juſtice eſt néceſſaire au maintien de toute aſſociation, & que nul homme, quelque ſoit ſa puiſſance, ne peut être content de lui-même, quand il ſçait être l'objet de la haine publique.

CELUI qui a mûrement réfléchi ſur lui-même, ſur ſa propre nature & ſur celle de ſes aſſociés, ſur ſes propres beſoins, ſur les moyens de ſe les procurer, ne peut s'empêcher de connoître des devoirs, de découvrir & ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres : il a donc une morale ; il a des motifs réels pour s'y conformer ; il eſt forcé de ſentir que ces devoirs ſont néceſſaires ; & ſi ſa raiſon n'eſt pas troublée par des paſſions aveugles ou par des habitudes vicieuſes, il ſentira que la vertu eſt pour tout homme la route la plus ſûre à la félicité. L'athée ou le fataliſte fondent tous leurs ſyſtèmes ſur la néceſſité ; ainſi leurs ſpéculations morales, fondées ſur la néceſſité des choſes, ſont au moins bien plus fixes & plus invariables que celles qui ne portent que ſur un Dieu changeant d'aſpect ſuivant les diſpoſitions & les paſſions de tous ceux qui l'enviſagent. La nature des choſes & ſes loix immuables ne ſont point ſujettes à varier ; l'athée eſt toûjours forcé de nommer vice & folie ce qui nuit à lui-même ; de nommer crime ce qui nuit aux autres ; de nommer vertu ce qui leur eſt avantageux ou ce qui contribue à leur bonheur durable.

ON voit donc que les principes de l'athée ſont bien plus inébranlables que ceux de l'enthouſiaſte qui fonde ſa morale ſur un être imaginaire dont l'idée varie ſi ſouvent même au dedans de ſon propre cerveau. Si l'athée nie l'exiſtence d'un Dieu, il ne peut nier ſon exiſtence propre, ni celle des êtres ſemblables à lui dont il ſe voit entouré ; il ne peut douter des rapports qui ſubſiſtent entre eux & lui ; il ne peut

point douter de la néceſſité des devoirs qui découlent de ces rapports ; il ne peut donc point douter des principes de la morale qui n'eſt que la ſcience des rapports ſubſiſtans entre les êtres vivans en ſociété.

Si content d'une ſpéculation ſtérile de ſes devoirs, l'athée ne l'applique point à ſa conduite ; ſi entraîné par ſes paſſions ou par des habitudes criminelles, livré à des vices honteux, jouet d'un tempérament vicieux, il paroit oublier ſes principes moraux ; il ne s'enſuivra pas qu'il n'a point de principes ou que ſes principes ſont faux ; on pourra ſeulement en conclure que dans l'ivreſſe de ſes paſſions, dans le trouble de ſa raiſon, il ne met point en pratique des ſpéculations très vraies ; qu'il oublie des principes certains pour ſuivre des penchans qui l'égarent.

En effet rien de plus commun parmi les hommes qu'une diſcordance très marquée entre l'eſprit & le cœur ; c'eſt-à-dire entre le tempérament, les paſſions, les habitudes, les fantaiſies, l'imagination, & l'eſprit ou le jugement aidé de la réflexion. Rien de plus rare que de trouver ces choſes d'accord ; c'eſt alors que l'on voit la ſpéculation influer ſur la pratique. Les vertus les plus ſûres ſont celles qui ſont fondées ſur le tempérament des hommes. Ne voyons-nous pas en effet tous les jours les mortels en contradiction avec eux-mêmes ? Leur jugement ne condamne-t-il pas ſans ceſſe les écarts auxquels leurs paſſions les livrent ? En un mot tout ne nous prouve-t-il pas que les hommes, avec là

meilleure théorie, ont quelquefois la pratique la plus mauvaiſe, & avec la théorie la plus vicieuſe ont ſouvent la conduite la plus eſtimable. Dans les ſuperſtitions les plus aveugles, les plus atroces, les plus contraires à la raiſon nous rencontrons des hommes vertueux ; la douceur de leur caractère, la ſenſibilité de leur cœur, la bonté de leur tempérament, les ramènent à l'humanité & aux loix de leur nature en dépit de leurs ſpéculations forcenées. Parmi les adorateurs d'un Dieu cruel, vindicatif & jaloux, nous trouvons des ames paiſibles, ennemies de la perſécution, de la violence, de la cruauté ; & parmi les ſectateurs d'un Dieu rempli de miſéricorde & de clémence, nous voyons des monſtres de barbarie & d'inhumanité. Cependant les uns & les autres reconnoiſſent que leur Dieu doit leur ſervir de modèle : pourquoi ne s'y conforment-ils donc pas ? C'eſt que le tempérament de l'homme eſt toûjours plus fort que ſes Dieux ; c'eſt que les Dieux les plus méchans ne peuvent pas toûjours corrompre une ame honnête, & que les Dieux les plus doux ne peuvent corriger des cœurs emportés par le crime. L'organiſation ſera toûjours plus puiſſante que la Religion ; les objets préſens, les intérêts momentanés, les habitudes enracinées, l'opinion publique, ont bien plus de pouvoir que des êtres imaginaires ou que des ſpéculations qui dépendent elles-mêmes de cette organiſation.

Il s'agit donc d'examiner ſi les principes de l'athée ſont vrais, & non ſi ſa conduite eſt louable. Un athée qui, ayant une excellente

théorie fondée ſur la nature, l'expérience & la raiſon, ſe livre à des excès dangereux pour lui-même & nuiſibles à la ſociété eſt, ſans doute, un homme inconſéquent. Mais il n'eſt pas plus à craindre qu'un homme religieux & zélé, qui croyant un Dieu bon, équitable, parfait, ne laiſſe pas de commettre en ſon nom les excès les plus affreux. Un tyran athée ne ſeroit pas plus à craindre qu'un tyran fanatique. Un philoſophe incrédule n'eſt pas ſi redoutable qu'un prêtre enthouſiaſte, qui ſouffle la diſcorde parmi ſes concitoyens. Un athée revêtu du pouvoir ſeroit-il donc auſſi dangereux qu'un roi perſécuteur ou qu'un inquiſiteur farouche, qu'un dévôt rempli d'humeur, qu'un ſuperſtitieux chagrin? Ceux-ci ſont moins rares aſſurément qu'un athée, dont les opinions & les vices ſont bien loin de pouvoir influer ſur la ſociété, trop remplie de préjugés pour vouloir l'écouter.

Un athée intempérant & voluptueux n'eſt pas un homme plus à craindre qu'un ſuperſtitieux qui ſçait allier la licence, le libertinage, la corruption des mœurs à ſes notions religieuſes. S'imgine-t-on de bonne foi qu'un homme parce qu'il eſt athée, ou parce qu'il ne craint point la vengeance des Dieux, s'enivrera tous les jours, corrompra la femme de ſon ami, forcera la porte de ſon voiſin, ſe permettra tous les excès les plus nuiſibles à lui-même ou les plus dignes de châtiment? Les vices de l'athée n'ont donc rien de plus extraordinaire que ceux de l'homme religieux, ils n'ont rien à ſe reprocher. Un tyran qui ſeroit, incrédule ne ſeroit pas

pour ſes ſujets un fléau plus incommode qu'un tyran religieux ; les peuples de celui-ci en ſeront-ils plus heureux de ce que le tigre qui les gouverne croit en Dieu, comble ſes prêtres de préſens & s'humilie à leurs pieds? Au moins ſous l'empire d'un athée, on ne doit point appréhender les vexations religieuſes, les perſécutions pour des opinions, les proſcriptions, ou ces violences inouies dont, ſous les princes les plus doux, les intérêts du ciel ſont ſouvent les prétextes. Si une nation eſt la victime des paſſions & des folies d'un ſouverain mécréant, elle ne le ſera pas au moins de ſon entêtement aveugle pour des ſyſtêmes théologiques qu'il n'entend pas, ni de ſon zele fanatique, qui de toutes les paſſions des rois eſt toûjours la plus deſtructive & la plus dangereuſe. Un tyran athée qui perſécuteroit pour des opinions ſeroit un homme inconſéquent à ſes principes; il ne fourniroit qu'un exemple de plus que les mortels ſuivent bien plus leurs paſſions, leurs intérêts, leurs tempéramens que leurs ſpéculations. Il eſt au moins évident que l'athée a un prétexte de moins que le prince crédule pour exercer ſa méchanceté naturelle.

En effet ſi l'on daignoit examiner les choſes de ſang froid, on trouveroit que le nom de Dieu ne ſervit jamais ſur la terre que de prétexte aux paſſions des hommes. L'ambition, l'impoſture & la tyrannie ſe ſont liguées pour s'en ſervir conjointement afin d'aveugler les peuples & de les tenir ſous le joug. Le monarque s'en ſert pour donner un éclat divin à ſa perſonne,

la ſanction du ciel à ſes droits, le ton des oracles à ſes fantaiſies les plus injuſtes & les plus extravagantes. Le prêtre s'en ſert pour faire valoir ſes prétentions, afin de contenter impunément ſon avarice, ſon orgueil & ſon indépendance. Le ſuperſtitieux vindicatif & colère ſe ſert de la cauſe de ſon Dieu pour donner un libre cours à ſes fureurs qu'il qualifie de zèle. En un mot la religion eſt dangereuſe parce qu'elle juſtifie & rend légitimes ou louables les paſſions & les crimes dont elle recueille les fruits; ſuivant ſes miniſtres tout eſt permis pour venger le très haut; ainſi la divinité ne ſemble faite que pour autoriſer & pallier les forfaits les plus nuiſibles. L'athée, quand il commet des crimes, ne peut du moins prétendre que c'eſt ſon Dieu qui l'ordonne & qui l'approuve; c'eſt l'excuſe que tous les jours le ſuperſtitieux nous donne de ſa méchanceté, le tyran de ſes perſécutions, le prêtre de ſa cruauté & de ſa ſédition, le fanatique de ſes excès, le pénitent de ſon inutilité.

» Ce ne ſont point, dit Bayle, les opi-
» nions générales de l'eſprit qui nous déterми-
» nent à agir, mais les paſſions. " L'athéiſme
» eſt un ſyſtème qui d'un homme honnête ne
fera point un méchant homme & qui d'un méchant homme ne fera pas un homme de bien.
» Ceux, dit le même auteur, qui avoient em-
» braſſé la ſecte d'Epicure n'étoient pas deve-
» nus débauchés, parce qu'ils avoient embraſ-
» ſé la doctrine d'Epicure, mais ils n'avoient em-
» braſſé la doctrine d'Epicure, mal entendue,

» que parce qu'ils étoient débauchés [79]." De même un homme pervers peut embraſſer l'athéiſme parce qu'il ſe flattera que ce ſyſtème mettra ſes paſſions en pleine liberté; il ſe trompera néanmoins; l'athéiſme bien entendu eſt fondé ſur la nature & la raiſon, qui jamais, comme la religion, ne juſtifieront & n'expieront les crimes des méchans.

De ce qu'on a fait dépendre la morale de l'exiſtence & de la volonté d'un Dieu, que l'on propoſa pour modèle aux hommes, il réſulta, ſans doute, un très grand inconvénient. Des ames corrompues, venant à découvrir combien toutes ces ſuppoſitions ſont fauſſes ou douteuſes, lâchèrent la bride à tous leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs plus réels pour faire le bien, s'imaginèrent que la vertu, comme les Dieux, n'étoit qu'une chimère, & qu'il n'y avoit point en ce monde de raiſon pour la pratiquer. Cependant il eſt évident que ce n'eſt point comme créatures d'un Dieu que nous ſommes tenus de remplir les devoirs de la morale; c'eſt comme hommes, comme des êtres ſenſibles vivans en ſociété & cherchans à ſe conſerver

(79) Voyez Bayle *penſées diverſes*. §. 177. Sénèque avoit dit avant lui : *Ita non ab Epicuro impulſi luxuriantur, ſed vitiis dediti, luxuriam ſuam in philoſophiæ ſinu abſcondunt.*

V. Senec. de Vita Beata Cap. XII.

dans une exiſtence heureuſe, que la morale nous oblige. Soit qu'il exiſte un Dieu, ſoit qu'il n'en exiſte point, nos devoirs ſeront les mêmes ; & notre nature conſultée nous prouvera que le vice eſt un mal & que la vertu eſt un bien réel. (80)

Si donc il s'eſt trouvé des athées qui aient nié la diſtinction du bien & du mal, ou qui aient oſé ſapper les fondemens de toute morale, nous devons en conclure que ſur ce point ils

---

(80) On aſſure qu'il s'eſt trouvé des philoſophes & des athées qui ont nié la diſtinction du vice & de la vertu, & qui ont prêché la débauche & la licence dans les mœurs ; l'on peut mettre dans ce nombre *Ariſtippe*, *Théodore* ſurnommé l'*athée*, *Bion* le Boriſténite, *Pyrrhon*, &c. parmi les anciens (V. Diogène Laërce) & parmi les modernes l'auteur de *la fable des abeilles*, qui pourtant pourroit ne s'être propoſé que de faire ſentir que dans la préſente conſtitution des choſes, les vices ſe ſont identifiés avec les nations & leur ſont devenus néceſſaires, de même que les liqueurs fortes à un palais uſé. L'auteur qui vient tout récemment de publier l'*homme machine* a raiſonnné ſur les mœurs comme un vrai frénétique. Si ces auteurs euſſent conſulté la nature ſur la morale, comme ſur la religion, ils auroient trouvé que bien loin de conduire au vice & à la diſſolution, elle conduit à la vertu.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.
JUVENAL. SATYR. 14. V. 321.

Malgré les prétendus dangers que tant de perſonnes croient voir dans l'athéiſme, l'antiquité n'en a pas por-

ont trés mal raiſonné, qu'ils n'ont point connu la nature de l'homme, ni la vraie ſource de ces devoirs; qu'ils ont fauſſement ſuppoſé que la morale, ainſi que la théologie, n'étoit qu'une ſcience idéale, & que les Dieux une fois détruits, il ne reſtoit plus de nœuds pour lier les mortels. Cependant la moindre réflexion leur eût prouvé que la morale eſt fondée ſur des rapports immuables ſubſiſtans entre des êtres ſenſibles, intelligens, ſociables; que ſans vertu nulle ſociété ne peut ſe maintenir; que ſans mettre un frein à ſes deſirs, nul homme ne peut ſe conſerver. Les hommes ſont contraints par leur nature d'aimer la vertu & de redouter le crime par la même néceſſité qui les oblige à chercher le bien-être & à fuir la douleur; cette nature les force à mettre de la différence entre les

---

té un jugement ſi défavorable. Diogène Laërce nous apprend qu'Epicure étoit, d'une bonté incroyable, que ſa patrie lui fit ériger des ſtatues, qu'il eut un nombre prodigieux d'amis, que ſon école ſubſiſta très longtems. *V. Diogène Laërt X.* 9. Ciceron, quoiqu'ennemi des opinions Epicuriennes, rend un témoignage éclatant à la probité d'Epicure & de ſes diſciples, qui étoient remarquables par l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres. *V. Cicero de finibus II.* 2. La philoſophie d'Epicure fut enſeignée publiquement à Athènes pendant pluſieurs ſiécles & Lactance dit qu'elle fut la plus ſuivie, *Epicuri diſciplina multo celebrior ſemper fuit quam cæterorum. V. Inſtitut. divin. III.* 17. Du tems de Marc-Aurele il y avoit à Athènes un profeſſeur publique de la philoſophie d'Epicure, payé par cet Empereur, qui étoit Stoïcien.

objets qui leur plaiſent & ceux qui leur nuiſent. Demandez à un homme aſſez inſenſé pour nier la différence du vice & de la vertu, s'il lui ſeroit indifférent d'être battu, volé, calomnié, payé d'ingratitude, deshonoré par ſa femme, inſulté par ſes enfans, trahi par ſon ami? Sa réponſe vous prouvera que, quoiqu'il en puiſſe dire, il met de la différence entre les actions des hommes; & que la diſtinction du bien & du mal ne dépend nullement ni des conventions des hommes, ni des idées que l'on peut avoir ſur la divinité, ni des récompenſes ou de châtimens qu'elle prépare dans une autre vie.

Au contraire un athée qui raiſonneroit avec juſteſſe devroit ſe ſentir bien plus intéreſſé qu'un autre à pratiquer les vertus auxquelles ſon bien-être ſe trouve attaché dans ce monde. Si ſes vues ne s'étendent pas au delà des bornes de ſon exiſtence préſente, il doit au moins deſirer de voir couler ſes jours dans le bonheur & dans la paix. Tout homme qui dans le calme des paſſions ſe repliera ſur lui-même ſentira que ſon intérêt l'invite à ſe conſerver, que ſa félicité demande qu'il prenne les moyens néceſſaires pour jouir paiſiblement d'une vie exempte d'allarmes & de remords. L'homme doit quelque choſe à l'homme, non parce qu'il offenſeroit un Dieu, s'il nuiſoit à ſon ſemblable, mais parce qu'en lui faiſant injure il offenſeroit un homme, & violeroit les loix de l'équité, au maintien desquelles tout être de l'eſpèce humaine ſe trouve intéreſſé.

Nous voyons tous les jours des perſonnes qui à beaucoup de talens, de connoiſſances & de péné-

tration joignent des vices honteux & un cœur très corrompu : leurs opinions peuvent être vraies à quelques égards & fauſſes à beaucoup d'autres ; leurs principes peuvent être juſtes, mais les inductions qu'ils en tirent ſont ſouvent fautives & précipitées. Un homme peut avoir en même tems aſſez de lumières pour ſe détromper de quelques-unes de ſes erreurs & trop peu de forces pour ſe défaire de ſes penchans vicieux. Les hommes ne ſont que ce que les fait leur organiſation, modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple, par le gouvernement, par les circonſtances durables ou momentanées. Leurs idées religieuſes & leurs ſyſtêmes imaginaires ſont forcés de céder ou de s'accommoder à leurs tempéramens, à leurs penchans, à leurs intérêts. Si le ſyſtême que s'eſt fait un athée ne lui ôte point les vices qu'il avoit auparavant, il ne lui en donne point de nouveaux. Au lieu que la ſuperſtition fournit à ſes ſectateurs mille prétextes pour commettre le mal ſans remords, & même pour s'en applaudir. L'athéiſme du moins laiſſe les hommes tels qu'ils ſont ; il ne rendra point plus intempérant, plus débauché, plus ambitieux, plus cruel un homme que ſon tempérament n'invite point déjà à l'être ; au lieu que la ſuperſtition lâche la bride aux paſſions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus deshonorans. „ L'athéiſme, dit le Chancellier Bacon, „ laiſſe à l'homme la raiſon, la philoſophie, la „ piété naturelle, les loix, la réputation & tout „ ce qui peut ſervir de guide à la vertu ; mais la „ ſuperſtition détruit toutes ces choſes, & s'érige „ en tyrannie dans l'entendement des hommes : „ c'eſt pourquoi l'athéiſme ne trouble jamais les

» états, mais il rend l'homme plus prévoyant
» lui même, comme ne voyant rien au delà des
» bornes de cette vie." Le même auteur ajoute
» que les tems où les hommes ont panché vers
» l'athéiſme ont été les plus tranquilles; au lieu
» que la ſuperſtition a toûjours enflammé les
» eſprits, & les a portés aux plus grands déſor-
» dres, parce qu'elle a enivré de nouveautés, le
» peuple, qui ravit & entraîne toutes les ſphères
» du gouvernement." (81)

Les hommes habitués à méditer & à faire leur plaiſir de l'étude ne ſont point communément des citoyens dangereux; quelque ſoient leurs ſpéculations elles ne produiront jamais des révolutions ſubites ſur la terre. Les eſprits des peuples, ſuſceptibles de s'embraſer par le merveilleux & par l'enthouſiaſme, réſiſtent opiniâtrément aux vérités les plus ſimples, & ne s'échauffent nullement pour des ſyſtêmes qui demandent une longue ſuite de réflexions & de raiſonnemens. Le ſyſtême de l'athéiſme ne peut-être le fruit que d'une étude ſuivie, d'une imagination réfroidie par l'expérience & le raiſonnement. Le paiſible Epicure n'a point troublé la Grèce: le Poëme de Lucrèce n'a pas cauſé de guerres civiles à Rome. Bodin n'a point été l'auteur de la *Ligue*. Les écrits de Spinoſa n'ont pas excité en Hollande les mêmes troubles

(81) Voyez *les eſſais de morale de Bacon*. Il eſt bon d'obſerver que ce paſſage a été ſupprimé dans la traduction Françoiſe de ce traité.

que les diſputés de Gomar & d'Arminius. Hobbes n'a point fait répandre de ſang en Angleterre, où de ſon tems le fanatiſme religieux fit périr un roi ſur l'échaffaud.

En un mot, on peut défier les ennemis de la raiſon humaine de citer un ſeul exemple qui prouve d'une façon déciſive que des opinions purement philoſophiques ou directement contraires à la religion, aient jamais cauſé du trouble dans un état. Les tumultes ſont toûjours venus des opinions théologiques, parce que les princes & les peuples ſe ſont toûjours follement imaginé devoir y prendre part. Il n'y a de dangereuſe que cette vaine philoſophie que les théologiens ont combinée avec leurs ſyſtêmes. C'eſt à la philoſophie corrompue par les prêtres qu'il appartient de ſouffler le feu de la diſcorde, d'inviter les peuples à la rébellion, de faire couler des flots de ſang. Il n'eſt point de queſtion théologique qui n'ait fait des maux immenſes aux hommes tandis que tous les écrits des athées, ſoit anciens ſoit modernes, n'ont jamais cauſé de mal qu'à leurs auteurs, que l'impoſture toute puiſſante s'eſt ſouvent immolés.

Les principes de l'athéiſme ne ſont point faits pour le peuple, qui communément eſt ſous la tutèle de ſes prêtres; ils ne ſont point faits pour ces eſprits frivoles & diſſipés qui rempliſſent la ſociété de leurs vices & de leur inutilité; ils ne ſont point faits pour ces ambitieux, ces intriguans, ces eſprits remuans qui trouvent leur intérêt à troubler: bien plus ils ne ſont point faits pour un grand nombre de perſonnes inſtruites d'ail-

leurs, qui n'ont que très rarement le courage de faire complétement divorce avec les préjugés reçus.

Tant de cauſes ſe réuniſſent pour confirmer les hommes dans les erreurs qu'on leur a fait ſucer avec le lait; que chaque pas qui les en éloigne leur coute des peines infinies. Les perſonnes les plus éclairées tiennent ſouvent elles-mêmes par quelque côté aux préjugés univerſels. L'on ſe voit, pour ainſi dire, iſolé; on ne parle point la langue de la ſociété quand on eſt ſeul de ſon avis; il faut du courage pour adopter une façon de penſer qui n'a que peu d'approbateurs. Dans les pays où les connoiſſances humaines ont fait quelques progrès & où d'ailleurs l'on jouit communément d'une certaine liberté de penſer, on trouvera facilement un grand nombre de déiſtes ou d'incrédules, qui contens d'avoir mis ſous les pieds les préjugés les plus groſſiers du vulgaire n'oſent point remonter juſqu'à la ſource & citer la divinité même au tribunal de la raiſon. Si ces penſeurs ne reſtoient point en chemin; la réflexion leur prouveroit bientôt que le Dieu qu'ils n'ont point le courage d'examiner eſt un être auſſi nuiſible, auſſi révoltant pour le bon ſens, que tous les dogmes, les myſteres, les fables; & les pratiques ſuperſtitieuſes dont ils ont déjà reconnu la futilité; ils ſentiroient, comme on l'a prouvé, que toutes ces choſes ne ſont que des ſuites néceſſaires des notions primitives que les hommes ſe font de leur phantôme divin; & qu'en admettant ce phantôme on n'a plus de raiſon pour rejetter les inductions que l'imagination doit en tirer. Un peu d'attention montreroit que c'eſt préciſément ce

phantôme qui eſt la vraie cauſe des maux de la ſociété; que des querelles interminables & des diſputes ſanglantes, enfantées à chaque inſtant par la religion & par l'eſprit de parti, ſont des effets inévitables de l'importance que l'on attache à une chimère toûjours propre à mettre les eſprits en combuſtion. En un mot il eſt aiſé de ſe convaincre qu'un être imaginaire que l'on peint toûjours ſous un aſpect effrayant, doit agir vivement ſur les imaginations & produire tôt ou tard des diſputes, de l'enthouſiaſme, du fanatiſme & du délire.

BIEN des gens reconnoiſſent que les extravagances que la ſuperſtition fait éclore ſont des maux très réels; bien des perſonnes ſe plaignent des abus de la religion, mais il en eſt très peu qui ſentent que ces abus & ces maux ſont des ſuites néceſſaires des principes fondamentaux de toute religion, qui ne peut être elle-même fondée que ſur les notions fâcheuſes que l'on eſt forcé de ſe faire de la divinité. L'on voit tous les jours des perſonnes détrompées de la religion, prétendre néanmoins que cette religion *eſt néceſſaire au peuple, qui* ſans cela ne pourroit être contenu. Mais raiſonner ainſi, n'eſt-ce pas dire que le poiſon eſt utile au peuple, qu'il eſt bon de l'empoiſonner pour l'empêcher d'abuſer de ſes forces? N'eſt-ce pas prétendre qu'il eſt avantageux de le rendre abſurde, inſenſé, extravagant; qu'il lui faut des phantômes propres à lui donner des vertiges, à l'aveugler, à le ſoumettre à des fanatiques ou à des impoſteurs qui ſe ſerviront de ſes folies pour troubler l'univers? D'ailleurs eſt-il bien vrai que la religion influe ſur les mœurs des peuples d'une

façon vraiment utile ? Il eſt aiſé de voir qu'elle les aſſervit ſans les rendre meilleurs ; elle en fait un troupeau d'eſclaves ignorans, que leurs terreurs paniques retiennent ſous le joug des tyrans & des prêtres ; elle en fait des ſtupides qui ne connoiſſent d'autres vertus qu'une aveugle ſoumiſſion à des pratiques futiles, auxquelles ils attachent bien plus de prix qu'aux vertus réelles & aux devoirs de la morale qu'on ne leur a jamais fait connoître. Si cette religion contient par hazard quelques individus timorés, elle ne contient point le plus grand nombre, qui ſe laiſſe entrainer aux vices épidémiques dont il eſt infecté. C'eſt dans les pays où la ſuperſtition a le plus de pouvoir que nous trouverons toûjours le moins de mœurs. La vertu eſt incompatible avec l'ignorance, la ſuperſtitition, l'eſclavage ; des eſclaves ne ſont contenus que par la crainte des ſupplices ; des enfans ignorans ne ſont intimidés que pour quelques inſtans par des terreurs imaginaires. Pour former des hommes, pour avoir des citoyens vertueux, il faut les inſtruire, leur montrer la vérité, leur parler raiſon, leur faire ſentir leurs intérêts, leur apprendre à ſe reſpecter eux-mêmes & à craindre la honte, exciter en eux l'idée du véritable *honneur*, leur faire connoître le prix de la vertu & les motifs de la ſuivre. Comment attendre ces heureux effets de la religion qui les dégrade, ou de la tyrannie qui ne ſe propoſe que de les dompter, de les diviſer, de les retenir dans l'abjection ?

Les idées fauſſes que tant de perſonnes ont ſur l'utilité de la religion, qu'ils jugent au moins propre à contenir le peuple, viennent elles-mêmes du préjugé funeſte qu'il eſt des er-

reurs utiles & que des vérites peuvent être dangereuſes. Ce principe eſt le plus propre à éterniſer les malheurs de la terre : quiconque aura le courage d'examiner les choſes reconnoîtra ſans peine que tous les maux du genre-humain ſont dûs à ſes erreurs, & que ces erreurs religieuſes doivent être les plus nuiſibles de toutes, par l'orgueil qu'elles inſpirent aux ſouverains, par l'importance qu'on y attache, par l'abjection qu'elles preſcrivent aux ſujets, par les frénéſies qu'elles excitent chez les peuples : on ſera forcé d'en conclure que les erreurs ſacrées des hommes ſont celles dont l'intérêt des hommes exige la deſtruction la plus complète & que c'eſt principalement à les anéantir que la ſaine philoſophie doit s'attacher. Il n'eſt point à craindre qu'elle produiſe ni troubles ni révolutions ; plus la vérité parlera avec franchiſe, plus elle paroîtra ſingulière ; plus elle ſera ſimple, moins elle ſéduira des hommes épris du merveilleux ; ceux-mêmes qui la cherchent avec le plus d'ardeur ont une pente irréſiſtible qui les porte à vouloir inceſſamment concilier l'erreur avec la vérité. (82)

---

(82) L'illuſtre Bayle, qui apprend ſi bien à douter, dit avec grande raiſon qu'*il n'y a qu'une bonne & ſolide philoſophie, qui comme un autre Hercule, puiſſe exterminer les monſtres des erreurs populaires : c'eſt elle ſeule qui met l'eſprit hors de page.* V. PENSÉES DIVERSES. §. 21. Lucrèce avoit dit avant lui.

Hunc igitur terrorem animi, tenebraſque neceſſe eſt
Non radii ſolis, neque lucida tela diei
Diſcutiant, ſed NATURÆ ſpecies, ratioque.

V. LUCRET. LIB. I. VS. 147.

VOILA, ſans doute, pourquoi l'athéiſme, dont juſqu'ici les principes n'ont point encore été ſuffiſamment développés, ſemble allarmer les perſonnes mêmes les plus dégagées de préjugés. Elles trouvent l'intervalle trop grand entre la ſuperſtition vulgaire & l'irréligion abſolue : elles croient prendre un ſage milieu en compoſant avec l'erreur ; elles rejettent les conſéquences en admettant le principe ; elles conſervent le phantôme, ſans prévoir que tôt ou tard il doit produire les mêmes effets & faire de proche en proche éclore les mêmes folies dans les têtes humaines. La plûpart des incrédules & réformateurs ne font qu'élaguer un arbre empoiſonné, à la racine duquel ils n'oſent porter la coignée : ils ne voient pas que cet arbre reproduira par la ſuite les mêmes fruits. La théologie ou la religion ſeront en tout tems des amas de matières combuſtibles : couvées dans l'imagination des hommes, elles finiſſent toûjours par cauſer des embraſemens. Tant que le ſacerdoce aura le droit d'infecter la jeuneſſe, de l'habituer à trembler devant des mots, d'allarmer les nations au nom d'un Dieu terrible, le fanatiſme ſera le maître des eſprits, l'impoſture à volonté portera le trouble dans les états. Le phantôme le plus ſimple, perpétuellement alimenté, modifié, exagéré par l'imagination des hommes, deviendra peu-à-peu un coloſſe aſſez puiſſant pour renverſer toutes les têtes & culbuter des Empires. Le déiſme eſt un ſyſtème auquel l'eſprit humain ne peut pas longtems s'arrêter ; fondé ſur une chimère, on le verra tôt ou tard dégénérer en une ſuperſtition abſurde & dangereuſe.

ON rencontre beaucoup d'incrédules & de

déiſtes dans les pays où règne la liberté de penſer ; c'eſt-à-dire, où la puiſſance civile a ſçu contrebalancer le pouvoir de la ſuperſtition. Mais on trouve ſur tout des athées dans les nations où la ſuperſtition, ſecondée par l'autorité ſouveraine, fait ſentir la peſanteur de ſon joug, & abuſe impudemment de ſon pouvoir illimité. (83) En effet lorſque dans ces ſortes de contrées la ſcience, les talens, les germes de la réflexion ne ſont point entiérement étouffés, la plûpart des hommes qui penſent, revoltés des abus crians de la religion, de ſes folies multipliées, de la corruption & de la tyrannie de ſes prêtres, des chaînes qu'elle impoſe, croient avec raiſon ne pouvoir jamais trop s'éloigner de ſes principes ; le Dieu qui ſert de baſe à une telle religion leur devient auſſi odieux que la religion elle-même ; ſi celle-ci les opprime,

(83) Les athées, ſont, dit-on, plus rares en Angleterre & dans les pays proteſtans, où la tolérance eſt établie, que dans les pays catholiques romains, où les princes ſont communément intolérans & ennemis de la liberté de penſer. Au Japon, en Turquie, En Italie, & ſur-tout à Rome, on rencontre beaucoup d'athées. Plus la ſuperſtition a de pouvoir, plus elle révolte les eſprits qu'elle n'a pu écraſer. C'eſt d'Italie que ſont ſortis *Jordano Bruno*, *Campanella*, *Vanini*, &c. Il y a tout lieu de croire que ſans les perſécutions & les mauvais traitemens des chefs de la ſynagogue, *Spinoſa* n'eût, peut-être, jamais imaginé ſon ſyſtême. L'on peut encor préſumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatiſme, qui coutèrent la vie à Charles I, ont pouſſé *Hobbes* à l'athéiſme ; l'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres lui ſuggéra,

ils s'en prennent au Dieu : ils ſentent qu'un Dieu terrible, jaloux, vindicatif veut être ſervi par des miniſtres cruels ; par conſéquent ce Dieu devient un objet déteſtable pour toutes les ames honnêtes & éclairées, dans leſquelles ſe trouve toûjours l'amour de l'équité, de la liberté, de l'humanité, & l'indignation contre la tyrannie. L'oppreſſion donne du reſſort à l'ame ; elle force d'examiner de près la cauſe de ſes maux ; le malheur eſt un aiguillon puiſſant qui tourne les eſprits du côté de la vérité. Combien la raiſon irritée ne doit-elle pas être redoutable au menſonge ! Elle lui arrache ſon maſque ; elle le pourſuit juſques dans ſes derniers retranchemens ; elle jouit au moins intérieurement de ſa confuſion.

---

peut-être, auſſi ſes principes ſi favorables au pouvoir abſolu des Rois. Il crut qu'il étoit plus expédient pour un état d'avoir un ſeul deſpote civil, ſouverain de la religion même, que d'avoir une foule de tyrans ſpirituels, toûjours prêts à troubler. Spinoſa, ſéduit par les idées de Hobbes, eſt tombé dans la même erreur dans ſon *tractatus theologico-politicus*, ainſi que dans ſon traité de *jure eccleſiaſticorum*.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'athéiſme : ce ſyſtême peut-il être dangereux ? Peut-il être embraſſé par le vulgaire ?

Ces réflexions & ces faits nous fourniront de quoi répondre à ceux qui nous demandent quel intérêt les hommes ont de ne point admettre un Dieu ? Les tyrannies, les perſécutions, les violences ſans nombre que l'on exerce au nom de ce Dieu, l'abrutiſſement & l'eſclavage dans leſquels ſes miniſtres plongent partout les peuples ; les diſputes ſanglantes que ce Dieu fait éclore ; le nombre de malheureux dont ſon idée funeſte remplit le monde, ne ſont-ils donc point des motifs aſſez forts, aſſez intéreſſans pour déterminer tout homme ſenſible & capable de penſer à examiner les titres d'un être qui fait tant de mal aux habitans de la terre ?

Un théiſte, très eſtimable par ſes talens, demande *s'il peut y avoir d'autre cauſe que la mauvaiſe humeur qui puiſſe faire des athées ?* (84) Oui, lui dirai je, il y a d'autres cauſes ;

(84) Voyez *Mylord Shaftsbury* dans ſa *lettre ſur l'enthouſiaſme*. Le D. Spencer dit que „ c'eſt par une

il y a le desir de connoitre des vérités intéressantes; il y a le puissant intérêt de sçavoir à quoi s'en tenir sur l'objet que l'on nous annonce comme le plus important pour nous; il y a la crainte de se tromper sur un être qui s'occupe des opinions des hommes & qui ne souffre pas que l'on se trompe sur son compte. Mais quand ces motifs ou ces causes ne subsisteroient pas, l'indignation ou, si l'on veut *la mauvaise humeur*, ne sont-elles pas des causes légitimes, des motifs honnêtes & puissans pour examiner de près les prétentions & les droits d'un tyran invisible au nom duquel on commet tant de crimes sur la terre? Tout homme qui pense, qui sent, qui a du ressort dans l'ame, peut-il donc s'empêcher de prendre de l'humeur contre un despote farouche, qui est visiblement le prétexte & la source de tous les maux dont le genre-humain est assailli de toutes parts? N'est-ce pas ce Dieu fatal qui est à la fois la cause & le prétexte du joug de fer qui l'oppri-

» ruse du démon, qui s'efforce de rendre la divinité » haïssable, qu'elle nous est représentée sous des traits » révoltans, qui la rendent semblable à la tête de Mé- » duse, ensorte que les hommes sont quelquefois for- » cés de se jetter dans l'athéisme pour se débarasser » de ce démon fâcheux ". Mais l'on pourroit dire au D. Spencer que ce *démon qui s'efforce de rendre la divinité haïssable*, c'est l'intérêt du clergé, qui fut en tout tems & en tout pays d'effrayer les hommes, pour en faire des esclaves & des instrumens de leurs passions. Un Dieu qui ne feroit point trembler ne seroit d'aucune utilité pour les prêtres.

me, de l'aſſerviſſement où il vit, de l'aveuglement qui le couvre, de la ſuperſtition qui l'avilit, des pratiques inſenſées qui le gênent, des querelles qui le diviſent, des violences qu'il éprouve? Toute ame en qui l'humanité n'eſt point éteinte ne doit-elle pas s'irriter contre un phantôme que l'on ne fait parler en tout pays que comme un tyran capricieux, inhumain, déraiſonnable.

A DES motifs ſi naturels nous en joindrons de plus preſſans encore, de plus perſonnels à tout homme qui réfléchit. En eſt-il un plus fort que la crainte importune que doit faire naître & alimenter ſans ceſſe dans l'eſprit de tout raiſonneur conſéquent l'idée d'un Dieu bizarre, ſi ſenſible qu'il s'irrite même de ſes penſées les plus ſecretes, que l'on peut offenſer ſans le ſçavoir, & à qui l'on n'eſt jamais ſûr de plaire, qui d'ailleurs n'eſt aſtreint à aucunes des règles de la juſtice ordinaire, qui ne doit rien aux foibles ouvrages de ſes mains, qui permet que ſes créatures aient des penchans malheureux, qui leur donne la liberté de les ſuivre, afin d'avoir la ſatisfaction odieuſe de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre? Quoi de plus raiſonnable & de plus juſte que de conſtater l'exiſtence, l'eſſence, les qualités & les droits d'un juge ſi ſévère qu'il vengera ſans terme les délits d'un moment? Ne ſeroit-ce pas le comble de la folie que de porter ſans inquiétude, comme font la plûpart des mortels, le joug accablant d'un Dieu toûjours prêt à les écraſer dans ſa fureur. Les qualités affreuſes dont la divinité eſt défigurée par les impoſteurs qui annoncent ſes decrets forcent tout

être raiſonnable à la repouſſer de ſon cœur, à ſecouer ſon joug déteſté, à nier l'exiſtence d'un Dieu que l'on rend haïſſable par la conduite qu'on lui prête, à ſe moquer d'un Dieu que l'on rend ridicule par les fables qu'on en débite en tout pays. S'il exiſtoit un Dieu jaloux de ſa gloire, le crime le plus propre à l'irriter ſeroit, ſans doute, le blaſphême de ces fourbes qui le peignent ſans ceſſe ſous les traits les plus révoltans; ce Dieu devroit être bien plus offenſé contre ſes affreux miniſtres que contre ceux qui nient ſon exiſtence. Le phantôme que le ſuperſtitieux adore, en le maudiſſant au fond de ſon cœur, eſt un objet ſi terrible que tout ſage qui le médite eſt obligé de lui refuſer ſes hommages, de le haïr, de préférer l'anéantiſſement à la crainte de tomber dans ſes cruelles mains. *Il eſt affreux*, nous crie le fanatique, *de tomber entre les mains du Dieu vivant*; pour n'y point tomber, l'homme qui penſe mûrement ſe jettera dans les bras de la nature; & c'eſt là ſeulement qu'il trouvera un aſyle ſûr contre toutes les chimères inventées par le fanatiſme, & l'impoſture; c'eſt là qu'il trouvera un port aſſûré contre les orages continuels que les idées ſurnaturelles produiſent dans les eſprits.

Le déiſte ne manquera pas de lui dire que Dieu n'eſt point tel que la ſuperſtition le dépeint. Mais l'athée lui répondra que la ſuperſtition elle-même, & toutes les notions abſurdes & nuiſibles qu'elle fait naître, ne ſont que des corollaires des principes obſcurs & faux que l'on ſe fait de la divinité. Que ſon incompréhenſibilité ſuffit pour autoriſer les abſurdités & les myſtères incompré-

hensibles que l'on en dit, que ces absurdités myſtérieuſes découlent néceſſairement d'une chimère abſurde qui ne peut enfanter que d'autres chimères, que l'imagination égarée des mortels fera inceſſamment pulluler. Il faut anéantir cette chimère fondamentale pour aſſûrer ſon repos; pour connoître ſes vrais rapports & ſes devoirs; pour ſe procurer la ſérénité de l'ame ſans laquelle il n'eſt point de bonheur ſur la terre. Si le Dieu du ſuperſtitieux eſt révoltant & lugubre, le Dieu du théiſte ſera toûjours un être contradictoire qui deviendra funeſte, quand on voudra le méditer; ou dont l'impoſture ne manquera pas tôt ou tard d'abuſer. La nature ſeule & les vérités qu'elle nous découvre ſont capables de donner à l'eſprit & au cœur une aſſiette que le menſonge ne puiſſe point ébranler.

Répondons encore à ceux qui répétent ſans ceſſe que l'intérêt des paſſions conduit ſeul à l'athéiſme, & que c'eſt la crainte des châtimens à venir qui détermine des hommes corrompus à faire des efforts pour anéantir le juge qu'ils ont des raiſons de redouter. On conviendra ſans peine que ce ſont les paſſions & les intérêts des hommes qui les pouſſent à faire des recherches; ſans intérêt nul homme n'eſt tenté de chercher, ſans paſſion nul homme ne cherchera vivement. Il s'agit donc d'examiner ici ſi les paſſions & les intérêts qui déterminent quelques penſeurs à diſcuter les droits des Dieux ſont légitimes ou non. Nous venons d'expoſer ces intérêts & nous avons trouvé que tout homme ſenſé trouvoit dans ſes inquiétudes & ſes craintes des motifs raiſonnables pour s'aſſûrer s'il eſt néceſſaire de paſſer ſa vie

dans des tranſes continuelles. Dira-t-on qu'un malheureux injuſtement condamné à gémir dans les fers n'eſt pas en droit de deſirer de les briſer, ou de prendre les moyens de s'affranchir de ſa priſon & des ſupplices qui le menacent à chaque inſtant? Prétendra-t-on que ſa paſſion pour la liberté n'a rien de légitime & qu'il fait tort aux compagnons de ſa miſère en ſe dérobant lui-même aux coups de la tyrannie & en leur fourniſſant des ſecours pour s'y ſouſtraire? Un incrédule eſt-il donc autre choſe qu'un échappé de la priſon univerſelle où l'impoſture tyrannique retient tous les mortels? Un athée qui écrit n'eſt-il pas un échappé qui fournit à ceux de ſes aſſociés aſſez courageux pour le ſuivre les moyens de ſe ſouſtraire aux terreurs qui les menacent? (85)

Nous conviendrons encore que ſouvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence & même la légéreté d'eſprit peuvent conduire à l'irréligion ou à l'incrédulité; mais on peut être libertin, irréligieux & faire parade d'incrédulité

(85) Les prêtres répétent ſans ceſſe que c'eſt l'orgueil, la vanité, le deſir de ſe diſtinguer du commun des hommes qui déterminent à l'incrédulité. Ils font en cela comme les grands qui traitent *d'inſolens* tous ceux qui refuſent de ramper devant eux. Tout homme ſenſé ne ſeroit-il pas en droit de demander à un prêtre où eſt ta ſupériorité en matière de raiſonnement? Quel motif puis-je avoir de ſoumettre ma raiſon à ton délire? D'un autre côté ne peut-on pas dire aux prêtres que c'eſt l'intérêt qui les fait prêtres, que c'eſt l'intérêt qui les rend théologiens, que

ſans être un athée pour cela. Il y a de la différence, ſans doute, entre ceux que le raiſonnement conduit à l'irréligion, & ceux qui ne rejettent ou ne mépriſent la religion, que parce qu'ils la regardent comme un objet lugubre ou un frein incommode. Bien des gens renoncent aux préjugés reçus par vanité ou ſur parole; ces prétendus eſprits forts n'ont rien examiné par eux-mêmes, ils s'en rapportent à d'autres qu'ils ſuppoſent avoir peſé les choſes plus mûrement. Ces ſortes d'incrédules n'ont donc point d'idées certaines; peu capables de raiſonner par eux-mêmes, à peine ſont-ils en état de ſuivre les raiſonnemens des autres. Ils ſont irréligieux de la même manière que la plûpart des hommes ſont religieux, c'eſt-à-dire par la crédulité, comme le peuple, ou par intérêt, comme le prêtre. Un voluptueux, un débauché enſeveli dans la crapule, un ambitieux, un intriguant, un homme frivole & diſſipé, une femme déréglée, un bel eſprit à la mode ſont-ils donc des perſonnages bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point

---

c'eſt l'intérêt de leurs paſſions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition &c. qui les attache à leurs ſyſtêmes, dont ſeuls ils retirent les fruits? Quoiqu'il en ſoit les prêtres, contens d'exercer leur Empire ſur le vulgaire devroient permettre aux hommes qui penſent de ne point fléchir le genou devant leurs vaines idoles. Tertullien a dit, *quis enim philoſophum ſacrificare compellit?*

V. TERTUL. APOLOG. CAP. 46.

approfondie

approfondie, de ſentir la force d'un argument, d'embraſſer l'enſemble d'un ſyſtême? S'ils entrevoient quelquefois de foibles lueurs de vérité au milieu du nuage des paſſions qui les aveuglent, elles ne laiſſent en eux que des traces paſſagères, auſſitôt effacées que reçues. Les hommes corrompus n'attaquent les Dieux que lorſqu'ils les croient ennemis de leurs paſſions. (86) L'homme de bien les attaque parce qu'il les trouve ennemis de la vertu, nuiſibles à ſon bonheur, contraires à ſon repos, funeſtes au genre-humain.

LORSQUE notre volonté eſt pouſſée par des motifs cachés & compliqués il eſt très difficile de démêler ce qui la détermine; un méchant homme peut être conduit à l'irréligion ou à l'athéiſme par des motifs qu'il n'oſe s'avouer: il peut ſe faire illuſion à lui-même & ne ſuivre que l'intérêt de ſes paſſions, en croyant chercher la vérité; la crainte d'un Dieu vengeur le déterminera peut-être à nier ſon exiſtence ſans beaucoup d'examen, uniquement parce qu'elle lui eſt incommode. Ce-

(86) Arrien dit que lorſque les hommes s'imaginent que les Dieux ſont contraires à leurs paſſions, ils les maudiſſent & renverſent leurs autels. Plus les ſentimens d'un athée ſont hardis & paroiſſent étranges & ſuſpects aux autres hommes, plus il devroit être ſcrupuleux obſervateur de ſes devoirs s'il ne veut pas que ſes mœurs *calomnient* ſon ſyſtême, qui, dûment approfondi, fera ſentir la certitude & la néceſſité de la morale, que toutes les religions tendent à rendre problématique ou à corrompre.

pendant les paſſions rencontrent quelquefois juſte ; un grand intérêt nous porte à examiner les choſes de plus près, il peut ſouvent faire découvrir la vérité à celui-même qui la cherche le moins ou qui ne vouloit que s'endormir & ſe tromper. Il en eſt d'un homme pervers qui rencontre la vérité, comme de celui qui pour fuir un danger imaginaire trouveroit ſur ſon chemin un ſerpent dangereux qu'il écraſeroit en courant ; il fait par hazard &, pour ainſi dire, ſans deſſein, ce qu'un homme moins troublé eût fait de propos délibéré. Un méchant qui craint ſon Dieu & qui veut ſe ſouſtraire à lui, peut très bien découvrir l'abſurdité des notions qu'on lui donne, ſans découvrir pour cela que ces mêmes notions ne changent rien à l'évidence & à la néceſſité de ſes devoirs.

Il faut être déſintéreſſé pour juger ſainement des choſes ; il faut avoir des lumières & de la ſuite dans l'eſprit pour ſaiſir un grand ſyſtème. Il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'exiſtence d'un Dieu & les principes de toute religion ; il n'appartient qu'à l'homme inſtruit de la nature & de ſes voies d'embraſſer avec connoiſſance de cauſe le ſyſtème de la nature. Le méchant & l'ignorant ſont incapables de juger avec candeur ; l'homme honnête & vertueux eſt ſeul juge compétent dans une ſi grande affaire. Que dis-je ! N'eſt-il pas alors dans le cas de déſirer l'exiſtence d'un Dieu rémunérateur de la bonté des hommes ? S'il renonce à ces avantages que ſa vertu le mettroit en droit d'eſpérer, c'eſt qu'il les trouve imaginaires, ainſi que le rémunérateur qu'on lui annonce, & qu'en réfléchiſſant au caractère de ce Dieu, il eſt forcé de reconnoître

que l'on ne peut point compter ſur un deſpote capricieux, & que les indignités & les folies auxquelles il ſert de prétexte ſurpaſſent infiniment les chétifs avantages qui peuvent réſulter de ſa notion. En effet tout homme qui réfléchit s'apperçoit bientôt que pour un mortel timide dont ce Dieu retient les foibles paſſions il en eſt des millions qu'il ne peut retenir, & dont au contraire il excite les fureurs; que pour un ſeul qu'il conſole il en eſt des milliers qu'il conſterne, qu'il afflige, qu'il force de gémir; en un mot il trouve que contre un enthouſiaſte inconſéquent que ce Dieu, qu'il croit bon, rend heureux, il porte la diſcorde, le carnage & l'affliction dans de vaſtes contrées, & plonge des peuples entiers dans la douleurs & dans les larmes.

QUOIQU'IL en ſoit, ne nous enquérons point des motifs qui peuvent déterminer un homme à embraſſer un ſyſtème: examinons ce ſyſtème, aſſurons-nous s'il eſt vrai, & ſi nous le trouvons fondé ſur la vérité, nous ne pourrons jamais l'eſtimer dangereux. C'eſt toûjours le menſonge qui nuit aux hommes; ſi l'erreur eſt viſiblement la ſource unique de leurs maux, la raiſon en eſt le vrai remède. Ne nous informons pas davantage de la conduite de l'homme qui nous préſente un ſyſtème; ſes idées, comme on l'a dit déjà, peuvent être très-ſaines, quand même ſes actions ſeroient très-dignes de blâme. Si le ſyſtème de l'athéiſme ne peut rendre pervers celui qui ne l'eſt pas par ſon tempérament, il ne peut rendre bon celui qui ne connoit point, d'ailleurs les motifs qui devroient le porter au bien. Au moins avons-nous prouvé que le ſu-

perſtitieux quand il a des paſſions fortes & un cœur dépravé, trouve dans ſa religion même mille prétextes de plus que l'athée, pour nuire à l'eſpèce humaine. Celui-ci n'a pas au moins le manteau du zèle pour couvrir ſa vengeance, ſes emportemens, ſes fureurs; l'athée n'a pas la faculté d'expier à prix d'argent ou à l'aide de quelques cérémonies, les outrages qu'il fait à la ſociété, il n'a pas l'avantage de pouvoir ſe réconcilier avec ſon Dieu, & par quelques pratiques aiſées de calmer les remords de ſa conſcience inquiete; ſi le crime n'a point amorti tout ſentiment dans ſon cœur, il eſt forcé de porter toûjours au dedans de lui-même un juge inexorable, qui ſans ceſſe lui reproche une conduite odieuſe, qui le force de rougir, de ſe haïr lui-même, de craindre les regards & les reſſentimens des autres. Le ſuperſtitieux, s'il eſt méchant, ſe livre au crime avec remords; mais ſa religion lui fournit bientôt les moyens de s'en débarraſſer; ſa vie n'eſt communément qu'une longue chaîne de fautes & de regrêts, de péchés & d'expiations; bien plus, il commet ſouvent, comme on a vu, des crimes plus grands pour expier les premiers: dépourvus d'idées fixes ſur la morale, il s'accoutume à ne regarder comme des fautes que ce que les miniſtres & les interprêtres de ſon Dieu lui défendent: il prend pour des vertus, ou pour des moyens d'effacer ſes forfaits, les actions les plus noires que ſouvent on lui dit être agréables à ce Dieu. C'eſt ainſi qu'on a vu des fanatiques expier par des perſécutions atroces leurs adultères, leurs infamies, leurs guerres injuſtes, leurs uſurpations; & pour ſe laver de leurs iniquités ſe baigner dans le ſang des

ſuperſtitieux dont l'entêtement faiſoit des victimes & des martyrs.

Un athée, s'il a bien raiſonné, s'il a conſulté ſa nature, a des principes plus ſûrs & toûjours plus humains que le ſuperſtitieux: ſa religion ou ſombre ou enthouſiaſte, conduit toûjours celui-ci ſoit à la folie, ſoit à la cruauté. Jamais on n'enivrera l'imagination d'un athée au point de lui faire croire que des violences, des injuſtices, des perſécutions, des aſſaſſinats ſont des actions vertueuſes ou légitimes. Nous voyons tous les jours que la religion ou la cauſe du ciel aveuglent des perſonnes humaines, équitables & ſenſées ſur toute matière, au point de leur faire un devoir de traiter avec la dernière barbarie des hommes qui s'écartent de leur façon de penſer. Un hérétique, un incrédule ceſſent d'être des hommes aux yeux du ſuperſtitieux. Toutes les ſociétés, infectées du venin de la religion, nous offrent des exemples ſans nombre d'aſſaſſinats juridiques que les tribunaux commettent ſans ſcrupules & ſans remords; des juges, équitables ſur toute autre matière, ne le ſont plus dès qu'il s'agit des chimères théologiques; en ſe baignant dans le ſang ils croient ſe conformer aux vues de la divinité. Preſque par-tout les loix ſubordonnées à la ſuperſtition ſe rendent complices de ſes fureurs; elles légitiment ou transforment en devoirs les cruautés les plus contraires aux droits de l'humanité. (87) Tous ces vengeurs de la

(87) Le préſident de Grammon rapporte, avec une ſatisfaction vraiment digne d'un Cannibale, les détails

religion, qui de gaieté de cœur, par piété, par devoir lui immolent les victimes qu'elle leur désigne, ne ſont-ils pas des aveugles ? Ne ſont-ils pas des tyrans qui ont l'injuſtice de violer la penſée, qui ont la folie de croire que l'on peut l'enchaîner ? Ne ſont-ils pas des fanatiques à qui la loi, dictée par des préjugés inhumains, impoſe la néceſſité de devenir des bêtes féroces ? Tous ces ſouverains qui pour venger le ciel tourmentent & perſécutent leurs ſujets & ſacrifient des victimes humaines à la mechanceté de leurs Dieux antropophages, ne ſont-ils pas des hommes que le zèle religieux convertit en des tigres ? Ces prêtres ſi ſoigneux du ſalut des ames, qui forcent inſolemment le ſanctuaire de la penſée, afin de trouver dans les opinions de l'homme des motifs pour lui nuire, ne ſont-ils pas des fourbes odieux & des perturbateurs du repos des eſprits, que la religion honore & que la raiſon déteſte ? Quels ſcélérats plus odieux aux yeux de l'humanité que ces infâmes *Inquiſiteurs*, qui, par l'aveuglement des princes, jouiſſent de l'avantage de juger leurs propres ennemis & de les livrer aux flammes ? Cependant la ſuperſtition des peuples les reſpecte & la faveur des rois les comble de bienfaits ! Enfin mille exemples

---

du ſupplice de *Vanini* ; brulé à Toulouſe, quoiqu'il eût déſavoué les opinions dont il étoit accuſé. Ce préſident va juſqu'à trouver mauvais les cris & les hurlemens que les tourmens arrachèrent à cette malheureuſe victime de la cruauté religieuſe.

ne nous prouvent-ils pas que la religion a partout produit & juſtifié les horreurs les plus étranges? N'a-t-elle pas mille fois armé les mains des hommes de poignards homicides, déchaîné des paſſions bien plus terribles encore que celles qu'elle prétendoit contenir, briſé pour les mortels les nœuds les plus ſacrés? Sous prétexte de devoir, de foi, de piété, de zèle n'a-t-elle pas favoriſé la cruauté, la cupidité, l'ambition, la tyrannie? La cauſe de Dieu n'a-t-elle pas mille fois légitimé le meurtre, la perfidie, le parjure, la rébellion, le régicide? Ces princes, qui ſouvent ſe ſont faits les vengeurs du ciel & les licteurs de la religion, n'en ont-ils pas été cent fois les victimes déplorables? En un mot, le nom de Dieu n'a-t-il pas été le ſignal des plus triſtes folies & des attentats les plus affreux? Les autels de tous les Dieux n'ont-ils point par-tout nagé dans le ſang; & ſous quelque forme que l'on ait montré la divinité, ne fut-elle pas en tout tems la cauſe ou le prétexte de la violation la plus inſolente des droits de l'humanité? (88)

JAMAIS un athée, tant qu'il jouira de ſon bon ſens, ne ſe perſuadera que de ſemblables actions

(88) Il eſt bon de remarquer que la religion des chrétiens qui ſe vante de donner aux hommes les idées les plus juſtes de la divinité: qui toutes les fois qu'on l'accuſe d'être turbulente & ſanguinaire, ne montre ſon Dieu que du côté de la bonté & de la miſéricorde: qui ſe glorifie d'avoir enſeigné la morale la plus pure: qui

puiſſent être juſtifiées, jamais il ne pourra croire que celui qui les commet puiſſe être un homme eſtimable; il n'y a qu'un ſuperſtitieux à qui ſon aveuglement fait oublier les principes les plus évidens de la morale, de la nature, de la raiſon, qui puiſſe imaginer que les attentats les plus deſtructeurs ſont des vertus. Si l'athée eſt un pervers, il ſçait au moins qu'il fait mal; ni ſes prêtres ni ſon Dieu ne lui perſuaderont pas qu'il fait bien, & quelques crimes qu'il ſe per-

---

prétend établir à jamais la concorde & la paix entre ceux qui la profeſſent, a cauſé plus de diviſions, de diſputes, de guerres civiles & politiques, de crimes de toute eſpèce que toutes les autres religions du monde reunies. Or nous dira, peut-être, que le progrès des lumières empêchera cette ſuperſtition de produire par la ſuite des effets auſſi fâcheux que ceux qu'elle a produits autrefois; nous répondrons que le fanatiſme ſera toûjours également dangereux, ou que la cauſe n'étant point ôtée les effets ſeront toûjours les mêmes. Ainſi tant que la ſuperſtition ſera conſidérée & aura du pouvoir, il y aura des diſputes, des perſécutions, des inquiſitions, des régicides, des troubles &c. Tant que les hommes ſeront aſſez inſenſés pour regarder la religion comme la choſe la plus importante pour eux, les miniſtres de la religion feront les maîtres de tout confondre ſur la terre ſous prétexte des intérêts de la divinité, qui ne ſeront jamais que leurs propres intérêts. L'égliſe chrétienne n'auroit qu'une façon de ſe laver des accuſations qu'on lui fait d'être intolérante ou cruelle, ce ſeroit de déclarer ſolemnellement *qu'il n'eſt point permis de perſécuter ou de nuire pour des opinions.* Mais c'eſt ce que ſes miniſtres ne diront jamais.

mette, ils ne pourront jamais excéder ceux que la ſuperſtition fait commettre ſans ſcrupule à ceux qu'elle enivre de ſes fureurs, ou à qui elle montre ces crimes mêmes comme des expiations & des actions méritoires.

Ainsi l'athée, quelque méchant qu'on le ſuppoſe, ne ſera tout au plus que ſur la même ligne que le dévôt que ſa religion encourage ſouvent au crime qu'elle transforme en vertu. Quant à la conduite, s'il eſt débauché, voluptueux, intempérant, adultère, l'athée ne diffère en rien du ſuperſtitieux le plus crédule, qui ſouvent à ſa crédulité ſçait allier des vices & des crimes que ſes prêtres lui pardonneront toûjours, pourvu qu'il rende hommage à leur pouvoir. S'il eſt dans l'Indoſtan, ſes bramines le laveront dans le Gange en récitant des prières. S'il eſt juif, en faiſant des offrandes ſes péchés ſeront effacés. S'il eſt au Japon, il en ſera quitte pour des pélérinages. S'il eſt mahométan, il ſera réputé ſaint, pour avoir viſité le tombeau de ſon prophète. S'il eſt chrétien, il priera, il jeûnera, il ſe proſternera aux pieds de ſes prêtres pour leur confeſſer ſes fautes; ceux-ci l'abſolveront au nom du très-haut, lui vendront les indulgences du ciel, mais jamais ils ne le blâmeront des crimes qu'il aura commis pour eux.

On nous dit tous les jours que la conduite indécente ou criminelle des prêtres & de leurs ſectateurs ne prouve rien contre la bonté du ſyſtême religieux; pourquoi ne diroit-on pas la même choſe de la conduite d'un athée, qui, comme on l'a déjà prouvé, peut avoir une morale très-

bonne & très-vraie, même en ſuivant une conduite déréglée ? S'il falloit juger les opinions des hommes d'après leur conduite, quelle eſt la religion qui ſoutiendroit cette épreuve ? Examinons donc les opinions de l'athée ſans approuver ſa conduite ; adoptons ſa façon de penſer, ſi nous la jugeons vraie, utile, raiſonnable ; rejettons ſa façon d'agir, ſi nous la trouvons blâmable. A la vue d'un ouvrage rempli de vérités, nous ne nous embarraſſons pas des mœurs de l'ouvrier. Qu'importe à l'univers que Newton ait été ſobre ou intempérant, chaſte ou débauché ? Il ne s'agit pour nous que de ſçavoir s'il a bien raiſonné, ſi ſes principes ſont ſûrs, ſi les parties de ſon ſyſtême ſont liées, ſi ſon ouvrage renferme plus de vérités démontrées que d'idées hazardées. Jugeons de même les principes d'un athée ; s'ils ſont étranges & inuſités c'eſt une raiſon de les examiner avec plus de rigueur ; s'il a dit vrai, s'il a démontré, que l'on ſe rende à l'évidence ; s'il s'eſt trompé quelque part, que l'on diſtingue le vrai du faux, mais que l'on ne tombe point dans le préjugé trop commun qui pour une erreur dans les détails fait rejetter une foule de vérités inconteſtables. L'athée quand il ſe trompe a, ſans doute, autant de droit de rejetter ſes fautes ſur la fragilité de ſa nature que le ſuperſtitieux. Un athée peut avoir des vices & des défauts, il peut mal raiſonner ; mais au moins ſes erreurs n'auront jamais les conſéquences des nouveautés religieuſes, elles n'allumeront point comme elles le feu de la diſcorde au ſein des nations ; l'auteur ne juſtifiera pas ſes vices & ſes égaremens par la religion ; il ne prétendra point à l'infaillibité comme ces théologiens ſuperbes qui attachent la ſanction

divine à leurs folies, & qui ſuppoſent que le ciel autoriſe les ſophiſmes, les menſonges & les erreurs qu'ils ſe croient obligés de répandre ſur la terre.

On nous dira peut-être que le refus de croire à la divinité rompt un des plus puiſſans liens de la ſociété en faiſant diſparoître la ſainteté des ſermens. Je réponds que le parjure n'eſt point rare dans les nations les plus religieuſes, ni dans les perſonnes qui ſe vantent d'être le plus convaincues de l'exiſtence des Dieux. Diagoras, de ſuperſtitieux qu'il étoit, devint, dit-on, athée, en voyant que les Dieux n'avoient point foudroyé un homme qui les avoit pris à témoin d'une fauſſeté. Sur ce principe que d'athées devroient ſe former parmi nous ! De ce qu'on a fait un être inviſible & inconnu dépoſitaire des engagemens des hommes, nous ne voyons pas que leurs engagemens & leurs pactes les plus ſolemnels en ſoient plus ſolides pour cette vaine formalité. C'eſt vous ſur-tout que j'en atteſte, conducteurs des nations ! Ce Dieu dont vous vous dites les images, dont vous prétendez tenir le droit de commander ; ce Dieu que vous rendez ſi ſouvent le témoin de vos ſermens, le garant de vos traités, ce Dieu dont vous aſſurez que vous craignez les jugemens, vous en impoſe-t-il beaucoup, dès qu'il s'agit de l'intérêt le plus futile ? Obſervez-vous religieuſement ces engagemens ſi ſacrés que vous avez contractés avec vos alliés, avec vos ſujets ? Princes ! qui à tant de religion joignez ſouvent ſi peu de probité, je vois que la force de la vérité vous accable ; à cette demande vous rougiſſez, ſans doute ; & vous êtes contraints

d'avouer que vous vous jouez également & des Dieux & des hommes. Que dis je ! La religion elle-même ne vous diſpenſe-t-elle pas ſouvent de vos ſermens ? Ne vous preſcrit-elle pas d'être perfides, de violer la foi jurée, quand il s'agit ſur-tout de ſes intérêts ſacrés ; ne vous diſpenſe-t-elle pas de garder vos engagemens avec ceux qu'elle condamne ? Après vous avoir rendus vous-mêmes & perfides & parjures, ne s'eſt-elle pas quelquefois arrogé le droit d'abſoudre vos ſujets des ſermens qui les lioient à vous ? (89) Si nous conſidérons attentivement les choſes nous verrons que ſous de tels chefs la religion & la politique ſont de véritables écoles de parjure. Auſſi les fripons de tous états ne reculent jamais quand il s'agit d'atteſter le nom de Dieu dans les fraudes les plus manifeſtes & pour les plus vils intérêts. A quoi ſervent donc les ſermens ? Ce ſont des piéges

---

(89) C'eſt une maxime conſtamment reçue dans la religion catholique romaine, c'eſt-à-dire dans la ſecte du chriſtianiſme & la plus ſuperſtitieuſe & la plus nombreuſe, *que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques.* Le Concile général de Conſtance l'a ainſi décidé, quand malgré le ſauf conduit de l'Empereur il fit brûler Jean Hus & Jérome de Prague. Le pontif romain a, comme on ſçait, le droit de relever ſes ſectaires de leurs ſermens & de leurs vœux ; ce même pontif s'eſt ſouvent arrogé le droit de dépoſer les rois & d'abſoudre leurs ſujets du ſerment de fidélité.

Il eſt très ſingulier que les ſermens ſoient proſcrits par les loix des nations qui profeſſent la religion chrétienne, tandis que le Chriſt les a formellement défendus.

auxquels la ſimplicité ſeule pourroit ſe laiſſer prendre; les ſermens ſont par-tout de vaines formalités, ils n'en impoſent point aux ſcélérats & n'ajoûtent rien aux engagemens des ames honnêtes, qui, même ſans ſermens, n'euſſent point eu la témérité de les violer. Un ſuperſtitieux parjure & perfide n'a, ſans doute, aucun avantage ſur un athée qui manqueroit à ſes promeſſes; l'un & l'autre ne méritent pas plus la confiance de leurs concitoyens ni l'eſtime des gens de bien: ſi l'un ne reſpecte pas ſon Dieu qu'il croit, l'autre ne reſpecte ni ſa raiſon, ni ſa réputation, ni l'opinion publique, auxquelles tout homme ſenſé ne peut refuſer de croire. (90)

On a ſouvent demandé s'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, & ſi un peuple uniquement compoſé d'athées pourroit ſubſiſter? Quoique puiſſent en dire quelques ſpéculateurs, il ne paroit pas vraiſemblable qu'il y ait ſur notre globe un peuple nombreux qui n'ait aucune idée de quelque puiſſance inviſible à qui il donne des marques de reſpect & de ſoumiſſion. (91) L'homme, en tant qu'il eſt un

(90) „ Un ſerment, dit Hobbes, n'ajoûte rien à „ l'obligation, il ne fait qu'augmenter à l'imagination „ de celui qui jure la crainte de violer un engagement „ qu'il ſeroit obligé de tenir même ſans aucun ſer„ment “.

(91) On a quelquefois cru que la nation Chinoiſe étoit athée; mais cette erreur eſt due à des miſſionnaires chrétiens accoutumés à traiter d'athées ceux qui n'ont

animal craintif & ignorant, devient néceſſairement ſuperſtitieux dans ſes malheurs : ou il ſe fait un Dieu pour lui-même, ou il admet le Dieu que d'autres veulent lui donner. Il ne paroit donc pas que l'on puiſſe raiſonnablement ſuppoſer qu'il y ait un peuple ſur la terre totalement étranger à la notion de quelque divinité. L'un nous montrera le ſoleil ou la lune & les étoiles ; l'autre nous montrera la mer, des lacs, des rivières qui lui fourniſſent ſa ſubſiſtance ; des arbres qui lui donnent un aſyle contre l'inclémence de l'air ; un autre nous montrera une roche d'une forme bizarre, une montagne élevée, un volcan qui ſouvent l'étonne ; un autre vous préſentera ſon crocodile dont il craint la malignité, ſon ſerpent dangereux, le reptile auquel il attribue ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune. Enfin chaque homme vous fera voir avec reſpect ſon *fétiche* ou ſon Dieu domeſtique & tutélaire.

MAIS de l'exiſtence de ſes Dieux, le ſauvage

---

pas des opinions ſemblables aux leurs ſur la divinité. Il paroit conſtant que le peuple Chinois eſt très ſuperſtitieux, mais qu'il eſt gouverné par des chefs qui ne le ſont nullement, ſans pourtant être athées pour cela. Si l'empire de la Chine eſt auſſi floriſſant qu'on le dit, il fournit au moins une preuve très forte que ceux qui gouvernent n'ont pas beſoin d'être ſuperſtitieux pour bien gouverner des peuples qui le ſont.

On prétend que les Groenlandois n'ont aucune idée de la divinité. Cependant la choſe eſt difficile à croire d'une nation ſi ſauvage & ſi mal traitée par la nature.

n'en tire pas les mêmes inductions que l'homme policé ; un peuple ſauvage ne croit pas devoir beaucoup raiſonner de ſes divinités; il n'imagine pas qu'elles doivent influer ſur ſes mœurs ni fortement occuper ſa penſée : content d'un culte groſſier, ſimple, extérieur il ne croit pas que ces puiſſances inviſibles s'embaraſſent de ſa conduite à l'égard de ſes ſemblables ; en un mot il ne lie pas ſa morale à ſa religion. Cette morale eſt groſſière, comme le peut être celle de tout peuple ignorant ; elle eſt proportionnée à ſes beſoins, qui ſont en petit nombre ; elle eſt ſouvent déraiſonnable, parce qu'elle eſt le fruit de l'ignorance, de l'inexpérience & des paſſions peu contraintes d'hommes pour ainſi dire, dans l'enfance. Ce n'eſt que dans une ſociété nombreuſe, fixée & civiliſée que les beſoins, venant à ſe multiplier & les intérêts à ſe croiſer, l'on eſt obligé de recourir à des gouvernemens, à des loix, à des cultes publics, à des ſyſtêmes uniformes de religion, pour maintenir la concorde : c'eſt alors que les hommes rapprochés raiſonnent, combinent leurs idées, raffinent & ſubtiliſent leurs notions : c'eſt alors que ceux qui les gouvernent ſe ſervent de la crainte des puiſſances inviſibles pour les contenir, pour les rendre dociles, pour les forcer d'obéir & de vivre en paix. C'eſt ainſi que peu-à-peu la morale & la politique ſe trouvent liées au ſyſtême religieux. Les chefs des nations, ſouvent ſuperſtitieux eux-mêmes, peu éclairés ſur leurs propres intérêts, peu verſés dans la ſaine morale, peu inſtruits des vrais mobiles du cœur humain, croient avoir tout fait pour leur propre autorité ainſi que pour le bien être & le repos de la ſociété, en rendant leurs

ſujets ſuperſtitieux, en les menaçant de leurs phantômes inviſibles, en les traitant comme des enfans que l'on appaiſe par des fables & des chimères. A l'aide de ces merveilleuſes inventions dont les chefs & les guides des nations ſont ſouvent eux-mêmes les dupes & qui ſe transmettent d'une race à l'autre, les Souverains ſont diſpenſés de s'inſtruire, ils négligent les loix, ils s'énervent dans la molleſſe, ils ne ſuivent que leurs caprices, ils ſe repoſent ſur les Dieux du ſoin de contenir leurs ſujets; ils confient l'inſtruction des peuples à des prêtres, chargés de les rendre bien ſoumis & dévôts & de leur apprendre de bonne heure à trembler ſous le joug des Dieux inviſibles & viſibles.

C'EST ainſi que les nations ſont tenues par leurs tuteurs dans une enfance perpétuelle & ne ſont contenues que par de vaines chimères. C'eſt ainſi que la politique, la juriſprudence, l'éducation, la morale ſont par tout infectées par la ſuperſtition. C'eſt ainſi que les hommes ne connoiſſent plus de devoirs que ceux de la religion; c'eſt ainſi que l'idée de la vertu s'aſſocie fauſſement avec celle des puiſſances imaginaires que l'impoſture fait parler comme elle veut; c'eſt ainſi que la morale devient incertaine & flottante; c'eſt ainſi qu'on perſuade aux hommes que ſans Dieu il n'exiſte plus de morale pour eux. C'eſt ainſi que les princes & les ſujets également aveuglés ſur leurs intérêts véritables, ſur les devoirs de la nature, ſur leurs droits réciproques, ſe ſont habitués à regarder la religion comme néceſſaire aux mœurs, comme indiſpenſable pour gouverner les hommes, comme

le

le moyen le plus ſûr de parvenir à la puiſſance & au bonheur.

C'est ſur ces ſuppoſitions, dont nous avons ſi ſouvent démontré la fauſſeté, que tant de perſonne, très éclairées d'ailleurs, regardent comme impoſſible qu'une ſociété d'athées pût long-tems ſubſiſter. Il n'eſt point douteux qu'une ſociété nombreuſe qui n'auroit ni religion, ni morale, ni gouvernement, ni loix, ni éducation, ni principes ne pourroit ſe maintenir, & qu'elle ne feroit que rapprocher des êtres diſpoſés à ſe nuire, ou des enfans qni ſuivroient en aveugles les impulſions les plus fâcheuſes; mais avec toute la religion du monde, les ſociétés humaines ne ſont-elles pas à-peu-près dans cet état? Preſque en tout pays, les ſouverains ne ſont-ils pas dans une guerre continuelle avec leurs ſujets? Ces ſujets, en dépit de la religion & des notions terribles qu'elle leur donne de la divinité, ne ſont-ils pas ſans ceſſe occupés à ſe nuire réciproquement & à ſe rendre malheureux? La religion elle-même & ſes notions ſurnaturelles ne ſervent-elles pas ſans ceſſe à flatter les paſſions & la vanité des ſouverains, & à attiſer les feux de la diſcorde entre les citoyens diviſés d'opinions? Ces puiſſances *infernales*, que l'on ſuppoſe occupées du ſoin de nuire au genre-humain ſeroient-elles capables de produire de plus grands maux ſur la terre que le fanatiſme & les fureurs enfantées par la théologie? En un mot des athées, raſſemblés en ſociété, quelque inſenſés qu'on les ſuppoſe, ſe conduiroient-ils entre eux d'une façon plus criminelle que ces ſuperſtitieux remplis de vices réels & de chimères extravagantes, qui ne ſont depuis tant de ſiécles

que ſe détruire & s'égorger ſans raiſon & ſans pitié? On ne peut le prétendre; au contraire on oſe avancer très hardiment qu'une ſociété d'athées privée de toute religion, gouvernée par de bonnes loix, formée par une bonne éducation, invitée à la vertu par des récompenſes, détournée du crime par des châtimens équitables, dégagée d'illuſions, de menſonges & de chimères, ſeroit infiniment plus honnête & plus vertueuſe que ces ſociétés religieuſes où tout conſpire à enivrer l'eſprit & à corrompre le cœur.

QUAND on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes c'eſt par les Dieux du ciel que la réforme doit commencer; c'eſt en faiſant abſtraction de ces êtres imaginaires, deſtinés à effrayer des peuples ignorans & dans l'enfance, que l'on pourra ſe promettre de conduire l'homme à ſa maturité. On ne peut trop le répéter; nulle morale ſans conſulter la nature de l'homme & ſes vrais rapports avec les êtres de ſon eſpèce. Nuls principes fixes pour la conduite en la réglant ſur des Dieux injuſtes, capricieux, méchans. Nulle ſaine politique, ſans conſulter la nature de l'homme vivant en ſociété pour ſatisfaire ſes beſoins & aſſûrer ſon bonheur & ſes jouiſſances. Nul bon gouvernement ne peut ſe fonder ſur un Dieu deſpotique, il ſera toûjours des tyrans de ſes repréſentans. Nulles loix ne ſeront bonnes ſans conſulter la nature & le but de la ſociété. Nulle juriſprudence ne peut être avantageuſe pour les nations, ſi elle ſe règle ſur les caprices & les paſſions des tyrans diviniſés. Nulle éducation ne ſera raiſonnable, ſi elle ne ſe fonde ſur la raiſon & non ſur des chimères & des préjugés.

Enfin nulle vertu, nulle probité, nuls talens ſous des maîtres corrompus, & ſous la conduite de ces prêtres, qui rendent les hommes ennemis d'eux-mêmes & des autres, & qui cherchent à étouffer en eux les germes de la raiſon, de la ſcience & du courage.

On demandera peut-être ſi l'on pourroit raiſonnablement ſe flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout un peuple ſes opinions religieuſes ou les idées qu'il a de la divinité ? Je réponds que la choſe paroit entiérement impoſſible, & que ce n'eſt pas le but que l'on puiſſe ſe propoſer. L'idée d'un Dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, ne paroît pas de nature à pouvoir ſe déraciner de l'eſprit du plus grand nombre des hommes : il ſeroit peut-être auſſi difficile de la donner à des perſonnes qui, parvenues à un certain âge n'en auroient jamais entendu parler, que de la bannir de la tête de ceux qui depuis l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainſi l'on ne peut ſuppoſer que l'on puiſſe faire paſſer une nation entière de l'abîme de la ſuperſtition, c'eſt-à-dire du ſein de l'ignorance & du délire, à l'athéiſme abſolu, qui ſuppoſe de la réflexion, de l'étude, des connoiſſances, une longue chaîne d'expériences, l'habitude de contempler la nature, la ſcience des vraies cauſes de ſes phénomènes divers, de ſes combinaiſons, de ſes loix, des êtres qui la compoſent & de leurs différentes propriétés. Pour être athée, ou pour s'aſſûrer des forces de la nature, il faut l'avoir méditée ; un coup d'œil ſuperficiel ne la fera point connoître ; des yeux peu exercés s'y tromperont ſans ceſſe ; l'ignorance des vraies cauſes en fera

ſuppoſer d'imaginaires ; & l'ignorance ainſi ramenera le phyſicien lui-même aux pieds d'un phantôme, dans lequel ſes vues bornées ou ſa pareſſe croiront trouver la ſolution de toutes les difficultés.

L'Athéisme, ainſi que la philoſophie & toutes les ſciences profondes & abſtraites, n'eſt donc point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes. Il eſt dans toutes les nations nombreuſes & civiliſées des perſonnes que leurs circonſtances mettent à portée de méditer, de faire des recherches & des découvertes utiles, qui finiſſent tôt ou tard par s'étendre & fructifier, quand elles ont été jugées avantageuſes & vraies. Le géometre, le méchanicien, le chimiſte, le médecin, le juriſconſulte, l'artiſan même travaillent dans leurs cabinets ou dans leurs atteliers à chercher des moyens de ſervir la ſociété chacun dans ſa ſphère; cependant aucune des ſciences ou profeſſions dont ils s'occupent ne ſont connues du vulgaire, qui ne laiſſe pas d'en profiter & de recueillir à la longue les fruits de travaux dont il n'a pas d'idées. C'eſt pour le matelot que l'aſtronome travaille ; c'eſt pour lui que le géometre & le méchanicien calculent ; c'eſt pour le maçon & le manœuvre que l'architecte habile trace de ſavans deſſeins. Quelle que ſoit l'utilité prétendue des opinions religieuſes, le théologien profond & ſubtil ne peut ſe vanter de travailler, d'écrire, de diſputer pour l'avantage du peuple à qui l'on fait pourtant payer ſi chérement des ſyſtêmes & des myſtères qu'il n'entendra jamais, & qui ne pourront dans aucun tems être d'aucune utilité pour lui.

Ce n'eſt donc pas pour le commun des hommes que le philoſophe doit ſe propoſer d'écrire ou de méditer. Les principes de l'athéiſme ou le ſyſtème de la Nature ne ſont pas même faits, comme on l'a fait ſentir, pour un grand nombre de perſonnes très éclairées ſur d'autres points, mais ſouvent trop prévenues en faveur des préjugés univerſels. Il eſt très rare de trouver des hommes, qui à beaucoup d'eſprit, de connoiſſances & de talens joignent ou une imagination bien réglée, ou le courage néceſſaire pour combattre avec ſuccès des chimères habituelles dont leur cerveau s'eſt long-tems pénétré. Une pente ſecrète & invincible raméne ſouvent, en dépit du raiſonnement, les eſprits les plus ſolides & les mieux raffermis aux préjugés qu'ils voient généralement établis, & dont eux-mêmes ſe ſont abbreuvés dès la plus tendre enfance. Cependant peu-à-peu des principes, qui d'abord paroiſſoient étranges ou révoltans, quand ils ont la vérité pour eux, s'inſinuent dans les eſprits, leur deviennent familiers, ſe répandent au loin, produiſent des effets avantageux ſur toute la ſociété : avec le tems elle ſe familiariſe avec les idées qu'elle avoit dans l'origine regardé comme abſurdes & déraiſonnables ; du moins on ceſſe de regarder comme odieux ceux qui profeſſent des opinions, ſur leſquelles l'expérience fait voir qu'il eſt permis d'avoir des doutes ſans danger pour le public.

L'on ne doit donc pas craindre de répandre des idées parmi les hommes. Sont-elles utiles ; elles fructifient peu-à-peu. Tout homme qui écrit ne doit point fixer ſes yeux ſur le tems où il vit ni

ſur ſes concitoyens actuels, ni ſur la contrée qu'il habite. Il doit parler au genre-humain, il doit prévoir les races futures ; envain attendroit-il les applaudiſſemens de ſes contemporains ; envain ſe flatteroit-il de voir ſes principes précoces reçus avec bienveillance, par des eſprits prévenus ; s'il a dit vrai les ſiècles à venir rendront juſtice à ſes efforts ; en attendant qu'il ſe contente de l'idée d'avoir bien fait, ou des ſuffrages ſecrets des amis de la vérité peu nombreux ſur la terre. C'eſt après ſa mort que l'écrivain véridique triomphe ; c'eſt alors que les aiguillons de la haîne & les traits de l'envie épuiſés ou émouſſés font place à la vérité, qui étant éternelle, doit ſurvivre à toutes les erreurs de la terre. (92)

D'AILLEURS nous dirons avec Hobbes. „ Que „ l'on ne peut faire aucun mal aux hommes en „ leur propoſant ſes idées ; le pis aller eſt de les „ laiſſer dans le doute & la diſpute ; n'y ſont-ils

(92) C'eſt un problême pour bien des gens, ſi la vérité ne peut pas nuire. Les perſonnes les mieux intentionnées ſont ſouvent elles-mêmes dans l'incertitude ſur ce point important. La vérité ne nuit jamais qu'à ceux qui trompent les hommes, ceux-ci ont le plus grand intérêt à être détrompés. La vérité peut bien nuire à celui qui l'annonce, mais nulle vérité ne peut nuire au genre-humain. & jamais elle ne peut être annoncée trop clairement à des êtres toûjours peu diſpoſés à l'entendre, ou à la comprendre. Si tous ceux qui écrivent pour annoncer des vérités importantes que l'on regarde toûjours comme les plus *dangereuſes*)

„ pas déjà ?“ Si un auteur qui écrit s'eſt trompé, c'eſt qu'il a pu mal raiſonner. A-t-il poſé de faux principes ? Il s'agit de les examiner. Son ſyſtème eſt-il faux & ridicule ? Il ne ſervira qu'à faire paroître la vérité dans tout ſon jour ; ſon ouvrage tombera dans le mépris ; & l'écrivain, s'il eſt témoin de ſa chûte, ſera ſuffiſamment puni de ſa témérité ; s'il eſt mort, les vivans ne pourront troubler ſa cendre. Nul homme n'écrit dans le deſſein de nuire à ſes ſemblables, il ſe propoſe toûjours de mériter leurs ſuffrages, ſoit en les amuſant, ſoit en piquant leur curioſité, ſoit en leur communiquant des découvertes qu'il croit utiles. Nul ouvrage ne peut être dangereux, ſurtout s'il contient des vérités. Il ne le ſeroit pas même s'il contenoit des principes évidemment

---

étoient aſſez échauffés de l'amour du bien public pour parler franchement, au riſque même de déplaire, le genre-humain ſeroit bien plus éclairé & plus heureux qu'il n'eſt. Ecrire à mots couverts, c'eſt ſouvent n'écrire pour perſonne. L'eſprit humain eſt pareſſeux, il faut lui épargner autant qu'on peut l'embarras de réfléchir. Que de tems & d'étude ne faut-il pas aujourd'hui pour deviner les oracles ambigus des anciens philoſophes, dont les vrais ſentimens ſont preſqu'entiérement perdus pour nous ! Si la vérité eſt utile aux hommes c'eſt une injuſtice de les en priver, ſi la vérité doit être admiſe, il faut admettre ſes conſéquences, qui ſont auſſi des vérités. Les hommes pour la plûpart aiment la vérité, mais ſes conſéquences leur font une peur ſi grande, que ſouvent ils aiment mieux s'en tenir à l'erreur, dont l'habitude les empêche de ſentir les ſuites déplorables.

contraires à l'expérience & au bon ſens. Que réſulteroit-il en effet d'un ouvrage qui nous diroit aujourd'hui que le ſoleil n'eſt point lumineux, que le parricide eſt légitime, que le vol eſt permis, que l'adultère n'eſt point un crime? La moindre réflexion nous feroit ſentir le faux de ces principes, & la race humaine toute entière réclameroit contre eux. On riroit de la folie de l'auteur, & bientôt ſon livre & ſon nom neſeroient connus que par leurs extravagances ridicules. Il n'y a que les folies religieuſes qui ſoient pernicieuſes aux mortels; & pourquoi? C'eſt que toûjours l'autorité prétend les établir par violence, les faire paſſer pour des vérités, & punir avec rigueur ceux qui voudroient en rire ou les examiner. Si les hommes étoient plus raiſonnables, ils regarderoient les opinions religieuſes & les ſyſtèmes de la théologie des mêmes yeux que les ſyſtèmes de phyſique ou les problèmes de Géométrie: ceux-ci ne troublent jamais le repos des ſociétés, quoi qu'ils excitent quelquefois des diſputes très vives entre quelques ſçavans. Les querelles théologiques ne tireroient jamais à conſéquence, ſi l'on parvenoit à faire ſentir à ceux qui ont le pouvoir en main qu'ils ne doivent avoir que de l'indifférence & du mépris pour les diſputes de perſonnages qui n'entendent point eux-mêmes les queſtions merveilleuſes ſur leſquelles ils ne ceſſent de diſputer.

C'est du moins cette indifférence ſi juſte, ſi raiſonnable, ſi avantageuſe aux Etats que la ſaine philoſophie peut ſe propoſer d'introduire peu-à-peu ſur la terre. Le genre-humain ne ſeroit-il pas plus heureux, ſi les ſouverains du monde, occupés du bien-être de leurs ſujets, laiſ-

ſoient à la ſuperſtition ſes démêlés futiles, ſoumettoient la religion à la politique, forçoient ſes miniſtres altiers à devenir des citoyens, & empêchoient ſoigneuſement leurs querelles d'intéreſſer la tranquillité publique ? Quels avantages pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain, pour la perfection de la morale, de la juriſprudence, de la légiſlation, de l'éducation ne réſulteroient pas de la liberté de penſer ? Aujourd'hui le génie trouve partout des entraves ; la religion s'oppoſe continuellement à ſa marche, l'homme entouré de bandelettes ne jouit d'aucunes de ſes facultés, ſon eſprit même eſt à la gêne, & paroit continuellement enveloppé des langes de l'enfance. Le pouvoir civil, ligué avec le pouvoir ſpirituel, ne ſemble vouloir commander qu'à des eſclaves abrutis, confinés dans un cachot obſcur, où ils ſe ſont ſentir réciproquement les effets de leur mauvaiſe humeur. Les ſouverains déteſtent la liberté de penſer, parce qu'ils craignent la vérité ; cette vérité leur paroit redoutable, parce qu'elle condamneroit leurs excès ; ces excès leur ſont chers parce qu'ils ne connoiſſent pas plus que leurs ſujets leurs véritables intérêts qui devroient ſe confondre.

Que le courage du philoſophe ne ſe laiſſe point abbattre par tant d'obſtacles réunis, qui ſemblent exclure pour jamais la vérité de ſon domaine ; la raiſon, de l'eſprit des hommes ; la nature, de ſes droits. La milliéme partie des ſoins que l'on a pris de tout tems pour infecter l'eſprit humain ſuffiroit pour le guérir. Ne déſeſpérons donc point de ſes maux ; ne lui faiſons point l'injure de croire que la vérité n'eſt pas faite pour

lui ; ſon eſprit la cherche ſans ceſſe ; ſon cœur la deſire ; ſon bonheur la demande à grands cris ; il ne la craint ou ne la méconnoit que parce que la religion, renverſant toutes ſes idées, lui tient perpétuellement le bandeau ſur les yeux & s'efforce de lui rendre la vertu totalement étrangère.

MALGRÉ les ſoins prodigieux que l'on prend pour écarter la vérité, la raiſon, la ſcience de la demeure des mortels ; le tems, aidé des lumières progreſſives des ſiècles, peut un jour éclairer ces princes mêmes que nous voyons ſi déchaînés contre la vérité, ſi ennemis de la juſtice & de la liberté des hommes. Le deſtin conduira peut-être au trône des ſouverains inſtruits, équitables, courageux, bienfaiſans, qui reconnoiſſant la vraie ſource des miſères humaines, tenteront de leur appliquer les remèdes que la ſageſſe leur fournira : peut-être ſentiront-ils que ces Dieux dont ils prétendent emprunter leur pouvoir ſont les vrais fléaux de leurs peuples ; que le miniſtres de ces Dieux ſont leurs ennemis & leurs propres rivaux ; que la religion, qu'ils regardoient comme l'appui de leur pouvoir, ne fait que l'affoiblir & l'ébranler ; que la morale ſuperſtitieuſe eſt fauſſe & ne ſert qu'à pervertir leurs ſujets & leur donner les vices des eſclaves, au lieu des vertus du citoyen ; en un mot ils verront dans les erreurs religieuſes la ſource féconde des malheurs du genre-humain ; ils ſentiront qu'elles ſont incompatibles avec toute adminiſtration équitable.

EN attendant cet inſtant deſirable pour l'humanité, les principes du *Naturaliſme* ne ſeront

adoptés que par un petit nombre de penſeurs; ils ne peuvent ſe flatter d'avoir beaucoup d'approbateurs ou de proſélytes; au contraire ils trouveront des adverſaires ardens, ou même des contempteurs dans les perſonnes qui, ſur tout autre objet, montrent le plus d'eſprit & de lumières. Les hommes qui ont le plus de talens, comme nous l'avons déja fait obſerver, ne peuvent ſe réſoudre à faire un divorce complet avec leurs idées religieuſes; l'imagination, ſi néceſſaire aux talens brillans, eſt ſouvent en eux un obſtacle inſurmontable à la ruine totale des préjugés; elle dépend beaucoup plus du jugement que de l'eſprit. A cette diſpoſition, déja ſi prompte à leur faire illuſion, ſe joint encore la force de l'habitude; pour bien des gens, leur ôter les idées de Dieu, ce ſeroit leur arracher une portion d'eux-mêmes, les priver d'un aliment habituel, les plonger dans le vuide, forcer leur eſprit inquiet à périr faute d'exercice. (93)

Ne ſoyons donc point ſurpris ſi nous voyons

(93) Ménage a remarqué que l'hiſtoire parle de très peu de femmes athées ou incrédules. Cela n'eſt pas ſurprenant, leur organiſation les rend craintives, le genre nerveux ſubit en elles des variations périodiques, & l'éducation qu'on leur donne les diſpoſe à la crédulité. Celles qui ont du tempérament & de l'imagination ont beſoin de chimères propres à occuper leur oiſiveté, ſur-tout quand le monde les abandonne; la dévotion & ſes pratiques deviennent alors un rôle ou un amuſement pour elles.

de très grands hommes s'obſtiner à fermer les yeux, ou démentir leur ſagacité ordinaire toutes les fois qu'il s'agit d'un objet qu'ils n'ont point eu le courage d'examiner avec l'attention qu'ils ont prêtée à beaucoup d'autres. Le chancelier Bacon prétend *que peu de philoſophie diſpoſe à l'athéïſme, mais que beaucoup de profondeur ramène à la religion.* Si nous voulons analyſer cette propoſition nous trouverons qu'elle ſignifie que des penſeurs très médiocres ſont à portée de s'appercevoir très promptement des abſurdités groſſières de la religion, mais que peu accoutumés à méditer, ou dépourvus de principes ſûrs qui ſervent à les guider, leur imagination les remet bientôt dans le labyrinthe théologique, d'où une raiſon trop foible ſembloit vouloir les tirer. Des ames timides craignent même de ſe raſſûrer; des eſprits accoutumés à ſe payer des ſolutions théologiques ne voient plus dans la nature qu'une énigme inexplicable, qu'un abîme impoſſible à ſonder. Habitués à fixer leurs yeux ſur un point idéal & mathématique qu'ils ont fait le centre de tout, l'univers ſe confond pour eux dès qu'ils le perdent de vue; & dans le trouble où ils ſe trouvent ils aiment mieux revenir aux préjugés de leur enfance, qui ſemblent leur expliquer tout, que de flotter dans le vuide, ou de quitter le point d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainſi la propoſition de Bacon ne ſemble indiquer rien, ſinon que les perſonnes les plus habiles ne peuvent ſe défendre des illuſions de leur imagination, dont l'impétuoſité réſiſte aux raiſonnemens les plus forts.

CEPENDANT une étude réfléchie de la na-

ture ſuffit pour détromper tout homme qui pourra regarder les choſes d'un œil tranquile : il verra que dans l'univers tout eſt lié par des chaînons inviſibles, pour l'obſervateur ou ſuperficiel ou trop bouillant, mais très ſenſibles pour celui qui voit les choſes de ſang froid. Il trouvera que les effets le plus rares, les plus merveilleux, ainſi que les plus petits & les plus ordinaires, ſont également inexplicables, mais doivent découler de cauſes naturelles, & que des cauſes ſurnaturelles, ſous quelque nom qu'on les déſigne, de quelques qualités qu'on les orne, ne feront que multiplier les difficultés & faire pulluler des chimères. Les obſervations les plus ſimples lui prouveront invinciblement que tout eſt néceſſaire, que les effets qu'il apperçoit ſont matériels, & ne peuvent par conſéquent venir que de cauſes de même nature, quand même il ne pourroit à l'aide des ſens remonter juſques à ces cauſes. Ainſi ſon eſprit ne lui montrera par-tout que de la matière agiſſante tantôt d'une façon que ſes organes lui permettent de ſuivre, tantôt d'une façon imperceptible pour lui : il verra tous les êtres ſuivre des loix conſtantes, toutes les combinaiſons ſe former & ſe détruire, toutes les formes changer, & le grand tout demeurer toûjours le même. Alors revenu des notions dont il s'étoit imbu, détrompé des idées erronées qu'il attachoit par habitude à des êtres de raiſon, il conſentira d'ignorer ce que ſes organes ne peuvent ſaiſir ; il connoîtra que des termes obſcurs & vuides de ſens ne ſont point propres à réſoudre des difficultés ; & guidé par l'expérience il écartera toutes les hypothèſes de l'imagination

pour s'attacher à des réalités confirmées par l'expérience.

La plûpart de ceux qui étudient la nature ne la conſidérent ſouvent qu'avec les yeux du préjugé; ils n'y trouvent que ce qu'ils ont d'avance réſolu d'y trouver; dès qu'ils apperçoivent des faits contraires à leurs idées, ils en détournent promptement leurs regards; ils croient avoir mal vu; ou bien s'ils y reviennent, c'eſt dans l'eſpoir de parvenir à les concilier avec les notions dont leur eſprit eſt imbu. C'eſt ainſi que nous trouvons des phyſiciens enthouſiaſtes à qui leurs préventions montrent, dans les choſes mêmes qui contrediſent le plus ouvertement leurs opinions, des preuves inconteſtables des ſyſtêmes dont ils ſont préoccupés. De là ces prétendues démonſtrations de l'exiſtence d'un Dieu bon, que nous voyons tirer des cauſes finales, de l'ordre de la nature, de ſes bienfaits pour l'homme, &c. Ces mêmes enthouſiaſtes apperçoivent-ils du déſordre, des calamités, des révolutions? Ils en tirent des preuves nouvelles de la ſageſſe, de l'intelligence, de la bonté de leur Dieu, tandis que toutes ces choſes ſemblent auſſi viſiblement démentir ces qualités que les premières ſembloient les confirmer ou les établir. Ces obſervateurs prévenus ſont en extaſe à la vue des mouvemens périodiques & réglés des aſtres, des productions de la terre, de l'accord étonnant des parties dans les animaux; ils oublient pour lors les loix du mouvement, les forces de l'attraction, de la répulſion, de la gravitation, & vont aſſigner tous ces grands phénomènes à une cauſe inconnue dont ils n'ont point d'idées. En-

fin dans la chaleur de leur imagination ils placent l'homme au centre de la nature; ils le ſuppoſent l'objet & la fin de tout ce qui exiſte; c'eſt pour lui que tout eſt fait; c'eſt pour le réjouir que tout a été créé; tandis qu'ils ne s'apperçoivent pas que très ſouvent la nature entière ſemble ſe déchaîner contre lui, & le deſtin s'obſtiner à en faire le plus malheureux des êtres. (94)

L'ATHÉISME n'eſt ſi rare que parce que tout conſpire à enivrer l'homme dès l'âge le plus tendre d'un enthouſiaſme éblouiſſant, ou à le gonfler d'une ignorance ſyſtématique & raiſonnée, qui eſt de toutes les ignorances la plus difficile à vaincre & à déraciner. La théologie n'eſt qu'une ſcience de mots qu'à force de les répéter on s'accoutume à prendre pour des choſes; dès qu'on veut les analyſer on trouve qu'ils ne préſentent aucun ſens véritable. Il eſt peu d'hommes dans le monde qui penſent, qui ſe rendent compte de leurs idées, qui aient des yeux pénétrans; la juſteſſe dans l'eſprit eſt un des dons les plus rares

(94) Les progrès de la ſaine phyſique ſeront toûjours funeſtes à la ſuperſtition à qui la nature donnera des démentis continuels. L'aſtronomie a fait diſparoître l'aſtrologie judicaire; la phyſique expérimentale, l'étude de l'hiſtoire naturelle & de la chimie, mettent les jongleurs, les prêtres, les ſorciers dans l'impoſſibilité de faire des miracles. La nature approfondie doit faire néceſſairement diſparoître le phantôme que l'ignorance avoit mis en ſa place.

que la nature faſſe à l'eſpèce humaine. Une imagination trop vive, une curioſité précipitée, ſont des obſtacles auſſi puiſſans à la découverte de la vérité que trop de flegme, que la lenteur de la conception, que la pareſſe de l'eſprit, que l'inhabitude de penſer. Tous les hommes ont plus ou moins d'imagination, de curioſité, de flegme, de bile, de pareſſe, d'activité; c'eſt du juſte équilibre que la nature a mis dans leur organiſation que dépend la juſteſſe de leur eſprit. Cependant, comme on l'a dit ci-devant, l'organiſation de l'homme eſt ſujette à changer, & les jugemens de ſon eſprit varient avec les changemens que ſa machine eſt forcée de ſubir: de là les révolutions preſque continuelles qui ſe font dans les idées des mortels, ſur-tout quand il s'agit des objets ſur leſquels l'expérience ne leur fournit aucuns points fixes pour s'appuyer.

POUR chercher & rencontrer la vérité, que tout s'efforce de nous cacher, que, complices de ceux qui nous égarent, nous voulons ſouvent nous diſſimuler à nous-mêmes, ou que nos terreurs habituelles nous font craindre de trouver, il faut un eſprit juſte, un cœur droit & de bonne foi avec lui-même, une imagination tempérée par la raiſon. Avec ces diſpoſitions nous découvrirons la vérité; elle ne ſe montre jamais ni à l'enthouſiaſte épris de ſes rêveries; ni au ſuperſtitieux nourri de mélancolie; ni à l'homme vain gonflé de ſon ignorance préſomptueuſe; ni à l'homme livré à la diſſipation & aux plaiſirs; ni au raiſonneur de mauvaiſe foi qui ne veut que ſe faire illuſion à lui-même. Avec ces diſpoſitions le phyſicien attentif, le géomètre, le moraliſte, le politique

litique, le théologien lui-même, quand ils chercheront ſincérement la vérité, trouveront que la pierre angulaire qui ſert de fondement à tous les ſyſtèmes religieux porte évidemment à faux. Le phyſicien trouvera dans la matière la cauſe ſuffiſante de ſon exiſtence, de ſes mouvemens, de ſes combinaiſons, de ſes façons d'agir toûjours réglées par des loix générales incapables de varier. Le géomètre calculera les forces de la matière, & ſans ſortir de la nature, il trouvera que pour expliquer ſes phénomènes, il n'eſt pas beſoin de recourir à un être ou à une force incommenſurable avec toutes les forces connues. Le politique, inſtruit des vrais mobiles qui peuvent agir ſur les eſprits des nations, ſentira qu'il n'eſt pas beſoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en eſt de réels pour agir ſur les volontés des citoyens, & les déterminer à travailler au maintien de l'aſſociation; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'eſt propre qu'à rallentir, ou même à troubler le jeu d'une machine auſſi compliquée que la ſociété. Celui qui ſera plus épris de la vérité que des ſubtilités de la théologie, s'appercevra bientôt que cette ſcience vaine n'eſt qu'un amas inintelligible de fauſſes hypothèſes, de pétitions de principes, de ſophiſmes, de cercles vicieux, de diſtinctions futiles, de ſubtilités captieuſes, d'argumens de mauvaiſe foi, dont il ne peut réſulter que des puérilités, ou des diſputes ſans fin. Enfin tout homme qui aura des idées ſaines de morale, de vertu, de ce qui eſt utile à l'homme en ſociété, ſoit pour ſe conſerver lui-même, ſoit pour conſerver le corps dont il eſt membre, reconnoîtra que les mortels n'ont beſoin pour découvrir leurs rapports & leurs devoirs

que de conſulter leur propre nature, & doivent bien ſe garder de les fonder ſur un être contradictoire, ou de les emprunter d'un modèle qui ne feroit que de leur troubler l'eſprit & les rendre incertains ſur leur façon d'agir.

Ainsi tout penſeur raiſonnable, en renonçant à ſes préjugés, peut ſentir l'inutilité & le faux de tant de ſyſtêmes abſtraits qui juſqu'ici n'ont ſervi qu'à confondre toutes les notions & à rendre douteuſes les vérités les plus claires. En rentrant dans ſa ſphère, quittant les régions de l'Empyrée, où ſon eſprit ne peut que s'égarer ; en conſultant la raiſon, tout homme découvrira ce qu'il a beſoin de connoître, & ſe détrompera des cauſes chimériques que l'enthouſiaſme, l'ignorance & le menſonge ont par-tout ſubſtituées aux cauſes véritables & aux mobiles réels qui agiſſent dans une nature dont l'eſprit humain ne peut jamais ſortir ſans s'égarer & ſans ſe rendre malheureux.

Les Déicoles & leurs théologiens reprochent ſans ceſſe à leurs adverſaires leur goût pour le *paradoxe* ou pour le *ſyſtême*, tandis qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées ſur des hypothèſes imaginaires, & ſe font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriſer la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs ſens, de ſoumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les diſciples de la nature ne ſeroient-ils donc pas autoriſés à leur dire, „ Nous n'aſſurons que ce „ que nous voyons ; nous ne nous rendons qu'à „ l'évidence ; ſi nous avons un ſyſtême, il n'eſt „ fondé que ſur des faits. Nous n'appercevons

» en nous-mêmes & partout que de la matière,
» & nous en concluons que la matière peut ſen-
» tir & penſer. Nous voyons dans l'univers tout
» s'exécuter par des loix méchaniques, par des
» propriétés, par des combinaiſons, par des mo-
» difications de la matière, & nous ne cherchons
» pas d'autre explication aux phénomènes que la
» nature nous préſente. Nous ne concevons qu'un
» monde ſeul & unique, où tout eſt enchaîné,
» où chaque effet eſt dû à une cauſe naturelle
» connue ou inconnue qui le produit ſuivant des
» loix néceſſaires. Nous n'affirmons rien qui ne
» ſoit démontré, & que vous ne ſoyez forcés
» d'admettre comme nous: les principes dont
» nous partons ſont clairs, ſont évidens, ce ſont
» des faits; ſi quelque choſe eſt obſcure ou inin-
» telligible pour nous, nous convenons de bonne
» foi de ſon obſcurité, c'eſt à-dire, des bornes
» de nos lumières, (95) mais nous n'imaginons
» aucune hypothèſe pour l'expliquer, nous con-
» ſentons à l'ignorer toûjours, ou nous attendons
» que le tems, l'expérience, les progrès de l'eſ-
» prit humain l'éclairciſſent. Notre manière de
» philoſopher n'eſt-elle pas la véritable? En ef-
» fet dans tout ce que nous avançons au ſujet de
» la nature nous ne procédons que de la même
» manière que nos adverſaires eux-mêmes procè-
» dent dans toutes les autres ſciences, telles que
» l'hiſtoire naturelle, la phyſique, les mathéma-
» tiques, la chymie, la morale, la politique.

(95) *Neſcire quædam magna pars eſt ſapientiæ.*

» Nous nous renfermons ſcrupuleuſement dans
» ce qui nous eſt connu par l'intermède de nos
» ſens, les ſeuls inſtrumens que la nature nous
» ait donnés pour découvrir la vérité. Que ſont
» nos adverſaires? Ils imaginent pour expliquer
» les choſes qui leur ſont inconnues des êtres plus
» inconnus encore que les choſes qu'ils veulent
» expliquer; des êtres dont ils avouent eux-mê-
» mes n'avoir nulle notion! Ils renoncent donc
» aux vrais principes de la logique, qui conſiſtent
» à procéder du plus connu au moins connu. Mais
» ſurquoi fondent-ils l'exiſtence de ces êtres à
» l'aide deſquels ils prétendent réſoudre toutes
» les difficultés? C'eſt ſur l'ignorance univerſelle
» des hommes, ſur leur inexpérience, ſur leurs
» terreurs, ſur leurs imaginations troublées, ſur
» un prétendu *ſens intime* qui n'eſt réellement que
» l'effet de l'ignorance, de la crainte, de l'inha-
» bitude de réfléchir par eux-mêmes & de l'habi-
» tude de ſe laiſſer guider par l'autorité. C'eſt,
» ô théologiens ſur des fondemens ſi ruineux
» que vous bâtiſſez l'édifice de votre doctrine.
» Après cela vous vous trouvez dans l'impoſſibi-
» lité de vous faire aucune idée préciſe de ces
» Dieux qui ſervent de baſe à vos ſyſtèmes, de
» leurs attributs, de leur exiſtence, de leur ma-
» nière d'être dans le lieu, de leur façon d'agir.
» Ainſi, de votre aveu même, vous êtes dans une
» ignorance profonde des premiers élémens, qu'il
» eſt indiſpenſable de connoître, d'une choſe que
» vous conſtituez comme la cauſe de tout ce qui
» exiſte. Ainſi, ſous quelque point de vue que
» l'on vous enviſage, c'eſt vous qui bâtiſſez des
» ſyſtèmes en l'air, & vous êtes les plus abſurdes

» de tous les ſyſtématiques ; car vous en rapportant à votre imagination pour créer une cauſe, » cette cauſe devroit au moins répandre de la lumière ſur tout ; c'eſt à cette condition qu'on » en pourroit pardonner l'incompréhenſibilité : » mais cette cauſe peut-elle ſervir à expliquer » quelque choſe ? Nous fait-elle mieux connoître l'origine du monde, la nature de l'homme, les facultés de l'ame, la ſource du bien » & du mal ? Non, ſans doute, cette cauſe imaginaire ou n'explique rien, ou multiplie par » elle-même les difficultés à l'infini, ou jette de » l'embarras & de l'obſcurité ſur toutes les matières dans leſquelles on la fait intervenir. Quelque ſoit la queſtion qu'on agite elle ſe complique auſſitôt qu'on y fait entrer le nom de Dieu : » ce nom ne ſe préſente dans les ſciences les plus » claires qu'accompagné de nuages qui rendent » compliquées & énigmatiques les notions les » plus évidentes. Quelles idées de morale nous » préſente votre divinité, ſur les volontés & ſur » l'exemple de laquelle vous fondez toutes les » vertus ? Toutes vos révélations ne nous la montrent-elles pas ſous les traits d'un tyran qui ſe » joue du genre-humain, qui fait le mal pour le » plaiſir de mal faire, qui ne gouverne le monde » que d'après les règles de ſes injuſtes caprices » que vous nous faites adorer ? Tous vos ſyſtêmes ingénieux, tous vos myſtères, toutes les » ſubtilités que vous avez inventées ſont-ils capables de laver votre Dieu ſi parfait des noirceurs dont le bon ſens doit le faire accuſer ? Enfin n'eſt-ce pas en ſon nom que vous troublez » l'univers, que vous perſécutez, que vous exter-

„ minez tous ceux qui refuſent de ſouſcrire aux
„ rêveries ſyſtématiques par vous décorées du
„ nom pompeux de religion. Convenez donc,
„ ô théologiens! que vous êtes, non ſeulement
„ des ſyſtématiques abſurdes, mais encore que
„ vous finiſſez par être atroces & cruels par l'im-
„ portance que votre orgueil & votre intérêt
„ mettent à des ſyſtèmes ruineux, ſous leſquels
„ vous accablez & la raiſon humaine & la féli-
„ cité des nations. "

CHAPITRE XIV.

Abrégé du code de la Nature.

Ce qui eſt faux ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit conſtamment ne peut-être fondé ſur la vérité, & doit être proſcrit à jamais. C'eſt donc ſervir l'eſprit humain & travailler pour lui que de lui préſenter le fil ſecourable à l'aide duquel il peut ſe tirer du labyrinthe où l'imagination le promène & le fait errer ſans trouver aucune iſſue à ſes incertitudes. La nature ſeule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, & lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les phantômes & les monſtres qui depuis tant de ſiècles exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en déſaiſiſſent un inſtant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égaremens. Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des reſſources qui ſont à leurs pieds: tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuſes, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obſtineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons ſur la terre; & leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la ſûreté, le repos néceſſaires à leur bonheur.

Mais les hommes, que leurs préjugés rendent

obſtinés à ſe nuire, ſont en garde contre ceux-mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils ſont dans des ſoupçons continuels, habitués à ſe défier d'eux-mêmes, à craindre la raiſon, à regarder la vérité comme dangereuſe, ils traitent comme des ennemis ceux-mêmes qui veulent les raſſurer: prémunis de bonne heure par l'impoſture, ils ſe croient obligés de défendre ſoigneuſement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, & de lutter contre tous ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entrouvrent un inſtant, la lumière les bleſſe, & ils s'élancent avec furie ſur celui qui leur préſente un flambeau dont ils ſont éblouis. En conſéquence l'athée eſt regardé comme un être malfaiſant, comme un empoiſonneur public; celui qui oſe réveiller les mortels d'un ſommeil léthargique où l'habitude les a plongés paſſe pour un pertubateur, celui qui voudroit calmer leurs tranſports frénétiques, paſſe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ſes aſſociés à briſer leurs fers ne paroît qu'un inſenſé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchaînés & pour trembler. D'après ces préventions funeſtes le diſciple de la nature eſt communément reçu de ſes concitoyens, de la même manière que l'oiſeau lugubre de la nuit que tous les autres oiſeaux, dès qu'il ſort de ſa retraite, pourſuivent avec une haîne commune & des cris différens.

Non, mortels, aveuglés par la terreur! L'ami de la nature n'eſt point votre ennemi; ſon interprète n'eſt point le miniſtre du menſonge; le deſtructeur de vos phantômes n'eſt point le deſtruc-

teur des vérités néceſſaires à votre bonheur ; le diſciple de la raiſon n'eſt point un inſenſé qui cherche à vous empoiſonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux terribles quivous épouvantent, c'eſt pour que vous ceſſiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne diſtinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il briſe ces idoles encenſées par la crainte ou enſanglantées par le fanatiſme & la fureur, c'eſt pour mettre en leur place la vérité conſolante propre à vous raſſurer. S'il renverſe ces temples & ces autels ſi ſouvent baignés de larmes, noircis par des ſacrifices cruels, enfumés par un encens ſervile, c'eſt pour élever à la paix, à la raiſon, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout tems un azyle, contre vos frénéſies, vos paſſions. & contre celles des hommes puiſſans qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans déifiés par la ſuperſtition, qui de même que vos Dieux, vous écraſent ſous un ſceptre de fer ; c'eſt pour que vous jouiſſiez des droits de votre nature ; c'eſt afin que vous ſoyez des hommes libres, & non des eſclaves pour toûjours enchaînés dans la miſère ; c'eſt pour que vous ſoyez enfin gouvernés par des hommes & des citoyens, qui chériſſent, qui protégent des hommes ſemblables à eux & des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'impoſture, c'eſt pour rétablir la vérité dans ſes droits ſi long-tems uſurpés par l'erreur. S'il détruit la baſe idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui juſqu'ici n'a fait qu'éblouir vos eſprits ſans corriger vos cœurs, c'eſt pour donner à la ſcience des mœurs une baſe inébranlable dans votre propre

nature. Oſez donc écouter ſa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'impoſture vous annonce au nom d'une divinité captieuſe qui contredit ſans ceſſe ſes propres volontés : Écoutez donc la nature, elle ne ſe contredit jamais.

« O vous ! dit-elle, qui d'après l'impulſion » que je vous donne, tendez vers le bonheur » dans chaque inſtant de votre durée, ne réſiſ- » tez point à ma loi ſouveraine. Travaillez à » votre félicité ; jouiſſez ſans crainte, ſoyez heu- » reux ; vous en trouverez les moyens écrits dans » votre cœur. Vainement, ô ſuperſtitieux ! cher- » ches-tu ton bien-être au delà des bornes de » l'univers où ma main t'a placé. Vainement le de- » mandes-tu à ces phantômes inexorables que ton » imagination veut établir ſur mon trône éternel ; » vainement l'attends-tu dans ces régions céleſtes » que ton délire a créés ; vainement comptes-tu » ſur ces Déités capricieuſes dont la bienfaiſance » t'extaſie, tandis qu'elles ne rempliſſent ton ſé- » jour que de calamités, de frayeurs, de gémiſ- » ſemens, d'illuſions. Oſe donc t'affranchir du » joug de cette religion, ma ſuperbe rivale, qui » méconnois mes droits ; renonce à ces Dieux » uſurpateurs de mon pouvoir pour revenir ſous » mes loix. C'eſt dans mon Empire que règne la » liberté. La tyrannie & l'eſclavage en ſont à » jamais bannis, l'équité veille à la ſûreté de » mes ſujets ; elle les maintient dans leurs droits ; » la bienfaiſance & l'humanité les lient par d'ai- » mables chaînes ; la vérité les éclaire ; & jamais » l'impoſture ne les aveugle de ſes ſombres nua- » ges.

„ REVIENS donc, Enfant transfuge; reviens à
„ la nature! Elle te conſolera, elle chaſſera de
„ ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces in-
„ quiétudes qui te déchirent, ces tranſports qui
„ t'agitent, ces haînes qui te ſéparent de l'hom-
„ me que tu dois aimer. Rendu à la nature, à
„ l'humanité, à toi-même, répands des fleurs ſur
„ la route de la vie; ceſſe de contempler l'ave-
„ nir; vis pour toi, vis pour tes ſemblables; deſ-
„ cends dans ton intérieur; conſidère enſuite les
„ êtres ſenſibles qui t'environnent, & laiſſe là
„ ces dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité.
„ Jouis, & fais jouir des biens que j'ai mis en
„ commun pour tous les enfans également ſortis
„ de mon ſein; aide les à ſupporter les maux aux-
„ quels le deſtin les a ſoumis comme toi-même.
„ J'approuve tes plaiſirs, lorſque ſans te nuire à
„ toi-même, ils ne ſeront point funeſtes à tes
„ frères, que j'ai rendus néceſſaires à ton propre
„ bonheur. Ces plaiſirs te ſont permis, ſi tu en
„ uſes dans cette juſte meſure que j'ai fixée moi-
„ même. Sois donc heureux, ô homme! La na-
„ ture t'y convie, mais ſouviens-toi que tu ne
„ peux l'être tout ſeul; j'invite au bonheur tous
„ les mortels ainſi que toi, ce n'eſt qu'en les ren-
„ dant heureux que tu le ſeras toi-même; tel eſt
„ l'ordre du deſtin; ſi tu tentois de t'y ſouſtraire,
„ ſonge que la haine, la vengeance & le remords
„ ſont toûjours prêts à punir l'infraction de ſes
„ décrets irrévocables.

„ SUIS donc, ô homme! dans quelque rang
„ que tu te trouves, le plan qui t'eſt tracé pour
„ obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre.
„ Que l'humanité ſenſible t'intéreſſe au ſort de

„ l'homme ton ſemblable ; que ton cœur s'atten-
„ driſſe ſur les infortunes des autres ; que ta main
„ généreuſe s'ouvre pour ſecourir le malheureux
„ que ſon deſtin accable ; ſonge qu'il peut un jour
„ t'accabler ainſi que lui ; reconnois donc que tout
„ infortuné a droit à tes bienfaits. Eſſuie ſur-
„ tout les pleurs de l'innocence opprimée ; que
„ les larmes de la vertu dans la détreſſe ſoient re-
„ cueillies dans ton ſein ; que la douce chaleur de
„ l'amitié ſincère échauffe ton cœur honnête ; que
„ l'eſtime d'une compagne chérie te faſſe ou-
„ blier les peines de la vie ; ſois fidèle à ſa ten-
„ dreſſe, qu'elle ſoit fidelle à la tienne ; que ſous
„ les yeux de parens unis & vertueux tes en-
„ fans apprennent la vertu ; qu'après avoir oc-
„ cupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieilleſſe
„ les ſoins que tu auras donnés à leur enfance
„ imbécille.

„ Sois juſte, parce que l'équité eſt le ſoutien
„ du genre-humain. Sois bon, parce que la bon-
„ té enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent,
„ parce que foible toi-même, tu vis avec des
„ êtres auſſi foibles que toi. Sois doux, parce que
„ la douceur attire l'affection. Sois reconnoiſ-
„ ſant, parce que la reconnoiſſance alimente &
„ nourrit la bonté. Sois modeſte, parce que l'or-
„ gueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Par-
„ donne les injures, parce que la vengeance éter-
„ niſe les haines. Fais du bien à celui qui t'ou-
„ trage, afin de te montrer plus grand que lui,
„ & de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré,
„ chaſte, parce que la volupté, l'intempérance
„ & les excès détruiront ton être & te rendront
„ mépriſable.

„ Sois citoyen, parce que ta patrie eſt néceſ-
„ ſaire à ta ſûreté, à tes plaiſirs, à ton bien-être.
„ Sois fidèle & ſoumis à l'autorité légitime, par-
„ ce qu'elle eſt néceſſaire au maintien de la ſocié-
„ té qui t'eſt néceſſaire à toi-même. Obéïs aux
„ loix, parce qu'elles ſont l'expreſſion de la vo-
„ lonté publique à laquelle ta volonté particuliè-
„ re doit être ſubordonnée. Défends ton pays,
„ parce que c'eſt lui qui te rend heureux & qui
„ renferme tes biens, ainſi que tous les êtres les
„ plus chers à ton cœur. Ne ſouffre point que
„ cette mère commune de toi & de tes conci-
„ toyens tombe dans les fers de la tyrannie, par-
„ ce que pour lors elle ne ſeroit plus qu'une pri-
„ ſon pour toi. Si ton injuſte patrie te refuſe le
„ bonheur; ſi ſoumiſe au pouvoir injuſte, elle
„ ſouffre qu'on t'opprime, éloigne toi d'elle en
„ ſilence; ne la trouble jamais.

„ En un mot ſois homme; ſois un être ſenſi-
„ ble & raiſonnable; ſois époux fidèle, père
„ tendre, maître équitable, citoyen zélé; tra-
„ vaille à ſervir ton pays par tes forces, tes ta-
„ lens, ton induſtrie, tes vertus. Fais part à
„ tes aſſociés des dons que la nature t'a faits;
„ répands le bien-être, le contentement & la joie
„ ſur tous ceux qui t'approchent: que la ſphère
„ de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits
„ réagiſſe ſur toi-même; ſois ſûr que l'homme
„ qui fait des heureux ne peut-être lui-même
„ malheureux. En te conduiſant ainſi, quelque
„ ſoient l'injuſtice & l'aveuglement des êtres
„ avec qui ton ſort te fait vivre, tu ne ſeras ja-
„ mais totalement privé des récompenſes qui te
„ ſeront dues; nulle force ſur la terre ne pour-

» ra du moins te ravir le contentement inté-
» rieur, cette ſource la plus pure de toute féli-
» cité; tu rentreras à chaque inſtant avec plaiſir
» en toi-même; tu ne trouveras au fond de ton
» cœur ni honte, ni terreur, ni remords; tu
» t'aimeras; tu ſeras grand à tes yeux; tu ſeras
» chéri, tu ſeras eſtimé de toutes les ames hon-
» nêtes, dont le ſuffrage vaut bien mieux que
» celui de la multitude égarée. Cependant ſi
» tu portes tes regards au dehors, des viſages
» contens t'exprimeront la tendreſſe, l'intérêt,
» le ſentiment. Une vie dont chaque inſtant
» ſera marqué par la paix de ton ame, & l'af-
» fection des êtres qui t'environnent, te con-
» duira paiſiblement au terme de tes jours; car
» il faut que tu meures; mais tu te ſurvis déjà
» par la penſée; tu vivras toûjours dans l'eſprit
» de tes amis, & des êtres que tes mains ont
» rendu fortunés; tes vertus y ont d'avance érigé
» des monumens durables. Si le ciel s'occupoit
» de toi, il ſeroit content de ta conduite, quand
» la terre en eſt contente.

» GARDE toi donc de te plaindre de ton ſort.
» Sois juſte, ſois bon, ſois vertueux & jamais
» tu ne peux être dépourvu de plaiſir. Garde
» toi d'envier la félicité trompeuſe & paſſagère
» du crime puiſſant, de la tyrannie victorieuſe,
» de l'impoſture intéreſſée, de l'équité vénale,
» de l'opulence endurcie. Ne ſois jamais tenté
» de groſſir la cour, ou le troupeau ſervile des
» eſclaves de l'injuſte tyran. Ne tente point
» d'acquérir à force de honte, d'avanies & de
» remords le fatal avantage d'opprimer tes ſem-
» blables; ne ſois point le complice mercénaire

» des oppreſſeurs de ton pays ; ils ſont forcés de
» rougir, dès qu'ils rencontrent tes yeux.

» CAR, ne t'y trompe pas, c'eſt moi qui pu-
» nis, plus ſûrement que les Dieux, tous les cri-
» mes de la terre ; le méchant peut échapper aux
» loix des hommes, jamais il n'échappe aux mien-
» nes. C'eſt moi qui ai formé & les cœurs & les
» corps des mortels ; c'eſt moi qui ai fixé les loix
» qui les gouvernent. Si tu te livres à des volup-
» tés infames, les compagnons de tes débauches
» t'applaudiront, & moi je te punirai par des in-
» firmités cruelles, qui termineront une vie
» honteuſe & mépriſée. Si tu te livres à l'intem-
» pérance, les loix des hommes ne te puniront
» point, mais je te punirai en abrégeant tes jours.
» Si tu es vicieux, tes habitudes funeſtes retom-
» beront ſur ta tête. Ces princes, ces divinités
» terreſtres, que leur puiſſance met au deſſus des
» loix des hommes, ſont forcés de frémir ſous les
» miennes. C'eſt moi qui les châtie ; c'eſt moi
» qui les remplis de ſoupçons, de terreurs, d'in-
» quiétudes : c'eſt moi qui les fais trembler au
» nom ſeul de l'auguſte vérité : c'eſt moi qui mê-
» me dans la foule de ces grands qui les entou-
» rent leur fais ſentir les aiguillons empoiſonnés
» du chagrin & de la honte. C'eſt moi qui ré-
» pands l'ennui ſur leurs ames engourdies, pour
» les punir de l'abus qu'ils ont fait de mes dons.
» C'eſt moi qui ſuis la juſtice incréée, éternelle ;
» c'eſt moi qui ſans acception des perſonnes ſçais
» proportionner le châtiment à la faute, le mal-
» heur à la dépravation Les loix de l'homme
» ne ſont juſtes que quand elles ſont conformes
» aux miennes ; leurs jugemens ne ſont raiſon-

„ nables que quand je les ai dictés ; mes loix seu-
„ les ſont immuables, univerſelles, irréforma-
„ bles, faites pour régler en tous lieux, en tout
„ tems le ſort de la race humaine.

„ SI tu doutois de mon autorité, & du pou-
„ voir irréſiſtible que j'ai ſur les mortels ; conſi-
„ dère les vengeances que j'exerce ſur tous ceux
„ qui réſiſtent à mes décrets. Deſcends au fond
„ du cœur de ces criminels divers dont le viſage
„ content couvre une ame déchirée. Ne vois-tu
„ pas l'ambitieux tourmenté nuit & jour d'une
„ ardeur que rien ne peut éteindre ? Ne vois-tu
„ pas le conquérant triompher avec remords &
„ régner triſtement ſur des ruines fumantes, ſur
„ des ſolitudes incultes & dévaſtées, ſur des mal-
„ heureux qui le maudiſſent ? Crois-tu que ce
„ tyran entouré de flatteurs qui l'étourdiſſent de
„ leur encens n'ait point la conſcience de la hai-
„ ne que ſes oppreſſions excitent & du mépris
„ que lui attirent ſes vices, ſon inutilité, ſes dé-
„ bauches ? Penſes-tu que ce courtiſan altier ne
„ rougiſſe point au fond de ſon ame des inſultes
„ qu'il dévore & des baſſeſſes par leſquelles il
„ achète la faveur ?

„ VOIS ces riches indolens en proie à l'en-
„ nui & à la ſatiété qui ſuit toûjours les plaiſirs
„ épuiſés. Vois l'avare, inacceſſible aux cris de
„ la miſère gémir exténué ſur l'inutile tréſor
„ qu'aux dépens de lui-même il a pris ſoin d'a-
„ maſſer. Vois le voluptueux ſi gai, l'intempé-
„ rant ſi riant, gémir ſecrétement ſur une ſanté
„ prodiguée. Vois la diviſion & la haine régner
„ entre ces époux adultéres. Vois le menteur &

le

„ le fourbe privés de toute confiance; vois l'hy-
„ pocrite & l'impoſteur éviter avec crainte tes re-
„ gards pénétrans & trembler au ſeul nom de la
„ terrible vérité. Conſidére le cœur inutilement
„ flétri de l'envieux qui ſéche du bien être des
„ autres, le cœur glacé de l'ingrat que nul bien-
„ fait ne rechaufe, l'ame de fer de ce monſtre
„ que les ſoupirs de l'infortune ne peuvent amol-
„ lir: regarde ce vindicatif qui ſe nourrit de fiel
„ & de ſerpens, & qui dans ſa fureur ſe dévore
„ lui-même: porte envie, ſi tu l'oſes, au ſom-
„ meil de l'homicide, du juge inique, de l'op-
„ preſſeur, du concuſſionnaire dont la couche
„ eſt infeſtée par les torches des furies..... Tu fré-
„ mis, ſans doute, à la vue du trouble qui agite
„ ce publicain engraiſſé de la ſubſtance de l'or-
„ phelin, de la veuve & du pauvre; tu trem-
„ bles en voyant les remors qui déchirent ces cri-
„ minels révérés que le vulgaire croit heureux,
„ tandis que le mépris qu'ils ont d'eux mêmes
„ vengent inceſſament les nations outragées. Tu
„ vois en un mot le contentement & la paix
„ bannis ſans retour du cœur des malheureux à
„ qui je mets ſous les yeux les mépris, l'infamie,
„ les châtimens qu'ils méritent. Mais non, tes
„ yeux ne peuvent ſoutenir les tragiques ſpecta-
„ cles de mes vengeances. L'humanité te fait
„ partager leurs tourmens mérités; tu t'attendris
„ ſur ces infortunés, à qui des erreurs, des ha-
„ bitudes fatales rendent le vice néceſſaire; tu
„ les fuis ſans les haïr, tu voudrois les ſecourir.
„ Si tu te compares avec eux, tu t'applaudis de
„ retrouver toujours la paix au fond de ton pro-
„ pre cœur. Enfin tu vois s'accomplir & ſur
„ eux & ſur toi le décret du deſtin, qui veut

» que le crime ſe puniſſe lui-même & que la ver-
» tu ne ſoit jamais privée de récompenſes. "

TELLE eſt la ſomme des vérités que renferme le code de la nature; tels ſont les dogmes que peut annoncer ſon diſciple: ils ſont préférables, ſans doute, à ceux de cette religion ſurnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel eſt le culte qu'enſeigne cette raiſon ſacrée, l'objet des mépris & des inſultes du fanatique, qui ne veut eſtimer que ce que l'homme ne peut ni concevoir ni pratiquer, qui fait conſiſter ſa morale dans des devoirs fictifs, ſa vertu dans des actions inutiles, & ſouvent pernicieuſes à la ſociété; qui, faute de connoître la nature qu'il a devant les yeux, ſe croit forcé de chercher dans un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie ſont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque ſociété, de toute l'eſpece humaine dans tous les tems, dans tous les pays, dans toutes les circonſtances. Son oulte eſt le ſacrifice des vices & la pratique des vertus réelles; ſon objet eſt la conſervation, le bien être & la paix des hommes; ſes récompenſes ſont l'affection, l'eſtime & la gloire, ou à leur défaut le contentement de l'ame & l'eſtime méritée de ſoi même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux; ſes châtimens ſont la haîne, les mepris, l'indignation que la ſociété réſerve toujours à ceux qui l'outragent, & auxquels la puiſſance la plus grande ne peut jamais ſe ſouſtraire.

LES nations qui voudront s'en tenir à une morale ſi ſage, qui la feront inculquer à l'enfance,

dont les loix la confirmeront ſans ceſſe, n'auront beſoin ni de ſuperſtions ni de chimeres : celles qui s'obſtineront à préférer des phantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas ſûr à la ruine. Si elles ſe ſoutiennent quelque tems, c'eſt que la force de la nature les ramenera quelquefois à la raiſon, en dépit des préjugés qui ſemblent les conduire à une perte certaine. La ſuperſtition & la tyrannie, liguées pour la deſtruction du genre humain, ſont ſouvent elles-mêmes forcées d'implorer les ſecours d'une raiſon qu'elles dédaignent, d'une nature avilie qu'elles écraſent ſous le poids de leurs divinités menſongeres. Cette religion, de tout tems ſi funeſte aux mortels, ſe couvre du manteau de l'utilité publique toutes les fois que la raiſon veut l'attaquer : elle fonde ſon importance & ſes droits ſur l'alliance indiſſoluble qu'elle prétend ſubſiſter entre elle & la morale, à qui elle ne ceſſe pourtant de faire la guerre la plus cruelle. C'eſt, ſans doute, par cet artifice qu'elle ſéduit tant de ſages ; ils croient de bonne foi la ſuperſtition utile à la politique & néceſſaire pour contenir les paſſions ; cette ſuperſtition hypocrite, pour maſquer ſes traits hideux, ſçut toujours ſe couvrir du voile de l'utilité & de l'égide de la vertu ; en conſéquence on crut qu'il falloit la reſpecter, & faire grace à l'impoſture, parce qu'elle s'eſt fait un rempart des autels de la vérité. C'eſt de ce retranchement que nous devons la tirer pour la convaincre aux yeux du genre humain de ſes crimes & de ſes folies ; pour lui arracher le maſque ſéduiſant dont elle ſe couvre ; pour montrer à l'univers ſes mains ſacrileges armées de poignards homicides, ſouillées du ſang des nations, qu'elle enivre de ſes fureurs ou qu'el-

le immole ſans pitié à ſes paſſions inhumaines.

La morale de la nature eſt la ſeule religion que l'interprete de la nature offre à ſes concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenues des préjugés qui ont ſi ſouvent troublé la félicité de leurs ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêtera point ſon organe à des chimeres trompeuſes qui ne ſont de ce monde qu'un ſéjour d'illuſions; l'adorateur de la vérité ne compoſera point avec le menſonge, ne fera point de pacte avec l'erreur, dont les ſuites ne ſeront jamais que fatales aux mortels; il ſçait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruiſe de fond en comble l'édifice ténébreux & chancelant de la ſuperſtition, pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient. Il ſçait que ce n'eſt qu'en extirpant juſqu'aux racines l'arbre empoiſonné qui depuis tant de ſiecles obombre l'univers, que les yeux des habitans du monde appercevront la lumiere propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs ames. Si ſes efforts ſont vains, s'il ne peut inſpirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir oſé le tenter. Cependant il ne jugera point ſes efforts inutiles, s'il a pu faire un ſeul heureux; ſi ſes principes ont porté le calme dans une ſeule ame honnête; ſi ſes raiſonnemens ont raſſûré quelques cœurs vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de ſon eſprit des terreurs importunes pour le ſuperſtitieux; d'avoir chaſſé de ſon cœur le fiel qui aigrit le zélé; d'avoir mis ſous ſes pieds les chimeres dont le vul-

gaire eſt tourmenté. Ainſi échappé de la tempête, du haut de ſon rocher, il contemplera les orages que les dieux excitent ſur la terre; il préſentera une main ſecourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix; il les ſecondera de ſes vœux; & dans la chaleur de ſon ame attendrie il s'écriera.

O NATURE! Souveraine de tous les êtres! & vous ſes filles adorables, vertu, raiſon, vérité! ſoyez à jamais nos ſeules divinités, c'eſt-à-vous que ſont dus l'encens & les hommages de la terre. Montre nous donc, ô nature! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais deſirer. Vertu! réchauffe-le de ton feu bienfaiſant. Raiſon! conduis ſes pas incertains dans les routes de la vie. Vérité! que ton flambeau l'éclaire. Réuniſſez, ô Déités ſecourables, votre pouvoir pour ſoumettre les cœurs. Banniſſez de nos eſprits l'erreur, la méchanceté, le trouble; faites régner en leur place la ſcience, la bonté, la ſérénité. Que l'impoſture confondue n'oſe jamais ſe montrer. Fixez enfin nos yeux, ſi longtems éblouis ou aveuglés, ſur les objets que nous devons chercher. Ecartez pour toujours & ces phantômes hideux & ces chimeres ſéduiſantes qui ne ſervent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la ſuperſtition nous plonge; renverſez le fatal empire du preſtige & du menſonge; arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont uſurpé ſur vous. Commandez ſans partage aux mortels; rompez les chaînes qui les accablent; déchirez le voile qui les couvre; appaiſez les fureurs qui les enivrent; briſez dans les mains ſanglantes de la tyrannie le ſceptre dont elle les écraſe; releguez ces Dieux

qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait ſortir. Inſpirez du courage à l'être intelligent ; donnez lui de l'énergie ; qu'il oſe enfin s'aimer, s'eſtimer, ſentir ſa dignité ; qu'il oſe s'affranchir, qu'il ſoit heureux & libre ; qu'il ne ſoit jamais l'eſclave que de vos loix ; qu'il perfectionne ſon ſort ; qu'il chériſſe ſes ſemblables ; qu'il jouiſſe lui-même ; qu'il faſſe jouir les autres. Conſolez l'enfant de la nature des maux que le deſtin le force de ſubir par les plaiſirs que la ſageſſe lui permet de goûter ; qu'il apprenne à ſe ſoumettre à la néceſſité ; conduiſez-le ſans allarmes au terme de tous les êtres ; apprenez-lui qu'il n'eſt fait ni pour l'éviter ni pour le craindre.

F I N.

RÉQUISITOIRE

Sur lequel eſt intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, qui condamne à être brûlés, différens Livres ou Brochures, intitulés :

1°. *La Contagion ſacrée*, ou *l'Hiſtoire Naturelle de la Superſtition* : 2°. *Dieu & les hommes* : 3°. *Diſcours ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt* : 4°. *Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrétienne* : 5°. *Examen impartial des principales Religions du monde* : 6°. *Le Chriſtianiſme dévoilé*, ou *Examen des principes & des effets de la Religion Chrétienne* : 7°. *Syſtême de la Nature*, ou *des Loix du monde phyſique & du Monde moral.*

Imprimé par ordre exprès du Roi.

MESSIEURS,

JUSQUES à quand abuſera-t-on de notre patience ? s'écrioit l'Orateur Romain, dans un

tems où la République expoſée à toutes les fureurs d'une faction prête à éclater, comptoit au nombre des conjurés les citoyens les plus illuſtres, mêlés avec la plus vile populace.

Ne pouvons-nous pas aujourd'hui adreſſer les mêmes paroles aux Écrivains de ce ſiècle, à la vue de cette eſpèce de confédération, qui réunit preſque tous les auteurs, en tout genre, contre la Religion & le Gouvernement? Il n'eſt plus poſſible de ſe le diſſimuler; cette ligue criminelle a trahi elle-même ſon ſecret. Son but principal eſt de détruire l'harmonie établie entre tous les ordres de l'Etat, & maintenue par la relation intime qui a toujours ſubſiſté entre la doctrine de l'Egliſe & les Loix politiques.

Oui, Meſſieurs, depuis l'extirpation des héréſies qui ont troublé la paix de l'Egliſe, on a vu ſortir des ténèbres un ſyſtême plus dangereux par ſes conſéquences que ces anciennes erreurs, toujours diſſipées à meſure qu'elles ſe ſont reproduites. Il s'eſt élevé au milieu de nous une ſecte impie & audacieuſe; elle a décoré ſa fauſſe ſageſſe du nom de Philoſophie; ſous ce titre impoſant, elle a prétendu poſſéder toutes les connoiſſances. Ses partiſans ſe ſont élevés en précepteurs du genre humain. *Liberté de penſer*, voilà leur cri, & ce cri s'eſt fait entendre d'une extrémité du monde à l'autre. D'une main, ils ont tenté d'ébranler le Trône; de l'autre, ils ont voulu renverſer les Autels. Leur objet étoit d'éteindre la croyance, de faire prendre un autre cours aux eſprits ſur les inſtitutions religieuſes & civiles; & la révolution s'eſt

pour ainſi dire opérée. Les proſélites ſe ſont multipliés, leurs maximes ſe ſont répandues : les Royaumes ont ſenti chanceler leurs antiques fondemens ; & les Nations, étonnées de trouver leurs principes anéantis, ſe ſont demandé par quelle fatalité elles étoient devenues ſi différentes d'elles-mêmes.

C'EST à la Religion ſur-tout que ces Novateurs ont cherché à porter les coups les plus funeſtes ; ils ſe ſont acharnés à déraciner la foi, à corrompre l'innocence, & étouffer dans les ames tout ſentiment de vertu.

CEUX qui étoient le plus faits pour éclairer leurs contemporains, ſe ſont mis à la tête des incrédules : ils ont déployé l'étendard de la révolte, &, par cet eſprit d'indépendance, ils ont cru ajouter à leur célébrité. Une foule d'écrivains obſcurs, ne pouvant s'illuſtrer par l'éclat des mêmes talens, a fait paroître la même audace ; & ils n'ont dû leur réputation qu'à la licence de leurs écrits, & au funeſte appât du pyrrhoniſme qu'ils ont préſenté.

TANTÔT ils ont fait de l'irréligion le fond même de leurs ouvrages ; tantôt ils l'ont mêlée dans des écrits obſcènes & voluptueux, comme pour l'inſinuer dans l'eſprit de la jeuneſſe, avec le charme des peintures laſcives, & pour faire tourner au profit de l'impiété le déſordre même qu'ils portoient dans les ſens.

LES cœurs purs, les ames honnêtes, ont été attirés par des maximes inſidieuſes, qui ſem-

bloient dictées par la bienfaiſſance; & la droiture de leurs ſentimens leur a fait illuſion, ſur des principes d'autant plus dangereux qu'ils paroiſſoient tendre au bonheur de l'humanité.

Avec les eſprits graves, on a pris le ton de la méthode & de la réflexion. On a préſenté des écrits légers & agréables aux eſprits frivoles & ſuperficiels. On a ſemé des doutes, que le ſimple n'étoit pas en état de réſoudre; & le ridicule a achevé d'entraîner ceux que les faux raiſonnemens n'avoient pu perſuader.

Cette ſecte dangereuſe a employé toutes les reſſources; &, pour éteindre la corruption, elle a empoiſonné, pour ainſi dire, les ſources publiques. Éloquence, Poëſie, Hiſtoire, Romans, juſqu'aux Dictionnaires, tout a été infecté; & nos théâtres eux-mêmes ont renforcé ces maximes pernicieuſes, dont le poiſon acquéroit un nouveau degré d'activité ſur l'eſprit national, par l'affluence des ſpectateurs & l'énergie de l'imitation. Enfin, la Religion compte aujourd'hui preſqu'autant d'ennemis déclarés, que la Litterature ſe glorifie d'avoir formé de prétendus Philoſophes; & le Gouvernement doit trembler, de tolérer dans ſon ſein une ſecte ardente d'incrédules, qui ſemble ne chercher qu'à ſoulever les peuples, ſous prétexte de les éclairer.

Nous n'ignorons pas à quelle haine nous nous expoſons, en oſant déférer aux Magiſtrats une cabale auſſi entreprenante qu'elle eſt nombreuſe. Mais quelque riſque qu'il puiſſe y avoir à ſe déclarer contre ces apôtres de la tolérance,

les plus intolérans des hommes, dès qu'on ſe refuſe à leurs opinions; nous remplirons le miniſtère qui nous eſt confié, avec l'intrepidité que donnent la défenſe de la vérité & l'amour du bien public.

NON, il ne nous eſt plus permis de garder le ſilence ſur ce déluge d'écrits, que l'irréligion & le mépris des Loix ont répandus depuis quelques années. Nous étions occupés à raſſembler toutes ces productions funeſtes, lorſque nous avons été informés que ce même déſordre avoit éxcité la juſte indignation de l'Aſſemblée générale du Clergé de France. Le Roi lui-même nous a fait connoître que les Evêques de ſon Royaume avoient porté aux pieds du trône, des plaintes également vives & reſpectueuſes, ſur l'audace effrénée des Ecrits irréligieux.

VOUS applaudirez, ſans doute, à une démarche que la Religion outragée attendoit du zèle de ſes premiers Miniſtres, & dont la piété du Roi annonçoit le ſuccès; & vous ne ſerez pas étonnés que joignant nos efforts à ceux de cette illuſtre Aſſemblée, nous portions aujourd'hui, dans le temple de la Juſtice, les mêmes plaintes & les mêmes vœux. Les Miniſtres, dépoſitaires de l'autorité de l'Egliſe, & les Magiſtrats, dépoſitaires de la puiſſance du Souverain, ſe doivent mutuellement l'exemple du zèle & de la vigilance, pour le maintien de la Religion. Le Ciel & les Loix ont dû confier aux Magiſtrats, auſſi-bien qu'aux Evêques, le ſoin honorable de la défendre, & de lui faire porter autant de reſpect par ſes ennemis, qu'elle

a de prix pour ſes véritables enfans : obligation d'autant plus étroite pour les Magiſtrats, que l'impiété n'attaque pas moins l'Etat que l'Egliſe, & que ſes attentats renverſent autant l'ordre civil que l'ordre ſpirituel.

TEL eſt cependant le reproche qu'on peut faire aux auteurs des ouvrages que nous venons de dénoncer à la Juſtice : ce ne ſont pas ſeulement les livres déjà flétris, qui continuent, malgré les anathèmes de la Religion, & malgré l'animadverſion des Tribunaux, à corrompre les mœurs : l'impiété féconde les eſprits, elle fait lever chaque jour des ſemences nouvelles, non moins pernicieuſes que les premières, & toujours répandues avec la même impunité. Elle dédaigne déjà la précaution de s'envelopper ſous des voiles, ſes blaſphèmes éclatent, les dépôts d'irréligion ſont dans toutes les mains, on les met à plus haut prix pour exciter la curioſité, & leur donner plus d'importance & plus d'attrait. Les femmes elles-mêmes, s'initient à ces connoiſſances d'impiété & de ſcepticiſme ; & négligeant les devoirs qui leur ſont propres, & qu'elles ſeules peuvent remplir, elles paſſent une vie oiſive dans la méditation de ces ouvrages ſcandaleux.

A PEINE ſont-ils devenus publics dans la Capitale, qu'ils ſe répandent comme un torrent dans les provinces, & dévaſtent tout ſur leur paſſage. Il eſt peu d'aſiles qui ſoient exempts de la contagion ; elle a pénétré dans les atteliers, & juſque ſous les chaumières : bientôt plus de foi, plus de religion & plus de mœurs : l'inno-

cence primitive s'eſt altérée ; le ſouffle brûlant de l'impiété a deſſéché les ames, & a conſumé la vertu. Le peuple étoit pauvre, mais conſolé ; il eſt maintenant accablé de ſes travaux & de ſes doutes : il anticipoit par l'eſpérance ſur une vie meilleure ; il eſt ſurchargé des peines de ſon état, & ne voit plus de terme à ſa misère, que la mort & l'anéantiſſement.

C'EST peu de voir multiplier les fruits malheureux de la fureur impie de nos propres Ecrivains ; il s'eſt établi un commerce de poiſon avec l'Etranger. Les haines nationales ſe taiſent devant l'impiété ; elle eſt devenue un lien funeſte qui réunit les eſprits les plus diviſés : elle ne craint pas même de violer la cendre des morts, de calomnier leur eſprit, & croit peut-être encore honorer leur mémoire. Elle les reſſuſcite pour tirer des noms connus qu'elle uſurpe, l'aſcendant dont elle a beſoin ; elle annonce ſa doctrine comme l'ouvrage d'un auteur décédé depuis pluſieurs années : par-là elle met le tombeau pour barrière entr'elle & les pourſuites qu'elle redoute, & jouit ainſi à la fois du Ciel qu'elle outrage, & de ſa Patrie qu'elle corrompt.

VOUS reconnoîtrez, Meſſieurs, cette impoſture ſacrilége dans deux des Ouvrages dont nous allons rendre compte.

ENTRE tous ceux qui ſe ſont diſtribués depuis quelque temps, nous avons choiſi les plus révoltans & les plus criminels. Ce ne ſont pas, ſans doute, les ſeuls dont la Religion ait à ſe

plaindre ; & il nous ſeroit facile de mettre ſous vos yeux une liſte effrayante des productions que notre ſiècle doit déſavouer : mais nous avons penſé qu'il ſuffiroit de vous préſenter ceux qui nous ont paru les plus propres à faire connoître le génie de l'impiété, le genre de vérités qu'elle attaque, le but qu'elle ſe propoſe, la marche qu'elle a ſuivie, & le danger imminent du mal, dont il eſt tems que la loi s'occupe, & qu'elle cherche le remède.

Nous ne nous attacherons pas à vous préſenter un examen détaillé & approfondi de tous ces différens Ouvrages ; nous ne ferons que donner une idée ſuccinte & générale des principes qu'ils renferment : la ſeule énonciation en ſera la première réfutation.

(1) Le premier de ces ouvrages eſt une invective amère contre la révélation priſe en elle-même : c'eſt une traduction de l'Anglois, & l'auteur s'eſt attaché à montrer la révélation comme une impoſture, comme une contagion ſacrée, dont tous les eſprits & tous les gouvernemens ont éprouvé les ſiniſtres effets, comme le fatal inſtrument dont l'ambition s'eſt ſervi pour opprimer la terre, & enfin comme une invention funeſte, incompatible avec la ſaine morale, & néceſſairement liée avec la ſervitude, le fanatiſme & la ſuperſtition.

(1) La contagion ſacrée, *ou* l'hiſtoire naturelle de la Superſtition : Ouvrage traduit de l'Anglois. *Prima, mali labes.* Londres, 1768.

(2) Le ſecond de ces écrits n'eſt dans ſa plus grande partie, qu'un tiſſu de ſarcaſmes contre la loi de Moyſe & la Religion Chrétienne, que l'auteur veut faire paſſer pour les productions les plus mépriſables de la folie humaine, tandis qu'il ne parle qu'avec reſpect ou indulgence des autres religions & des ſuperſtitions ſans nombre dont elles ſont infectées.

Jésu, *qui n'a jamais rien écrit*, dit cet auteur, *qui eſt venu ſi long-tems après Platon, & qui n'a paru que chez un peuple barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'aſſurément il ne connoiſſoit pas.*

Le *platoniſme eſt le père du chriſtianiſme, & la religion juive en eſt la mère : or quoi de plus dénaturé que de battre ſon père & ſa mère, &c.*

Tous les efforts de cet écrivain tendent à démontrer qu'*on a perverti horiblement la philoſophie*, & il finit par s'écrier que *le tems eſt venu de lui rendre enfin ſa première pureté.*

(3) Le troiſième eſt encore une traduction d'un ouvrage Anglois qui n'offre qu'une ſatyre contre les miracles opérés par Jéſus-Chriſt, & conſignés

---

(2) Dieu & les Hommes. Oeuvre théologique, mais raiſonnable; en XLIV Chapitres. Londres, 1770.

(3) Diſcours ſur les miracles de Jeſus-Chriſt : traduit de l'Anglois de Wo[illegible]. *Noſtrum eſt tantas componere lites.* XVIII. ſiècle.

dans nos livres ſaints : cette ſatyre eſt d'autant plus inſultante, que l'auteur s'eſt efforcé de l'appuyer du témoignage même des pères de l'égliſe, & de proteſtations ironiques de reſpect & d'attachement pour Jéſus-Chriſt & pour ſon Evangile.

(4) Le quatrième, attribué à un des Secrétaires perpétuels de l'Académie royale des Inſcriptions & belles-lettres, & qui n'a paru que, quand il n'a plus été en état de le déſavouer, a pour objet l'examen des motifs de crédibilité que les apologiſtes de la Religion chrétienne ont allégué en ſa faveur, & il n'en eſt aucun que malgré leur évidence, l'auteur ne cherche à affoiblir ou à détruire.

(5) Le cinquième, dans un examen prétendu impartial des principales Religions du monde, attaque tous les faits qui établiſſent la divinité du chriſtianiſme ; & par une injuſtice commune à tous les écrivains prévenus, il s'arme d'un côté d'un pyrrhoniſme outré, contre ce que la religion a de plus évident ; & de l'autre, il tombe dans une crédulité puérile ſur tout ce qu'il eſt obligé de ſuppoſer pour ſe diſpenſer de la foi.

---

(4) Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrétienne, par M. Fréret, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. *In*-12, 1767.

(5) Examen impartial des principales Religions du monde.

(6) L'auteur

(6) L'AUTEUR du ſixième croit avoir dévoilé le chriſtianiſme, en nous le repréſentant comme une religion de menſonge & de ſang, qui a rempli la terre de fables dangereuſes & de diſſentions cruelles; & il s'imagine en avoir rendu la morale odieuſe, parce qu'il l'a défigurée au gré de ſon imagination.

(7) LE ſeptième & le dernier des ouvrages que nous apportons à la cour eſt le comble du ſcandale, & couronne tous les attentats dont l'impiété eſt coupable envers l'état & la religion. Il nous a paru mériter une analyſe exacte, non-ſeulement parce qu'il réunit tous les blaſphèmes & les abſurdités des ſix premiers, qu'on s'eſt attaché a réduire en un corps de ſyſtème, dans lequel il faut ſuivre l'auteur relativement à la nature des objets qu'il examine, & au genre de preuves qu'il en rapporte; mais encore parce que la cabale philoſophique, dont il eſt devenu le code, annonce avec orgueil ce nouveau *Syſtème de la Nature*, comme devant anéantir tous les préjugés, rappeller l'univers entier à ſon état primitif, & faire rentrer le genre-humain dans tous ſes droits.

L'AUTEUR inconnu du *ſyſtème de la nature*,

(6) Le Chriſtianiſme dévoilé, *ou* Examen des principes & des effets de la Religion Chrétienne. *In*-8°. 1767.

(7) Syſtème de la Nature, *ou* des Loix du Monde phyſique & du Monde moral, par M. Mirabaud,

ſous le nom de M. Mirabaud, ſecrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie françoiſe n'a fait que répéter le ſyſtême d'Epicure. Pour fonder ſon athéiſme, il ſemble avoir pris à tâche de détruire tous les principes reçus, & de renouveller tous ceux qui avoient été preſcrits. Son ouvrage eſt diviſé en deux parties; dans la première, il examine ce que c'eſt que la matière & le mouvement; il traite enſuite de l'homme, de ſon origine & de ſa fin: de-là, il paſſe à la nature de l'ame. Cette diſcuſſion le conduit à agiter les fameuſes queſtions de la liberté, de l'immortalité, du dogme de la vie future, du fanatiſme, de la néceſſité & du ſuicide il finit par apprécier les devoirs de l'homme envers ſes ſemblables, par déterminer l'origine de la ſociété, & par fixer tous les droits de la ſouveraineté.

Dans la ſeconde partie, l'auteur traite de la religion, de l'exiſtence de Dieu, des preuves de cette exiſtence; du déiſme & de l'optimiſme, de l'utilité de la théologie, & de l'inutilité de la conduite de hommes envers Dieu: enfin il termine par l'apologie de l'athéiſme, & préſente à ſes lecteurs un abrégé du code de la nature.

Tels ſont tous les objets renfermés dans les deux volumes intitulés *ſyſtême de la nature*, ou *des Loix du monde phyſique & du monde moral.* Suivons l'auteur dans la gradation qu'il a voulu lui-même donner à ſes idées.

Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe. Londres, 1770.

La première partie (*) commence par renouveller le ſyſtème de Lucrèce, auquel l'auteur n'a fait, pour ainſi dire, que donner plus d'étendue. Il poſe pour principe que la *matière eſt éternelle & néceſſaire* (1).... *qu'elle a toujours exiſté* (2).... *que le mouvement lui eſt eſſentiel* (3). *Il définit le mouvement, une façon d'être qui découle néceſſairement de l'eſſence de la matière*; elle *ſe meut par ſa propre énergie* (4). D'un autre côté, il donne pour maxime que tout corps eſt mû par un autre corps qui le frappe; *ainſi il n'y a aucun mouvement ſpontané dans la nature* (5). Le mouvement ſe communique d'un corps à un autre, par une ſuite d'impulſions continuées à l'infini: de-là, il s'enſuit que le mouvement vient d'une cauſe intérieure à la nature, puiſqu'il lui eſt *eſſentiel*, & qu'il vient en même tems d'une cauſe extérieure, puiſqu'il lui eſt donné *par impulſion*: contradiction choquante, ſur laquelle tout le ſyſtême eſt établi.

Il ſoutient, qu'il n'y a dans l'univers ni ordre ni déſordre, *parce que tout eſt néceſſaire dans la Nature* (6); ni bien ni mal phyſique, ni bien ni mal moral, puiſque la nature n'eſt pas une *intelligence* (7), qui puiſſe avoir un but & ſe propoſer un deſſein: tout eſt néceſſaire, parce que tout *ce qui exiſte eſt une ſuite des pro-*

---

* De la matiere & du mouvement, *Tom. I. chap.* 11.

(1) Page 28 & 81. [2] Page 27 & 31. [3] Page 27. [4] Page 21. [5] Page 16. [6] Page 56. [7] Page 69.

priétés inhérentes à la matière éternelle (8); tout eſt ce qu'il peut être, & ne ſauroit être autrement; ce n'eſt pas le hazard (9) *ni une cauſe aveugle* qui conduit l'univers, c'eſt la néceſſité: nouvelle contradiction; une cauſe privée *d'intelligence* eſt *une cauſe aveugle*, & qui agit néceſſairement au hazard.

De l'examen de la matière & du mouvement, l'auteur paſſe à l'examen de la nature (*) de l'homme. Il établit que l'*homme eſt un être purement phyſique* (10) ..... *La matière inanimée peut paſſer à la vie, qui n'eſt elle-même qu'un aſſemblage de mouvemens* (11).... *L'homme eſt une production de la Nature* (12) *qui reſſemble à certains égards à tous les autres êtres, & ſe trouve ſoumiſe aux mêmes loix..... Le mouvement le fait naître, le ſoutient & le détruit* (13)..... *c'eſt un tout organiſé, compoſé de différentes matières* (14).... *L'homme eſt une ſuite néceſſaire du débrouillement de notre globe* (15).... La différence de l'homme & de la bête ne ſe tire que de leurs organiſations. *C'eſt ainſi que le papillon commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait ſortir un ver qui devient chryſalide, & puis ſe change en un inſecte ailé que nous voyons s'orner des plus vives couleurs; parvenu à cette*

---

[8] Page 70. [9] *Idem.* [*] De l'Homme, de ſon origine & de ſa fin, *Tom. I. Chap. VI.* [10] Chap. I. page 2. [11] Chap. II. page 23 & 24. [12] Chap. IV. page 80. [13] Chap. IV. page 76. [14] Page 80. [15] *Idem.*

forme, il ſe reproduit & ſe propage; enfin dépouillé de ſes ornemens, il eſt forcé de diſparoître, après avoir rempli la tâche que la nature lui impoſoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracé aux êtres de ſon eſpèce (16)..... *Il en eſt de même de l'homme, qui dans tous ſes progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à ſon organiſation, & aux matières dont la nature l'a compoſé* (17).

L'auteur, ſi hardi dans ſes aſſertions, n'oſe décider ſi l'homme a toujours exiſté, s'il a toujours été le même, ſi l'eſpèce a changé, ou ſi elle changera dans la ſuite. Il répond *à ceux qui pour trancher la difficulté, prétendent que l'eſpèce humaine deſcend d'un premier homme & d'une première femme, créés par la divinité; que nous avons quelques idées de la nature, mais que nous n'en avons aucunes de la divinité ni de la création; & que ſe ſervir de ces mots, c'eſt ne dire qu'en d'autres termes, que l'on ignore l'énergie de la nature, & qu'on ne ſait pas comment elle a pu produire les hommes que nous connoiſſons* (18).... Et il finit par conclure que l'homme qui, *dans ſa folie, prend arrogamment le titre de Roi de la nature* (19),.... *n'a aucune raiſon pour ſe croire un être privilégié* (20).

Si l'auteur nous préſente la formation de l'homme comme une ſuite néceſſaire des loix de la

[16] Chap. 1. page 4. [17] Chap. 1. page 4. [18] Chap. IV. page 89. [19] Page 88. [20] Page 89.

nature & du mouvement, il nous fait enviſager de même ſa deſtruction. Elle eſt une conſéquence de la manière dont il s'eſt formé. *La mort n'eſt que le ſommeil de la vie ; ce ſommeil ne ſera troublé par aucun ſonge déſagréable, un reveil fâcheux ne le ſuivra jamais ; mourir c'eſt rentrer dans cet état d'inſenſibilité où nous étions avant de naître* (21).

Quoique l'auteur enſeigne que tout finit avec l'homme, & que la diſſolution de ſa machine eſt la fin totale de ſon être, il paroît néanmoins revenir ſur lui-même ; & comme il avoit établi que *la matière inanimée peut paſſer à la vie, qui n'eſt elle-même qu'un aſſemblage de mouvemens*, cette première hypothèſe lui fait admettre une eſpèce de (*) métempſycoſe pour reproduire l'homme qui vient de s'anéantir. *Des loix auſſi néceſſaires*, dit-il, *que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le ſein de la nature, d'où elle nous avoit tiré pour nous reproduire ſous quelque forme nouvelle ..... ſans nous conſulter, elle nous plaça, pour un tems, dans le rang des êtres organiſés ; ſans notre aveu elle nous obligera d'en ſortir, pour nous placer dans un autre rang* (22). Et dans un autre endroit il avoit déjà dit, que le mouvement détruit l'homme, & *l'oblige de rentrer dans le ſein d'une nature qui bientôt le reproduira épars ſous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ſes*

(21) Chap. XIII. page 267, 268. (*) Métempſycoſe. (22) Chap. XIII. page 268.

parties parcourra de même les différentes périodes ; auſſi néceſſairement que le tout avoit parcouru ceux de ſon exiſtence précédente (23).

Voilà donc tout le ſyſtême de cet auteur ſur la nature de l'homme, ſur ſon origine & ſur ſa fin. De ſa nature il n'eſt que matière, il doit ſa naiſſance au mouvement, il finit par défaut de mouvement ; & ce mouvement, après ſa deſtruction, le perpétue & le renouvelle ſous une forme différente ; en ſorte que tout ce qui exiſte eſt néceſſairement le même que ce qui a déjà exiſté, mais modifié d'une manière différente.

APRES avoir déterminé la nature de l'homme, l'auteur examine la nature (*) de l'ame. Il prétend que les anciens Philoſophes, de même que les *premiers Docteurs du Chriſtianiſme, n'ont eu de l'ame que des idées matérielles* (24) .... *C'eſt à force de raiſonner ſur de faux principes, que l'ame, ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, ſont devenus de pures chimères, de purs eſprits, de purs êtres de raiſon* (25).

Le dogme de la ſpiritualité ne nous offre qu'une idée vague, ou plutôt qu'une abſence d'idées .... Eſt-il donc vrai, s'écrie-t-il, *que l'on puiſſe ſe figurer un Etre qui, n'étant pas matière, agit pourtant ſur la matière !... Eſt-il poſſible de concevoir*

(23) Chap. IV. page 76. (*) De l'ame & de la ſpiritualité, *Tom. I. Chap.* VII. [24] Page 96. [25] Page 97.

l'union du corps & de l'ame ! ... Eſt-ce de bonne foi réſoudre ces difficultés, de dire que ce ſont des effets de la toute-puiſſance d'un Etre encore plus inconcevable que l'ame humaine ! ... Faire intervenir la divinité, n'eſt-ce pas avouer ſon ignorance, ou le deſſein de nous tromper (26) !

De l'examen phyſique que l'auteur fait de notre ame, il infère que l'homme n'a pas *d'autre ame que le cerveau ; toutes les facultés intellectuelles que l'on attribue à l'ame, ſe réduiſent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui eſt viſiblement en nous le ſiége du ſentiment, & le principe de toutes nos actions* (27).

Il ſuffit de ſavoir que *l'ame ſe meut & qu'elle ſe modifie par les cauſes matérielles qui agiſſent ſur elle, pour être autoriſé à conclure que toutes ſes opérations prouvent qu'elle eſt matérielle* (28). Ainſi, par une nouvelle contradiction, l'Auteur établit que des perceptions, des idées, des motifs, peuvent agir ſur le cerveau & le mettre en mouvement ; cependant il avoit déjà poſé pour principe, que la matière ſeule pouvoit agir ſur la matière, & l'on ne pourra jamais prétendre que la penſée, le jugement, la réflexion, ſoient des êtres matériels & vraiment exiſtans.

---

[26] Page 98, [27] Chap. VIII. page 117. [28] Page 118.

SELON cet auteur, (*) l'homme n'eſt pas libre, il eſt néceſſairement déterminé par l'impreſſion des objets extérieurs, par les idées qui ſe ſont arrangées dans ſon cerveau, à ſon inſçu. *Pour être libre, il faudroit qu'il fût tout ſeul plus fort que la Nature entière, ou il faudroit qu'il fût hors de la Nature, qui toujours en action ſur elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embraſſe, d'agir & de concourir à ſon action générale* (29).

LA volonté eſt une modification dans le cerveau ; la penſée, la réflexion, le raiſonnement, le choix ne ſont que des mouvemens & des mouvemens néceſſaires ; & l'on ne peut citer un ſeul moment dans la vie ou l'homme ſoit vraiment libre. *C'eſt pour juſtifier la Divinité du mal qui ſe fait dans le monde, qu'on a imaginé le ſyſtême de la liberté* (30).

MALGRÉ ce défaut de liberté, cette impoſſibilité dans le choix, l'auteur ſuppoſe néanmoins que les cauſes morales peuvent agir ſur la volonté de l'homme. Les loix, les peines, les récompenſes ſervent ſouvent à le déterminer dans l'embarras du choix : ainſi, en refuſant à l'homme la liberté qui eſt ſon plus noble apanage, l'auteur argumente continuellement contre l'homme comme s'il étoit réellement libre.

IL remplace la liberté par le fataliſme ; il en-

---

[*] De la liberté de l'Homme. *Tom. I. Chap* XI.
[29] Page 89. [30] Page 220 à la note.

tend par fatalité l'*ordre éternel*, *immuable*, *néceſſaire*, *établi dans la nature* (31) *toutes nos actions ſont ſoumiſes à cette fatalité ; la néceſſité qui règle les mouvemens du monde phyſique, règle auſſi ceux du monde moral..... & les hommes reſſemblent à des nageurs qui ſont forcés de ſuivre le courant qui les emporte* (32).

PAR cette comparaiſon, l'auteur prétend prouver que le fataliſme eſt la règle conſtante des phénomènes du cœur humain, que la néceſſité eſt le reſſort caché du mécaniſme de notre volonté, de notre entendement, de nos penſées, & généralement de toutes nos actions : cependant le deſir du bonheur actuel eſt, ſelon l'Auteur, le ſeul mobile des actions de l'homme. *La vertu n'eſt autre choſe, que ce qui eſt conſtamment utile, le vice eſt tout ce qui eſt nuiſible* (33). L'homme ne peut agir que pour ſon intérêt : *il eſt injuſte de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être ſans ſe rendre malheureux ; dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice* (34). Tout dépend de l'opinion, & ce principe doit être la baſe de la morale, de l'éducation, de la politique & de la légiſlation.

PAR une conſéquence tirée de la matérialité de notre ame, l'auteur ne craint pas d'avancer que (*) l'immortalité eſt une chimère : tout meurt

(31) Page 222. (32) *Ibid.* (33) Chap. IX. page 135. (34) Page 152. (*) De l'Immortalité & du dogme d'une vie à venir.

avec le corps. Le desir de vivre dans la mémoire des hommes est néanmoins utile, il est essentiel de l'exciter dans tous les cœurs : mais la croyance d'une vie à venir est absolument inutile aux mœurs. *Le dogme insensé d'une vie future empêche les hommes de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale, leurs sciences...* (35); *c'est une des erreurs les plus fatales, dont le genre humain soit infecté. Ce dogme a plongé les nations dans l'engourdissement & dans l'indifférence, ou bien il les a précipitées dans un enthousiasme furieux, qui les a portées à se déchirer elles-mêmes pour mériter le Ciel* (36).

Il faut écarter le préjugé qui ne peut former que des fanatiques & des furieux. La morale & les loix suffisent pour rendre l'homme heureux, ou pour le contenir : toute la nature nous enseigne à attendre la mort avec constance comme une suite nécessaire des révolutions qu'elle éprouve. Mourir, c'est finir; à ce moment, l'*enthousiaste a des espérances, le superstitieux a des craintes, un cœur raffermi par la raison, ne redoute pas une mort qui détruira tout sentiment* (37); il est même en droit de la prévenir : dès que l'homme est malheureux dans ce monde, il lui est permis d'en sortir (*); la crainte de la mort est une foiblesse, & la nature lui commande le suicide.

---

(35) Chap. XIII. page 273 (36) *Ibid.* page 274.
(37) Page 302. (*) Du Suicide.

La honte ou l'indigence, la perfidie de ſes amis, l'infidélité de ſa femme, l'ingratitude de ſes enfans, une paſſion impoſſible à ſatisfaire, le chagrin, le remords, la mélancolie, le déſeſpoir, tout devient pour lui un motif légitime de renoncer à la vie. *Un fer eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte aux malheureux..... lorſque rien ne ſoutient plus l'amour de ſon être, vivre eſt le plus grand des maux, & mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſtraire* (38).

Les idées d'un Dieu vengeur & terrible, d'une vie à venir, d'un bonheur différent de celui que nous goûtons ici bas, ſont la vraie ſource des maux de l'homme, de l'ignorance dans laquelle il croupit, des craintes & de l'eſclavage où il eſt réduit.

En effet, l'auteur nie expreſſément que les obligations de l'homme ſoient une ſuite de ſa relation avec la divinité. Les Dieux que la crainte a formés, ſont inviſibles ; par conſéquent ils ne peuvent être qu'une puiſſance imaginée gratuitement : ce ſont *ces Dieux inviſibles qui furent les modèles de la conduite de l'homme, ... les Tyrans ſeuls ont profité de la Religion & des ténèbres qu'elle répandoit ſur l'eſprit humain. ... Les Nations n'ont connu ni la nature, ni la raiſon, ni la vérité* (39) ; elles ſont tombées de la liberté dans l'eſclavage, faute d'avoir connu leurs

[38] Chap. XIV. pages 303, 306. [39] Chap. XIV. page 344.

droits & leurs beſoins ; & elles ont ſacrifié leur bien-être au caprice de ceux qui les gouvernoient. (*) *L'homme a toujours ignoré le but & l'aſſociation du Gouvernement ; il s'eſt ſoumis ſans réſerve à des hommes comme lui, que ſes préjugés lui ont fait regarder comme des êtres d'un ordre ſupérieur ; ceux-ci ont profité de ſon erreur pour l'aſſervir, le corrompre & le rendre victime & miſérable* (40), ... *d'où l'on voit que c'eſt à l'ignorance de la nature que ſont dues ces puiſſances inconnues, ſous leſquelles le genre humain a ſi long-tems tremblé* (41).

D'après ces aſſertions, l'auteur balance les droits de l'homme ſur ſon ſemblable : *ils ne peuvent être fondés que ſur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'eſpérer ; ſans cela le pouvoir qu'il exerce ſur lui, ſeroit une violence, une uſurpation, une tyrannie manifeſte* (42).

Tout Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la ſociété, & n'étant établi que pour ſon bien, il eſt évident qu'elle peut révoquer ſon pouvoir quand ſon intérêt l'exige, changer la forme de ſon gonvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle a confié à ſes Chefs, ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité ſuprême, par la loi immuable de la nature, qui veut que la partie ſoit ſubordonnée au tout (43).

---

[*] De la Société. [40] Chap. I. page 7. [41] *Idem*, page 6. [42] Chap. XIV, page 340. [43] Chap. IX. p. 142.

De ce principe, l'auteur tire la conſéquence que *les Souverains ſont les Miniſtres de la ſociété, ſes Interprêtes* (44) ..... Il entre enſuite dans le détail des devoirs de la Souveraineté. *Par un pacte, ſoit exprimé, ſoit tacite, les Souverains s'engagent..... à s'occuper du bien être de la ſociéte ; ce n'eſt qu'à ces conditions que cette ſociété conſent d'obéir..... Nulle ſociété ſur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ſes Chefs le droit de lui nuire..... une telle conceſſion ſeroit annulée par la nature, qui veut que chaque ſociété, ainſi que chaque individu, ... tende à ſe conſerver, & ne puiſſe conſentir à ſon malheur permanent* (45).

(*) Ainſi, dans les principes de l'auteur, l'autorité n'eſt fondée que ſur le bonheur qu'elle s'engage à procurer au peuple. Le pacte qui lie les Sujets au Souverain eſt conditionnel ; s'il ne remplit pas l'engagement qu'il a contracté, le peuple eſt en droit de le révoquer, & de former un nouveau Gouvernement & de nouvelles loix.

Il va plus loin encore. *Les Chefs qui nuiſent à la ſociété, perdent le droit de lui commander* (46) ; mais, ajoute-t-il, *une ſociété opprimée ne contient que des oppreſſeurs & des eſclaves* (47).

C'eſt par ſuite de l'abus du pouvoir, que *les*

---

(44) *Idem.* page 143. [45] *Idem, ibid.* [*] Desdroits de la Souveraineté. [46] Chap. IX. page 144. [47] *Idem.*

Souverains ſe ſont rendus les maîtres abſolus des ſociétés. Méconnoiſſant la vraie ſource de leur pouvoir, ils ont prétendu le tenir du Ciel, n'être comptable qu'à lui de leurs actions, ... : en un mot, être des Dieux ſur la terre (48).

De-là l'aviliſſement des nations & leur ſoumiſſion aux volontés de leur Chef. *Les loix ne furent plus que l'expreſſion de leurs caprices*, & l'intérêt du Souverain.... Inſenſiblement la liberté, *la juſtice, la ſûreté, la vertu furent bannies* (49).

La politique tourna les forces de la ſociété contre tous ſes membres, & *une habitude ſtupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes* (50).

Voila par quels degrés l'auteur fait paſſer la puiſſance Souveraine; & ſur cette expoſition il poſe en principe que tout *homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant* (51).

La conſéquence de ce principe eſt, ſelon l'auteur, que *la crainte eſt le ſeul obſtacle que la ſociété puiſſe oppoſer aux paſſions de ſon Chef; .... elle doit limiter ſon pouvoir . . . . . parce que le fardeau de l'adminiſtration eſt trop grand pour être porté par un ſeul homme, ... que l'étendue de ſon pouvoir rendra toujours méchant* (52).

De ces principes, l'auteur fait ſortir une foule

(48) Page 145. (49) Chap. IX. page 145. (50) *Idem, ibid.* (51) *Idem, ibid.* (52) *Idem*, page 146.

de maximes ſéditieuſes, & vomit contre les Souverains des invectives que nous ne répéterons pas dans ce lieu ſacré où la majeſté de nos Rois réſide habituellement ; nous craindrions trop de ſouiller les voûtes du Sanctuaire, où elles ne pourroient être entendues ſans horreur. Leur donner cette indiſcrète publicité, ce ſeroit en multiplier le ſcandale : ſi la Cour veut parcourir le corps entier de cet ouvrage, elle les trouvera *tome I. chap.* IX, *p.* 142 *& ſuiv. chap.* XIV, *p.* 292 ; *chap.* XVI, 336 *& ſuiv. tome II, chap.* VIII, *p.* 241, *&* 247 ; *chap.* IX, *p.* 278, 281 *& ſuiv.*

De cet abrégé du plan de l'auteur dans ſon premier volume, ſi nous paſſons à la ſeconde partie, nous voyons qu'il s'eſt propoſé de diſcuter l'origine, les dogmes, les preuves & les effets de la Religion.

Le premier pas de l'auteur dans cette nouvelle carrière, eſt l'examen de l'exiſtence de la Divinité.

Lucrece, ce fameux Matérialiſte de l'antiquité, commence par établir que la crainte créa les Dieux : *Primus in orbe Deos fecit timor.* L'auteur du Syſtême de la nature adopte le même principe : il prétend *que ce fut dans le ſein de l'ignorance, des allarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puiſé leur première notion ſur la Divinité.....* & nous tremblons aujourd'hui, parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années.

Ainsi

Ainsi l'idée de]*] Dieu eſt venue aux humains, de l'ignorance des cauſes naturelles, de la crainte que l'homme a reſſentie en voyant la multitude des maux qui l'environnent, & des révolutions terribles que l'Univers a éprouvées, *& c'eſt toujours dans l'attelier de la triſteſſe, que l'homme malheureux a façonné le fantôme dont il a fait ſon Dieu.* (53).

Si l'homme avoit été heureux, il n'eût jamais penſé à la Divinité. *Il regarde le bien-être comme une dette de la Nature, & les maux comme une injuſtice qu'elle lui fait. Perſuadé que cette Nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fît ſouffrir ſi elle n'étoit mue par une force ennemie de ſon bonheur. qui eût des raiſons pour l'affliger & le punir* (54). D'où l'auteur conclut que le mal, encore plus que le bien, fut le motif des recherches de la Divinité. *En réfléchiſſant ſur la Divinité, ce fut toujours ſur la cauſe de ſes maux que l'homme médita..... Obſtiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la Nature* (55) ..... *& c'eſt ſur les débris de cette Nature qu'il éleva le coloſſe imaginaire* (56) qu'il a toujours encenſé.

Sous le nom de Dieu, les hommes n'ont jamais entendu que la cauſe inconnue des phénomènes naturels; *& cet être abſtrait & méta-*

[*] Des notions de la Divinité. [53] Tome II. Chap. 1. page 11. [54] Chap. *idem*, page 21. [55] Chap. *idem*, page 22. [56] Chap. *idem*, page 26.

phyſique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leur contemplations éternelles (57).

C'EST d'après lui-même que l'homme créa ſa divinité; *l'ame* qu'il s'étoit donnée, *ſervit de modèle à l'ame univerſelle* (58); .... *& l'homme dans ſon Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme comme lui* (59).

MAIS quelle que ſoit cette cauſe inconnue qui anime toute la nature, en la ſuppoſant ſpirituelle, l'homme l'a rendue inconcevable; il n'en exprime les attributs que par des négations. *Dire que Dieu eſt un être immatériel, infini, immenſe, inétendu, incompréhenſible, &c. c'eſt combiner des mots vagues & indéterminés*; un être de cette nature eſt un pur néant, *& l'on crut avoir fait un Dieu, tandis que l'on fit une chimère; voilà, cependant*, s'écrie l'auteur, *voilà les matériaux dont la Théologie ſe ſert pour compoſer le fantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre humain de tomber à genoux* (60).

LES qualités morales que l'on prête à la Divinité, l'intelligence, la ſageſſe, la bonté, la juſtice, &c. ſont empruntées de l'homme. Elles ſe contrediſent & ſont démenties dans l'ordre ordinaire de la nature. *Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être ſoumis à un Dieu parfaitement bon; un monde où l'homme éprouve*

(57) Chap. II. page 38. (58) Chap. *idem*, page 39. (59) Chap. *idem*, page 40. (60) Chap. III. pages 58 & 59.

tant de biens ; ne peut être ſoumis à un Dieu méchant. Delà deux principes oppoſés l'un à l'autre. Ou le même Dieu eſt alternativement bon & méchant ; ou il faut avouer qu'il ne peut agir autrement ; alors il eſt inutile de l'adorer & de le prier (61).

Un être revêtu tout-à-la-fois de tant de qualités diſcordantes, ſera toûjours un être indéfiniſſable, il ſera par conſéquent un être de raiſon ; & ſans chercher à concilier la juſtice de cet être avec ſa bonté ; l'hypothèſe de la liberté de l'homme ne ſatisfait en aucune manière à l'objection de l'origine du mal qui eſt ou étranger à la machine, ou qui en eſt une ſuite néceſſaire & indiſpenſable.

(*) *Qu'eſt-ce qu'un être qui peut tout & qui ne doit rien à perſonne ; qui dans ſes décrets éternels peut les choiſir ou les rejetter ; les prédeſtiner au bonheur ou au malheur ; qui eſt en droit de les faire ſervir de jouets à ſes caprices ; & de les affliger ſans raiſon ; qui pourroit aller juſqu'à détruire & anéantir l'univers ? cet être n'eſt-il pas un tyran ou un démon ?* (62)

Tel eſt, ajoute l'auteur, le Dieu qu'on nous propoſe d'adorer. On le ſuppoſe le maître *de créer le juſte & l'injuſte, de changer le bien en mal & le mal en bien, le vrai en faux, la fauſſeté*

(61) Chap. *idem*, page 64. (*) Exiſtence de Dieu.
(62) Chap. VIII. page 76.

en vérité ; en un mot, on lui donne le droit d'altérer l'eſſence éternelle des choſes. On fait ce Dieu ſupérieur aux loix de la nature, de la raiſon, de la vertu [63] ; tout eſt contradiction, dit l'auteur, & les idées que la Théologie donne de la Divinité, ſeront toujours confuſes, incompatibles, & doivent finir néceſſairement par nuire au repos des humains.

En partant de ces maximes, l'auteur entre dans le détail des preuves de l'exiſtence de Dieu,(*) données par Clarke, Deſcartes, Mallebranche & Newton ; & quoiqu'il ne rapporte fidèlement aucune de ces preuves, quoiqu'il ne réponde directement à aucune, il ne craint pas d'avancer qu'elles ne préſentent aucune ſolidité. L'unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, a toujours été regardée comme la preuve la plus forte de l'exiſtence de cet être : non, dit l'auteur du Syſtême de la Nature, le ſentiment de tous les peuples ſur ce ſujet, ne prouve autre choſe, ſinon que tous les hommes ſont ignorans, *que dans le ſein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagination troublée, a cherché des moyens de fixer ces incertitudes* [64].

Qu'IMPORTE ce conſentement univerſel, ſi on ne trouve pas deux nations qui aient la même idée de Dieu ? Le principe qu'il y a *un être néceſſaire*, ne démontre pas que cet être ſoit diffé-

---

[63] Chap. *idem*, page 78. [*] Preuves de l'exiſtence de Dieu. [64] Chap. IV. page 90.

rent de la matière ; & l'ordre prétendu de l'univers eſt imaginaire. Pour y apercevoir un ordre réel, il faudroit connoître *le but du tout*, & le tout n'a pas de but : tout eſt néceſſairement ce qu'il eſt, & l'intervention de la divinité devient abſolument inutile.

Si la crainte & le malheur ont introduit les Dieux dans l'Univers, la ſuperſtition fut la ſource de toutes les Religions. Les Légiſlateurs profitèrent de la crédulité des peuples, & chaque particulier diviniſa bientôt tout ce qui pouvoit contribuer à ſon bonheur, ou qu'il crut capable de lui porter préjudice : de-là vient le Panthéiſme, & toutes les abſurdités dont l'eſprit humain eſt capable, lorſqu'il s'abandonne à lui-même : loin de contribuer à la félicité des humains, la Religion les a rendu malheureux ; elle a diviſé les Souverains, & en a fait autant de tyrans ; mais toutes les Religions qu'on a vu ſe ſuccéder les unes au autres, n'ont jamais prêté à la morale qu'un appui chancelant, & le plus ſouvent idéal. La Religion chrétienne elle-même n'a jamais connu les vrais remédes contre les paſſions : elle rend nos erreurs incurables, & les menaces qu'elle emploie, ne tendent qu'à faire des fanatiques : en occupant les hommes du bonheur futur, elle les empêche de penſer à leur bonheur préſent ; & même, loin d'arrêter les paſſions des méchans, elle les enhardit au crime, en leur faiſant eſpérer leur pardon : enfin, elle préſente au Chré-

(*) De la Religion.

tien un Dieu deſpote, un Dieu jaloux, un Dieu cruel qui punit éternellement pour des fautes inſéparables de la nature humaine, qu'il a créée lui-même dans cet état de foibleſſe. *Les hommes*, dit l'auteur, *en tout pays ont adoré des Dieux bizares, injuſtes, ſanguinaires, implacables, dont ils n'oſèrent jamais examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout diſſolus, cruels, partiaux, ils reſſemblèrent à ces tyrans effrénés qui ſe jouent impunément de leur ſujets malheureux. C'eſt un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'hui l'on nous fait adorer: le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée nous a rendu ſuſceptibles; ſemblable à un Monarque enyvré de ſon pouvoir, il fait parade de ſa puiſſance. . . . . Et la Théologie nous montre dans tous les âges, les mortels punis pour des fautes inévitables & néceſſaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique & méchant* (65).

Il paroît, ajoute-t-il, *qu'un Dieu raiſonnable ne conviendroit pas aux intérêts des Prêtres* (66); auſſi ſes Miniſtres fourniſſent aux ſcélérats *les moyens de parvenir à la félicité éternelle, & dans le fait, la Religion accorde le Ciel aux méchans... Elle y place les plus inutiles & les plus méchans des hommes* (67).

---

(65) Tome II. chap. II. page 50. (66) *Voy.* la note, page 51. (67) Tome I. chap. XIII. pages 271, 272.

Tels ſont, dit cet Auteur, *Moyſe*, *Samuel*, *David chez les Juifs ; Mahomet chez les Muſulmans ; chez les Chrétiens Conſtantin*, *Saint Cyrille*, *Saint Athanaſe*, *Saint Dominique & tant d'autres brigands religieux*, *& zélés perſécuteurs que l'Égliſe revère : on peut encore leur joindre les Croiſés*, *les Ligueurs* (68), &c.

Les opinions religieuſes mettent les hommes perpétuellement en diſpute ; ils ſe haïſſent & ſe perſécutent, & croient ſouvent bien faire en commettant des crimes pour ſoutenir leurs opinions. *C'eſt ainſi que la Religion enyvre les hommes dès l'enfance*, *de vanité*, *de fanatiſme & de fureur*, *s'ils ont une imagination échauffée : ſi au contraire ils ſont flegmatiques & lâches*, *elle en fait des hommes inutiles à la ſociété ; s'ils ont de l'activité*, *elle en fait des frénétiques*, *ſouvent auſſi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres* (69).

(*) Non-ſeulement la Religion eſt le principe des malheurs de l'humanité, mais encore elle a rendu les Miniſtres des autels orgueilleux, fourbes, vicieux & malfaiſans, *& entre les mains des prêtres de tout pays*, *la divinité reſſemble à la tête de Méduſe*, *qui ſans nuire à celui qui la montroit*, *pétrifioit tous les autres* (70).

---

(68) Tome I. *voy.* la note, page 272. (69) Tome I. chap. IX. page 153. (*) Des Miniſtres de l'Egliſe. (70) Tome II. chap. VIII. page 240.

Le Sacerdoce & l'Empire ſavent combiner leurs intérêts. La Religion ſoutenue de la tyrannie, tient lieu de tout. *Elle a rendu aveugles & ſouples les peuples que le Gouvernement ſe propoſe de dépouiller* [71].

La religion corrompt les Princes, les Princes corrompent la Loi, qui comme eux devient injuſte [72].... *Et dans une ſociété corrompue il faut ſe corrompre pour devenir heureux* [73].

Le Deſpote trouva la Religion merveilleuſe quand elle l'aſſura qu'il étoit Dieu ſur la terre; il la négligea quand elle lui dit d'être juſte, & *d'ailleurs il fut aſſuré que ſon Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il conſentiroit de recourir aux Prêtres, toujours prêts à le reconcilier* [74].

C'est ainſi, Meſſieurs, qu'en défigurant la morale Chrétienne; ou plutôt en lui en ſubſtituant une autre toute contraire, l'auteur s'oppoſe à la morale de la Nature, & il ſoutient que cette dernière eſt préférable, plus utile & plus efficace.

[*]Il en conclut que l'athéiſme n'eſt point un ſyſtême dangereux pour la Société; que la morale naturelle, les loix, la politique, un gouvernement ſage & l'éducation, ſuffiſent pour

---

(71) Chap. VIII. page 246. (72) Chap. IX. page 278. (73) Chap. *idem*, page 279. (74) Chap. *idem*, page 281. (*) De l'Athéiſme.

réprimer les paſſions ; en un mot, l'impiété, ſelon lui, n'eſt qu'une accuſation vague & imaginaire, & le ſuperſtitieux mérite plutôt le nom d'*athée* que le matérialiſte.

L'AUTEUR en finiſſant ſe caractériſe par cette aſſertion impie, *que l'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre* (75) ; & il termine ſon ouvrage par une prière à la Nature, que nous nous ferions un devoir d'adopter, ſi elle eût été adreſſée à ſon Auteur.

TEL eſt, Meſſieurs, le précis du Syſtème de la Nature, de ce livre qu'une ſecte orgueilleuſe préſente comme le chef-d'œuvres de l'eſprit humain.

VOUS frémirez d'horreur, ſans doute, en vous rappellant la chaîne des principes de cet auteur, & les conſéquences funeſtes qui en réſultent : que ſeroit-ce cependant ſi nous fuſſions entrés dans le détail des preuves, ſi nous euſſions mis ſous vos yeux les raiſonnemens particuliers dont il a voulu appuyer ſon ſyſtème monſtrueux ? il ne voit rien, il ne conçoit rien au-delà des objets phyſiques, & dès-lors il nie tous les objets intellectuels. C'eſt par le phyſique de la Nature qu'il veut juger de l'Auteur même de la Nature ; & parce qu'il s'veugle lui-même au point de ne pas concevoir un Dieu créateur & bienfaiſant,

(75) Chap. XIV. page 410.

il ne craint pas d'en conclure que ce qu'on ne peut concevoir ne peut pas exiſter : concluſion également étrange & abſurde, & d'après laquelle il ne va plus de que ſophiſmes en ſophiſmes, de blaſphèmes en blaſphèmes, & par tant de ſcandales accumulés, il oſe en quelque ſorte défier la Religion & les Loix.

L'AUTEUR ſemble s'être perſuadé que la vérité fatiguée du long règne de l'erreur a fait choix de lui, & l'a arraché du milieu de la foule aveugle, pour qu'il fût ſon Évangéliſte ; & ce nouvel apôtre, en nous retraçant toutes les chimères que la raiſon avoit déja proſcrites, ſe vante d'avoir reculé les bornes de l'eſprit humain : il ſe fait une gloire féroce de ſurpaſſer en audace, Épicure, Spinoſa, & tous les Philoſophes, ou plutôt tous les Athées des ſiécles paſſés. Ces derniers, en effet, enveloppoient au moins d'emblèmes leur odieuſe doctrine ; quelquefois même ils ne faiſoient que douter de l'exiſtence de l'Etre ſuprême, & ce doute même étoit une ſorte d'aveu de la Divinité. L'auteur du Syſtème de la Nature déclare ouvertement & avec l'aſſertion la plus décidée, qu'il n'y a point de Dieu, & qu'il ne ſauroit y en avoir. Son deſſein eſt d'établir le matérialiſme & la fatalité abſolue. Cet Etre, l'auteur, le moteur & le bienfaiteur de tous les êtres, qui tient à eux par ſa bonté, & en eſt ſéparé par ſon eſſence ; cet Etre infini, que tout l'Univers annonce, & dont la nature entière eſt elle-même la preuve en action : cet Etre, dont l'idée eſt innée, que la raiſon & la conſcience réclament également, qui créa l'homme libre pour le rendre méritant, qui a mis une moralité à ſes actions

pour y attacher une récompenſe : cet Etre ſuprême, en un mot, n'eſt, aux yeux de ce ſacrilége Écrivain, qu'un Etre de raiſon, un rêve métaphyſique ; un phantôme hideux & malfaiſant, enfanté par la crainte, annoncé par la fourberie, adopté par le vice, l'ignorance & la lâcheté, ſoutenu par l'ambition & le deſpotiſme, ſource unique de la corruption des ames, principe fatal de l'abrutiſſement des eſprits, de l'eſclavage des peuples, de toutes les calamités du genre-humain, & dont tous les Philoſophes & les gens de bien doivent à l'envi renverſer le trône, pour rendre les hommes à la Nature, & les remettre ſous le joug de l'aveugle néceſſité.

Après avoir fait le mal à l'humanité d'enſeigner aux hommes qu'il n'y a ni liberté, ni Providence, ni être ſpirituel & immortel, ni vie à venir, & que l'univers eſt l'ouvrage & le jouet de la fatalité ; que la divinité n'eſt qu'une chimère abſurde, qui doit ſon origine au délire de l'imagination troublée par la crainte, & dont la croyance eſt l'unique cauſe de tous les malheurs de l'eſpèce humaine, cet Écrivain inſenſé oſe encore ſapper la ſociété par ſes fondemens, & il ne craint pas d'attaquer les Chefs qui la gouvernent.

Les ſociétés ne ſont à ſes yeux qu'un vil aſſemblage d'hommes lâches, ignorans & corrompus, proſternés devant des prêtres qui les trompent & des princes qui les oppriment.

Les chefs des Nations ſont des méchans & des uſurpateurs, qui ſacrifient les peuples à leurs

folles paſſions, & qui ne s'arrogent le titre faſtueux de repréſentans de Dieu, que pour exercer impunément le deſpotiſme.

L'ACCORD du Sacerdoce avec la puiſſance ſouveraine, n'eſt qu'une ligue formée contre la vertu & le genre-humain.

IL veut perſuader aux Nations que les rois n'ont & ne peuvent avoir ſur elles d'autre autorité que celle qu'elles leur ont confiée : qu'elles ſont en droit de la balancer, de la modérer, de la reſtreindre, de leur en demander compte, & même de les en dépouiller, ſi elle le jugent convenable à leurs intérêts. Il les invite à uſer avec courage de ces prétendus droits, & il leur annonce qu'il n'y aura de bonheur pour elles, que lorſqu'elles auront mis des limites au pouvoir de leurs Princes, & qu'elles les auront forcés à n'être que les repréſentans du peuple & les exécuteurs de ſa volonté.

L'ANARCHIE & l'indépendance ſont le gouffre affreux où l'impiété cherche a précipiter les nations ; & c'eſt ſans doute pour remplir ce funeſte projet, qu'elle s'occupe depuis long-tems à denouer, nœud à nœud, tous les liens qui attachent l'homme à ſes devoirs.

OSERA-t-elle encore ſe parer à nos yeux des fauſſes apparences de la ſageſſe, de l'amour du bien public ? Oſera-t-elle parler de ſon reſpect pour les Loix de ſon zèle pour l'humanité ? Elle eſt convaincue d'être autant l'ennemie des peuples & des Rois, que de Dieu même.

Il n'y a que des hommes corrompus qui puiſſent écrire & s'élever contre les principes réprimans. Il n'y a qu'une main ſacrilège qui oſe arracher les barrières que la légiſlation a voulu mettre entre l'impiété & l'eſprit humain, entre le cœur & la dépravation. Il n'y a qu'un ennemi de l'homme qui puiſſe vouloir ôter à nos actions leur moralité, à la vertu l'appui qu'elle trouve dans l'eſpérance d'une vie à venir, & affranchir le méchant de la crainte que cette idée terrible doit néceſſairement lui imprimer. Eh ! combien de crimes que la vigilance & la ſévérité des Tribunaux ne peut pourſuivre, que la force & l'autorité ne peuvent ni réprimer ni prévenir, & qui n'ont de loix pénales que dans cette vie à venir, qu'un ſentiment intérieur annonçoit aux Philoſophes même du paganiſme qui eſt, pour ainſi dire, de foi naturelle, & qu'une révélation ſecrète & continue nous découvre au fond du cœur ?

Quelle force n'acquièrent pas ces principes généraux, lorſqu'on en fait l'application à la Religion ſainte que nous avons le bonheur de profeſſer ? & indépendamment de ſon origine toute céleſte, les raiſons même de la politique humaine, ne doivent-elles pas nous engager à la conſerver telle qu'elle eſt établie parmi nous ? De quel œil ne devons-nous donc pas enviſager tout ce qui peut tendre à en corrompre la pureté ? Le fléau de la Religion n'eſt-il pas celui de l'État ? & leurs colomnes ne ſont-elles pas poſées ſur une baſe commune ?

Les détracteurs de cette Religion ſainte ont beau

nous dire que ſa morale pure & ſublime n'eſt, après tout, que celle de toutes les autres religions & de tous les anciens Philoſophes. Quelle eſt la religion, autre que la religion chrétienne, dont les promeſſes ſoient auſſi magnifiques que conſolantes ? Quelle eſt celle qui a autant établi la fraternité entre les hommes ; qui annonce plus une providence dans tous les évènemens de ce monde, & qui imprime mieux le caractère de la divinité ſur les ſouverains & ſur les magiſtrats ? Quelle eſt la Religion qui tend davantage à tout réunir dans la ſociété, ſans y rien confondre ; & qui fait du travail, de la fidélité, du courage & de l'obéiſſance aux loix, autant d'actes de piété dans la vie préſente, autant de droits aux récompenſes de la vie future ? Quelle autre Religion enfin a la gloire d'avoir fait diſparoître les horreurs du deſpotiſme, le ſpectacle de la ſervitude, le mépris de l'humanité, & toute la férocité des mœurs des anciens peuples ? Il n'en eſt aucune, ſans doute, qui puiſſe entrer en parallèle : elle eſt digne du Ciel dont elle eſt deſcendue, & des hommes à qui elle eſt commandée. Incompréhenſible dans ſes myſtères ; mais raiſonnable dans ſon culte, & divine dans ſes préceptes, elle réunit tous les hommes par les liens d'un amour mutuel, & pour nous ſervir des expreſſions d'un Auteur célèbre, *nous lui devons, dans le gouvernement, un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne ſauroit aſſez reconnoître* (a).

(a) Eſprit des Loix, *tome III. liv.* XXIV. *chap.* III.

A ce tableau vous vous rappellez ſans peine les effets que le Chriſtianiſme a produits parmi tous les peuples, qui ont été aſſez heureux pour ouvrir les yeux à la lumière de la foi. Et ſi nous ajoutons que cette Religion ſainte fait partie de notre conſtitution, que ſes Loix ont dans l'État des effets civils, qu'elle y a des droits, des privilèges, un patrimoine, & qu'une chaîne étroite y lie par-tout le Chrétien avec le citoyen, on ſera forcé de convenir qu'on ne peut attaquer la Religion ſans troubler l'ordre public, ſans porter atteinte à la félicité des peuples; en un mot, ſans altérer les principes de la conſtitution politique; & il en réſulte que l'impie qui dogmatiſe, ſe rend coupable de lèſe-majeſté divine, & que l'ennemi de Dieu eſt l'ennemi de l'homme & de la ſociété.

Ce n'eſt pas au ſeul auteur du Syſtème de la Nature que nous ſommes en droit de faire ces reproches: que l'on parcoure les autres ouvrages dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte en commençant; on découvre facilement que chacun de ces écrits eſt une branche d'un ſyſtème général qu'on n'a donné au public que par partie: on a voulu, pour ainſi dire, l'apprivoiſer inſenſiblement avec les idées funeſtes qu'on cherchoit à lui faire adopter. En réuniſſant aujourd'hui toutes ces productions, on en peut former un corps de doctrine corrompue, dont l'aſſemblage prouve invinciblement, que l'objet qu'on s'eſt propoſé, n'eſt pas ſeulement de détruire la Religion chrétienne, mais même d'abolir toute créance pieuſe, toute crainte de Dieu, toute communication du ciel avec la terre, & d'ef-

facer juſques aux moindres traces de la Religion, ſoit naturelle, ſoit révélée. L'impiété ne borne pas ſes projets d'innovation à dominer ſur les eſprits & à arracher de nos cœurs tout ſentiment de la Divinité : ſon génie inquiet, entreprenant & ennemi de toute dépendance, aſpire à bouleverſer toutes les conſtitutions politiques, & ſes vœux ne ſeront remplis, que lorſqu'elle aura mis la Puiſſance exécutrice & légiſlative entre les mains de la multitude, lorſqu'elle aura détruit cette inégalité néceſſaire des rangs & des conditions, lorſqu'elle aura avili la majeſté des Rois, rendu leur autorité précaire & ſubordonnée aux caprices d'une foule aveugle ; & lorſqu'enfin à la faveur de ces étranges changemens, elle aura précipité le monde entier dans l'anarchie, & dans tous les maux qui en ſont inſéparables : peut-être même, dans le trouble & la confuſion où ils auront jetté les Nations, ces prétendus Philoſophes, ces eſprits indépendans ſe propoſent-ils de s'élever au-deſſus du vulgaire, & de dire aux peuples que ceux qui ont ſu les éclairer, ſont ſeuls en état de les gouverner.

Mais comment les auteurs de cet affreux projet ont-ils pu ſe flatter de le remplir, ou même de le manifeſter impunément ſous les yeux des Magiſtrats, & juſques aux portes du Sanctuaire, où la Juſtice veille au maintien des Loix de la Religion & des maximes fondamentales de la Monarchie ? Ont-ils pu croire que leurs vues impies & ſéditieuſes échapperoient à vos regards, ou que leur fureur entraîneroit votre ſageſſe, ou que notre zèle ſeroit affoibli par leurs intrigues, leurs clameurs, leurs calomnies, & tous

les

les artifices qu'ils emploient pour répandre & accréditer leur doctrine !

NON, Meſſieurs, rien ne pourra ſuſpendre le cours de la Juſtice, & quelques menaces que puiſſe faire l'impiété, quelques ruſes qu'elle emploie pour ſe ſouſtraire aux coups que votre ſageſſe lui prépare, elle ne trouvera qu'un ennemi redoutable & vigilant dans le corps dépoſitaire des Loix. Le poiſon des nouveautés profanes ne peut corrompre la ſainte gravité de mœurs qui caractériſe les vrais Magiſtrats ; tout peut changer autour d'eux, ils reſtent immuables avec la Loi.

LES fauteurs ſecrets de ces ouvrages licentieux & impies, ſans les approuver ouvertement, prétendront peut-être, qu'une condamnation authentique, & une recherche des auteurs de ces livres abominables, eſt contraire aux progrès de l'eſprit humain. C'eſt, diront-ils, retarder d'utiles découvertes, borner nos idées, reſtreindre la connoiſſance de l'homme, lui ôter le reſſort qui le fait agir ſur lui-même, & aſſujettir les peuples à l'ignorance & à la ſuperſtition.

LAISSONS éclater ces cris impuiſſans, élevons-nous au-deſſus de ces vaines illuſions ; on ne vous accuſera jamais, ou l'on vous accuſeroit en vain, d'écarter les lumières & d'interrompre la marche du génie. La Religion ne craint que les égaremens de la raiſon & non pas ſes efforts. Elle ne s'oppoſe pas à la perfection des ſciences & au développement des connoiſſances phyſiques ; mais parce qu'il ne faut pas arrêter les

progrès de l'eſprit humain, faut-il lui permettre de tout détruire? N'eſt-il vraiment libre que lorſqu'il ſecoue tous les freins? Il eſt des liens qu'il doit ſavoir porter, & qui aſſurent ſa marche ſans l'embarraſſer. Rendre publics les délires d'une imagination égarée, eſt un crime que la licence ſe permet, & cette licence, loin de contribuer au progrès des idées, ne peut que le retarder, par les écarts où ſes folles illuſions jettent l'eſprit, & par les troubles que cette liberté effrénée a occaſionnés dans toutes les conditions.

N'EST-ce pas ce fatal abus de la liberté de penſer, qui a enfanté cette multitude de ſectes, d'opinions, de partis, & cet eſprit d'indépendance dont d'autres Nations ont éprouvé les ſiniſtres révolutions?

LE même abus produiroit en France des effets peut-être plus funeſtes. La liberté indéfinie trouveroit dans le caractère de la Nation, dans ſon activité, dans ſon amour pour la nouveauté, un moyen de plus pour y préparer les plus affreuſes révolutions; & déjà même, ſemblable aux fléaux publics, elle a laiſſé parmi nous des traces de ſon paſſage. N'a-t-elle pas altéré la douceur & la bonté nationales; & ne doit-on pas s'appercevoir qu'elle a infecté preſque tous les états de mœurs perverſes, de maximes pernicieuſes, & qu'elle a introduit un langage ſuſpect, inconnu à nos aïeux?

C'EST donc avec une juſte confiance que nous venons vous dénoncer les dernières productions de l'impiété. S'il n'étoit que des eſprits nés droits & bons, incapables d'être ſéduits par les ſophiſ-

mes, nous aurions peut-être gardé le silence sur un système aussi monstrueux. L'auteur a été si loin, que sa hardiesse même semble servir de préservatif à ses maximes. Le châtiment le plus sensible pour lui, seroit d'apprendre qu'il n'a pas paru dangereux; que tous ses efforts n'ont pu élever qu'une vapeur passagère autour de la Religion, & de même que la vase excitée & portée à la surface des eaux, se précipite d'elle-même, & va se perdre au fond d'un fleuve qui, dans une source égale & tranquille, reprend bientôt sa première limpidité; ainsi l'on verra ces absurdes blasphèmes disparoître & tomber dans l'oubli. Mais les esprits qui ont leur sauvegarde en eux-mêmes sont trop rares; les passions dont la plupart des hommes sont le jouet, leur ignorance ou leur foiblesse, l'indépendance même qu'on a voulu leur inspirer, & à laquelle ils ne sont que trop enclins, tout les entraîneroit en foule dans l'abyme caché dont l'impiété leur applanit le pente.

Dans la situation actuelle, une sévérité salutaire peut seule remédier à la témérité des auteurs, à la frénésie d'une secte dangereuse, à l'avidité même des Imprimeurs, & à la fermentation qui se renouvelle sans cesse dans les esprits. C'est un levain qui aigrit tout, & l'audace est montée à son dernier période. Votre sagesse prendra des mesuees pour arrêter la contagion; vous déconcerterez les projets de cette fausse & altière philosophie, qui ne veut s'emparer des esprits que pour les mouvoir à son gré, qui ne cherche à les instruire que pour les égarer, & qui ne réclame la liberté de penser que pour s'affran-

chir de toute eſpèce de dépendance civile & politique : vous calmerez les juſtes alarmes que les progrès de l'impiété cauſent à la Patrie & à la Religion, & il ne tiendra pas à vous que la France n'ait encore la gloire d'être celle de toutes les Nations chrétiennes, où le dépôt de la foi & des vrais principes du Chriſtianiſme s'eſt conſervé depuis une longue ſuite de ſiècles avec toute la pureté de l'ancienne diſcipline ; celle enfin dont le caractère diſtinctif eſt l'amour de ſes Souverains, & qui, par ce double attachement à ſon culte & à ſes Rois, eſt & ſera toujours le modèle de tous les peuples de l'Europe.

Nous avons pris ſur tous les Ouvrages dont nous venons de rendre compte, des concluſions par écrit, que nous laiſſons à la Cour, avec les imprimés qui en ſont la matière & l'objet

FIN.

TABLE
DES
CHAPITRES
contenus dans la SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées ſur la divinité. pag. 1.

CHAPITRE II.

De la mythologie & de la théologie. 28.

CHAPITRE III.

Idées confuſes & contradictoires de la théologie. . . . . . 60.

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu données par Clarcke. . . . 95.

CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'exiſtence

de Dieu données par Deſcartes, Malebranche, Newton, &c. . 148.

CHAPITRE VI.

Du Panthéiſme ou idées naturelles de la divinité. . . . . . 176.

CHAPITRE VII.

Du Théiſme ou Déiſme, du ſyſtême de l'Optimiſme & des cauſes finales. . . . . . 207.

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui réſultent pour les hommes de leurs notions ſur la divinité, ou de leur influence ſur la morale, ſur la politique, ſur les ſciences, ſur le bonheur des nations & des individus. . 252.

CHAPITRE IX.

Les notions théologiques ne peuvent point être la baſe de la morale. Parallèle de la morale théologique & de la morale naturelle. La

Théologie nuit aux progrès de l'esprit humain. . . . . . 284.

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la divinité : de l'inconséquence & de l'inutilité de leur conduite à son égard. . . . . . 315.

CHAPITRE XI.

Apologie des sentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Existe-t-il des athées ? . . . . . 350.

CHAPITRE XII.

L'athéisme est-il compatible avec la morale ? . . . . . 371.

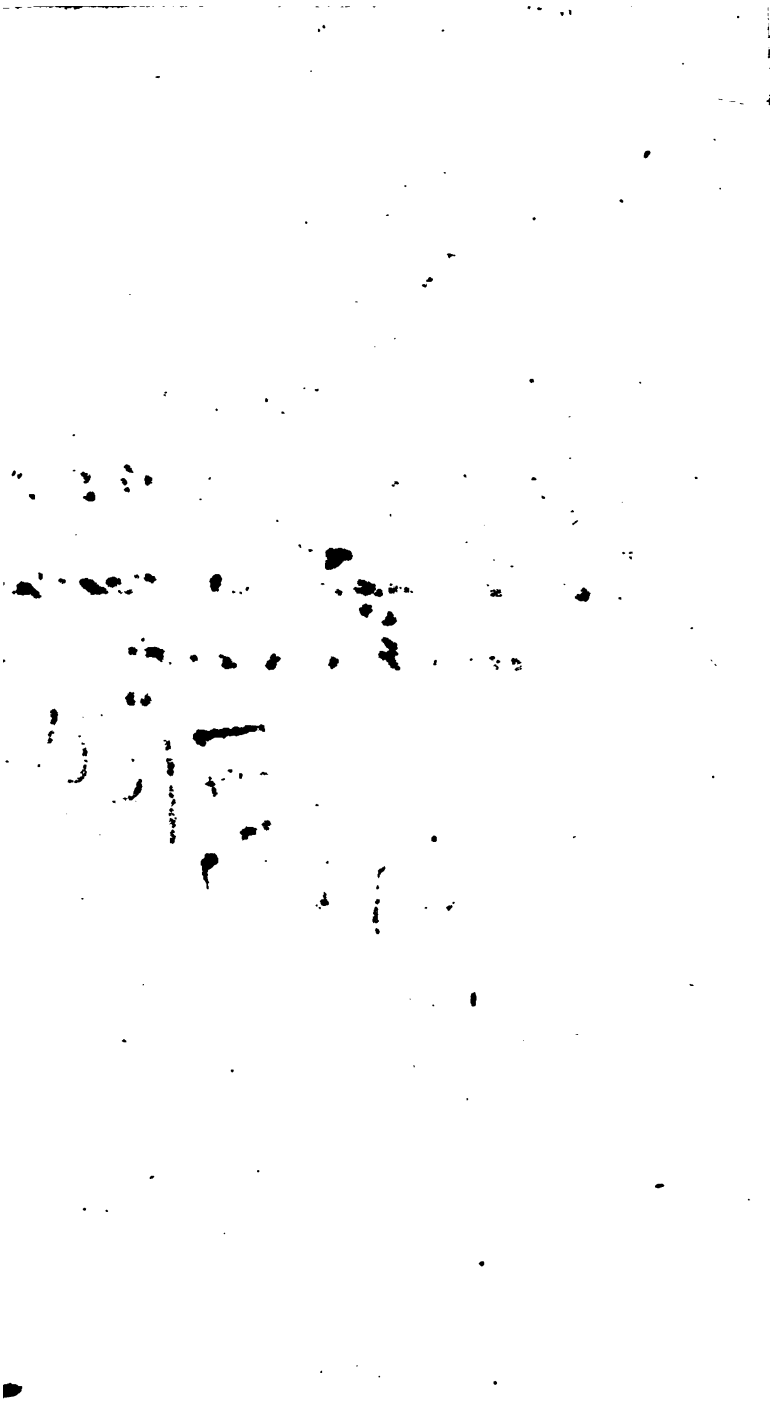
CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'athéisme. Ce système peut-il être dangereux ? Peut-il être embrassé par le vulgaire ? . . . . . 394.

CHAPITRE XIV.

Abrégé du code de la nature. . 431.

8203314



Numquid aliud natura, aliud
Sapientia dicit.
juvenal. Sat. 14 v. 321.
Nescire quædam magna
pars est sapientiæ

F CINEICO
CAZZO

M. Cole of York
29.9.82
2 vols.